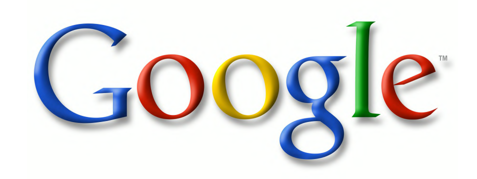



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

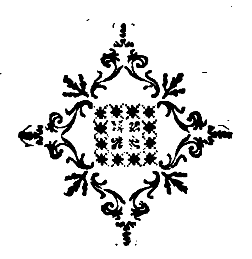
IL
PASTOR FIDO,
TOMO PRIMO.

IL PASTOR FIDO,

Tragi-Comedia Pastorale;

DEL CAVALIER GIO.-BATT. GUARINI.

TOMO PRIMO.



IN PARIGI,

Appresso GIOVANNI-LUCA NYON, lungo la Senna, presso i grandi Agostiniani, all' insegna dell' Occasione.

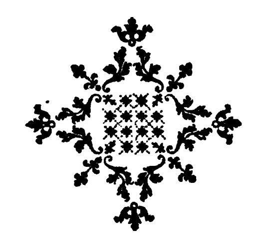
M. DCC. LIX.

LE BERGER FIDELE,

Tragi-Comédie Pastorale;

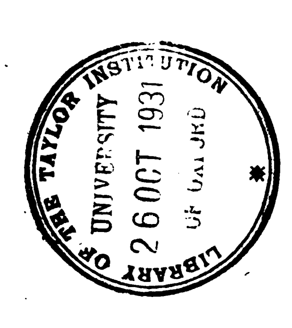
DE JEAN-BAPTISTE GUARINI.

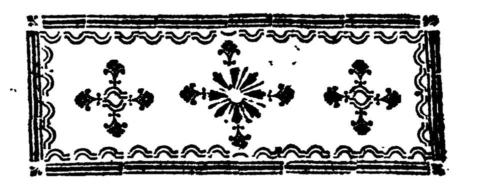
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez JEAN-LUC NYON, Libraire,
Quai des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. LIX.





PREFACE.

QUOIQUE l'on ne veuille assurément pas établir une égalité parfaite entre le mérite d'être Auteur, & celui d'être simple Traducteur; on pourroit cependant faire, en faveur du Traducteur, l'application de ces paroles du Guarini dans le cinquieme Acte:

> Ma hoggi e fatta
> L'Arte del Poetar troppo infelice.

En effet le talent de Traducteur est aujourd'hui trop décrédité. Le Public, peu sensible au présent qu'on lui fait de beautés qui lui seroient inconnues si elles restoient sous le voile & dans les ténèbres d'une langue étrangere, regar-

de communément le Traducteur comme une glace qui ne peut rendre que les objets qu'on présente vis-à-vis d'elle.

Cette opinion est même plus générale dans ce siécle-ci qu'elle ne l'a été dans aucun autre. La préférence que l'on donne aujourd'hui aux productions de l'imagination, devient un préjugé peu favorable au Traducteur, qui ne doit se proposer pour objet que de donner à ses Compatriotes l'intelligence de ce qu'a enfanté un Auteur étranger. C'est sans doute aussi pour se prêter à ce goût, que beaucoup de Traducteurs modernes se sont fait une méthode de traduire hardie, mais peu fidelle, & qui feroit méconnoître aux Auteurs leurs propres Ouvrages. En vain ceux qui sont en état de comparer l'Auteur avec le Traducteur s'éleveroient contre une infidélité caractérisée par le seul nom de traduc-

tion, il suffit que le goût de ceux qui ne peuvent pas faire le même examen soit satisfait; le Traducteur recevra des éloges, & le Critique passera pour homme de mauvaise humeur.

Si les Lettres peuvent recevoir un grand accroissement par le commerce que l'amour des Muses établit entre les Hommes illustres de chaque païs, le partage du Traducteur semble être aussi de continuer, entre nous & les Auteurs étrangers qui ne peuvent plus parler que par leurs Ouvrages, ce commerce sacré si utile à la République des Lettres. C'est une espéce de médiateur de qui l'on doit attendre, ou plutôt exiger, la même fidélité qu'observeroient entre eux les Savans de différentes nations qui seroient en relation directe. L'indulgence que le Public paroît avoir pour ceux qui veulent être, dans un même Ouvrage, Auteurs

& Traducteurs, autorise trop une liberté qui feroit tomber enfin tout l'avantage des Traductions.

Chacun de ceux qui les lit se propose un objet particulier d'utilité. Les uns y cherchent un secours pour acquérir plus aisément & plus promptement la connoissance d'une langue étrangere; d'autres n'ont en vûe que de juger par eux-mêmes si un Auteur illustre mérite la réputation qu'il a parmi ses Compatriotes : quelques-uns, sans se livrer à cet examen critique, veulent consulter un Ouvrage dont le nom a accrédité l'Auteur; plusieurs attendent de leur lecture une connoissance exacte des mœurs, des coutumes, des opinions, des sentimens, du génie, ou de la maniere de s'exprimer de la Nation parmi laquelle est né & a vécu un Auteur célebre. Si le Traducteur est infidele, tous ces différens objets disparoîtront, & l'erreur ou l'inutili-

té naîtront de la confiance ou de la crédulité qu'aura établie le nom seul de Traduction. N'y auroit-il pas de la justice à faire à un Traducteur de cette espece le même reproche qu'Horace, dans son Traité de l'Art poétique, fait à un Peintre qui représente un beau cyprès, au-lieu de représenter un homme qui lui demande le triste tableau d'un naufrage ?

Et fortasse cupressum
Scis simulare. Quid hoc ? Si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato, qui pingitur.

Il y aura dans cette prétendue Traduction de grandes beautés, *sed non erat his locus*, pourra-t-on dire avec Horace, au même endroit que l'on vient de citer, puisqu'elles déguisent la vérité du tableau, que le Traducteur doit présenter fidele aux yeux de ses Lecteurs.

Il faut cependant l'avouer, pour

essaïer de justifier ces Traducteurs hardis que l'on vient de nommer infideles ; il est un grand nombre de Lecteurs qui ne cherchent dans les Traductions qu'un amusement de quelques momens, & une simple récréation passagere. Ceux-là ne demandent au Traducteur, comme on l'a dit, que le talent de leur plaire, & le quittent de toute autre obligation.

Or est-il raisonnable de donner la préférence à cette espece de Lecteurs sur ceux qui, animés de l'amour des Lettres, n'oublient jamais le service que leur rend un Traducteur en répondant à leur attente ? Mais disons plus, ne trouve-t-on pas l'homme, dans le choix de préférence qui se fait au préjudice de la vérité ? L'amour propre est presque inséparable de l'humanité, il est bien plus aisé d'amuser que d'être utile, & cependant on veut des éloges : semblable,

quoique dans un genre bien différent, à cet Avare qu'Horace fait parler, & qui fait peu de cas du jugement qu'on porte de lui pourvû qu'il se satisfasse, on se fait une loi de ne point examiner si les louanges qu'on reçoit sont bien ou mal fondées, on en boit délicieusement le poison dangereux. Ainsi avons-nous vû si souvent les marques flatteuses d'une approbation peu méritée ou trop libéralement prodiguée, faire perdre aux Muses des Sujets qui auroient eu place au Temple de Mémoire, si l'ivresse agréable des applaudissemens ne leur en avoit point fait méconnoître la route.

Le Traducteur fidele ne doit pourtant pas renoncer à plaire, il doit au contraire travailler à concilier par son exemple les deux systêmes de la Traduction hardie & de la Traduction litterale. Chaque langue a en elle-même de quoi

rendre toutes les beautés véritables d'une autre langue, ou par l'expreſſion littérale, ou par les équivalens; & l'incapacité ou la précipitation du Traducteur, ſont peut-être les ſeules cauſes de l'opinion contraire. Le jugement du Lecteur dépend beaucoup auſſi de l'intérêt qu'inſpire la lecture d'un Auteur dans ſa Traduction. Il pardonne bien des défauts, quand malgré lui-même, pour ainſi dire, il ſe ſent une eſpece d'attachement & de paſſion pour l'objet que le ſecours de la Traduction lui rend ſenſible. Le Public apprend par-là au Traducteur qu'il doit donner ſa principale attention à faire choix d'un Auteur qui par lui-même ſoit intéreſſant; & de-là en effet dépend en grande partie la faveur qu'on accorde ou qu'on refuſe au fruit de ſes veilles & de ſon travail.

La Traduction du *Paſtor fido*, chef-d'œuvre du Guarini, pourroit

à ce titre mériter quelque prédilection dans le Public. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans cette Paſtorale bien des choſes éloignées du goût de notre Nation. Telles ſont une infinité de comparaiſons longues, & par-là languiſſantes; des Scènes fatiguantes par leur longueur exceſſive; beaucoup de jeux de mots que le progrès de la Langue françoiſe a condamnés & bannis, & qui ont encore des partiſans & des adorateurs en Italie; enfin pluſieurs expreſſions un peu trop libres, & que la bienſéance demande qui ſoient adoucies dans notre Langue. Mais malgré ce que nous regardons comme défaut, & qui n'eſt pas eſtimé tel dans la Langue italienne, & ſelon les régles ou le goût du Théâtre italien, le ſujet eſt par lui-même ſi touchant, qu'il intéreſſe le cœur du Lecteur en même-temps que la conduite de la Piece occupe toujours ſon eſprit,

ſi l'on en excepte ſeulement l'Épiſode de Dorinde, qui ne fait peut-être pas un intérêt aſſez néceſſairement lié avec l'action principale. L'Auteur nous repréſente une Bergere paſſionnée pour un Berger qui ne l'aime pas moins. Des intérêts ſupérieurs ſemblent mettre à leur bonheur un obſtacle invincible. Par-tout on voit Amarillis retenue par les mouvemens de l'honneur: ſi elle forme un projet qui ſemble offenſer les Deſtins, dont il combat les diſpoſitions, l'Auteur a ſoin de prévenir toute objection ſur la pureté du caractere & ſur la religion d'Amarillis, par ces mots de Titire, dans la quatrieme Scène du premier Acte:

Mal ſi contraſta quel, ch'ordina il cielo;
E ſe pur ſi contraſta, e chiaro ſegno
Che non l'ordina il cielo.

La conduite de Coriſque nous montre tout ce que peut l'artifice,

quelquefois même avec ſuccès, contre l'innocence. C'eſt ce qui fait dire à Amarillis dans la cinquieme Scène du quatrieme Acte,

> Ella che me trade fede ne faccia,

mais l'Auteur a ſoin de faire triompher la vertu, & d'édifier le Spectateur par le retour & le repentir de Coriſque, lorſqu'elle dit au cinquieme Acte, Scène neuvieme,

> Queſto e quel di Coriſca
> Che tutto perdi, o tutto acquiſti il ſenno.

Cette attention & cette conduite du Guarini dans ſon *Paſtor fido*, ne l'ont pas mis à couvert des reproches les plus ſanglans que l'on puiſſe faire à un Auteur. Quelques Critiques ont prétendu que la lecture de cette Piece étoit propre à corrompre les cœurs les plus purs, & qu'elle donnoit au vice des armes certaines pour étouffer toute

ſemence de vertu. Il eſt vrai que l'Auteur met dans la bouche de quelques-uns de ceux qu'il introduit ſur la ſcène tout ce que la paſſion la plus vive peut produire de ſentimens ; mais comme on vient de le remarquer, le perſonnage d'Amarillis eſt un perſonnage abſolument vertueux. Tout ce qu'elle dit fait connoître le prix de la vertu, & ſon exemple apprend que l'amour le plus tendre & le plus violent même, doit & peut céder aux loix de l'honneur.

Sanctiſſima honeſta che ſola ſei
D'alma ben nata inviolabil nume.

Nos meilleurs Poètes François ont haſardé eux-mêmes ſur le théâtre, ſans bleſſer cette délicateſſe que nous exigeons encore dans le ſpectacle, des exemples de paſſion bien moins ménagés ; telle entr'autres eſt celle de Phedre, qui n'a excité d'autre mouvement dans le

cœur & du Spectateur & du Lecteur, que celui de l'admiration ſur la maniere de rendre ſupportable la peinture du crime le plus affreux. Nous ne trouvons aſſurément rien d'auſſi fort dans tout le *Paſtor fido*. Voudroit-on faire tomber ce reproche ſur les diſcours que tient Coriſque dans pluſieurs Scènes ? mais ne pourroit-on pas au contraire ſavoir gré à l'Auteur de n'avoir fait dire à ce Perſonnage que des choſes qui portent leur condamnation avec elles-mêmes ? Pourquoi ne vouloir pas croire auſſi qu'il a voulu porter les derniers coups à l'eſprit de libertinage par le portrait & la peinture que le Satire fait de Coriſque en particulier, & en général de toutes celles qui vivent comme elle. On peut même dire qu'il fait des Fèmmes un caractere outré, & qu'il ſemble les comprendre toutes en une ſeule

& même classe, où peu, assurément, voudroient qu'on les soupçonnât de mériter place.

Qu'il soit permis au Traducteur du Guarini d'entreprendre la justification de son Auteur contre ce que la passion a dicté. Quelque connu que soit le *Pastor fido*, si l'accusation étoit juste, les soins du Traducteur, pour rendre toute la force de l'original, seroient presque aussi coupables que ceux du Poète qui a travaillé à développer le cœur humain dans toutes les situations imaginables. Il est vrai qu'on peut abuser de la lecture du *Pastor fido*; mais il n'est presque point d'Ouvrage qui ne puisse trouver le même écueil dans la fragilité humaine; & la plûpart de ceux qui voudront consulter leur cœur dans le progrès de cette lecture, avoueront, s'ils sont de bonne foi, que les mouvemens de la commi-

ſération ſur le malheur d'Amarillis & de Mirtil en ſont preſque le ſeul effet. N'eſt-ce pas réellement auſſi ce tableau touchant, qui, formant tout l'intérêt de la Piece, doit attirer ſur lui-même toute la ſenſibilité du Lecteur.

L'on n'entreprendra point de rappeller ici tous les autres jugemens qui ont été portés ſur le *Paſtor fido*. Beaucoup de gens l'ont attaqué ſur la conduite générale, ſur le ſtyle peu convenable à de ſimples Bergers, & ſur ſes défauts contre l'Art poétique. Il n'eſt point étonnant que ſon Auteur ſe ſoit défendu avec autant de vivacité qu'il l'a fait dans ſon Ouvrage ſous le nom de *Verato*. Cette guerre, déja aſſez vive, ſe ſeroit devenue encore davantage, à en juger par les premieres hoſtilités qui ſe paſſerent entre le Chevalier Guarini & Jaſon Denoris, un de ſes plus

cruels adverſaires ; la Poſtérité auroit peut-être trouvé dans la ſuite de cette diſpute plus de raiſons de douter, que de lumieres pour ſe décider. Mais cette Paſtorale a eu auſſi d'autres défenſeurs ; & ſi beaucoup de gens ont donné la préférence à l'Aminte du Taſſe, on n'a pas nié que le Guarini n'eût ajoûté de grandes beautés aux richeſſes qu'on l'accuſe d'avoir puiſées trop avidement dans l'Aminte pour ſe les approprier : Guarini étoit peut-être en cela plus modeſte que le Taſſe n'étoit équitable, lorſqu'il traitoit l'Auteur du *Paſtor fido* comme un voleur public qui lui avoit enlevé ſon bien. L'on ne décidera pas ſi un Auteur qui s'approche le plus qu'il peut d'un modele excellent qu'a formé une main habile s'écarte de l'eſprit de l'imitation, qui a toujours été permiſe même à nos plus

grands

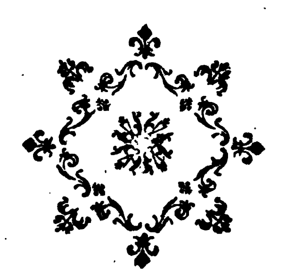
grands Poètes, & qui à plusieurs égards en a fait le mérite.

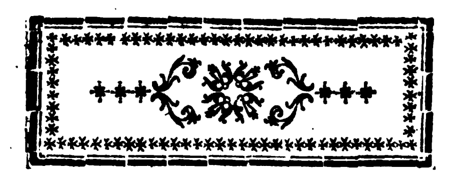
Les sentimens ont donc été trop partagés sur le Guarini pour oser décider : *Non licet inter vos tantas componere lites*, & il paroît raisonnable de laisser une entiere liberté au Lecteur. Ceci n'est qu'une lecture d'amusement. Il y auroit autant de partialité à dire qu'elle est ennuïeuse du commencement à la fin, qu'à soutenir que tout y plaît également, & chacun peut régler son jugement sur le plus ou le moins de plaisir qu'il y aura pris. Il est difficile de parler avec équité des Traductions françoises qui ont été faites du *Pastor fido*, sans se faire soupçonner de quelque retour de l'amour propre. Il n'y en a cependant aucune qui soit supportable, ou pour ceux qui ne demandent que de l'amusement, ou pour ceux qui cher-

chent l'Auteur dans la Traduction. On n'y voit revivre aucune des beautés de l'Original ; on n'y reconnoît plus ces graces, qui ſont répandues par-tout dans l'Italien. Ces fleurs, qui en font le plus riche ornement, y trouvent le même dépériſſement qu'eſſuie le plus délicieux parterre aux approches de l'hyver ; & comme cette roſe, dont parle Titire à la quatrieme Scène du premier Acte, on les méconnoît entierement.

Je n'ai plus qu'à ſouhaiter de n'avoir point donné des armes contre moi-même, en eſſaïant d'établir, dans ce Diſcours, des régles pour la Traduction ; mais ſi je ne remplis pas toutes les obligations auxquelles j'aſſujettis le Traducteur, je ſerai content, ſi en faiſant mieux que ceux qui ont entrepris le même travail avant moi, je puis ouvrir & fa-

ciliter le chemin aux Amateurs du *Paſtor fido*, qui pourront en porter la Traduction au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible.



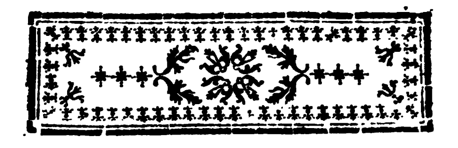


ARGOMENTO.

SACRIFICAVANO gli Arcadi à Diana loro Dea, ciascun' anno, una giovane del paese; così gran tempo avanti, per cessar pericoli assai più gravi, dall' oracolo consigliati: il quale, a indi non molto, ricercato del fine di tanto male, aveva loro in questa guisa riposto.

Non avrà prima fin quel, che v'offende,
Che duo semi del Ciel congiunga Amore,
E di Donna infedel l'antico errore
L'alta pietà d'un PASTOR FIDO ammende.

Mosso da questo vaticinio Montano, Sacerdote della medesima Dea, siccome quegli, che l'origine sua ad Ercole riferiva, procurò che fosse a Silvio unico suo figliuolo, siccome solennemente fù, in matrimonio promessa Amarilli nobilissima Ninfa, e figlia altresì unica di Titiro dis-



ARGUMENT.

LES PEUPLES d'Arcadie facrifioient tous les ans une jeune Fille du païs à Diane, qu'ils adoroient ; ainsi l'Oracle le leur avoit depuis long-tems conseillé, pour faire cesser les maux dont ils étoient affligés. Le même Oracle, consulté depuis sur le terme de leurs miseres, leur avoit répondu :

» Vos maux ne finiront, que lorsque l'a-» mour unira deux Rejettons des Dieux, » & que la générosité d'un Berger fidele » effacera le crime que commit autrefois » une Nymphe perfide «.

Frappé de cette prédiction, Montan, Prêtre de la Déesse & Descendant d'Hercule, réussit à faire promettre en mariage à Silvio, son fils unique, la Nymphe Amarillis, aussi fille unique de Titire, qui de son côté rapportoit son origine au Dieu Pan. Mais, quelque effort que

cendente da Pane; lequali nozze tuttochè instantemente i padri loro sollecitassero, non si recavano però al fine desiderato: conciofossecosachè il giovanetto, il quale niuna maggior vaghezza aveva che della caccia, dai pensieri amorosi lontanissimo si vivesse. Era intanto della promessa Amarilli fieramente acceso un Pastore nominato Mirtillo, figliuolo, siccome egli si credea, di Carino Pastore, nato in Arcadia, ma che di lungo tempo nel paese d' Elide dimorava: ed ella amava altresì lui, ma non ardiva di discoprirglielo per timor della legge, che con pena di morte la femminile infedeltà severamente puniva. La qual cosa prestando a Corisca molto commoda occasione di nuocere alla Donzella, odiata da lei per amor di Mirtillo, di cui essa capricciosamente s' era invaghita; sperando per la morte della rivale di vincere più agevolmente la costantissima fede di quel Pastore, in guisa adopra le sue menzogne ed inganni, che i miseri amanti incautamente, e con intenzione da quella, che vien loro imputata, molto diversa, si conducono dentro

fiſſent les deux Peres, ils ne pouvoient parvenir à l'accompliſſement de ce mariage ; le jeune Silvio n'avoit de paſſion que pour la chaſſe, & fuïoit tout ce qui pouvoit le rendre ſenſible. Amarillis cependant étoit tendrement aimée d'un Berger, nommé Mirtil, qui ſe croïoit lui-même fils de Carino, Berger d'Arcadie, mais qui depuis long-temps habitoit en Elide. Amarillis n'aimoit pas moins Mirtil ; mais elle n'oſoit lui découvrir ſon amour, parce-qu'elle craignoit l'effet de la loi, qui condamnoit à la mort toute Nymphe infidelle. Coriſque ſaiſit cette occaſion de perdre la Nymphe, à qui elle ne pardonnoit pas d'aimer Mirtil ; elle eſpere qu'après la mort de ſa Rivale elle triomphera plus aiſément de la conſtance du Berger, dont elle s'étoit elle-même follement épriſe ; elle fait tant par ſes menſonges, & ſes fourberies, que les deux Amans, peu précautionnés & conduits par des motifs bien différens de ceux qu'on leur attribue, ſe trouvent dans la même caverne. Un Satyre les dénonce, ils ſont ſurpris ; & Amarillis, qui ne peut juſtifier ſon innocence,

ad una ſpelonca, dove accuſati da un Satiro, ambidue ſono preſi; ed Amarilli non potendo giuſtificar la ſua innocenza, alla morte viene condannata: la quale ancora che Mirtillo non dubiti, lei troppo bene aver meritata, ed egli per la legge, che la ſola Donna gaſtiga, ſappia di poterne andar' aſſoluto, delibera nondimeno di voler morir per lei, ſiccome di poter fare dalla medeſima legge gli è conceduto. Sendo egli dunque da Montano, a cui, per eſſer Sacerdote, queſta cura s'apparteneva, condotto alla morte; ſopragiunto in queſto Carino, che veniva di lui cercando, e vedutolo in atto agli occhi ſuoi non meno miſerabile, che improviſo; ſiccome quegli, che niente meno l'amava che ſe figliuolo per natura ſtato gli foſſe, mentre ſi sforza, per camparlo da morte, di provar con ſue ragioni, ch' egli ſia foreſtiero, e perciò incapace a poter eſſer vittima per altrui, viene, non accorgendoſene egli ſteſſo, a ſcoprire, che 'l ſuo Mirtillo è figliuolo del Sacerdote Montano. Il quale ſuo vero Padre rammaricandoſi di dover' eſſer

eſt condamnée à mourir. Mirtil, qui la croit coupable, & qui ſait que la Loi ne condamne à la mort que la Nymphe infidelle, veut cependant la ſauver & mourir à ſa place, en profitant du privilege de la même Loi, qui permet à l'Homme d'offrir ſa vie pour celle de la Criminelle. Il eſt conduit à l'Autel par Montan, qui faiſoit, comme Prêtre de la Déeſſe, la fonction de Sacrificateur. Carino, qui cherchoit ſon cher Mirtil, arrive, il le trouve dans une ſituation qui l'étonne & qui le met au comble de la douleur, car il l'aimoit autant que s'il lui eût donné le jour. Il entreprend de lui ſauver la vie, en prouvant que Mirtil étant étranger, il ne peut-être ſacrifié pour une autre; mais ſans s'en appercevoir, il donne lieu de découvrir que Mirtil eſt fils de Montan même. Le Pere véritable exprime la douleur qu'il reſſent d'être Miniſtre de la Loi contre ſon propre ſang; mais l'aveugle Tirenio, Prophête, vient lui ouvrir les yeux pour l'interprétation des paroles de l'Oracle. Il fait voir que non-ſeulement les Dieux ne veulent pas ce Sacrifice, mais

miniſtro della legge nel ſangue proprio, da Tirenio cieco, Indovino, vien fatto chiaro colla interpretazione dell'oracolo ſteſſo, non ſolo repugnare alla volontà degl'Iddii, che quella vittima ſi conſacri, ma eſſere eziandio delle miſerie d'Arcadia quel fin venuto, che fu loro dalla divina voce predetto; colla quale mentre tutto il ſucceſſo vanno accordando, conchiudono che Amarilli d' altrui non poſſa, nè debba eſſere ſpoſa, che di Mirtillo. E perchè poco innanzi Silvio, credendoſi di ſaettare una fera, avea piagata Dorinda, miſeramente acceſa di lui, e per cotale accidente la ſolita ſua durezza in amoroſa pietà cangiata: poichè già era la piaga di quella Ninfa, che fu creduta mortale, ridotta a termine di ſalute, ed era di Mirtillo divenuta ſpoſa Amarilli; anch' eſſo, già fatto amante, ſpoſa Dorinda. Per cagione de' quali, oltre ad ogni credenza, feliciſſimi avvenimenti, ravvedutaſi al fin Coriſca; dopo aver trovato dagli amanti ſpoſi perdono, tutta racconſolata, ancorchè ſazia del mondo, ſi diſpone di cangiar vita.

que c'eſt le jour marqué par le Ciel, pour être la fin des maux dont l'Arcadie eſt affligée. On compare les paroles de l'Oracle avec ce qui vient d'arriver, & l'on reconnoît qu'Amarillis ne peut & ne doit épouſer que Mirtil. Peu auparavant Silvio, chaſſant avec ardeur, avoit, par mépriſe, bleſſé Dorinde, dont il étoit adoré. Ce malheur avoit fléchi la dureté de ſon cœur, & en le rendant ſenſible aux mouvemens de la pitié, l'avoit rendu tendre. Comme la bleſſure ne ſe trouve pas mortelle, & qu'Amarillis devient épouſe de Mirtil, Silvio épouſe auſſi Dorinde. Dans ce moment de bonheur ineſpéré, Coriſque revient, elle demande & reçoit le pardon des Amans devenus Époux; elle marque la reconnoiſſance de la grace qu'on lui accorde, & elle prend la réſolution de changer de vie.





INTERLOCUTORI.

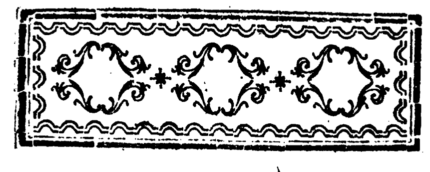
ALFEO, Fiume d'Arcadia.
SILVIO, Figlio di Montano.
LINCO, vecchio Servo di Montano.
MIRTILLO, Amante d'Amarilli.
ERGASTO, Compagno di Mirtillo.
CORISCA, Innamorata di Mirtillo.
MONTANO, Padre di Silvio, Sacerdote.
TITIRO, Padre d'Amarilli.
DAMETA, vecchio Servo di Montano.
SATIRO, vecchio Amante già di Corisca.
DORINDA, Innamorata di Silvio.
LUPINO, Caprajo, Servo di Dorinda.
AMARILLI, Figlia di Titiro.
NICANDRO, Ministro maggiore del Sacerdote.
CORIDONE, Amante di Corisca.
CARINO, Vecchio, Padre putativo di Mirtillo.
URANIO, Vecchio, compagno di Carino.
MESSO.
TIRENIO, Cieco Indovino.
CORO di Pastori.
CORO di Cacciatori.
CORO di Ninfe.
CORO di Sacerdoti.

La Scena è in Arcadia.

ACTEURS.

ALPHÉE, Fleuve d'Arcadie.
SILVIO, Fils de Montan.
LINCO, ancien Serviteur de Montan.
MIRTIL, Amant d'Amarillis.
ERGASTE, Confident de Mirtil.
CORISQUE, Nymphe amoureuſe de Mirtil.
MONTAN, Pere de Silvio, & Sacrificateur.
TITIRE, Pere d'Amarillis.
DAMETE, vieux Serviteur de Montan.
SATYRE, Amoureux de Coriſque.
DORINDE, Nymphe amoureuſe de Silvio.
LUPIN, Valet de Dorinde.
AMARILLIS, Fille de Titire.
NICANDRE, Premier Miniſtre du Sacrificateur.
CORIDON, Amoureux de Coriſque.
CARIN, cru Pere de Mirtil.
URANIN, Vieillard, ami de Carin.
MESSAGER.
TIRENE, Prophête, aveugle.
CHOEUR de Bergers.
CHOEUR de Chaſſeurs.
CHOEUR de Nymphes.
CHOEUR de Sacrificateurs.

La Scène eſt en Arcadie.



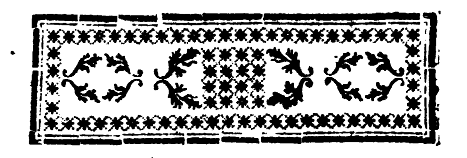
IL PASTOR FIDO,

Tragi-Comedia Pastorale.

PROLOGO.

ALFEO, *Fiume d'Arcadia.*

SE per antica, e forse
Da voi negletta e non creduta, fama,
Avete mai d'innamorato Fiume
Le maraviglie udite,
Che, per seguir l'onda fugace e schiva
Dell' amata Aretusa,
Corse (o forza d'amor!) le più profonde
Viscere della terra
E del mar, penetrando
Là dove sotto alla gran mole Etnea,



LE BERGER FIDELE,

Tragi-Comédie Pastorale.

PROLOGUE.

ALPHÉE, *Fleuve d'Arcadie.*

L'ANTIQUE renommée, que peut-être vous aurez méprisée, ou que vous aurez négligé de croire, a porté jusqu'à vous les merveilles d'un Fleuve passionné, qui toujours épris de la Nymphe Arethuse, suivit le cours fugitif de ses ondes. C'est ce même Fleuve, qui, par un prodige d'amour, pénétra jusqu'aux entrailles les plus profondes de la terre, & traversa les abîmes de la mer, pour aller jusqu'aux

Non sò se fulminato, o fulminante,
Vibra il fiero Gigante
Contra 'l nemico Ciel fiamme di sdegno.
Quel son' io; già l'udiste: or ne vedete
Prova tal, ch'a voi stessi
Fede negar non lice.

Ecco lasciando il corso antico e noto,
Per incognito mar l'onda incontrando
Del Re de' fiumi altero;
Qui sorgo, e lieto a riveder ne vegno
Qual' esser già solea libera e bella,
Or desolata e serva,
Quell' antica mia terra, ond' io derivo.
O cara genitrice, o dal tuo figlio
Riconosciuta Arcadia!
Riconosci 'l tuo caro,
E già non men di te famoso, Alfeo.
Queste son le contrade
Sì chiare un tempo, e queste son le selve,
Ove 'l prisco valor visse, e morìo.
In quest' angolo sol del ferreo mondo
Cred' io che ricovrasse il secol d'oro,
Quando fuggia le scelerate genti.
Quì non veduta altrove
Libertà moderata, e senza invidia

lieux, où sous l'énorme masse du Mont Etna, un fier Géant lance des traits enflammés de colere contre le Ciel qu'il déteste, & fait douter encore s'il est foudroïant ou foudroïé. Je suis ce Fleuve dont vous avez entendu parler : croïez-en les preuves que je vous donne.

Quittant mon cours ordinaire, & traversant les flots d'une Mer inconnue, j'ai trouvé le lit du superbe Roi des Fleuves. Je reparois ici, & viens avec joie revoir cette Arcadie, mon ancienne patrie, terre jadis si florissante, séjour de la liberté; aujourd'hui si désolée, séjour de l'esclavage. O ma chere Patrie! ô Arcadie, que reconnoît celui qui sortit de ton sein; reconnois-le aussi, ton cher Alphée, il n'est pas moins fameux que toi.

Oui, ce sont ces contrées pendant un tems si célebres; ce sont ces forêts où l'on vit la valeur briller & s'éteindre. Ce fut dans cet étroit réduit, qu'au milieu du siecle de fer je pensai que les vertus de l'âge d'or avoient trouvé un asyle contre les crimes qui inondoient le reste de la terre. Ici dans une douce tranquillité qui subsis-

Fiorir si vide in dolce sicurezza
Non custodita, e in disarmata pace,
Cingea popolo inerme
Un muro d'innocenza e di virtute,
Assai più impenetrabile di quello
Che d'animati sassi
Canoro Fabro alla gran Tebe eresse.
E quando più di guerre, e di tumulti
Arse la Grecia, e gli altri suoi guerrieri
Popoli armò l'Arcadia,
A questa sola fortunata parte,
A questo sacro asilo,
Strepito mai non giunse, nè d'amica
Nè di nemica tromba.
E sperò tanto sol Tebe, e Corinto,
E Micene, e Megara, e Patra, e Sparta
Di trionfar del suo Nemico, quanto
L'ebbe cara, e guardolla
Quest' amica del Ciel devota gente;
Di cui fortunatissimo riparo
Fur esse in terra, ella di lor nel Cielo,
Pugnando altri con l'armi, ella co'prieghi.

E benchè quì ciascuno
Abito, e nome Pastorale avesse;

toit par elle - même, dans le ſein d'une paix où l'on ignoroit même l'appareil de la guerre, régnoit la liberté ſage & meſurée, qu'on ne connoiſſoit point ailleurs, & qui là ne craignoit point les traits de la pâle envie. Le peuple trouvoit dans ſon innocence & ſa vertu un rempart plus impénétrable que celui des rochers que les ſons harmonieux d'Amphion animerent, & rangerent autour de la grande Thebes. Auſſi lorſque la Grece étoit le plus agitée par les travaux & le tumulte de la guerre, & que l'Arcadie arma ſes autres Peuples belliqueux, ce rivage fut le ſeul aſyle heureux & ſacré, où l'on n'entendit point le bruit de la trompette. Thebes & Corinthe, Megare & Micenes, Patras & Sparte ne compterent devoir la défaite de leurs Ennemis qu'au ſoin qu'elles prendroient de conſerver les pieux Habitans de ce rivage chéri des Dieux, & de les protéger par leurs armes ſur la terre, comme ils les protegeoient dans le Ciel par leurs prieres.

Quoique l'on ne connût en cette étroite Contrée que l'habit & le nom de Berger,

Non fu però ciaſcuno
Nè di penſier, nè di coſtumi rozzo;
Però ch' altri fu vago
Di ſpiar, tra le ſtelle e gli elementi,
Di natura e del Ciel gli alti ſegretti:
Altri di ſeguir l'orme
Di fugitiva fera:
Altri con maggior gloria
D'atterrar' orſo, o d'aſſalir cinghiale:
Queſti rapido al corſo,
E quegli al duro ceſto,
Fiero moſtroſſi, ed alla lotta invitto:
Chi lanciò dardo, e chi ferì di ſtrale
Il deſtinato ſegno:
Chi d'altra coſa ebbe vaghezza, come
Ciaſcun ſuo piacer ſegue.
La maggior parte amica
Fu delle ſacre Muſe: amore, e ſtudio
Beato un tempo, or' infelice e vile.
  Ma chi mi fa veder dopo tant' anni
Qui traſportata, dove
Scende la Dora in Pò, l'Arcada terra?
Queſta la chioſtra è pur, queſt' è pur l'antro
Dell' antica Ericina:
E quel, che colà ſorge, è pur il tempio
Alla gran Cintia ſacro. Or qual m'appare

cependant l'eſprit n'y étoit pas groſſier, ni les mœurs ruſtiques. Les uns s'occupoient à obſerver le firmament, à étudier les myſteres de la nature, & à développer les ſecrets que le Ciel ſembloit avoir pris ſoin de cacher. D'autres ſe livroient aux amuſemens d'une chaſſe facile, ou jaloux d'une gloire plus éclatante, entreprenoient de terraſſer l'Ours & de forcer le Sanglier. Les uns ſe diſtinguoient à la courſe, les autres au dur combat du ceſte; pluſieurs étoient invincibles à la lutte, ou adroits à lancer un dard, ou à toucher du javelot le but marqué; chacun à ſon gré s'attachoit à différens exercices, mais la plûpart conſacroient aux Muſes un attachement auſſi glorieux & fortuné alors, qu'il eſt aujourd'hui mépriſé & mal récompenſé.

Mais par quelle merveille vois-je, après tant d'années, l'Arcadie tranſportée en ces lieux où la Dore ſe précipite dans le Po? Voici cependant ſon enceinte, voici l'antre d'Ericine autrefois ſi révéré; & cet Edifice qui s'éleve de ce côté, eſt bien le Temple conſacré à la grande Déeſſe qu'on adore en

Miracolo ſtupendo!
Che inſolito valor, che virtù nova
Vegg' io, di traſpiantar popoli, e terre!
O fanciulla Reale,
D'età fanciulla, e di ſaper già donna,
Virtù del voſtro aſpetto,
Valor del voſtro ſangue,
Gran Caterina (or me n'aveggio) è queſto
Di quel ſublime e glorioſo ſangue,
Alla cui monarchia naſcono i mondi.
Queſti sì grandi effetti,
Che ſembran maraviglie,
Opre ſon voſtre uſate, opre natie.
Come a quel Sol, che d'oriente ſorge,
Tante coſe leggiadre
Produce il mondo, erbe, fior, frondi, e tante
In Cielo, in terra, in mar' alme viventi;
Così al voſtro poſſente, e altero Sole,
Ch' uſcì dal grande, e per voi chiaro occaſo,
Si veggon d'ogni clima
Naſcer Provincie, e Regni,
E creſcer palme, e pullular trofei.
A voi dunque m' inchino, altera Figlia
Di quel Monarca, a cui
Nè anco quando annotta, il Sol tramonta:

Arcadie. Quel prodige étonnant vient frapper mes yeux! Quel charme, quelle puissance a pu transporter ici un Païs entier & ses Habitans! Digne Fille d'un grand Roi, vous dont les vertus font méconnoître l'âge, je reconnois l'effet de votre présence, & ce que peut le sang dont vous sortez. Oui c'est vous, illustre Catherine! vous qui devez votre naissance au sang noble & glorieux pour qui le Ciel a fait naître de nouveaux Mondes. Des effets si prodigieux n'ont rien qui doivent surprendre: ils sont vos ouvrages ordinaires & naturels. Le Soleil, en s'élevant sur l'horison, voit la Nature, parée de mille beautés, lui offrir herbes, feuilles & fleurs; il voit l'air, la terre & la mer peuplés. De même vos raïons tout-puissans, qui partent de ce vaste occident par vous devenu si célebre, n'éclairent point de climats où il ne naisse des Provinces & des Roïaumes, champs fertiles où croissent les palmes, où les trophées se multiplient.

Je me prosterne donc devant vous, digne Fille de ce Monarque qui voit toujours le Soleil éclairer quelque partie de

Sposa di quel gran Duce,
Al cui senno, al cui petto, alla cui destra
Commise il Ciel la cura
Dell' Italiche mura.
Ma non bisogna più d' alpestre rupi
Schermo, o d'orride balze.
Stia pur la bella Italia
Per voi sicura; e suo riparo, in vece
Delle grand' alpi, una grand' alma or sia,
Quel suo tanto di guerra
Propugnacolo invitto,
E per voi fatto alle nemiche genti
Quasi tempio di pace,
Ove novella Deità s'adori.
Vivete pur, vivete
Lungamente concordi, anime grandi;
Che da sì glorioso e santo nodo
Spera gran cose il mondo:
Ed hà ben anco onde fondar sua speme,
Se mira in Oriente
Con tanti scettri il suo perduto Impero,
Campo sol di voi degno
O magnanino Carlo, e dai vestigi
Dei grand' Avoli vostri ancora impresso.

Augusta è questa terra,

son

ſon Empire, Epouſe de ce Prince illuſtre, à la prudence & à la valeur duquel le Ciel a confié la garde des portes d'Italie. Mais qu'a-t-elle beſoin deſormais de rochers eſcarpés & impraticables ? vous ferez ſa ſureté. Les Alpes, moins que la grandeur de votre courage, lui ſerviront de remparts ; & cette barriere, que les armes n'ont pu forcer, ſera gardée par ſes ennemis mêmes, comme un temple de paix où l'on ſacrifie à une nouvelle Divinité.

Vivez donc, vivez longtems dans une concorde inaltérable, Epoux généreux & magnanimes. Le nœud ſaint & glorieux qui vous unit, annonce les plus grandes choſes à l'Univers. Que ne doit-il point eſpérer lorſqu'il tourne ſes regards vers l'Orient, dont l'Empire détruit entraîna la perte de tant de Sceptres, ſeul théâtre digne de votre courage, magnanime Prince, champ glorieux où les pas de vos fameux Ancêtres ſont tracés.

Vos noms, votre ſang, votre air, vos

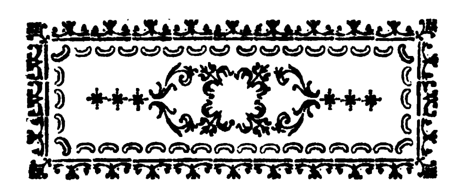
Auguſti i voſtri nomi, auguſto il ſangue,
I ſembianti, i penſier, gli animi auguſti:
Saran ben' anco auguſti i parti, e l'opre.
Ma voi, mentre v' annunzio
Corone d'oro, e le prepara il Fato,
Non iſdegnate queſte,
Nelle piagge di Pindo
D' erbe e di fior conteſte
Per man di quelle Vergini canore,
Che mal grado di morte altrui dan vita:
Picciole offerte sì, ma però tali,
Che ſe con puro affetto il cor le dona,
Anco il Ciel non le ſdegna; e ſe dal voſtro
Sereniſſimo ciel d'aura corteſe
Qualche ſpirto non manca,
La cetrà, che per voi
Vezzoſamente or canta
Teneri amori o placidi Imenei,
Sonerà, fatta tromba, arme e trofei.



ſentimens, vos ames, tout eſt auguſte ici, vos actions, vos Deſcendans le ſeront de même.

Mais ſi je vous annonce les couronnes d'or que le deſtin vous prépare; ne dédaignez pas des offrandes formées des fleurs du ſacré vallon, raſſemblées par les mains des doctes Sœurs, dont les chants, malgré la Parque, aſſurent l'immortalité : offrandes de peu de valeur en elles-mêmes; mais telles cependant que préſentées par un cœur pur & ſincere, les Dieux mêmes ne les rejettent pas: & ſi du faîte de la grandeur où vous êtes placés, vous daignez écouter la lyre qui chante ici vos tendres amours & vos paiſibles hymenées, bientôt elle empruntera le ſon éclatant de la trompette pour publier vos conquêtes & vos triomphes.





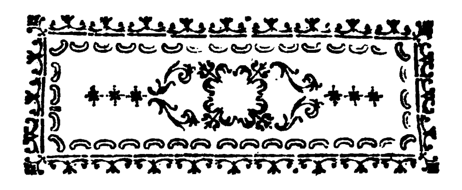
ATTO PRIMO.

SCENA PRIMA.

Silvio, Linco.

Silvio.

Ite voi, che chiudeste
L'orribil fera, a dar l'usato segno
Della futura caccia: ite svegliando
Gli occhi col corno, e con la voce i cori.
Se fu mai nell' Arcadia
Pastor di Cintia e de' suoi studj amico,
Cui stimolasse il generoso petto
Cura o gloria di selve,
Oggi il mostri; e me segua,
Là dove in picciol giro,
Ma largo campo al valor nostro, è chiuso
Quel terribil cinghiale,



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIO ET LINCO.

SILVIO.

ALLEZ CHASSEURS, qui avez fait l'enceinte de cette horrible Bête, allez donner le ſignal ordinaire de la Chaſſe. Que le bruit des Cors réveille ceux qui ſont encore endormis, que vos cris raniment leur courage; & s'il eſt dans l'Arcadie quelque Berger, qui fidele à Diane & à ſes exercices, ſoit jaloux de la gloire que cette Déeſſe réſerve à ceux qui lui conſacrent leurs cœurs, qu'il le prouve aujourd'hui, & me ſuive juſques dans cette étroite enceinte, où notre valeur va ſe

Quel mostro di natura, e delle selve,
Quel sì vasto, e sì fiero,
E per le piaghe altrui
Sì noto abitator dell' Erimanto,
Strage delle campagne,
E terror dei bifolchi. Ite voi dunque,
E non sol precorrete,
Ma provocate ancora
Co 'l rauco suon la sonacchiosa Aurora.
Noi, Linco, andiamo a venerar gli Dei:
Con più sicura scorta
Seguirem poi la destinata caccia.
» Chi ben comincia,hà la metà dell' opra;
Nè si comincia ben se non dal Cielo.

LINCO.

Lodo ben Silvio il venerar gli Dei,
Ma il dar noja a coloro,
Che son ministri degli Dei, non lodo.
Tutti dormono ancora
I custodi del tempio, i quai non hanno
Più tempestivo, o lucido Orizonte
Della cima del monte.

SILVIO.

A te, che forse non se' desto ancora,
Par ch'ogni cosa addormentata sia.

ſignaler. C'eſt-là qu'il faut attaquer ce terrible Sanglier, ce monſtre de la nature & des forêts, la terreur de nos Laboureurs, cet énorme habitant de l'Erimante, ſi connu par ſes meurtres & par les ravages qu'il fait dans nos campagnes : allez, devancez l'aurore trop tardive, & même que le bruit de vos cors la preſſe de paroître. Nous, Linco, allons révérer les Dieux : guidés par eux, nous ſuivrons plus heureuſement notre entrepriſe. On eſt bien avancé, quand on commence bien ; & qui commence par invoquer le Ciel, commence toujours bien.

LINCO.

Je loue le reſpect que tu montres pour les Dieux, mais je ne puis approuver, Silvio, que tu troubles le repos de leurs Miniſtres ſacrés : tous les Gardiens du Temple dorment en ce moment, & la cime des montagnes, qui forment notre horiſon, cache encore les premiers raïons du Soleil.

SILVIO.

Encore endormi, peut-être tu crois que toute la nature dort.

LINCO.

O Silvio, Silvio, a che ti diè natura
Ne' più begli anni tuoi
Fior di beltà sì delicato e vago,
Se tu cotanto a calpeſtarlo attendi?
Che s' aveſs' io coteſta tua sì bella
E sì fiorita guancia,
Addio ſelve direi;
E ſeguendo altre fere,
E la vita paſſando in feſta, e'n gioco,
Farei la ſtate all' ombra, e'l verno al foco.

SILVIO.

Così fatti conſigli
Non mi deſti mai più: come ſe' ora
Tanto da te diverſo?

LINCO.

Altri tempi, altre cure.
Così certo farei ſe Silvio fuſſi.

SILVIO.

Ed io ſe fuſſi Linco;
Ma perchè Silvio ſono,
Oprar da Silvio, e non da Linco, i'voglio.

LINCO.

O garzon folle, a che cercar lontana

LINCO.

Silvio, mon cher Silvio ; la nature t'a-t-elle donné les charmes & les agrémens, qui relevent en toi l'éclat de la jeunesse pour mépriser ses dons ? Crois-moi, si mes joues étoient encore, comme les tiennes, parées des graces de la nature, adieu vous dirois-je, Forêts : j'irois chercher d'autres conquêtes que celles qu'offrent ces Bois ; & consacrant ma vie aux fêtes & aux amusemens, je passerois l'été à l'ombre des Bois, & l'hiver auprès du feu.

SILVIO.

Jamais tu ne m'avois donné de semblables conseils : comment es-tu devenu si différent de toi-même ?

LINCO.

Ainsi que le temps, les affections changent ; mais si j'étois Silvio, voilà ce que je ferois.

SILVIO.

Et moi, je crois, si j'étois Linco ; mais comme je suis Silvio, c'est comme Silvio, & non comme Linco, que je veux agir.

LINCO.

Insensé ! Eh pourquoi chercher au loin

E perigliosa fera,
Se l'hai via più d'ogni altra
E vicina, e domestica, e sicura?

SILVIO.

Parli tu dadovero, o pur vaneggi?

LINCO.

Vaneggi tu, non io.

SILVIO.

Ed è così vicina?

LINCO.

Quanto tu di te stesso.

SILVIO.

In qual selva s'annida?

LINCO.

La selva se' tu Silvio;
E la fera crudel, che vi s'annida,
E' la tua feritate.

SILVIO.

Come ben m'avvisai che vaneggiavi.

LINCO.

Una Ninfa sì bella e sì gentile;
Ma che dissi una Ninfa? anzi una Dea,
Più fresca e più vezzosa
Di matutina rosa,
E più molle, e più candida del cigno;
Per cui non è sì degno

un ennemi dangereux, lorſque tu en as un à combattre dont tu es toujours ſûr, & qui t'accompagne par-tout.

SILVIO.

Plaiſantes-tu, ou parles-tu ſérieuſement ?

LINCO.

Très ſérieuſement.

SILVIO.

Et cet ennemi eſt près de moi ?

LINCO.

Auſſi près de toi que toi-même.

SILVIO.

Quelle forêt lui ſert de retraite ?

LINCO.

Cette forêt, c'eſt toi, Silvio ; & cet ennemi redoutable qui y habite, c'eſt ton inhumanité.

SILVIO.

Je me doutois bien que tu plaiſantois.

LINCO.

Quoi ! les Dieux & les Hommes t'ont choiſi ſeul pour poſſéder une Nymphe, belle, aimable, ou plûtôt une Déeſſe, plus fraîche & plus fleurie que la roſe que le Soleil n'a point encore regardée, plus blanche & plus délicate que le cygne,

Paſtor' oggi tra noi, che non ſoſpiri,
E non ſoſpiri in vano;
A te ſolo dagli Uomini, e dal Cielo
Deſtinata ſi ſerba;
Ed oggi tu, ſenza ſoſpiri e pianti,
(O troppo indegnamente
Garzon avventuroſo!) aver la puoi
Nelle tue braccia, e tu la fuggi Silvio?
E tu la ſprezzi? e non dirò, che 'l core
Abbi di fera, anzi di ferro il petto?

SILVIO.

Se 'l non aver amor' è crudeltate,
» Crudeltate è virtute: e non mi pento
Ch' ella ſia nel mio cor, ma me ne pregio;
Poichè ſolo con queſta ho vinto Amore,
Fera di lei maggiore.

LINCO.

E come vinto l' hai,
Se no 'l provaſti mai?

SILVIO.

Non provando l' ho vinto.

LINCO.

O ſe una ſola
Volta il provaſſi, o Silvio;
Se ſapeſſi una volta
Qual'è grazia e ventura

pour qui les plus dignes Bergers de ces contrées soupirent en vain; tu peux, dès aujourd'hui, sans emploïer le triste secours des soupirs ni des larmes, jouir du bonheur de la posséder; & cependant, indigne du bien qui t'est réservé, tu la fuis, tu la méprises: & je ne dirai pas que tu as un cœur inhumain & plus dur que le fer?

SILVIO.

Si n'aimer point est inhumanité, l'inhumanité est vertu: heureux, qu'elle régne en mon cœur, puisqu'elle m'a fait triompher de l'Amour, ennemi bien plus dangereux!

LINCO.

Comment en as tu triomphé, si tu ne l'as jamais connu?

SILVIO.

Ne le pas connoître est mon triomphe.

LINCO.

Ah Silvio, si tu avois une fois connu cet ennemi que tu redoutes tant, si tu savois quel plaisir, quel bonheur l'on goûte quand on est aimé de l'objet qu'on

L'eſſere amato, il poſſedere amando
Un riamante core,
So ben' io, che direſti:
Dolce vita amoroſa,
Perchè sì tardi nel mio cor veniſti?
Laſcia, laſcia le ſelve,
Folle garzon, laſcia le fere, ed ama.

SILVIO.

Linco dì pur ſe ſai:
Mille Ninfe darei per una fera,
Che da Melampo mio cacciata foſſe.
Godaſi queſte gioje
Chi n' ha più di me guſto; io non le ſento.

LINCO.

E che ſentirai tu? s'Amor non ſenti,
Sola cagion di ciò che ſente il mondo.
Ma credimi, fanciullo,
A tempo il ſentirai,
Che tempo non avrai.
» Vuol una volta Amor ne' cuori noſtri
» Moſtrar quant' egli vale.
Credi a me pur, che 'l provo,
» Non è pena maggiore,
» Che in vecchie membra il pizzicor d'amore.
» Che mal ſi può ſanar, quel che s' offende

chérit : doux charmes de la vie, dirois-tu, pourquoi mon cœur vous a-t-il connus si tard ? Jeune insensé, quitte les forêts, abandonne la chasse, & suis l'Amour.

SILVIO.

Dis, Linco, dis ce qu'il te plaira ; pour moi je donnerois, je te jure, mille Nymphes pour une bête que mon chien Melampe auroit chassée. Goûte qui voudra ces plaisirs amoureux ; moi je les ignore.

LINCO.

Eh ! Quel plaisir pourras-tu goûter, si tu es insensible à l'amour ? par lui toute la nature est sensible. Crois-moi, mon pauvre enfant, tu le connoîtras quelque jour, & peut-être alors ne sera-t-il plus temps. L'Amour veut tôt ou tard exercer son pouvoir sur nos cœurs ; mais, & moi-même je l'éprouve, il n'est point de tourment plus grand que les desirs dans la vieillesse. Le mal est sans remede, qui s'irrite par les soins qu'on apporte à le guérir : Lorsque l'Amour pique un jeune

» Quanto più di ſanarlo altri procura.
» Se 'l giovinetto core Amor ti pugne,
» Amor' anco te l'ugne:
» Se col duolo il tormenta,
» Con la ſpeme il conſola:
» E ſe un tempo l'ancide, al fine il ſana.
» Ma s'ei ti giugne in quella fredda etate,
» Ove il proprio difetto
» Più che la colpa altrui ſpeſſo ſi piagne:
» Allora inſopportabili e mortali
» Son le ſue piaghe, allor le pene acerbe;
» Allora ſe pietà tu cherchi, male
» Se non la trovi; e ſe la trovi, peggio.
» Deh non ti procacciar prima del tempo
» I difetti del tempo.
» Che ſe t'aſſale alla canuta etate
» Amoroſo talento,
» Avrai doppio tormento,
» E di quel, che potendo non voleſti,
» E di quel, che volendo non potrai.
Laſcia, laſcia le ſelve,
Folle garzon, laſcia le fere, ed ama.

SILVIO.

Come! vita non ſia
Se non quella, che nutre
Amoroſa inſanabile follia?

Cœur, il ſait adoucir le mal; s'il lui cauſe des tourmens, il le conſole par de douces eſpérances; s'il le bleſſe dans un temps, il le guérit à la fin : mais s'il ſe fait ſentir dans cet âge avancé, où l'on a plus ſouvent à ſe plaindre de ſa propre foibleſſe que des rigueurs d'autrui, les coups qu'il porte ſont mortels, les peines qu'il cauſe ſont cuiſantes & inſupportables. Malheureux alors ſi tu ne trouves que des Cruelles; plus malheureux encore ſi tu trouves qui veuille répondre à tes feux impuiſſans : n'attire pas avant le temps, des maux que les années n'ameneront que trop tôt. Si l'Amour s'empare de ton cœur, lorſque ta tête commencera à blanchir, tu auras la douleur de n'avoir pas profité de ce que la nature pouvoit en faveur de l'Amour, & de vouloir enſuite ce qu'alors elle te refuſera. Jeune inſenſé ! quitte les forêts, abandonne la chaſſe, & ſuis l'Amour.

SILVIO.

Et quoi ! ce n'eſt pas vivre que de ne ſe pas livrer aux tranſports inſenſés de l'Amour?

LINCO.

Dimmi, se 'n questa sì ridente e vaga
Stagion, ch'infiora e rinovella il mondo,
Vedessi in vece di fiorite piaggie,
Di verdi prati, e di vestite selve,
Starsi il pino, e l'abete, e 'l faggio, e l'orno
Senza l'usata lor frondosa chioma,
Senz' erbe i prati, e senza fiori i poggi,
Non diresti tu, Silvio, il mondo langue,
La natura vien meno? or quell' orrore,
E quella maraviglia, che dovresti
Di novità sì mostruosa avere,
Abbila di te stesso. » Il Ciel n'ha dato
» Vita agli anni conforme, ed all' etate
» Somiglianti costumi: e come Amore
» In canuti pensier si disconviene;
» Così la gioventù d'amor nemica
» Contrasta al Cielo, e la natura offende.
Mira d'intorno, Silvio,
Quanto il mondo ha di vago e di gentile,
Opra è d'Amore: amante è il cielo, amante
La terra, amante il mare:
Quella, che lassù miri innanzi all' alba,
Così leggiadra stella,
Ama d'amore anch'ella, e del suo figlio
Sente le fiamme; ed essa, ch'innamora,

LINCO.

Dis moi, Silvio, si dans cette belle & riante saison, où toute la nature se renouvelle & reprend ses plus riches ornemens, au-lieu de ces plaines fleuries, de ces prés verds, de ces arbres revêtus, tu voïois le pin, le hêtre, le Frêne, sans feuilles, les prés sans verdure, les vallées sans fleurs; la nature, dirois-tu, déperit, le monde languit. Eh bien, regarde-toi des yeux dont tu verrois un dérangement si bizarre & si prodigieux. Le Ciel a voulu que chaque âge eût ses affections & ses penchants. L'Amour s'accorde mal avec la vieillesse; & fuir l'amour quand on est jeune, c'est insulter au Ciel & résister à la nature. Regarde autour de toi, Silvio; ce qu'elle offre ici de beau & d'aimable, est l'ouvrage de l'Amour. Tout aime, au ciel, sur la terre & dans la mer. Cette Étoile brillante de Vénus, que tu vois prévenir la naissance du jour, éprouve aussi le pouvoir de son fils: cette Déesse, qui sait enflammer les cœurs, ne brille même que des feux dont elle ressent l'ardeur.

Innamorata ſplende;
E queſta è forſe l'ora,
Che le furtive ſue dolcezze, e'l ſeno
Del caro amante laſcia:
Vedila pur, come sfavilla, e ride.
Amano per le ſelve
Le moſtruoſe fere; aman per l'onde
I veloci delfini, e l'orche gravi.
Quell' augellin, che canta
Si dolcemente, e laſcivetto vola
Or dall' abete al faggio,
Ed or dal faggio al mirto,
S'aveſſe umano ſpirto,
Direbbe ardo d'amore, ardo d'amore:
Ma ben arde nel core,
E parla in ſua favella,
Si che l'intende il ſuo dolce desìo:
Ed odi appunto, Silvio,
Il ſuo dolce desìo,
Che gli riſponde, ardo d'amore anch'io.
Mugge in mandra l'armento, e que' muggiti
Sono amoroſi inviti.
Rugge il Leone al boſco,
Nè quel ruggito è d'ira;
Così d'amor ſoſpira.

Peut-être ne fait-elle que sortir d'entre les bras de son amant, & vient-elle de lui prodiguer ses faveurs ; vois comme elle est étincelante & riante ! Les bêtes les plus féroces des forêts sont soumises à l'Amour ; les dauphins, les baleines, ressentent son pouvoir. Si ce petit oiseau, qui te charme par la douceur de son chant, que tu vois promener ses desirs du sapin au hêtre, du hêtre au myrte, s'il pouvoit, comme nous, s'exprimer : J'aime, j'aime, diroit-il. Mais pour ne pouvoir le dire, il n'en est pas moins sensible, & sa tendresse a un langage particulier que l'objet de son amour comprend. Ecoute comme il semble lui répondre, J'aime aussi. Le bœuf mugit, & ses mugissemens sont des agaceries amoureuses. Le rugissement du lion, dont les forêts retentissent, n'est point une expression de colere ; c'est ainsi que son amour se fait entendre. Enfin tout être dans la nature, hors toi, Silvio, connoît le pouvoir & les charmes de l'amour, & tu seras le seul au ciel, sur la terre & dans la mer, rebelle à ses loix ?

Al fine ama ogni cosa
Se non tu, Silvio; e sarà Silvio solo
In cielo, in terra, in mare
Anima senza amore?
Deh lascia omai le selve,
Folle garzon, lascia le fere, ed ama.

SILVIO.

A te dunque commessa
Fu la mia verde età, perchè d'amori,
E di pensieri effemminati e molli
Tu l'avessi a nudrir? nè ti sovviene
Chi se' tu, chi son' io?

LINCO.

Uomo sono, e mi pregio
D'esser' umano: e teco, che se' uomo,
O che più tosto esser dovresti, parlo
Di cosa umana; e se di cotal nome
Forse ti sdegni, guarda
Che nel disumanarti
Non diventi una fera, anzi che un Dio.

SILVIO.

Nè sì famoso mai, nè mai sì forte
Stato sarebbe il domator de' mostri,
Dal cui gran fonte il sangue mio deriva,
S' e' non avesse pria domato Amore.

Jeune insensé, quitte les forêts, abandonne la chasse & suis l'amour.

SILVIO.

L'on ne t'avoit donc confié le soin de ma jeunesse, que pour m'inspirer de l'amour, & me donner des préceptes efféminés ? Linco, as-tu oublié qui tu es, & qui je suis ?

LINCO.

Je suis homme, & fais gloire d'être humain : ce sont les préceptes que je voudrois t'inspirer, à toi qui es homme, ou plûtôt qui le devrois être. Mais prens garde que le mépris que tu fais de ce nom, & la volonté de te dépouiller de toute humanité, ne t'approchent autant de la férocité, qu'ils t'éloigneront de la divinité.

SILVIO.

Le grand Hercule, dont je descends, ne seroit pas si connu par ses victoires & par les monstres qu'il a domptés, s'il n'eût commencé par triompher de l'Amour.

LINCO.

Vedi, fanciullo, come tu vaneggi:
Dove saresti tu, dimmi, s' amante
Stato non fosse il tuo famoso Alcide?
Anzi se guerre vinse, e mostri ancise,
Gran parte Amor ve n' ebbe: ancor non sai
Che per piacer' ad Onfale, non pure
Volle cangiar' in femminili spoglie
Del feroce leon l'ispido tergo,
Ma della clava noderosa in vece
Trattare il fuso, e la conocchia imbelle?
Così delle fatiche, e degli affanni
Prendea ristoro, e nel bel sen di lei
Quasi in porto d'amor solea ritrarsi:
» Che son' i suoi sospir dolci respiri
» Delle passate noje, e quasi acuti
» Stimoli al cor nelle future imprese.
» E come il rozzo, ed intrattabil ferro,
» Temprato con più tenero metallo,
» Affina sì, che sempre più resiste,
» E per uso più nobile s' adopra;
» Così vigor' indomito e feroce,
» Che nel proprio furor spesso si rompe,
» Se con le sue dolcezze Amore 'l tempra,
» Diviene all' opra generoso e forte.
Se d'esser dunque imitator tu brami

LINCO.

LINCO.

Que ton erreur eſt grande, aveugle enfant! Dis-moi : où ſerois-tu maintenant ſi le grand Alcide n'avoit pas aimé? L'Amour eut grande part à ſes conquêtes & à ſes victoires. Ignores-tu que pour plaire à Omphale, il changea la peau du lion qu'il avoit étouffé, contre un habit de femme, & ſa redoutable maſſue, contre une quenouille & un foible fuſeau. C'eſt ainſi qu'il ſe repoſoit de ſes travaux & de ſes fatigues, & qu'il venoit chercher les bras de ſa chere Omphale comme un azyle que l'amour lui réſervoit. Les ſoupirs d'un cœur paſſionné, en effaçant le ſouvenir des peines paſſées, inſpirent une noble ardeur pour les plus hautes entrepriſes. Le fer le plus aigre, mêlé avec quelqu'autre métal plus liant, devient, en s'affinant, plus dur & plus propre à former les plus beaux ouvrages: de même un courage indompté & féroce s'émouſſe ſouvent par ſa propre férocité; mais s'il eſt une fois tempéré & adouci par l'Amour, c'eſt alors qu'il devient vraiment capable de grandes choſes. Si tu veux donc imiter l'invincible Her-

D'Ercole invitto, e ſuo degno nipote,
Poichè laſciar non vuoi le ſelve, almeno
Segui le ſelve, e non laſciar' Amore;
Un' amor sì legittimo, e sì degno
Com' è quel d'Amarilli: che ſe fuggi
Dorinda, i' te ne ſcuſo, anzi pur lodo;
Ch'a te vago d' onore aver non lice
Di furtivo desìo l' animo caldo,
Per non far torto alla tua cara ſpoſa.

SILVIO.

Che dì tu Linco? ancor non è mia ſpoſa.

LINCO.

Da lei dunque la fede
Non riceveſti tu ſolennemente?
Guarda, garzon ſuperbo,
Non irritar gli Dei.

SILVIO.

» L'umana libertate è don del Cielo,
» Che non fa forza a chi riceve forza.

LINCO.

Anzi ſe tu l'aſcolti, e ben l'intendi,
A queſto il Ciel ti chiama;
Il Ciel, ch' alle tue nozze
Tante grazie promette & tanti onori.

cule, si tu veux être un digne descendant de ce héros, je consens que tu ne quittes point les forêts, mais du moins ne te refuse pas à un amour aussi digne & aussi conforme à la loi que l'est celui d'Amarillis. Je ne te ferai pas un crime de fuir cette Dorinde. Je t'en louerai même : il ne conviendroit pas à Silvio, qui ne cherche que la gloire, de se livrer à d'illégitimes ardeurs, & de faire injure à sa chere Epouse.

SILVIO.

Que dis-tu, Linco ? Elle ne l'est pas encore.

LINCO.

N'as-tu donc pas reçû solemnellement sa foi ? Prens garde, jeune insensé, d'attirer sur toi le courroux des Dieux.

SILVIO.

La liberté est dans les hommes un don du Ciel ; & le Ciel même, pour se faire obéir, ne la détruit jamais.

LINCO.

Sans doute : & si tu y fais bien attention, tu verras que le Ciel t'y convie seulement par les honneurs & les graces qu'il a attachés à tes nôces.

SILVIO.

Altro pensiero appunto
I sommi Dei non hanno! appunto questa
L'almo riposo lor cura molesta!
Linco, nè questo amor, nè quel mi piace.
Cacciator, non amante al mondo nacqui:
Tu che seguisti Amor, torna al riposo.

LINCO.

Tu derivi dal Cielo,
Crudo garzon? Nè di celeste seme
Ti cred' io, nè d'umano:
E se pur se' d'umano, i' giurerei
Che tu fossi piuttosto
Col velen di Tisifone e d'Aletto,
Che col piacer di Venere, concetto.



SILVIO.

Comme si les Dieux suprêmes s'occupoient de pareilles pensées, & que de semblables soins troublassent leur repos sacré! Hé bien, Linco, je ne veux ni d'Amarillis ni de Dorinde; je suis né pour la chasse & non pour l'amour. Pour toi, qui as toujours suivi les loix de l'Amour, va chercher sa molle oisiveté.

LINCO.

Croirai-je maintenant que tu tires ton origine du Ciel? Non: tu es trop cruel pour être né ni des Dieux ni des hommes; ou, si tu fus le fruit de l'union conjugale, je crois que les Furies verserent tout leur poison en ce moment, & que tu fus conçu en dépit de Vénus.



SCENA SECONDA.

MIRTILLO, ERGASTO.

MIRTILLO.

CRUDA AMARILLI! che col nome ancora
D'amar', ahi lasso, amaramente insegni;
Amarilli, del candido ligustro
Più candida e più bella,
Ma dell' aspido sordo
E più sorda, e più fera, e più fugace:
Poichè col dir t' offendo
I' mi morrò tacendo;
Ma grideran per me le piaggie, e i monti,
E questa selva, a cui
Si spesso il tuo bel nome
Di risonare insegno:
Per me piangendo i fonti,
E mormorando i venti
Diranno i miei lamenti:
Parlerà nel mio volto
La pietate, e 'l dolore:
E se fia muta ogn' altra cosa, al fine
Parlerà il mio morire,
E ti dirà la Morte il mio martire.

SCENE SECONDE.

MIRTIL ET ERGASTE.

MIRTIL.

CRUELLE AMARILLIS ! dont le nom même apprend qu'il n'eſt point d'amours ſans peines : toi dont la beauté & la blancheur ſurpaſſent celle du lis, mais dont la cruauté eſt au-deſſus de celle du venimeux aſpic, puiſque mes paroles t'offenſent, il faut me taire & mourir. Hélas ! ces plaines, ces montagnes, ces bois qui apprennent ſi ſouvent de moi à redire ce nom charmant d'Amarillis, ſuppléeront à mon ſilence, les fontaines verſeront des pleurs, & les vents, par leur murmure, exprimeront mon tourment : l'amour & le déſeſpoir, peints ſur mon viſage, parleront pour moi : ou, ſi tout eſt muet, ma mort te dira aſſez tous les maux que j'ai ſoufferts.

ERGASTO.

» Mirtillo, amor fù sempre un fier tormento,
» Ma più quanto è più chiuso;
» Però ch' egli dal freno,
» Ond' è legata un' amorosa lingua,
» Forza prende, e s' avanza,
» E più fiero è prigion, che non è sciolto.
Già non dovevi tu sì lungamente
Celarmi la cagion della tua fiamma,
Se la fiamma celar non mi potevi.
Quante volte l'ho detto, arde Mirtillo,
Ma in chiuso foco e' si consuma, & tace.

MIRTILLO.

Offesi me per non offender lei,
Cortese Ergasto, e sarei muto ancora;
Ma la necessità m'ha fatto ardito.
Odo una voce mormorar d' intorno,
Che per l'orecchie mi ferisce il core,
Delle vicine nozze d'Amarilli;
Ma chi ne parla, ogn' altra cosa tace,
Ed' io più innanzi ricercar non oso,
Sì per non dar' altrui di me sospetto,
Come per non trovar quel che pavento.
So ben, Ergasto, e non m'inganna amore,
Ch' alla mia bassa e povera fortuna

ERGASTE.

Mirtil, l'amour fut toujours un grand tourment, mais son ardeur est plus vive lorsqu'elle est renfermée : la gêne du silence lui donne de nouvelles forces ; & c'est dans notre cœur un captif bien cruel. Puisque tu ne pouvois tenir ton amour caché, falloit-il m'en dissimuler l'objet ? Combien de fois me suis-je dit ; Mirtil aime assurément, mais il est la victime du mystere qu'il observe.

MIRTIL.

Pour ne pas lui déplaire, je me suis contraint, & peut-être encore, cher Ergaste, serois-je dans le silence, si la nécessité ne me l'avoit fait rompre. Un bruit sourdement répandu des nôces prochaines d'Amarillis, vient frapper mes oreilles & déchirer mon cœur ; mais on n'en dit aucune circonstance, & je n'ose approfondir davantage ce mystére, autant pour ne point laisser soupçonner mon amour, que dans la crainte de trouver mes allarmes trop bien fondées. L'amour, cher Ergaste, ne

Sperar non lice in alcun tempo mai,
Che Ninfa sì leggiadra e sì gentile,
E di ſangue, e di ſpirto, e di ſembiante
Veramente divina, a me ſia ſpoſa.
Ben conoſco il tenor della mia ſtella:
Nacqui ſolo alle fiamme; e'l mio deſtino
D'arder mi feo, non di gioirne degno.
Ma poi ch'era ne' fati, ch' i' doveſſi
Amar la morte, & non la vita mia,
Vorrei morir' almen, ſicchè la morte
Da lei, che n'è cagion, gradita foſſe,
Nè ſi ſdegnaſſe all' ultimo ſoſpiro
Di moſtrarmi i begli occhi, e dirmi: mori.
Vorrei, prima che paſſi a far beato
Delle ſue nozze altrui, ch'ella m'udiſſe
Almen ſolo una volta. Or ſe tu m'ami,
Ed hai di me pietade, in ciò t'adopra,
Corteſiſſimo Ergaſto, in ciò m'aita.

ERGASTO.

Giuſto desìo d'amante, e di chi more
Lieve mercè; ma faticoſa impreſa.
Miſera lei, ſe riſapeſſe il padre,
Ch'ella a preghi furtivi aveſſe mai
Inchinate l'orecchie, o pur ne foſſe
Al Sacerdote ſuocero accuſata!

m'a point aveuglé, je ſais que ma naiſſance & ma fortune forment un égal obſtacle à l'alliance d'une Nymphe, en qui la beauté, les graces, l'eſprit, tout enfin eſt divin. Je ne vois que trop qu'elle eſt mon étoile. Je ſuis né pour ſoupirer, & toujours ſans eſpoir; mais puiſqu'il étoit ordonné par les deſtins que mes feux, au-lieu de m'attacher à la vie, devoient me conduire au tombeau, je voudrois au moins devoir la mort à la Beauté qui me la donne: je voudrois qu'elle ne dédaignât pas de rendre ſes beaux yeux les témoins de mes derniers ſoupirs, qu'elle même me dît, meurs Mirtil. Je ſerois content ſi elle vouloit, avant que de rendre par ſon hymen mon rival heureux, m'écouter une ſeule fois. Cher Ergaſte, ſi tu m'aimes, & ſi tu es touché de mon malheur, ſers mes deſirs & ſeconde mes vœux.

ERGASTE.

Ce que tu demandes eſt juſte, mais c'eſt un foible ſoulagement pour un amant qui expire; d'ailleurs te ſatisfaire eſt une entrepriſe difficile. Elle ſeroit perdue, la belle Amarillis, ſi ſon Pere, ou le Grand-prêtre, ſon beau-pere, ſavoient qu'elle eût jamais

Per questo forse ella ti fugge, e forse
T'ama, ancorchè no 'l mostri; » che la Donna
» Nel desiar è ben di noi più frale,
» Ma nel celar' il suo desìo più scaltra.
E se fosse pur ver, ch' ella t' amasse
Che potrebbe altro far, che pur fuggirti?
» Chi non può dar' aita, indarno ascolta;
» E fugge con pietà, chi non s'arresta
» Senz' altrui pena: ed è sano consiglio
» Tosto lasciar quel, che tener non puoi.

MIRTILLO.

O! se ciò fosse vero, o s'io 'l credessi,
Care mie pene, e fortunati affanni!
Ma se ti guardi il Ciel, cortese Ergasto,
Non mi tacer qual' è il pastor tra noi
Felice tanto, e delle stelle amico.

ERGASTO.

Non conosci tu Silvio, unico figlio
Di Montan, Sacerdote di Diana,
Sì famoso Pastore oggi, e sì ricco?
Quel garzon sì leggiadro? quegli è desso.

prêté l'oreille aux instances secretes d'un amant. Peut-être après tout, n'est-ce que pour cela qu'elle t'évite; peut-être dans le fond t'aime-t-elle sans oser découvrir les mouvemens de son cœur. Si le sexe se laisse aisément toucher, il est aussi plus habile que le nôtre à cacher sa passion : & supposé qu'elle t'aimât en effet, pourroit-elle encore ne te pas fuir? en vain l'on écoute celui que l'on ne peut consoler, la pitié veut que l'on évite ce que l'on ne peut rendre heureux, & la raison demande qu'on s'éloigne promptement d'un bien qu'on ne peut posséder.

MIRTIL.

Ah! si ce que tu dis étoit vrai, si je pouvois le croire, que mes peines & mes tourmens me seroient chers! Mais au nom du Ciel, Ergaste, ne me cache pas quel est cet heureux Berger si favorisé des Dieux.

ERGASTE.

Ne connois-tu point Silvio, fils unique de Montan, Grand-prêtre de Diane, ce Berger si aimable, si riche, si illustre aujourd'hui dans l'Arcadie? c'est lui-même.

MIRTILLO.

Fortunato fanciul, che 'l tuo destino
Trovi maturo in così acerba etate!
Nè te l'invidio nò, ma piango il mio.

ERGASTO.

E veramente invidiar nol dei;
Che degno è di pietà, più che d'invidia.

MIRTILLO.

E perchè di pietà?

ERGASTO.

Perchè non l'ama.

MIRTILLO.

Ed è vivo? ed ha core? e non è cieco?
Benchè se dritto miro,
A lei per altro core
Non restò fiamma più, quando nel mio
Spirò da que' begli occhi
Tutte le fiamme sue, tutti gli amori.
Ma perchè dar sì preziosa gioja
A chi non la conosce? a chi la sprezza?

ERGASTO.

Perchè promette a queste nozze il Cielo
La salute d'Arcadia. Non sai dunque
Che quì si paga ogn' anno alla gran Deà

MIRTIL.

Heureux Berger ! que les destins ont, dans un âge si tendre, conduit au comble du bonheur ; je n'ose envier ta fortune, mais je puis bien déplorer la mienne.

ERGASTE.

Aussi ne dois-tu pas la lui envier, il est bien plus digne de compassion qu'il ne mérite de jalousie.

MIRTIL.

Eh ! pourquoi digne de compassion ?

ERGASTE.

Parcequ'il n'aime point Amarillis.

MIRTIL.

Et je croirai qu'il a un cœur, qu'il n'est pas aveugle, & Silvio vit ? Ce n'est pas que depuis qu'Amarillis a porté dans mon cœur tout le feu qui brilloit dans ses yeux, il ne pouvoit pas lui rester de traits pour blesser un autre cœur. Mais pourquoi destiner ce bonheur si précieux à qui ne le connoît pas, à qui même le méprise ?

ERGASTE.

Parceque le Ciel a voulu attacher à leur mariage le salut de l'Arcadie. Ignores-tu donc le funeste tribut que l'on paie ici

Dell' innocente sangue d'una Ninfa
Tributo miserabile, e mortale?

MIRTILLO.

Unqua più non l' udii, e ciò m'è novo;
Che novo ancora abitator quì sono,
E come vuol' amore, e 'l mio destino,
Quasi pur sempre abitator de' boschi.
Ma qual peccato il meritò sì grave?
Come tant' ira un cor celeste accoglie?

ERGASTO.

Ti narrerò delle miserie nostre
Tutta da capo la dolente istoria,
Che trar potria da queste dure querce
Pianto, e pietà, non che dai petti umani.
In quella età, che 'l Sacerdozio santo,
E la cura del Tempio ancor non era
A Sacerdote giovane contesa,
Un nobile Pastor, chiamato Aminta,
Sacerdote in quel Tempo, amò Lucrina
Ninfa leggiadra a maraviglia, e bella;
Ma senza fede a maraviglia, e vana.
Gradì costei gran tempo, o 'l mostrò forse
Con simulati e perfidi sembianti,
Del giovane amoroso il puro affetto,

tous les ans, à la grande Déesse, en répandant le sang d'une Nymphe innocente ?

MIRTIL.

Je l'ignorois ; & ce que tu me dis m'est nouveau. Ce n'est que depuis peu de temps que j'habite ces lieux ; l'amour & mon destin ont voulu que je ne connusse que les bois. Mais dis-moi quelle fut la cause d'un châtiment si rigoureux ? quel crime a pu allumer un si grand couroux dans le cœur des Dieux ?

ERGASTE.

Je vais te retracer, dès le commencement, la déplorable histoire de nos malheurs ; elle pourroit attendrir, je ne dis pas des hommes seulement, mais même les chênes les plus durs. Dans le temps que de jeunes Prêtres étoient encore admis au saint Sacerdoce & aux fonctions du Temple, un Berger distingué, nommé Aminte, qui alors exerçoit le Sacerdoce, aima Lucrine. Cette Nymhe étoit un miracle de beauté & de graces, mais un monstre d'infidélité & d'inconstance. Longtemps elle répondit au sincère & pur amour du Berger, ou du moins la perfide en donna-t-elle toutes les

E di false speranze anco nudrillo,
Misero, mentre alcun Rival non ebbe.
Ma non sì tosto (or vedi instabil donna)
Rustico pastorel l' ebbe guatata,
Che i primi sguardi non sostenne, i primi
Sospiri, e tutta al nuovo amor si diede,
Prima che gelosìa sentisse Aminta:
Misero Aminta! che da lei fu poscia
E sprezzato, e fuggito; sicch' udirlo,
Nè vederlo mai più l'empia non volle.
Se piagnesse il meschin, se sospirasse,
Pensa'l tu, che per prova intendi amore.

MIRTILLO.

Oimè, questo è 'l dolor, ch' ogn' altro avvanza.

ERGASTO.

Ma poichè dietro al cor perduto, ebbe anco
I sospiri perduti, e le querele,
Volto pregando alla gran Dea: se mai,
Disse, con puro cor, Cintia, se mai
Con innocente man fiamma t'accesi,
Vendica tu la mia, sotto la fede
Di bella Ninfa e perfida, tradita.

marques apparentes, & tandis qu'il ne se présenta pas de Rival, elle flatta les espérances de l'infortuné Aminte. Mais admire son inconstance! un vil Berger ne l'eût pas plûtôt apperçue, que ne pouvant résister aux premiers regards ni aux premiers soupirs, elle se livra toute entiere à de nouvelles amours, avant qu'Aminte eût pû avoir le moindre soupçon de la perfidie. Le mépris, l'éloignement, furent les premiers effets de ce changement; bientôt l'ingrate ne voulut plus l'écouter ni le voir. Juge par ton propre exemple si ce malheureux amant se livra aux pleurs & aux gémissemens.

MIRTIL.

Oui, sans doute, c'est le plus grand de tous les maux.

ERGASTE.

Lorsqu'Aminte eut en vain emploïé les larmes, les prieres, les soupirs, pour regagner le cœur de Lucrine, il s'adressa à la grande Déesse. Diane, dit-il, si jamais, avec un cœur pur & une main innocente, j'ai brûlé des parfums sur tes autels, venge ma flamme trahie pas les trompeuses caresses d'une perfide Nymphe. La Déesse

Udì del fido amante, e del ſuo caro
Sacerdote, Diana i prieghi, e'l pianto:
Talchè nella pietà l'ira ſpirando,
Fè lo ſdegno più fiero; ond' ella preſe
L'arco poſſente, e ſaettò nel ſeno
Della miſera Arcadia, non veduti
Strali, ed inevitabili di morte.
Perian ſenza pietà, ſenza ſoccorſo
D'ogni ſeſſo le genti, e d'ogni etate:
Vani erano i rimedj, il fuggir tardo,
Inutil l'arte, e prima che l' infermo
Speſſo nell' opra il medico cadea.
Reſtò ſola una ſpeme in tanti mali
Del ſoccorſo del Cielo, e s'ebbe toſto
Al più vicino oracolo ricorſo,
Da cui venne riposta aſſai ben chiara,
Ma ſopra modo orribile e funeſta:
Che Cintia era ſdegnata, e che placarla
Si ſarebbe potuto, ſe Lucrina,
Perfida Ninfa, ovvero altri per lei
Di noſtra gente, alla gran Dea ſi foſſe
Per man d'Aminta in ſacrificio offerta.
La qual poi ch' ebbe indarno pianto, e indarno
Dal ſuo nuovo amator ſoccorſo atteſo;
Fu con pompa ſolenne al ſacro altare

fut sensible aux prieres & aux plaintes de cet Amant fidele, de ce grand Prêtre dont la vertu lui étoit chere; les mouvemens de sa pitié ne firent que rendre son courroux plus vif; elle prit son arc redoutable, & lança dans le sein de l'Arcadie des fleches invisibles, qui portoient en tous lieux une mort certaine. Tous, sans distinction d'âge & de sexe, périssoient sans secours, sans pitié : les remedes & la fuite étoient également inutiles; & souvent le medecin, essaïant de guérir le malade, mouroit avant lui. Au milieu de si grands maux, il ne resta plus de remedes a attendre que des Dieux : on recourut a l'Oracle le plus voisin; sa réponse ne fut que trop claire, mais plus funeste & plus terrible encore. Diane, dit-il, justement indignée, ne peut-être appaisée que par le sang de la perfide Lucrine, ou de quelqu'autre du païs, offert pour elle, en sacrifice, par la main d'Aminte. L'infidelle, aprés d'inutiles larmes, aprés avoir en vain attendu du secours de son nouvel Amant, fut solennellement conduite a l'Autel sacré. La, fléchissant ses genoux tremblans aux piés de

Vittima lagrimevole condotta;
Dove a que' piè, che la seguiro in vano
Già tanto, ai piè dell' amator tradito
Le tremanti ginocchia al fin piegando
Dal giovine crudel morte attendea.
Strinse intrepido Aminta il sacro ferro,
E parea ben, che dall' accese labbia
Spirasse ira e vendetta: indi a lei volto,
Disse con un sospir nunzio di morte:
Dalla miseria tua, Lucrina, mira
Qual' amante seguisti, e qual lasciasti,
Mira da questo colpo: e così detto
Ferì se stesso, e nel sen proprio immerse
Tutto 'l ferro; ed esangue in braccio a lei
Vittima e Sacerdote in un cadeo.
A sì fero spettacolo, e sì nuovo,
Instupidì la misera donzella
Tra viva, e morta, e non ben certa ancora
D'esser dal ferro, o dal dolor trafitta.
Ma come prima ebbe la voce e 'l senso,
Disse piangendo: o fido, o forte Aminta!
O troppo tardi conosciuto amante!
Che m'hai data morendo, e vita, e morte;
Se fu colpa il lasciarti, ecco l'ammendo
Con l'unir teco eternamente l'alma.
E questo detto, il ferro istesso ancora

cet Amant trahi, qui l'avoit ſi inutilement ſuivie ; elle n'attendoit que la mort de la main du Grand-prêtre irrité : l'intrépide Aminte, animé de colere, & ne paroiſſant reſpirer que la vengeance, tire le glaive ſacré, puis ſe tournant vers la Victime, & jettant un ſoupir, préſage de ſa propre mort : Lucrine, s'écrie-t-il, que ton malheur te faſſe connoître quel Amant tu m'as préféré, & que ce coup t'apprenne quel Amant tu as abandonné. A l'inſtant il ſe frappe & plonge le glaive dans ſon ſein : ainſi le Sacrificateur tombe Victime lui-même, entre les bras de Lucrine. Saiſie par un ſpectacle ſi cruel & ſi peu attendu, elle reſte un moment ſuſpendue entre la vie & la mort, incertaine ſi c'eſt le fer ou ſa propre douleur qui lui perce le cœur. A peine ſes ſens revenus lui laiſſent l'uſage de la parole : fidele & courageux Aminte, dit-elle, en verſant un torrent de larmes, Amant que je connus trop tard, qui me donne la mort en voulant me rendre la vie, il faut, en m'uniſſant éternellement à toi, réparer le crime que je fis en t'abandonnant. Elle eut à peine achevé ces mots,

Del caro ſangue tepido e vermiglio,
Tratto dal morto e tardi amato petto,
Il ſuo petto trafiſſe, e ſopra Aminta,
Che morto ancor non era, e ſentì forſe
Quel colpo, in braccio ſi laſciò cadere.
Tal fine èbber gli amanti: a tal miſeria
Troppo amor' & perfidia ambedue traſſe.

MIRTILLO.

O miſero Paſtor! ma fortunato,
Ch'ebbe sì largo e sì famoſo campo
Di moſtrar la ſua fede, e di far viva
Pietà nell' altrui cor con la ſua morte!
Ma che ſeguì della cadente turba?
Trovò fine al ſuo mal, placoſſi Cintia?

ERGASTO.

L'ira s'intiepidì, ma non s'eſtinſe;
Che dopo l'anno in quel medeſmo tempo
Con ricaduta più ſpietata e fiera
Incrudelì lo ſdegno: onde di nuovo
Per conſigli all' oracolo tornando,
Si riportò della primiera aſſai
Più dura, e lagrimevole riſpoſta:
Che ſi ſacraſſe allora, e poſcia ogn' anno,
Vergine, o Donna alla ſdegnata Dea,
Ch'il terzo luſtro empiſſe, ed oltre al quarto
Non s'avvanzaſſe, e così d'una il ſangue
qu'elle

qu'elle tire du ſein de ſon Amant expirant le glaive encore teint & fumant de ſon ſang ; elle s'en perce le cœur, & ſe laiſſe tomber entre les bras d'Aminte, qui put encore être ſenſible au coup. Ainſi finirent les deux Amans, déplorables victimes d'une perfidie ſans exemple & d'un amour exceſſif.

MIRTIL.

Heureux Berger, dans ſon malheur, puiſqu'il a pu ſignaler ſa fidélité, & rendre ſenſible, par ſa mort, le cœur d'une Infidelle. Mais les maux de l'Arcadie ceſſerent-ils ? Diane fut-elle appaiſée ?

ERGASTE.

Sa colere s'adoucit, mais elle ne s'éteignit pas. L'année ſuivante, vers le même temps, la Déeſſe affligea l'Arcadie encore plus cruellement qu'auparavant : on eut recours de nouveau à l'Oracle, & il donna une réponſe encore plus dure & plus cruelle que la premiere. Il dit que pour appaiſer Diane irritée, il falloit lui ſacrifier, ſur le champ & tous les ans, une fille, ou une femme de quinze ans, & que le ſang d'une ſeule arrêteroit le cours des malheurs ré-

L'ira ſpegneſſe apparecchiata a molti.
Impoſe ancora all' infelice ſeſſo
Una molto ſevera, e ſe ben miri
La ſua natura, inoſſervabil legge,
Legge ſcritta col ſangue, che qualunque
Donna, o Donzella abbia la fè d'amore.
Come che ſia contaminata o rotta,
S'altri per lei non more, a morte ſia
Irremiſſibilmente condennata.
A queſta dunque sì tremenda, e grave
Noſtra calamità, ſpera il buon padre
Di trovar fin con le bramate nozze;
Però che dopo alquanto tempo eſſendo
Ricercato l'Oracolo, qual fine
Preſcritto aveſſe a' noſtri danni il Cielo,
Ciò ne prediſſe in cotai voci apunto:
» Non avrà prima fin quel, che v'offende,
» Che duo ſemi del Ciel congiunga Amore,
» E di Donna infedel l'antico errore
» L'alta pietà d'un Paſtor Fido ammende.
Or nell' Arcadia tutta altri rampolli
Di celeſti radici oggi non ſono
Che Silvio, ed Amarillide, che l'una
Vien dal ſeme di Pan, l'altro d'Alcide:
Nè per noſtra ſciagura in altro tempo
S'incontraron giammai femmina, e maſchio,

pandus sur toute la nation. L'Oracle en même-temps imposa à ce sexe malheureux une loi sévere, sanglante, & à dire vrai, incompatible avec sa fragilité : » Que » toute femme ou fille, dit-il, qui aura, » de quelque maniere que ce soit, man-» qué à sa foi, soit irrémissiblement con-» damnée à la mort, si personne ne s'offre » à la subir pour elle «. Or le Grand-prêtre espere que ce mariage tant desiré mettra fin à nos longues calamités, parceque l'Oracle, interrogé quelque-temps après sur le terme que le Ciel avoit mis à nos miseres, a prononcé ainsi : » Vos maux » ne finiront que lorsque l'amour unira » deux Descendans des Dieux, & que la » générosité d'un Berger fidele réparera le » crime d'une femme perfide «. Nous ne connoissons maintenant, dans toute l'Arcadie, que deux Rejettons des Dieux, Silvio qui descend du grand Alcide, Amarillis de Pan. Jamais, pour notre malheur, il ne s'étoit encore trouvé en même-temps un Berger & une Bergere de Race divine ; ainsi Montan a grande raison de bien espérer : & quoique les promesses de l'Ora-

Com' or, delle due ſchiatte; e pero quinci
Di ſperar bene ha gran ragion Montano.
E benchè tutto quel, che ci promette
La riſpoſta fatale, ancor non ſegua;
Pur queſto è 'l fondamento: il reſto poi
Ha negli abiſſi ſuoi naſcoſto il Fato,
E ſarà parto un dì di queſte nozze.

MIRTILLO.

O sfortunato, o miſero Mirtillo!
Tanti fieri nemici,
Tant' armi, e tanta guerra
Contra un cor moribondo?
Non baſtava Amor ſolo
Se non s'armava alle mie pene il Fato?

ERGASTO.

» Mirtillo, il crudo Amore
» Si paſce ben, ma non ſi ſazia mai,
» Di lagrime, e dolore.
Andiamo, i' ti prometto
Di porre ogni mio ingegno
Perchè la bella Ninfa oggi t' aſcolti.
Tu datti pace intanto.
» Non ſon, come a te pare,
» Queſti ſoſpiri ardenti
» Refrigerio del core,
» Ma ſon piuttoſto impetuoſi venti,

cle ne s'accompliſſent pas encore, elles ſont cependant le fondement de nos juſtes eſpérances. Le reſte eſt encore caché dans les livres du Deſtin, & le jour que ce mariage ſe fera nous découvrira ſans doute les ſecrets qui ſont renfermés dans ſon ſein.

MIRTIL.

Infortuné & miſérable Mirtil! falloit-il tant d'ennemis contre un cœur expirant? n'étoit-ce pas aſſez de l'Amour, ſans que les Deſtins s'armaſſent pour augmenter mon ſupplice?

ERGASTE.

Mirtil, les larmes & les regrets ſont bien un adouciſſement, mais non un remede à l'amour. Allons, je te promets de tout tenter, pour te procurer un entretien avec la belle Amarillis, cependant calme ta douleur; ces ſoupirs enflammés ne guériſſent point un cœur amoureux: comme les vents impétueux qui augmentent le feu, ils rallument les flammes dont nous ſommes conſumés, & ſont

» Che spiran nell' incendio, e 'l fan maggiore,
» Con turbini d'amore,
» Ch'apportan sempre ai miserelli amanti
» Foschi nembi di duol, pioggie di pianti.

SCENA TERZA.

CORISCA.

Chi vide mai, chi mai udì più strana
E più folle, e più fera, e più importuna
Passione amorosa? Amore, ed odio
Con sì mirabil tempre in un cor misti,
Che l'un per l'altro (e non sò ben dir come)
E si strugge, e s'avvanza, e nasce, e more.
S'i' miro alle bellezze di Mirtillo
Dal piè leggiadro al grazioso volto,
Il vago portamento, il bel sembiante,
Gli atti, i costumi, e le parole, e 'l guardo;
M'assale Amor con sì possente foco
Ch'i' ardo tutta, e par, ch'ogn' altro affetto
Da questo sol sia superato e vinto:
Ma se poi penso all' ostinato amore,
Ch' ei porta ad altra Donna, e che per lei

pour nous une ſource intariſſable de peines & de larmes.

SCENE TROISIEME.

CORISQUE.

Fut-il jamais une paſſion plus étrange, plus folle, plus cruelle, plus importune ? l'amour & la haine ſont ſi également mêlés dans mon cœur, que l'un par l'autre, & je ne puis dire comment, ils croiſſent & ſe détruiſent, ils naiſſent & meurent. Si je conſidere dans Mirtil toutes les graces qui ſont répandues ſur ſa perſonne, ſa démarche noble, ſon air, ſes actions, ſes manieres, ſes paroles, ſon regard, je me ſens brulée de tous les feux qu'Amour peut allumer : toute autre paſſion me paroît céder à celle-là ; mais bientôt je me dis qu'il en aime obſtinément une autre, que pour elle il néglige, il mépriſe une beauté que mille

Di me non cura, e sprezza (il vo' pur dire)
La mia famosa, e da mill' alme e mille
Inchinata beltà, bramata grazia;
L'odio così, così l'aborro, e schivo,
Che impossibil mi par, ch'unqua per lui
Mi s'accendesse al cor fiamma amorosa.
Talor meco ragiono: o s'io potessi
Gioir del mio dolcissimo Mirtillo,
Sicchè fosse mio tutto, e ch' altra mai
Posseder no 'l potesse: o più d'ogn'altra
Beata e felicissima Corisca!
Ed in quel punto in me sorge un talento
Verso di lui sì dolce & sì gentile,
Che di seguirlo, e di pregarlo ancora,
E di scoprirgli il cor, prendo consiglio.
Che più? così mi stimola il desìo,
Che se potessi allor l'adorerei.
Dall' altra parte, i' mi risento, e dico,
Un ritroso? uno schifo? un che non degna?
Un, che può d'altra Donna esser' amante?
Un, ch'ardisce mirarmi, e non m'adora?
E dal mio volto si difende in guisa,
Che per amor non more? ed io, che lui
Dovrei veder, come molti altri i' veggio,
Supplice e lagrimoso a' piedi miei,
Supplice e lagrimosa a' piedi suoi

&

& mille Amans ont adorée ; dans ce moment je le hais, je l'abhorre, je le fuis, & il me paroît impossible que jamais mon cœur ait pû devenir sensible pour lui. Quelquefois je me dis, ah ! Corisque, que tu serois heureuse, si tu pouvois posséder sans partage ton cher Mirtil ; & cette pensée fait naître en mon cœur un doux penchant qui m'invite à le suivre, à tenter de le fléchir par mes prieres, & à lui découvrir mon cœur : alors ma passion est si vive que j'irois jusqu'à l'adorer. Mais sur-le-champ l'amour propre parle, & me dit qu'il est insensible, fier, dédaigneux, qu'il peut en aimer une autre que moi, qu'il peut me voir & ne m'adorer pas, qu'il peut se défendre de mes charmes jusqu'à ne pas mourir de tendresse ; & moi, qui devrois le voir comme mille autres, soupirant & pleurant à mes genoux, je pourrois moi-même porter aux siens des soupirs & des pleurs ? non, me dis-je, il n'en fera jamais rien. Alors toute ma haine contre lui se réveille, je me reproche d'avoir tourné vers lui mes pensées & mes yeux : le nom de Mirtil, ma foiblesse, me deviennent plus affreux que

Softerrò di cadere ? ah non fia mai.
Ed in quefto penfier, tant' ira accoglio,
Contra di lui, contra di me, che volfi
A feguirlo il penfier, gli occhi a mirarlo,
Che 'l nome di Mirtillo, e l'amor mio
Odio più che la morte; e lui vorrei
Veder' il più dolente, il più infelice
Paftor, che viva; e fe poteffi allora,
Con le mie proprie man l'anciderei.
Così fdegno, defire, odio ed amore
Mi fanno guerra; ed io, che ftata fono
Sempre fin quì di mille cor la fiamma,
Di mill' alme il tormento, ardo, e languifco:
E provo nel mio mal le pene altrui.
Io, che tant' anni in cittadina fchiera
Di vezzofi, leggiadri, e degni amanti
Fui fempre infuperabile, fchernendo
Tante fperanze lor, tanti defiri;
Or da ruftico amor, da vile amante,
Da rozzo Paftorel fon prefa e vinta.
O! più d' ogn' altra mifera Corifca!
Che farebbe di te, fe fprovveduta
Ti trovaffi or d' amante? che farefti
Per mitigar queft' amorofa rabbia?
Impari alle mie fpefe oggi ogni donna
A far conferva, e cumulo d'amanti.

la mort, je voudrois le voir le plus triste, le plus malheureux Berger du monde; & s'il étoit en mon pouvoir, je le tuerois de mes propres mains: ainsi la fierté & les desirs, la haine & l'amour, me font une guerre continuelle; & moi, qui ai fait jusqu'à present mille passions, qui ai tourmenté mille Amans, je ressens dans les mouvemens de ma tendresse & de ma jalousie tous les maux que je fis souffrir. Moi qui pendant tant d'années fus insensible au milieu d'une foule d'aimables Amans, qui les laissai se flater de vaines espérances, qui dédaignai leurs soupirs, maintenant je cede à l'amour d'un Berger grossier & rustique. Oh! que tu serois à plaindre, malheureuse Corisque, si tu étois aujourd'hui dénuée d'autres Amans! comment te dédommagerois-tu des froideurs de celui que tu adores? Femmes, apprenez à mes dépens qu'il en faut avoir provision. Ne serois-je pas bien pourvue si je n'avois pour toute ressource que l'amour de Mirtil? Toute femme est mal conseillée, qui se réduit à un seul attachement: non, non, Corisque ne sera jamais si sotte. Qu'est-ce que fidélité

S' altro ben non aveſſi, altro traſtullo,
Che l'amor di Mirtillo, non ſarei
Ben fornita di vago? » O mille volte
» Mal conſigliata donna, che ſi laſcia
» Ridurre in povertà d' un ſolo amore.
Sì ſciocca mai non ſarà già Coriſca.
» Che fede? che coſtanza? immaginate
» Favole de' geloſi, & nomi vani
» Per ingannar le ſemplici fanciulle:
» La fede in cor di donna, ſe pur fede
» In donna alcuna (ch' i' no 'l ſò) ſi trova,
» Non è bontà, non è virtù, ma dura
» Neceſſità d'amor, miſera legge
» Di fallita beltà, ch'un ſol gradiſce,
» Perchè gradita eſſer non può da molti.
» Bella donna e gentil, ſollecitata
» Da numeroſo ſtuol di degni amanti,
» Se d'un ſolo è contenta, e gli altri ſprezza,
» O non è donna, o s' è pur donna, è ſciocca.
» Che val beltà non viſta? e ſe pur viſta,
» Non vagheggiata? e ſe pur vagheggiata,
» Vagheggiata da un ſolo? e quanto ſono
» Più frequenti gli amanti, e di più pregio,
» Tanto ella d' eſſer glorioſa e rara
» Pegno nel mondo ha più ſicuro e certo.
» La gloria, e lo ſplendor di bella donna

ou constance ? Ce sont de frivoles imaginations de jaloux, & des noms vains, inventés pour faire des dupes. La foi dans le cœur d'une femme, s'il en est, car jusqu'à cette heure je l'ignore, n'est ni perfection ni vertu ; c'est une dure loi que l'Amour impose à celles qui se contentent d'un seul, parcequ'elles ne peuvent plus plaire à plusieurs. Quand la beauté attire un grand nombre d'adorateurs, ce n'est pas être femme, ou du moins c'est être dupe, que de se contenter d'un seul Amant & de rejetter les autres. Qu'est-ce que la beauté, si elle n'est remarquée ? quand elle est remarquée, si elle n'est pas adorée ? quand elle est adorée, si elle ne l'est que par un seul ? Ce n'est que dans le nombre & la qualité des Amans, que la beauté peut trouver de sûrs garants de sa gloire & de son triomphe. Elle n'a d'éclat qu'autant qu'elle reçoit d'hommages. Telles sont les Dames les plus belles, les plus distinguées, & les plus avisées. Parmi elles, refuser un Amant, est estimé un crime, une duperie : plusieurs font auprès d'elles ce qu'un seul ne peut faire, les uns sont destinés aux petits soins,

» E' l'aver molti amanti. E così fanno
Nelle cittadi ancor le Donne accorte,
E 'l fan più le più belle, e le più grandi.
Rifiutare un' amante appresso loro
E' peccato e sciocchezza. E quel, che solo
Far non può, molti fanno: altri a servire,
Altri a donare, altri ad altr'uso è buono;
E spesso avvien, che no 'l sapendo l'uno
Scaccia la gelosia, che l'altro diede,
O la risveglia in tal, che pria non l'ebbe.
Così nelle Città vivon le Donne
Amorose e gentili; ov' io col senno,
E con l'esempio già di Donna grande
L'arte di ben' amar fanciulla appresi.
» Corisca, mi dicea, si vuole appunto
» Far degli amanti quel, che delle vesti,
» Molti averne, un goderne, e cangiar
spesso;
» Che 'l lungo conversar genera noia,
» E la noia disprezzo, ed odio al fine.
» Nè far peggio può donna, che lasciarsi
» Svogliar l'amante: fa pur, ch'egli parta
» Fastidito da te, non di te mai.
E così sempre ho fatto; amo d'averne
Gran copia, e li trattengo, ed honne sempre
Un per mano, un per occhio; ma di tutti

les autres à faire les présens, enfin chacun est bon de différentes façons. Souvent il arrive que, sans le savoir, un des Amans éloigne la jalousie du cœur de celui qui en étoit tourmenté, ou qu'il en inspire à qui n'en avoit jamais ressenti les mouvemens. Ainsi vivent dans le beau monde les femmes jolies; c'est au milieu d'elles, sur leurs exemples & par leurs maximes, que dès mon enfance j'appris le grand art de traiter l'amour. Corisque, me disoit-on, il en est des amans comme des habits, il en faut avoir plusieurs, se servir d'un, & en changer souvent : un ancien attachement ennuie; bientôt après le mépris est de la partie, & l'on finit par se haïr. Le pis que puisse faire une femme, est de laisser échapper un amant. Qu'il quitte d'ennui, mais jamais de dégoût. Voilà quelle a été ma façon: J'ai toujours aimé à en avoir plusieurs; je savois les amuser; la main à l'un, un coup d'œil à l'autre, de plus grandes faveurs à celui qui me convenoit le mieux; mais autant que je le pouvois, mon cœur à aucun. Hélas! je ne sais comment Mirtil, le premier, en a pu trouver le chemin: auteur

Il migliore; e'l più commodo nel ſeno,
E, quanto poſſo più, nel cor neſſuno.
Na non ſò come a queſta volta, ahi laſſa!
V'è pur giunto Mirtillo, e mi tormenta:
Sì che a forza ſoſpiro, e quel ch'è peggio,
Di me ſoſpiro, e non inganno altrui;
E le membra al riposo, e gli occhi al ſonno
Furando anch'io, ſo deſiar l'Aurora,
Feliciſſimo tempo degli amanti
Poco tranquilli: ed ecco io vo per queſte
Ombroſe ſelve anch'io cercando l'orme
Dell' odiato mio dolce desìo.
Ma che farai Coriſca? il pregherai?
No, che l'odio no'l vuol, ben ch'io'l voleſſi.
Il fuggirai? nè queſto Amor conſente,
Benchè far lo dovrei. Che farò dunque?
Tenterò prima le luſinghe, e i prieghi,
E ſcoprirò l'amor, ma non l'amante.
Se ciò non giova, adoprerò l'inganno,
E ſe queſto non può, farà lo ſdegno
Vendetta memorabile. Mirtillo,
Se non vorrai amor, proverai l'odio,
Ed Amarilli tua farò pentire
D'eſſer' a me rivale, a te sì cara:
E finalmente proverete entrambi
Quel, che può ſdegno in cor di donna amante.

de mes tourmens, il m'arrache des ſoupirs; & pour comble de malheur, je ſuis de bonne foi, dérobant mon corps au repos, mes yeux au ſommeil, j'attens avec impatience la naiſſance du jour comme un ſoulagement à mes inquiétudes : & maintenant errante dans cette ſombre forêt, je vais chercher les traces de celui que tour à tour j'aime & je hais. Mais que feras-tu Coriſque ? Iras-tu le prier ? non, ma haine s'oppoſe à mon penchant. Le fuiras-tu ? non encore, mon cœur n'y peut conſentir, quoique je le duſſe faire. Que ferai-je donc ? je veux d'abord emploïer les careſſes, les prieres, je lui découvrirai ma flamme ſans lui en dire l'objet; ſi je ne puis encore réuſſir, j'emploierai la tromperie; ſi cela eſt encore inutile, mon courroux ſe ſignalera par une vengeance éclattante. Oui, Mirtil, ſi tu ne veux point que je t'aime, je ſaurai te haïr. Ta chere Amarillis ſe repentira d'être ma rivale, elle portera la peine de ton amour pour elle. Oui, j'en jure ! vous éprouverez tous deux ce que peut, dans une femme, l'Amour irrité,

SCENA QUARTA.

Titiro, Montano, Dameta.

Titiro.

Vagliami il ver, Montano, i' so, che parlo
A chi di me più intende: oscuri sempre
Sono assai più gli oracoli di quello
Ch' altri si crede; e le parole loro
» Sono, come il coltel: che se tu 'l prendi
» In quella parte, ove per uso umano
» La man s'addatta, a chi l' adopra è buono,
» M'a chi 'l prende, ove fere, è spesso morte.
Ch' Amarillide mia, come argomenti,
Sia per alto destin dal Cielo eletta
Alla salute universal d'Arcadia,
Chi più deve bramarlo, e caro averlo
Di me, che le son padre? ma s' i' miro
A quel, che n' ha l'Oracolo predetto,
Mal si confanno alla speranza i segni.
S'unir gli deve Amor, come sia questo
Se fugge l'un? com' esser pon gli stami
D'amoroso ritegno, odio e disprezzo?

SCENE QUATRIEME.

TITIRE, MONTAN, DAMETA.

TITIRE.

OUI, Montan, je ſais que je parle à quelqu'un beaucoup plus éclairé que moi; mais en vérité les Oracles ſont bien plus obſcurs qu'on ne penſe : c'eſt un fer tranchant, utile à qui ſait s'en ſervir, & dangereux pour qui l'ignore. Les deſtins, dis-tu, ont fixé l'époque du ſalut de toute l'Arcadie aux nôces d'Amarillis; à qui cette prédiction peut-elle être plus chere qu'à moi qui ſuis ſon Pere? Qui peut plus que moi en deſirer l'accompliſſement? Mais lorſque je ſonge à ce que l'Oracle a prononcé, je trouve les apparences peu conformes à mes eſpérances. L'amour doit les unir : comment cela peut-il arriver quand l'un fuit? comment la haine & le mépris peuvent-ils former les nœuds d'une tendre union? Les volontés du Ciel ne ſouffrent point de contradiction; mal à propos les

» Mal si contrasta quel, ch' ordina il Cielo:
» E se pur si contrasta, è chiaro segno
» Che non l'ordina il Cielo; a cui se pure
Piacesse ch' Amarillide consorte
Fosse di Silvio tuo, più tosto amante
Lui fatto avria, che cacciator di fere.

MONTANO.

Non vedi tu, com' è fanciullo? ancora
Non ha fornito il diciottesim' anno.
Ben sentirà col tempo anch' egli amore.

TITIRO.

E 'l può sentir di fera, e non di Ninfa?

MONTANO.

» A giovinetto cor più si conface.

TITIRO.

» E non amor, ch' è naturale affetto?

MONTANO.

» Ma senza gli anni, è natural difetto.

TITIRO.

» Sempre e' fiorisce alla stagion più verde.

regardons-nous comme telles, quand nous y voïons naître des obstacles; & si les Dieux avoient voulu que ton Fils fût jamais l'Époux d'Amarillis, ils l'auroient fait naître amoureux, & non pas chasseur.

MONTAN.

Ne vois-tu pas que Silvio n'est encore qu'un enfant ? Il n'a pas dix-sept ans accomplis : dans son temps il sera sensible.

TITIRE.

Au plaisir de la chasse, je le crois ; mais non aux charmes de l'amour.

MONTAN.

La chasse est une passion plus convenable à l'enfance.

TITIRE.

Quoi ! plus que l'amour, qui est un penchant naturel ?

MONTAN.

C'est un défaut naturel, quand il devance le temps auquel la nature a voulu que l'on pût devenir sensible.

TITIRE.

C'est dans le printemps que les arbres fleurissent ; il en est de même de l'amour dans le printemps de nos années.

MONTANO.

» Può ben forse fiorir, ma senza frutto.

TITIRO.

Col fior maturo ha sempre frutto Amore.
Quì non venn'io nè per garrir, Montano,
Nè per contender teco, che nè posso,
Nè fare il debbo; ma son Padre anch' io
D'unica, e cara, e se mi lice il dirlo,
Meritevole figlia, e, con tua pace,
Da molti chiesta, e desiata ancora.

MONTANO.

Titiro, ancor che queste nozze in Cielo
Non iscorgesse alto destin, le scorge
La fede in terra; e'l violarla fora
Un violar della gran Cintia il nume,
A cui fu data: e tu sai pur, quant' ella
Sia disdegnosa, e contra noi sdegnata.
Ma per quel, ch' io ne sento, e quanto puote
Mente sacerdotal rapita al Cielo,
Spiar là sù di que' consigli eterni,
Per man del fato è questo nodo ordito;
E tutti sortiranno (abbi pur fede)

MONTAN.

Oui, mais ils ne donnent pas de fruits en même-temps.

TITIRE.

Dès que l'amour commence à ſe faire ſentir, les fruits ne ſont pas lents à paroître. Enfin, Montan, je ne ſuis pas venu ici pour diſputer, ni pour te contredire; je ne puis ni ne dois le faire. Mais je ſuis comme toi, Pere d'un enfant unique; ma fille m'eſt chere, elle mérite toute ma tendreſſe, & pluſieurs recherchent ſon alliance avec empreſſement.

MONTAN.

Titire, quand même ce mariage ne ſeroit pas là-haut écrit dans le livre des deſtins, la grande Déeſſe eſt dépoſitaire de la parole donnée. On ne pourroit y manquer ſans offenſer Diane: ſon courroux, comme tu le ſais, n'eſt que trop aiſé à allumer, & déja elle eſt depuis long-temps irritée contre nous; mais autant qu'un Miniſtre des Autels, en élevant ſon cœur & ſon eſprit vers le Ciel, peut pénétrer dans les ſecrets éternels de la Providence, à en juger même par je ne ſais quel ſentiment intérieur,

A ſuo tempo maturi anco i preſagi.
Più ti vò dir, che queſta notte in ſogno
Veduto ho coſa, onde l'antica ſpeme
Più che mai nel mio cor ſi rinovella.

TITIRO.

» Sono i ſogni al fin ſogni; e che vedeſti?

MONTANO.

Io credo ben, ch' abbi memoria (e quale
Sì ſtupido è tra noi, ch' oggi non l'abbia?)
Di quella notte lagrimoſa, quando
Il tumido Ladon ruppe le ſponde;
Si che là dove avean gli augelli il nido
Notaro i peſci, e in un medeſmo corſo
Gli Uomini, e gli animali,
E le mandre, e gli armenti
Traſſe l'onda rapace:
In quella ſteſſa notte
(O dolente memoria!) il cor perdei,
Anzi quel, che del core
M'era più caro aſſai,
Bambin tenero in faſce
Unico figlio allora, e da me ſempre
E vivo e morto unitamente amato.

croiſ-

crois-moi, ce mariage eſt conduit par la main du Deſtin, & ſa volonté s'accomplira en ſon temps. Je te dirai plus: j'ai vu cette nuit, en ſonge, une choſe qui plus que jamais a ranimé dans mon cœur toutes les eſpérances que j'ai depuis long-temps conçues.

TITIRE.

Des ſonges ne ſont que des ſonges; mais enfin qu'as-tu vû ?

MONTAN.

Tu te ſouviens, ſans doute, (& qui parmi nous ne s'en ſouvient pas encore ?) de cette nuit funeſte où le fleuve Ladon rompit les digues qui le retenoient; les poiſſons nagerent où les oiſeaux auparavant faiſoient leurs nids : tu ſais que le torrent rapide entraîna en un même moment, hommes, animaux, beſtiaux, étables. Hélas! ce fut dans cette même nuit, dont le ſouvenir me ſera à jamais une ſource de larmes, que je perdis un bien qui m'étoit plus cher que ma vie même, un enfant au berceau, un fils unique alors, que je n'ai pas moins aimé depuis que je l'ai perdu que je l'aimois pendant qu'il vivoit; le torrent l'entraîna avant que nous puſſions,

Rapillo il fier torrente
Prima che noi potessimo, sepolti
Nel terror, nelle tenebre, e nel sonno,
Provar di dargli alcun soccorso a tempo:
Neppur la culla stessa, in cui giacea,
Trovar potemno; ed ho creduto sempre,
Che la culla, e 'l bambin, così com' era,
Una stessa voragine inghiottisse.

TITIRO.

Che altro si può creder? Benchè parmi
D'aver' inteso ancora, e da te forse,
Di questa tua sciagura, veramente
Sciagura memorabile, ed acerba;
E puoi ben dir, che di duo figli, l'uno
Generasti alle selve, e l'altro all' onde.

MONTANO.

Forse nel vivo il Ciel pietoso ancora
Ristorerà la perdita del morto.
„ Sperar ben si de' sempre. Or tu m'ascolta.
Era quell' ora appunto
Che tra la notte, e'l dì, tenebre, e lume
Col fosco raggio ancor l'alba confonde,
Quand' io pur nel pensiero
Di queste nozze avendo
Vegghiata una gran parte della notte,
Al fin lunga stanchezza

encore ensevelis dans les bras du sommeil, saisis d'épouvante, & au milieu des ténebres épaisses, essaïer de lui donner aucun secours; nous ne pûmes même retrouver le berceau où étoit cet enfant si chéri, & j'ai toujours pensé que l'un & l'autre avoient été précipités au fond des eaux.

TITIRE.

Cela n'est que trop vraisemblable. Il me semble déja avoir oui, & je crois de toi-même, le recit de cette triste & malheureuse avanture; & tu peux bien dire que de tes deux enfans, l'un étoit né pour les forêts & l'autre pour les eaux.

MONTAN.

Peut-être que le Ciel propice me fera retrouver dans celui-ci tout ce que j'ai perdu en perdant le premier: il faut toujours bien espérer. Mais écoute, c'étoit précisément dans le temps que la premiere aurore n'avoit pas entierement dissipé les ténebres de la nuit, & laissoit douter encore si le jour commençoit: j'avois été pendant la plus grande partie de la nuit, agité de diverses pensées sur les nôces d'Amarillis & de Silvio; fatigués de cette

Recò negli occhi miei placido ſonno;
E con quel ſonno viſion sì certa,
Ch'avrei potuto dir dormendo, i' veggio.
Sopra la riva del famoſo Alfeo
Seder pareami all' ombra
D'un platano frondoſo,
E con l'amo tentar nell' onda i peſci,
Ed uſcir' in quel punto
Di mezzo 'l fiume un vecchio ignudo, e grave
Tutto ſtillante il crin, ſtillante il mento,
E con ambe le mani
Benignamente porgermi un bambino,
Ignudo, e lagrimoſo;
Dicendo, ecco 'l tuo figlio,
Guarda che non l'ancidi:
E queſto detto, tuffarſi nell' onde.
Indi tutto repente
Di foſchi nembi il Ciel turbarſi intorno,
E minacciarmi orribile procella;
Tal ch' io per la paura
Strinſi il bambino al ſeno,
Gridando, ah dunque un' ora
Me 'l dona, e me 'l ritoglie?
Ed in quel punto parve,
Che d'ogn' intorno il Ciel ſi ſerenaſſe,

longue veille, mes yeux appesantis se sont livrés au sommeil; alors j'ai eu une vision si distincte, que même en dormant je pouvois croire que je veillois. Il m'a paru que j'étois assis sur la rive du fleuve Alphée, trop connu par nos malheurs, pêchant à l'hameçon, sous un plane touffu. J'ai vu dans l'instant un respectable vieillard tout nu, les cheveux & la barbe dégoutant d'eau, s'élever sur la surface du fleuve, & me presenter de ses deux mains un enfant nu & pleurant: voilà ton fils, m'a-t-il dit, prens garde de ne le point faire périr. A ces mots il s'est replongé dans l'eau. En même-temps le Ciel a été obscurci par d'épais nuages, & a semblé annoncer une si horrible tempête, que, saisi d'épouvante, j'ai serré cet enfant entre mes bras, & me suis écrié: le même instant qui me le rend va-t-il donc me l'enlever? Le Ciel aussitôt a paru devenir plus serain: j'ai vu de tous côtés des foudres brûlantes se précipiter & s'éteindre dans l'eau du fleuve. Le Plane sous lequel j'étois, a tremblé; une voix claire & déliée en est sortie, qui m'a dit, Montan, ta chere Arcadie sera encore

E cadesser nel fiume
Fulmini inceneriti,
Ed archi, e strali rotti a mille a mille;
Indi tremasse il tronco
Del platano, e n' uscisse
Formato in voce spirito sottile,
Che stridendo dicesse in sua favella:
Montano, Arcadia tua sarà ancor bella.
E così m' è rimaso
Nel cor, negli occhi, e nella mente impressa
L'immagine gentil di questo sogno,
Ch' io l'ho sempre dinanzi;
E sopra tutto il volto
Di quel cortese veglio,
Che mi par di vederlo.
Per questo i' me n' venia diritto al tempio,
Quando tu m'incontrasti,
Per quivi far col sacrificio santo
Della mia vision l'augurio certo.

TITIRO.

» Son veramente i sogni
» Delle nostre speranze,
» Più che dell' avvenir, vane sembianze;
» Immagini del dì, guaste e corrotte
» Dall' ombre della notte.

heureuſe. L'image conſolante de ce ſonge m'eſt demeurée devant les yeux, j'en ai conſervé dans le cœur une vive impreſſion ; je crois voir encore ce vieillard reſpectable qui m'a rendu mon fils ; & lorſque nous nous ſommes rencontrés, j'allois au Temple, pour vérifier par les ſignes du Sacrifice ſacré, ce que ce Songe ſembloit m'annoncer.

TITIRE.

Les ſonges ſont plutôt de trompeuſes images des choſes dont l'eſpérance nous a occupés, qu'un tableau fidele de l'avenir. Ce ſont des répétitions de ce que nous avons vu le jour, mais que les omb es de la nuit rendent obſcur & confus.

MONTANO.

» Non è sempre co' sensi
» L'anima adormentata;
» Anzi tanto è più desta,
» Quanto men traviata
» Dalle fallaci forme
» Del senso, allor ch' e' dorme.

TITIRO.

In somma, quel, che s'abbia il Ciel disposto
De' nostri figli, è troppo incerto a noi.
Ma certo e ben, ch' il tuo sen fugge, e contra
La legge di natura Amor non sente;
E che la mia fin quì l'obligo solo
Ha della data fè, non la mercede:
Nè sò già dir se senta amor, sò bene
Ch' a molti il fa sentire:
Nè possibil mi par, ch' ella no 'l provi,
Se 'l fa provar altrui.
Ben mi par di vederla
Più dell' usato suo cangiata in vista,
Che ridente, e festosa
Già tutta esser solea;
» Ma l'invaghir donzella
» Senza nozze alle nozze è grave offesa.
» Come in vago giardin rosa gentile,
» Che nelle verdi sue tenere spoglie

MONTAN.

MONTAN.

L'ame n'eſt pas toujours endormie avec les ſens : elle eſt même alors d'autant plus libre, qu'elle eſt moins expoſée aux illuſions des ſens que l'aſſoupiſſement laiſſe dans l'inaction.

TITIRE.

Enfin, Montan, nous ignorons les volontés du Ciel ſur le ſort de nos enfans ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ton Fils évite Amarillis, & que rebelle à la loi de nature, il eſt inſenſible à l'Amour : ma Fille au contraire a engagé ſa foi, & ne voit aucun prix aſſuré de ſon engagement. J'ignore ſi elle reſſent quelques mouvemens de tendreſſe, je ſais ſeulement qu'elle en inſpire à beaucoup de Bergers, & il ne me paroît pas poſſible qu'elle allume tant de feux, ſans en éprouver elle-même l'ardeur. Je la trouve bien changée, & je ne lui vois plus cet air riant & enjoué qu'elle avoit auparavant. C'eſt cruellement outrager une fille que de la flatter d'un mariage qui ne s'accomplit point. Semblable à une roſe, qui d'abord

» Pur dianzi era rinchiusa,
» E sotto l'ombra del notturno velo
» Incolta e sconosciuta
» Stava posando in sul materno stelo;
» Al subito apparir del primo raggio,
» Che spunta in oriente,
» Si desta, e si risente,
» E scopre al Sol, che la vagheggia e mira,
» Il suo vermiglio ed odorato seno,
» Dov' Ape susurrando
» Nei matutini albori
» Vola, suggendo i ruggiadosi umori:
» Ma s'allor non si coglie,
» Sicchè del mezzo dì senta le fiamme,
» Cade al cader del Sole
» Si scolorita in su la siepe ombrosa,
» Che appena si può dir questa fu rosa.
» Così la verginella
» Mentre cura materna
» La custodisce e chiude,
» Chiude anch' ella il suo petto
» All' amoroso affetto;
» Ma se lascivo sguardo
» Di cupido amator vien, che la miri,
» E n' oda ella i sospiri,
» Gli apre subito il core,

renfermée ſous une verte & tendre enveloppe, reſte cachée pendant la nuit ſur la tige qui la nourrit; dès que les premiers raïons du Soleil éclairent l'horiſon, elle en reſſent la douce chaleur, elle ouvre ſon ſein à l'aſtre qui admire ſon riche coloris. Le doux parfum qu'elle répand autour d'elle, attire toutes les abeilles, qui ſe raſſemblent avec bruit, pour enlever les gouttes de roſée dont elle eſt couverte; ſi dans ce moment vous ne la cueillez pas, & que vous la laiſſiez expoſée à l'ardeur du midi, elle finit avec le Soleil, elle tombe ſous le buiſſon qui l'a portée, & ſa pâleur vous la fait preſque méconnoître. De même une jeune fille, tant qu'une mere attentive la garde, & la tient renfermée, elle n'ouvre point ſon cœur aux traits de l'amour; mais ſi une fois elle remarque les regards tendres, ſi elle entend les ſoupirs d'un Amant empreſſé, ſon cœur ne réſiſte plus aux atteintes de l'amour, il en reçoit toute l'ardeur: alors ſi quelques mouvemens de honte ou de crainte lui impoſent ſilence, ou la retiennent, de vains deſirs, & un ſilence timide

» E nel tenero ſen riceve amore.
» E ſe vergogna il cela,
» O temenza l'affrena,
» La miſera tacendo,
» Per ſoverchio desìo tutta ſi ſtrugge;
» Così perde beltà, ſe 'l foco dura,
» E perdendo ſtagion, perde ventura.

MONTANO.

Titiro, fa buon core,
Non t'avvilir nelle temenze umane;
» Che bene inſpira il Cielo
» Quel cor, che bene ſpera;
» Nè può giugner la ſù fiacca preghiera:
» E s'ogn' un de' pregare
» Ove 'l biſogno ſia,
» E ſperar negli Dei;
» Quanto più ciò conviene
» A chi da lor deriva?
» Son pure i noſtri figli
» Propagini celeſti:
» Non ſpegnerà il ſuo ſeme
» Chi fa creſcer l'altrui.
Andiam Titiro, andiamo
Unitamente al tempio, e ſacreremo,
Tu il capro a Pane, ed io
Ad Ercole il torello.

la consument ; à mesure que l'ardeur augmente, la beauté tombe ; & son printemps finissant bientôt, elle perd tous ses avantages.

MONTAN.

Espere mieux, Titire, & ne t'abandonne point à ces fraïeurs, vils retours de l'humanité : le Ciel conduit avec bonté quiconque espere en lui ; les prieres, pour être entendues là-haut, doivent être vives & ferventes. Et si c'est un devoir pour tous les hommes d'avoir, dans leurs besoins, recours aux Dieux, & de mettre une entiere confiance en eux, l'obligation est bien plus grande pour ceux qui en descendent. C'est d'eux que nos enfans tirent leur origine ; puisqu'ils daignent veiller à la conservation de tous les hommes, ils ne laisseront pas périr leurs propres descendans. Allons, Titire, allons ensemble au temple, nous y sacrifierons, toi, un bouc, au Dieu Pan, & moi, un jeune taureau ; à Hercule. Le Dieu,

» Chi feconda l'armento,
» Feconderà ben' anco
» Colui, che con l'armento
» Feconda i ſacri Altari.
Tu va, fido Dameta,
Scegli toſto un torello
Di quanti n'abbia la feconda mandra
Il più morbido e bello,
E per la via del monte aſſai più breve
Fa ch' io l'abbia nel tempio, ov' io t'attendo.

T I T I R O.

E dalla greggia mia, caro Dameta,
Conduci un' irco.

D A M E T A.

Io farò l' uno, e l' altro.

T I T I R O.

Queſto ſogno, Montano,
Piaccia all' alta bontà de' ſommi Dei
Che fortunato ſia quanto tu ſperi.
Sò ben' io, sò ben' io,
Quant' eſſer può del tuo perduto figlio
La rimembranza a te felice augurio.

qui fait multiplier nos troupeaux, ſaura bien aſſurer une longue poſtérité à quiconque ſoutient, par le ſang de ſes troupeaux, l'honneur de ſes autels. Va promptement, mon fidele Damete, choiſis, dans mon troupeau, le plus beau & le plus gras des jeunes taureaux, conduis-le, par le chemin de la montagne qui eſt le plus court, au temple, où je vais t'attendre.

TITIRE.

Conduis-y auſſi, cher Damete, un bouc, que tu choiſiras dans mon troupeau.

DAMETE.

Je vais faire l'un & l'autre.

TITIRE.

Plaiſe à la bonté ſuprême des Dieux que ce ſonge, Montan, ſoit auſſi favorable que tu l'eſperes; j'imagine aiſément que la repréſentation de ce cher Fils, que tu as perdu, te peut être d'un heureux augure.

SCENA QUINTA.

SATIRO.

Come il-gelo alle piante, ai fior l'arsura,
La grandine alle spiche, ai semi il verme,
Le reti ai cervi, ed agli augelli il visco;
Così nemico all'uom fù sempre Amore:
» E chi foco chiamollo, intese molto
» La sua natura perfida e malvagia.
Che se 'l foco si mira, o come è vago!
Ma se si tocca, o come è crudo! il mondo
Non ha di lui più spaventevol mostro:
Come fera divora, e come ferro
Pugne e trapassa: e come vento vola:
E dove il piede imperioso ferma,
Cede ogni forza, ogni poter dà loco.
Non altrimenti Amor; che se tu 'l miri
In duo begli occhi, in una treccia bionda,
O come alletta e piace, o come pare
Che gioja spiri, e pace altrui prometta!
Ma se troppo t'accosti, e troppo il tenti
Sicchè serper cominci, & forza acquisti,
Non ha tigre l'Ircania, e non ha Libia

SCENE CINQUIEME.

SATYRE.

AINSI que la gelée eſt funeſte aux plantes, la ſécherеſſe aux fleurs, la grêle aux bleds, les vers aux ſemences, les filets ou les toiles au fauve, & la glu aux oiſeaux ; de même l'amour fut toujours funeſte à l'homme ; & celui qui le nomma un feu, connoiſſoit bien ſon naturel perfide & méchant. Regardez le feu, il vous plaît, il vous amuſe ; approchez-le de trop près, il vous traite avec cruauté. Il n'eſt point de monſtre plus redoutable que l'Amour, vorace comme les bêtes les plus féroces, dangereux & perçant comme une épée, leger comme le vent, par-tout où il veut établir ſon empire tyrannique, il n'eſt rien qui ne lui cede. Tel eſt l'Amour : ſi vous le regardez dans deux beaux yeux, dans une treſſe de cheveux blonds, il eſt charmant, il ſemble ne reſpirer que plaiſirs, & ne promettre que tranquillité ; mais ſi vous lui donnez un trop libre accès, ſi vous lui laiſſez le temps de ſe gliſſer dans votre cœur

Leon sì fero, e sì pestifer' angue,
Che la sua ferità vinca, o pareggi.
Crudo più che l'Inferno, & che la morte;
Nemico di pietà, ministro d' ira,
E finalmente Amor privo d'amore.
Ma che parlo di lui? perchè l'incolpo?
E' forse egli cagion di ciò, che 'l mondo,
Amando nò, ma vaneggiando pecca?
O feminil perfidia! a te si rechi
La cagion pur d'ogni amorosa infamia;
Da te sola deriva, e non da lui,
Quanto ha di crudo, e di malvagio Amore;
Che 'n sua natura placido e benigno,
Teco ogni sua bontà subito perde.
Tutte le vie di penetrar nel seno,
E di passare al cor, tosto gli chiudi.
Sol di fuor il lusinghi, e far suo nido,
E' tua cura, è tua pompa, è tuo diletto
La scorza sol d'un miniato volto.
Nè già son l'opre tue, gradir con fede
La fede di chi t'ama, e con chi t'ama
Contender nell' amar', ed in duo petti
Stringer un core, e 'n duo voleri un' alma;
Ma tinger d'oro un' insensata chioma,
E d'una parte in mille nodi attorta
Infrascarne la chioma, indi con l'altra,
Tessuta in rete, e 'n quelle frasche involta,

& de s'y fortifier, ses blessures sont alors plus dangereuses que celles des tigres de l'Hircanie, des lions les plus cruels de la Libye, & de ses serpens les plus venimeux; plus cruel que la mort & que l'enfer, ennemi de pitié, ministre de fureur, enfin Amour sans amour. Mais pourquoi s'en prendre à lui? pourquoi l'accuser? est-il coupable des maux qui arrivent non par l'amour, mais par la folie de ceux qui aiment? Non, non, perfides femmes! c'est à vous seules qu'il faut attribuer tout ce que l'Amour a de honteux, & tout ce qu'il cause de maux. Ce Dieu est naturellement tranquille & doux; c'est avec vous que bientôt il perd sa bonté: c'est vous seules qui le faites paroître cruel & perfide. Vous commencez par lui fermer l'entrée de votre cœur; il est le premier que vous trompez par les fausses apparences d'un retour de tendresse que vous cherchez à couvrir du masque de la bonne foi: artifice honteux qui fait votre triomphe & vos plaisirs! Vous ignorez ce que c'est que rendre fidélité pour fidélité, disputer de tendresse, unir votre cœur à celui d'un tendre Amant, régler vos desirs sur les siens; mais vous sa-

Prendere il cor di mille incauti amanti.
O come è indegna e ſtomachevol coſa
Il vederti talor con un pennello
Pinger le guance, ed occultar le mende
Di natura, e del tempo; e veder come
Il livido pallor fai parer d'oſtro,
Le rughe appiani, e 'l bruno imbianchi, e togli
Co 'l difetto il difetto, anzi l'accreſci!
Speſſo un filo incrocicchi, e l'un de' capi
Co' denti afferri, e con la man ſiniſtra
L'altro ſoſtieni, e del corrente nodo
Con la deſtra fai giro, & l'apri, e ſtringi,
Quaſi radente forfice, e l' adatti
Su l'inegual lanuginoſa fronte:
Indi radi ogni piuma, e ſvelli inſieme
Il mal creſcente e temerario pelo,
Con tal dolor, ch' è penitenza il fallo.
Ma queſto è nulla ancor, che tanto all' opre
Sono i coſtumi ſomiglianti, e i vezzi.
Qual coſa hai tu, che non ſia tutta finta?
S'apri la bocca, menti: ſe ſoſpiri,
Son mentiti i ſoſpir: ſe movi gli occhi,
E' ſimulato il guardo: in ſomma ogn' atto,
Ogni ſembiante, e ciò che 'n te ſi vede,
E ciò che non ſi vede, o parli, o penſi,

vez peindre une méprisable chevelure, faire d'une partie une infinité de boucles dont vous ornez votre front, & former de l'autre des tresses, où comme autant de filets, vous prenez les cœurs de mille Amans peu avisés. Oh! qu'il est indigne & irritant de vous voir un pinceau à la main, travailler à masquer les imperfections de la nature, & à réparer l'outrage des années, changer une livide pâleur en une couleur brillante, applanir les rides, blanchir votre teint noir, enfin corriger, ou plutôt augmenter, les anciennes imperfections par le secours des nouvelles. L'on vous voit souvent avec un fil, faire un nœud coulant, puis tenant un bout dans les dents, & l'autre de la main gauche, conduire avec la droite le nœud que, comme des ciseaux, vous ouvrez & serrez en le promenant sur votre visage, pour en arracher le poil indiscret qui osoit le défigurer: ridicule entreprise qui ne mérite pas toute la douleur qui l'accompagne! Mais ce tableau, quelque monstrueux qu'il soit, n'est encore rien; vos principes & vos manieres ne le démentent point: chez vous tout est fourberie; parlez-vous, mensonge; soupirez-vous, tromperie; regardez-vous, pure comédie. Enfin

O vada, o miri, o pianga, o rida, o canti,
Tutto è menzogna, e questo ancora è poco.
Ingannar più chi più si fida, e meno
Amar chi più n'è degno, odiar la fede
Più della morte assai; queste son l'arti
Che fan sì crudo e sì perverso Amore.
Dunque d'ogni suo fallo è tua la colpa,
Anzi pur ella è sol di chi ti crede.
Dunque la colpa è mia, che ti credei,
Malvagia e perfidissima Corisca,
Quì per mio danno sol, cred' io, venuta
Dalle contrade scelerate d'Argo,
Ove lussuria fa l'ultima prova:
Ma sì ben fingi, e sì sagace e scorta
Se' nel celar' altrui l'opre e i pensieri,
Che trà le più pudiche oggi te n' vai
Del nome indegno d'onestate altera.
O quanti affanni ho sostenuti! o quante
Per questa cruda indegnità sofferte!
Ben me ne pento, anzi vergogno. Impara
Dalle mie pene o mal' accorto amante,
» Non far' idolo un volto, ed a me credi:
» Donna adorata un nume è dell' Inferno,
» Di sè tutto presume & del suo volto,
» Sovra te, che l'inchini; e quasi Dea,
» Come cosa mortal ti sdegna, e schiva:
» Che d'esser tal per suo valor si vanta,

vos actions, vos grimaces, ce qu'on voit & ce qu'on ne voit pas, paroles, pensées, démarches, regards, pleurs, ris, chants, tout est fourberie; mais c'est peu encore, tromper par préférence qui se livre plus à vous, aimer qui le mérite le moins, haïr la fidélité plus que la mort; ce sont là vos talens qui rendent l'Amour & si cruel & si perfide: vous êtes donc coupables de tous les maux qu'on lui impute; mais, non, il n'y a de coupable que qui se fie à vous. Oui, c'est ma faute de t'avoir crue, perfide, maudite Corisque! C'est bien pour mon malheur que tu es venue des contrées criminelles d'Argos, de ce théâtre public de l'impudicité; tu portes même la dissimulation & l'art de masquer tes pensées & tes actions jusqu'à te faire recevoir chez les Dames les plus sages, sous le masque trompeur d'une austere vertu, que tu ne connus jamais. Combien j'ai, pour cette infame, essuié de dégoûts? combien j'ai souffert d'indignités? oui, certes, je m'en repens, & ma honte est sans égale. Que mon exemple vous apprenne, Amans imprudens, à ne pas ériger la beauté en idole. Croïez-moi, une femme qui a des adorateurs, est un démon échappé de l'en-

„ Qual tu per tua viltà la fingi ed orni.
Che tanta servitù ? che tanti preghi ?
Tanti pianti, e sospiri ? usin quest'armi
Le femmine, i fanciulli; e i nostri petti
Sien' anche nell' amar virili e forti.
Un tempo anch' io credei, che sospirando,
E piangendo e pregando, in cor di donna
Si potesse destar fiamma d'amore;
Or me n'aveggio, errai : che s' ella il core
Ha di duro macigno, indarno tenti
Che per lagrima molle, o lieve fiato
Di sospir, che 'l lusinghi, arda, o sfaville,
Se il rigido focil no 'l batte, o sferza.
Lascia, lascia le lagrime, e i sospiri,
S' acquisto far della tua donna vuoi:
E s'ardi pur d'inestinguibil foco,
Nel centro del tuo cor quanto più sai
Chiudi l'affetto, e poi secondo 'l tempo
Fa quel, ch' Amore e la natura insegna.
„ Però che la modestia è nel sembiante
„ Sol virtù della donna; e però seco
„ Il trattar con modestia è gran difetto :
„ Ed ella che sì ben con altrui l'usa,
„ Seco usata l'ha in odio, e vuol che 'n lei
„ La miri sì, ma non l'adopri il vago.
Con questa legge naturale e dritta,
fer;

fer; ſa préſomption n'a point de bornes, vos hommages vous font mépriſer. Elle croit mériter le nom de divinité que votre lâcheté lui prodigue, & elle vous traite comme de viles & mépriſables créatures. A quoi bon tant de ſervitude, de prieres, de pleurs, de ſoupirs ? Laiſſons ces foibles armes aux femmes & aux enfans : pour nous, ſoïons, même en aimant, fermes & courageux. J'ai cru auſſi pendant un temps que les pleurs, les ſoupirs, les prieres pouvoient toucher & rendre ſenſible le cœur d'une femme ; mais je reconnois mon erreur. Si le cœur d'une femme eſt plus dur que la matiere la plus dure, de foibles larmes, des ſoupirs légers, ne ſuffiront pas pour l'enflammer. Il faut s'en emparer par violence, ſi l'on veut vaincre ſa dureté. Si tu veux triompher, abandonne le vain ſecours des larmes & des ſoupirs ; ou ſi tu ne peux éteindre le feu qui te conſume, tiens-le renfermé autant que tu pourras dans le fond de ton cœur ; & ſelon les occaſions, livre-toi aux mouvemens de l'amour, & ſuis le langage de la nature. La modeſtie, chez les femmes, n'eſt qu'une vertu d'extérieur : en avoir avec elles, eſt

Se farai per mio senno, amerai sempre.
Me non vedrà, nè proverà Corisca
Mai più tenero amante, anzi piuttosto
Fiero nemico, e sentirà con armi
Non di femmina più, ma d'uom virile
Assalirsi, e trafiggersi. Due volte
L' ho presa già questa malvagia, e sempre
M' è (non sò come) dalle mani uscita:
Ma s' ella giugne anco la terza al varco,
Ho ben pensato d'afferrarla in guisa
Che non potrà fuggirmi: appunto suole
Trà queste selve capitar sovente,
Ed io vò pur, come sagace veltro,
Fiutandola per tutto: o qual vendetta
Ne vo' far se la prendo, e quale strazio:
Ben le farò veder, che talor' anco
Chi fu cieco apre gli occhi, e che gran tempo
Delle perfidie sue non si dà vanto
Femmina ingannatrice, e senza fede.

un défaut ; & elles ne veulent point que l'uſage qu'elles en font en apparence, ſoit un exemple dont on leur faſſe ſubir la rigueur. Remarquez donc combien elles ſont modeſtes, mais gardez-vous bien de l'être. Je vous donne ma parole, qu'en ſuivant cette loi naturelle & juſte, vous ſerez toujours Amans heureux. Non, non, Coriſque ne trouvera plus en moi cet Amant ſi tendre ; je ne veux plus emploïer avec elle de foibles armes ; c'eſt en homme que je veux deſormais l'attaquer & la vaincre. Deux fois je l'ai eue en mon pouvoir, la perfide ; & deux fois, ſans que je ſache comment, elle m'eſt échappée des mains : ſi je puis la faire tomber une troiſieme fois dans le piége, j'ai réſolu de l'attacher ſi bien, qu'elle ne pourra ſe dégager. C'eſt vers ce temps-ci qu'elle vient ordinairement ſe retirer ſous ces arbres ; je vais, comme un habile Limier, la guetter par-tout. O que je me vengerai agréablement ſi je puis l'attrapper ! Oui, je lui ferai connoître qu'après avoir été aveuglé, on peut à la fin ouvrir les yeux ; & qu'une femme ſans foi ne jouit pas long-temps du fruit de ſes artifices & de ſes perfidies.

CORO.

O nel ſeno di Giove alta e poſſente
Legge ſcritta, anzi nata,
La cui ſoave ed amoroſa forza
Verſo quel ben, che non inteſo ſente
Ogni coſa creata,
Gli animi inchina, e la natura ſforza!
Nè pur la frale ſcorza,
Che 'l ſenſo appena vede, e naſce, e more
Al variar dell' ore,
Ma i ſemi occulti, e la cagion' interna
Ch' è d'eterno valor, move e governa.

E ſe gravido è il mondo, e tante belle
Sue maraviglie forma;
E ſe per entro a quanto ſcalda il Sole
All' ampia Luna, alle Titanie ſtelle
Vive ſpirto, che informa
Col ſuo maſchio valor l' immenſa mole;
S' indi l' umana prole
Sorge, e le piante, e gli animali han vita;
Se la terra è fiorita;

CHŒUR.

O UNION de la nature & du destin ; loi sublime & puissante, écrite ou plûtôt conçue dans le sein de Jupiter ! c'est vous qui sans violence & par le simple attrait, faites pencher les esprits, & determinez la nature vers ce bien, que tout être créé sent & ne comprend point ; mere féconde en productions, dont la formation échappe à la foiblesse de nos sens, & que chaque instant voit naître & périr, c'est vous qui vivifiez toutes les semences cachées, & qui faites mouvoir à votre gré les causes intérieures dont le principe est éternel.

Si l'Univers est rempli de matiere, d'où naissent toutes les beautés dont il est paré ? Si dans ce vaste espace qu'échauffe le Soleil, où sont placées la Lune & les Étoiles, il réside un esprit qui, par sa mâle vertu, donne une forme à cette masse immense ; si c'est le principe de la vie de l'homme, & celui de la durée des plantes & des animaux ; si les saisons se succedent, où nous

Ecco d'amore e di pietà nemico
Garzon aspro e crudele,
Che vien dal Cielo, e pur col Ciel contende:
Ecco poi che combatte un cor pudico,
Amante in van fedele,
Che 'l tuo voler con le sue fiamme offende,
E quanto meno attende
Pietà del pianto, e del servir mercede,
Tant' hà più foco e fede;
Ed è pur quella a lui fatal bellezza,
Ch' è destinata a chi la fugge e sprezza.
Così dunque in se stessa è pur divisa
Quell' eterna possanza?
E così l'un destin con l'altro giostra?
E non ben forse ancor doma e conquisa
Folle humana speranza,
Di porre assedio alla superna chiostra?
Rubella al Ciel si mostra,
Ed arma quasi nuovi empj giganti
Amanti, e non amanti?
Qui si può tanto? e di stellato regno
Trionferan duo ciechi, Amore e sdegno?

Ma tu, che stai sovra le stelle, e 'l fato,
D'un

D'un côté, un jeune Berger ſauvage & cruel, inſenſible & ennemi de l'Amour, combat contre le Ciel même, d'où il tire ſon origine; de l'autre, un Amant animé d'une inutile fidélité attaque un cœur chaſte, & par ſa flamme, bleſſe vos volontés: moins il attend de fruit de ſes pleurs & de ſon attachement, plus ſa flamme eſt vive & conſtante; & c'eſt cette même beauté qu'il ſuit en vain, qui eſt réſervée à celui qui la fuit & qui la mépriſe.

Quoi donc! cette Toute-puiſſance éternelle ſeroit-elle en oppoſition avec elle-même? Les Deſtins ſemblent lutter entre eux; ſeroit-ce que l'humanité, encore mal domptée & peu ſoumiſe, n'auroit pas abandonné la folle idée d'aſſiéger la voute ſuprême? & qu'ençore une fois rebelle, elle voudroit, au lieu des Géans impies, vous oppoſer un Amant & un Chaſſeur qui combattent vos volontés? L'humanité aura-t-elle tant de pouvoir? & l'amour & la haine triompheront-elles de ce Ciel brillant?

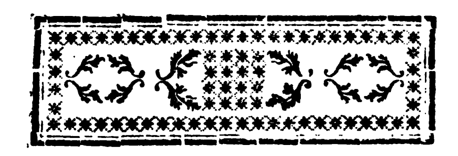
Mais, toi, ſouverain Maître du Çiel,

E con ſaper divino
Indi ne reggi alto Motor del Cielo,
Mira, ti prego, il noſtro dubbio ſtato:
Accorda co'l deſtino
Amor' e ſdegno; e con paterno zelo
Tempra la fiamma e'l gelo:
Chi dee goder non fugga, e non diſami;
Chi dee fuggir non ami.
Deh fa, che l'empia e cieca voglia altrui
La promeſſa pietà non tolga a nui.
Ma chi ſa? forſe quella,
Che pare inevitabile ſciagura,
Sarà lieta ventura.
» O quanto poco humana mente ſale!
» Che non s'affiſſa al Sol viſta mortale.



qui es aſſis au-deſſus des Étoiles & du Deſtin ; toi, dont la ſageſſe divine gouverne tout, regarde l'incertitude de notre ſort : fais que l'amour & la haine ſoient d'accord avec les Deſtins ; que ta bonté paternelle calme le feu de l'un, & réchauffe la froideur de l'autre ; que celui que tu as choiſi pour jouir, ceſſe de fuir & de haïr, que celui que tu as exclu ceſſe d'aimer ! que l'aveuglement de deux paſſions criminelles ne nous prive point du fruit de tes promeſſes. Mais qui le ſait ? peut-être que notre bonheur naîtra de ce que nous regardons comme un malheur aſſuré : l'eſprit de l'homme eſt auſſi incapable de s'élever, que nos yeux le ſont de ſoutenir les raïons perçans du Soleil.





ATTO SECONDO.

SCENA PRIMA.

ERGASTO, MIRTILLO.

ERGASTO.

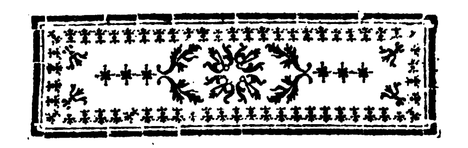
O QUANTI passi ho fatti! al fiume, al poggio,
Al prato, al fonte, alla palestra, al corso
T' ho lungamente ricercato: al fine
Quì pur ti trovo, e ne ringrazio il Cielo.

MIRTILLO.

Ond' hai tu nova, Ergasto,
Degna di tanta fretta? hai vita, o morte?

ERGASTO.

Questa non ti darei, bench' io l'avessi,



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERGASTE, MIRTIL.

ERGASTE.

IL y a long-temps que je te cherche ſans pouvoir te joindre ; j'ai été au fleuve, à la promenade, dans la prairie, à la fontaine, à l'arene, au cours : mais heureuſement je te rencontre ici, & j'en rends graces au Ciel.

MIRTIL.

Quelle nouvelle m'apportes-tu, cher Ergaſte, qui demande tant de précipitation ? Eſt-ce la vie ou la mort ?

ERGASTE.

Je t'épargnerois la mort, ſi j'avois quel-

E quella ſpero dar, bench' io non l'abbia;
Ma tu non ti laſciar sì fieramente
Vincere al tuo dolor: vinci te ſteſſo,
Se voi vincer' altrui: vivi, e reſpira
Tal volta. Ma per dirti la cagione
Del mio venir' a te sì ratto, aſcolta.
Conoſci tu (ma chi non la conoſce?)
La ſorella d'Ormino? è di perſona
Anzi grande, che no; di viſta allegra,
Di bionda chioma, e colorita alquanto.

MIRTILLO.

Com' ha nome?

ERGASTO.

Coriſca.

MIRTILLO.

I' la conoſco
Troppo bene, e con lei alcuna volta
Ho favellato ancora.

ERGASTO.

Or ſappi, ch'ella
Da un tempo in qua (vedi ventura) è fatta,
Non ſò già come, o con che privilegio,
Della bella Amarillide compagna:

que nouvelle qui te la pût causer, mais j'espere te rendre la vie, quoiqu'il manque encore quelque chose à mes espérances; cependant ne te laisse pas abbattre par la douleur qui te presse; commence par triompher de toi, si tu veux triompher des autres: tu peux vivre encore & commencer à respirer; écoute donc ce qui m'a amené si promptement vers toi. Tu connois, sans doute, (car qui ne la connoît pas) la sœur d'Ormin, cette personne assez grande, d'un visage gai, à chevelure blonde, assez haute en couleur?

MIRTIL.

Comment se nomme-t-elle?

ERGASTE.

Corisque.

MIRTIL.

Je la connois de reste, & je me suis quelquefois trouvé avec elle.

ERGASTE.

Eh bien, cette même Corisque, (admire ton bonheur!) est depuis quelque-temps, je ne sais comment ni par quel hazard, devenue compagne de la belle Amarillis;

Ond' a lei tutto ho l'amor tuo ſcoperto
Segretamente, e quel, che da lei brami
Holle moſtrato; ed ella prontamente
M' ha la ſua fede in ciò promeſſa, e l'opra.

MIRTILLO.

O mille volte e mille,
Se queſto è vero, è più d'ogn'altro amante
Fortunato Mirtillo! ma del modo
T' ha ella detto nulla?

ERGASTO.

Appunto nulla.
E ti dirò perchè: dice Coriſca
Che non può ben deliberar del modo,
Prima che alcuna coſa ella non ſappia
Dell'amor tuo più certa, ond'ella poſſa
Meglio ſpiare, e più ſicuramente,
L'animo della Ninfa; e ſappia come
Reggerſi, o con preghiere, o con inganni,
Quel, che tentar, quel, che laſciar ſia buono.
Per queſto ſolo i' ti venia cercando
Sì ratto; e ſarà ben, che tu da capo
Tutta l'iſtoria del tuo amor mi narri.

MIRTILLO.

Così appunto farò: ma ſappi, Ergaſto,

c'eſt pour cela que je lui ai confié ton amour, & ce que tu attendois de ſon aſſiſtance; elle m'a promis de garder le ſecret & de te ſervir.

MIRTIL.

Ah! ſi tu dis vrai, Mirtil ſera mille & mille fois plus heureux qu'aucun autre Amant; mais ne t'a-t-elle rien dit des moïens qu'elle compte emploïer?

ERGASTE.

Rien, & voici ſa raiſon. Coriſque dit qu'elle ne peut ſe déterminer ſur les moïens, qu'elle ne ſache de ton amour quelque choſe de plus précis, qui la mette en état de ſonder mieux & plus ſurement l'eſprit de la Nymphe; elle ignore juſques-là ſi elle doit, en faiſant des inſtances auprès d'Amarillis, lui parler en ta faveur, ou la tromper elle-même. En un mot il y a des choſes qu'on peut eſſaïer, & d'autres auxquelles il ne faut pas penſer. Voilà ce qui m'amene ſi précipitamment: il ſeroit bon que tu repriſſes, dès l'origine, toute l'hiſtoire de ton amour.

MIRTIL.

Je vais te ſatisfaire; mais imagine-toi,

Che queſta rimembranza
(Ah troppo acerba a chi ſi vive amando
Fuori d' ogni ſperanza !)
E' quaſi un' agitar fiaccola al vento,
Per cui quanto l' incendio
Sempre s'avvanza, e tanto
All' agitata fiamma ella ſi ſtrugge
O ſcuoter pungentiſſima ſaetta
Altamente confitta :
Che ſe tenti di ſvellerla, maggiore
Fai la piaga, e 'l dolore :
Ben coſa ti dirò, che chiaramente
Farà veder com' è fallace e vana
La ſpeme degli Amanti, e come Amore
La radice ha ſoave, il frutto amaro.
Nella bella ſtagion, che 'l dì s' avvanza
Sovra la notte (or compie l' anno appunto)
Queſta leggiadra Pellegrina, queſto
Novo Sol di beltade,
Venne a far di ſua viſta
Quaſi d' un' altra Primavera adorno
Il mio ſolo per lei leggiadro allora,
E fortunato nido, Elide, e Piſa,
Condotta dalla madre
In que' ſolenni dì, che del gran Giove
I ſacrificj, e i giuochi

cher Ergaste, combien ce recit est cruel pour un Amant qui vit sans espérance. C'est exposer un flambeau au vent, qui en redoublant la vivacité de sa flamme, en avance la fin. C'est vouloir ébranler un dard qui est plongé dans une plaie profonde; les efforts qu'on fait pour le retirer, augmentent également la blessure & la douleur; mais n'importe, ce que je vais te dire te fera connoître clairement combien sont vaines & trompeuses les espérances dont se flattent les Amans; & combien la passion même, qui promet d'abord les fruits les plus doux, cause ensuite d'amertumes. Il y a presentement un an que dans la belle saison, où l'aurore plus matinale commence d'abréger le cours de la nuit, cette belle Étrangere, cet astre de beauté, vint, comme un nouveau printemps, embellir, par sa presence, la ville d'Elide, & celle de Pise ma patrie: séjour qu'elle me rendoit alors si heureux & si aimable! Sa mere l'amenoit pour voir les sacrifices que l'on offroit aux jeux que l'on a coutume de célébrer si solemnellement à l'honneur du

Si ſoglion celebrar, famoſi tanto,
Per farne a' ſuoi begli occhi
Spettacolo beato:
Ma furon que' begli occhi
Spettacolo d' Amore
D' ogn' altro aſſai maggiore:
Ond' io, che fin allor fiamma amoroſa
Non avea più ſentita,
Oimè non così toſto
Mirato ebbi quel volto,
Che di ſubito n' arſi;
E ſenza far difeſa al primo ſguardo,
Che mi drizzò negli occhi,
Sentii correr nel ſeno
Una bellezza imperioſa, e dirmi:
Dammi il tuo cor, Mirtillo.

ERGASTO.

O quanto può ne' petti noſtri Amore!
Nè ben' il può ſaper, ſe non chi 'l prova.

MIRTILLO.

Mira ciò, che ſa fare anco ne' petti
Più ſemplici e più molli Amore induſtre.
Io fo del mio penſiero una mia cara
Sorella conſapevole; compagna
Della mia cruda Ninfa,

grand Jupiter. Mais les regards de l'Étrangere furent eux-mêmes un ſpectacle qui effaça bien l'éclat de ceux qu'elle venoit voir ; auſſi moi, qui juſqu'alors ignorois les mouvemens de l'amour, je n'eûs pas plûtôt vu Amarillis que je brûlai : je ne pus me défendre du premier regard qui frappa mes yeux. Je ſentis le pouvoir de cette beauté, & je crus entendre une voix intérieure qui me diſoit, Mirtil, donne-moi ton cœur.

ERGASTE.

Amour, que ta puiſſance eſt grande ſur nos cœurs ! mais il faut être Amant pour la bien connoître.

MIRTIL.

Admire auſſi combien il eſt ingénieux, & ce qu'il ſait inſpirer aux cœurs les plus ſimples. Je confie ma paſſion à une Sœur que j'aimois, & qui fut compagne de la cruelle Nymphe pendant le peu de temps

Que' pochi dì, ch' Elide l'ebbe e Pisa:
Da questa sola, come Amor m' insegna,
Fedel consiglio ed amoroso ajuto
Nel mio bisogno i' prendo.
Ella delle sue gonne femminili
Vagamente m'adorna
E d' innestato crin cinge le tempie:
Poi le 'ntreccia, e l' infiora,
E l' arco e la faretra
Al fianco mi sospende,
E m'insegna a mentir parole e sguardi,
E sembianti nel volto, in cui non era
Di lanugine ancora
Pur un vestigio solo.
E quando ora ne fue,
Seco là mi condusse, ove solea
La bella Ninfa diportarsi, e dove
Trovammo alcune nobili e leggiadre
Vergini di Megara,
E di sangue, e d'amor, siccome intesi,
Alla mia Dea congiunte.
Tra queste ella si stava,
Siccome suol tra violette umili
Nobilissima rosa:
E poi ch' in quella guisa
State furono alquanto:

qu'elle demeura dans Elide & à Pise : inspiré par l'Amour, je lui demande son conseil & son assistance dans les transports dont j'étois agité ; elle me revêt de ses habillemens, elle me garnit les temples de cheveux faux qu'elle tresse, & qu'ensuite elle orne de fleurs ; elle me donne pour armes un arc & un carquois qu'elle me suspend au côté ; elle m'apprend à déguiser ma voix, à composer mes regards, & l'air de mon visage, où rien ne paroissoit encore qui pût me trahir. L'heure venue, elle me mene avec elle dans l'endroit où la belle Nymphe avoit coutume de se rendre : nous y trouvons plusieurs jeunes & aimables Filles de distinction de Mégare, parentes de ma Déesse, & qu'elle aimoit : elle étoit, au milieu d'elles, comme une belle rose au milieu des violettes rampantes. On passe quelques momens sans se destiner à aucun amusement particulier ; mais une des Filles de Mégare se leve : Quoi, dit-elle, dans ce temps de jeux, où l'on distribue les couronnes & les lauriers, resterons-nous oisives ? Ne pouvons-nous

Senz' altro far di più diletto o cura,
Levossi una donzella
Di quelle di Megara, e così disse:
Dunque in tempo di giuochi,
E di palme sì chiare e sì famose,
Starem noi negghittose?
Dunque non abbiam noi
Armi da far tra noi finte contese
Così ben come gli Uomini? Sorelle,
Se 'l mio consiglio di seguir v' aggrada,
Proviam' oggi tra noi così da scherzo
Noi le nostr' armi, come
Contra gli Uomini, allor che ne sia tempo,
L'userem da dovero:
Bacianne, e si contenda
Tra noi di baci; e quella, che d'ogn'altra
Baciatrice più scaltra,
Gli saprà dar più saporiti e cari,
N' avrà per sua vittoria
Questa bella ghirlanda.
Risero tutte alla proposta, e tutte
Subito s' accordaro,
E si sfidavan molte, & molte ancora,
Senza che dato lor fosse alcun segno,
Facean guerra confusa.
Il che veggendo allor la Megarese

donc

donc pas, a nſi que les hommes, nous amuſer à quelques jeux innocens ? Si vous voulez, mes cheres compagnes, ſuivre mon conſeil, nous éprouverons, entre nous, en badinant, les armes dont nous ne pouvons à preſent faire une épreuve plus ſérieuſe. Diſputons entre nous de baiſers; & que celle qui ſaura mieux les aſſaiſonner, ait pour prix de ſon triomphe cette belle guirlande. Chacune ſourit à la propoſition, toutes y conſentent, & déja, ſans attendre aucun ſignal, elles ſe défient réciproquement, & font entr'elles une guerre confuſe. Alors la Fille de Mégare, pour mettre de l'ordre dans cette eſpece de combat : Il faut, dit-elle, faire juge de nos baiſers celle qui d'entre nous a la plus belle bouche. Toutes unanimement choiſiſſent la belle Amarillis. Ses beaux yeux baiſſés modeſtement, & une rougeur qui ſe répandit alors ſur tout ſon viſage, firent bien voir que la beauté de ſon ame ne cédoit en rien aux charmes extérieurs de ſa perſonne; vous euſſiez dit que les joues, jalouſes des graces de la bouche, vouloient, en ſe parant du

Ordinò prima la tenzone, e poi
Disse : de' nostri baci
Meritamente sia giudice quella,
Che la bocca ha più bella.
Tutte concordemente
Elesser la bellissima Amarilli;
Ed' ella i suoi begli occhi
Dolcemente chinando,
Di modesto rossor tutta si tinse,
E mostrò ben, che non men bella è dentro
Di quel che sia di fuori,
O fosse, che 'l bel volto
Avesse invidia all' onorata bocca,
E s' adornasse anch' egli
Della purpurea sua pomposa vesta,
Quasi volesse dir, son bello anch' io.

ERGASTO.

O come a tempo ti cangiasti in Ninfa
Avventuroso; e quasi
Delle dolcezze tue presago amante!

MIRTILLO.

Già si sedeva all' amoroso uffizio
La bellissima giudice; e secondo
L' ordine e l' uso di Megara, andava
Ciascheduna per sorte
A far della sua bocca, e de' suoi baci

plus beau coloris, partager avec elle l'hommage qu'on lui préparoit.

ERGASTE.

Qu'à propos tu te déguisas en Nymphe! heureux Berger, qui sus pressentir les faveurs qui t'étoient destinées.

MIRTIL.

Déja la Nymphe étoit assise pour juger; & chacune, selon l'ordre & l'usage de Mégare, alloit, ainsi que le sort en décidoit, faire assaut de baisers sur cette bouche divine, plus belle mille fois

Prova con quel belliſſimo, e divino
Paragon di dolcezza;
Quella bocca beata,
Quella bocca gentil, che può ben dirſi
Conca d' Indo odorata
Di perle orientali e pellegrine,
E' la parte, che chiude,
Ed apre il bel teſoro,
Con dolciſſimo mel porpora miſta.
Così poteſs' io dirti, Ergaſto mio,
L'ineffabil dolcezza,
Ch' i' ſentii nel baciarla.
Ma tu da queſto prendine argomento,
Che non la può ridir la bocca ſteſſa
Che l'ha provata: accogli pur' inſieme
Quanto hanno in sè di dolce,
O le canne di Cipro, o i favi d'Hibla;
Tutto è nulla, riſpetto
Alla ſoavità ch' indi guſtai.

ERGASTO.

O furto avventuroſo! o dolci baci!

MIRTILLO.

Dolci sì, ma non grati,
Perchè mancava lor la miglior parte
Dell' intero diletto;
Davagli Amor, non gli rendeva Amore.

que ces coquillages des Indes qui renferment les perles les plus précieuſes, ſur ces levres dont la douceur égale celle du miel, & l'éclat celui de la pourpre. Puſſai-je, cher Ergaſte, te redire les doux transports que je ſentis en l'embraſſant! Mais juges-en, puiſqu'auſſi bien je ne puis te l'exprimer. Imagine-toi tout ce que l'Iſle de Chypre & le Mont Hibla produiſent de plus agréable, & tu n'auras pas encore imaginé tout ce que je ſentis.

ERGASTE.

Heureux larcin! doux baiſers!

MIRTIL.

Doux, il eſt vrai, mais hélas qu'ils étoient encore imparfaits! le charme le plus flatteur y manquoit; l'amour les donnoit, mais l'amour ne les rendoit pas.

ERGASTO.

Ma dimmi, e come ti ſentiſti allora
Che di baciar in te caddè la ſorte?

MIRTILLO.

Su queſte labbra, Ergaſto,
Tutta ſen venne allor l'anima mia:
E la mia vita chiuſa
In così breve ſpazio
Non era altro, che un bacio;
Onde reſtar le membra
Quaſi ſenza vigor tremanti e fioche:
E quando i' fui vicino
Al folgorante ſguardo,
Come quel che ſapea
Che pur' inganno era quell'atto e furto,
Temei la maeſtà di quel bel viſo:
Ma d'un ſereno ſuo vago ſorriſo
Aſſicurato poi,
Pur' oltre mi ſoſpinſi.
Amor ſi ſtava, Ergaſto,
Com'ape ſuol, nelle due freſche roſe
Di quelle labbra aſcoſo;
E mentr'ella ſi ſtette
Con la baciata bocca
Al baciar della mia,
Immobile e riſtretta,

ERGASTE.

Mais dis-moi, que ſentit ton cœur quand ton tour vint d'aller embraſſer la Nymphe?

MIRTIL.

Mon ame alors, cher Ergaſte, vola ſur ſes levres, & captivée entre ces étroites bornes, elle ſembloit ne plus exiſter que par la douceur d'un baiſer; le reſte de mon corps tremblant demeura dans une mortelle langueur; ce ne fut qu'avec crainte que j'approchai de ſon viſage majeſtueux : frappé moi-même de ma témérité, je croïois lire dans ſes yeux le reproche que méritoit ma perfidie : mais enfin, raſſuré par un doux ſourire, j'oſai l'embraſſer. L'Amour, cher Ergaſte, étoit entre ſes levres comme une abeille cachée dans le ſein d'une roſe naiſſante; & tandis que ſa bouche immobile & ſerrée reçut mon baiſer, je ſentis un plaiſir que je ne puis te dire. Mais lorſqu'à ſon tour elle avança ſes levres vermeilles pour rendre le baiſer reçu, (j'ignore ſi ce fût une faveur de la Nymphe, ou un effet de mon bonheur, mais je ſais que l'Amour n'y eut aucune part), nos levres ſe rencontrans

La dolcezza del mel ſola guſtai :
Ma poichè mi s'offerſe anch' ella, e porſe
L'una e l'altra dolciſſima ſua roſa,
(Foſſe o ſua gentilezza, o mia ventura,
Sò ben che non fu Amore)
E ſonar quelle labbra,
E s'incontraro i noſtri baci, (o caro
E prezioſo mio dolce teſoro
T' ho perduto, e non moro !)
Allor ſentii dell' amoroſa pecchia
La ſpina pungentiſſima e ſoave
Paſſarmi il cor; che forſe
Mi fu renduto allora,
Per poterlo ferire.
Io poi, che a morte mi ſentii ferito,
Come ſuol diſperato,
Poco mancò, che l'omicide labbra
Non mordeſſi e ſegnaſſi :
Ma mi ritenne, oimè, l' aura odorata,
Che quaſi ſpirto d'anima divina
Riſvegliò la modeſtia,
E quel furore eſtinſe.

ERGASTO.

O modeſtia, moleſtia
Degli amanti importuna !

firent

firent en même-temps ce bruit charmant qui accompagne les tendres baisers. Heureux momens, vous n'êtes plus revenus, & je puis vivre encore! Je sentis alors un transport indiscret s'emparer de mon cœur, qui peut-être ne me fut rendu dans cet instant, que pour être percé de tous les traits de l'Amour. Atteint d'une blessure mortelle, je pensai être téméraire, & peu s'en fallut que je ne laissasse sur ces levres meurtrieres, des marques de ma passion furieuse; mais retenu par je ne sais quel souffle divin, je laissai triompher la modestie, & je cédai au respect que m'inspira la pureté de son cœur.

ERGASTE.

Que cette modestie est pour un Amant un retour importun!

MIRTILLO.

Già fornito il su' arringo avea ciascuna,
E con sospension d'animo grande
La sentenza attendea,
Quando la leggiadrissima Amarilli,
Giudicando i miei baci
Più di quelli d'ogn' altra saporiti,
Di propria man, con quella
Ghirlandetta gentil, che fu serbata
In premio al vincitore, il crin mi cinse.
Ma, lasso, aprica piaggia
Così non arse mai sotto la rabbia
Del can celeste, allor che latra e morde,
Come ardeva il cor mio
Tutto allor di dolcezza e di desio,
E più che mai nella vittoria vinto.
Pur mi riscossi tanto,
Che la ghirlanda trattami di capo
A lei porsi, dicendo:
Questa a te si convien, questa a te tocca,
Che festi i baci miei
Dolci nella mia bocca.
Ed ella umanamente
Presela, al suo bel crin ne feo corona;
E d' un' altra, che prima
Cingea le tempie a lei, cinse le mie.

MIRTIL.

Déja chacune avoit à ſon tour donné ſon baiſer, & toutes étoient dans l'attente, lorſqu'Amarillis, donnant le prix au mien comme au plus délicieux, voulut elle-même me couronner de la guirlande que l'on avoit deſtinée pour récompenſe à celle qui triompheroit. Mais hélas! mon cœur, plus brûlant que les plaines expoſées aux raïons du Soleil dans la plus vive canicule, étoit conſumé par les deſirs. Enchanté du bonheur de ſa victoire, au milieu de ſon triomphe, il reconnoiſſoit ſon vainqueur. J'eus cependant encore aſſez de préſence d'eſprit pour lui offrir la couronne dont elle m'avoit ceint la tête, en lui diſant, belle Amarillis, c'eſt à vous que ce prix eſt dû; vous ſeule avez ſu rendre mes baiſers ſi doux. Elle daigna la recevoir; elle la mit ſur ſa tête, & me ceignit le front de celle qu'elle portoit ordinairement: c'eſt celle que tu me vois; & toute fanée qu'elle eſt, je la porterai juſqu'au tombeau, en mémoire de ce jour heureux, & plus encore, comme un mo-

Ed è questa, ch' io porto,
E porterò fin al sepolcro sempre,
Arida, come vedi,
Per la dolce memoria di quel giorno:
Ma molto più per segno
Della perduta mia morta speranza.

ERGASTO.

Degno se' di pietà, più che d'invidia,
Mirtillo, anzi pur Tantalo novello,
„ Che nel gioco d'Amor chi fa da scherzo
„ Tormenta da dovero. Troppo care
Ti costar le tue gioje, & del tuo furto
E 'l piacer, e 'l gastigo insieme avesti.
Ma s'accorse ella mai di quest' inganno?

MIRTILLO.

Ciò non sò dirti, Ergasto,
Sò ben, ch' ella in que' giorni,
Ch' Elide fù della sua vista degno,
Mi fù sempre cortese
Di quel soave ed amoroso sguardo;
Ma il mio crudo destino
La involò sì repente,
Che me n' avviddi appena; ond' io lasciando

nument de toutes mes eſpérances évanouies.

ERGASTE.

Plus propre à exciter la compaſſion qu'à faire naître la jalouſie, Mirtil, tu peux bien te regarder comme un nouveau Tantale, à qui l'Amour fait païer trop cherement une legere faveur. Le plaiſir d'un moment t'a coûté trop de peines, & tu as trouvé dans la douceur même de ce larcin amoureux, le châtiment de ton déguiſement. Mais la Nymphe n'en a-t-elle jamais eu aucun ſoupçon ?

MIRTIL.

Je l'ignore : je ſais ſeulement que pendant le peu de jours qu'elle fut encore dans Elide, elle ſembloit me regarder avec plaiſir : mais mon deſtin, toujours contraire, me l'enleva ſi promptement, que j'eus à peine le temps de joüir de mon bonheur ; je ne balançai pas à laiſſer tout ce que j'avois de plus cher. Attiré

Quanto già di più caro aver ſolea,
Tratto dalla virtù di quel bel guardo,
Quì dove il padre mio
Dopo tant' anni ancor, come t'è noto,
Serba l'antico ſuo povero albergo,
Me'n venni, e viddi (ah miſero!) già corſo
A ſempiterno occaſo
Quell' amoroſo mio giorno ſereno,
Che cominciò da sì beata Aurora.
Al mio primo apparir ſubito ſdegno
Lampeggiò nel bel viſo,
Poi chinò gli occhi, e girò il piede altrove;
Miſero, allor' i' diſſi,
Queſti ſon ben della mia morte i ſegni.
Avea ſentita acerbamente in tanto
La non previſta e ſubita partita
Il mio tenero padre;
E dal dolore oppreſſo
Ne cadde infermo aſſai vicino a morte:
Ond' io coſtretto fui
Di ritonare alle paterne caſe.
Fù il mio ritorno, ahi laſſo!
Salute al padre, infermitade al figlio:
Che d'amoroſa febbre
Ardendo, in pochi dì languido venni.
E dall' uſcir, che fe di Tauro il Sole,

par le pouvoir des yeux qui m'avoient séduit, je vins ici, où mon pere, malgré sa longue absence, a, comme tu sais, conservé son ancienne habitation. Hélas! ce ne fut plus pour moi ce jour si serein, qu'avoit annoncé une si brillante aurore, j'en trouvai le cours terminé pour jamais. Dès que je parus, le dépit se montra sur le visage de la Nymphe, elle baissa les yeux, & tournant ses pas ailleurs, elle m'évita. Infortuné, m'écriai-je alors, ta mort est marquée par des signes trop certains. Cependant, mon départ imprévu & précipité avoit sensiblement touché mon pere qui m'aimoit. Sa douleur fut si vive, qu'il tomba dans une maladie qui le mena presqu'au tombeau : je fus obligé de retourner près de lui. Le pere recouvra sa santé, mais le fils n'en fut que plus malade. Le feu dont je brûlois me jetta en peu de jours dans une affreuse langueur. Cet état continua depuis le temps où le Soleil sortit du signe du Taureau jusqu'à son entrée dans celui du Capricorne ; il dureroit encore, si mon pere, touché de compassion, n'avoit consulté

Fin all' entrar di Capricorno, sempre
In cotal guisa stetti;
E sarei certo ancora,
Se non avesse il mio pietoso padre
Opportuno consiglio
All' Oracolo chiesto; il qual rispose,
Che sol potea sanarmi il ciel d'Arcadia.
Così tornaimi, Ergasto,
A riveder colei,
Che mi sanò del corpo,
(O voce degli Oracoli fallace!)
Per farmi l'alma eternamente inferma.

ERGASTO.

Strano caso nel vero
Tu mi narri, Mirtillo; e non può dirsi
Che di molta pietà non ne sii degno.
" Ma solo una salute
" Al disperato è 'l disperar salute.
E tempo è già, ch' io vada a far di quanto
M' hai detto, consapevole Corisca:
Tu vanne al fonte, e là m'attendi, dove
Teco sarò quanto più tosto anch' io.

MIRTILLO.

Vanne felicemente, il Ciel ti dia
Di cotesta pietà quella mercede
Che dar non ti poss' io, cortese Ergasto.

l'Oracle, qui répondit que le Ciel d'Arcadie pouvoit ſeul me guérir. C'eſt ainſi, cher Ergaſte, que je ſuis revenu en ces lieux, pour revoir la Nymphe. Mais hélas ! ſi la ſanté du corps m'a été rendue, trompeuſe prédiction des Oracles ! mon ame s'eſt vue atteinte de peines & de tourmens qui ne peuvent finir.

ERGASTE.

Ce que tu me racontes eſt certes bien étrange, & tu mérites aſſurément la compaſſion la plus tendre. Après tout, c'eſt ſouvent du plus affreux deſeſpoir que renaiſſent les eſpérances les plus flatteuſes. Mais il eſt temps que j'aille inſtruire Coriſque de tout ce que tu m'as dit. Va m'attendre à la fontaine, je t'y rejoindrai le plutôt que je pourrai.

MIRTIL.

Puiſſe ton voïage être heureux, & puiſſe le Ciel, cher Ergaſte, accorder à ton amitié, pour un malheureux, la récompenſe que je ne puis te donner !

SCENA SECONDA.

Dorinda, Lupino, Silvio.

Dorinda.

O del mio bello, e disperato Silvio
Cura, e diletto avventuroso e fido!
Foss' io sì cara al tuo signor crudele,
Come se' tu, Melampo! Egli con quella
Candida man, ch'a me distringe il core,
Te dolcemente lusingando nutre,
E teco il dì, teco la notte alberga:
Mentr'io, che l' amo tanto, in van sospiro,
E 'n vano il prego; e quel che più mi duole
Ti da sì cari e sì soavi baci,
Ch' un sol, che n'avess' io, n' andrei beata;
E per più non poter, ti bacio anch' io
Fortunato Melampo. Or se benigna
Stella forse d'amore a me t' invia,
Perchè l'orme di lui mi scorga, andiamo
Dove Amor me, te sol Natura inchina.
Ma non sent' io tra queste selve un corno
Sonar vicino?

SCENE SECONDE.

DORINDE, LUPIN, SILVIO.

DORINDE.

SEUL objet des ſoins & de l'amitié de mon charmant & impitoïable Silvio, fidele Melampe, puſſai-je être auſſi chere que toi à ton cruel Maître ! De cette belle main qui me déchire le cœur, il te fait mille careſſes ; la nuit & le jour il te garde auprès de lui, pendant que moi, qui l'aime tant, je prie & je ſoupire en vain. Mais ce que je regrette le plus, ce ſont ces baiſers ſi doux qu'il te prodigue, & dont un ſeul me rendroit pour toujours heureuſe. Puiſque ce bonheur m'eſt refuſé, au moins, heureux Melampe, viens que je te baiſe auſſi. Cependant ne ſeroit-ce point le ſort favorable à mon amour qui t'auroit fait rencontrer ici, pour m'aider à découvrir le chemin qu'il a ſuivi ? Allons où l'amour m'entraîne, & où l'inſtinct ſeul te conduit. Mais n'entens-je pas ici près, dans le Bois, le ſon d'un cor ?

SILVIO.

Tè, Melampo, tè.

DORINDA.

Se 'l desìo non m'inganna, quella è voce
Del bellissimo Silvio, che 'l suo cane
Chiama tra queste selve,

SILVIO.

Tè, Melampo, tè, tè.

DORINDA.

Senz' alcun fallo è la sua voce.
O felice Dorinda! il Ciel ti manda
Quel ben, che vai cercando: è meglio, ch'io
Serbi il cane in disparte; io farò forse
Dell' amor suo con questo mezzo acquisto.
Lupino:

LUPINO.

Eccomi.

DORINDA.

Va con questo cane,
E ti nascondi in quella fratta; intendi?

LUPINO.

Intendo.

DORINDA.

E non uscir, s' io non ti chiamo.

LUPINO.

Tanto farò.

SILVIO.

Tai, Melampe, tai.

DORINDE.

Si l'amour ne m'abuſe point, c'eſt la voix de mon aimable Silvio, qui appelle ſon chien dans ce bois.

SILVIO.

Tai, Melampe, tai, tai.

DORINDE.

Oui, ſans doute, c'eſt ſa voix. Heureuſe Dorinde, à qui le Ciel envoie l'Amant que tu cherches ! Mais il vaut mieux que je faſſe cacher ſon chien ici à l'écart; je pourrai peut-être avoir ſon cœur à ce prix. Lupin :

LUPIN.

Me voici.

DORINDE.

Va vîte, avec ce chien, te cacher dans ce buiſſon : Entens-tu ?

LUPIN.

J'entens.

DORINDE.

Et n'en ſors pas que je ne t'appelle.

LUPIN.

Cela ſuffit.

DORINDA.

Va toſto.

LUPINO.

E tu fa toſto,
Che ſe veniſſe fame a queſta beſtia,
In un boccone non mi manicaſſe.

DORINDA.

O come ſe' da poco: ſu va via.

SILVIO.

Dove, miſero me! dove debb'io
Volger più il piede a ſeguitarti, o caro,
O mio fido Melampo? ho monte e piano
Cercato indarno, e ſon già molle e ſtanco.
Maledetta la fera, che ſeguiſti.
Ma ecco Ninfa, che di lui novella
Mi darà forſe: o come male inciampo!
Queſta è colei, che mi dà ſempre noja:
Pur ſoffrir mi biſogna. O bella Ninfa,
Dimmi, vedeſti il mio fedel Melampo,
Che teſtè dietro ad una damma ſciolſi?

DORINDA.

Io bella, Silvio? io bella?
Perche così mi chiami,
Crudel, ſe bella agli occhi tuoi non ſono?

DORINDE.

Va donc vîte.

LUPIN.

Mais ne ſoïez pas long-temps à me rappeller ; car ſi la faim prenoit cette maudite bête, elle ne feroit de moi qu'un déjeûner.

DORINDE.

Oh le poltron ! va vîte.

SILVIO.

Malheureux que je ſuis ! où dois-je maintenant tourner mes pas pour te trouver, fidele Melampe ? je t'ai en vain cherché dans la montagne & dans la plaine, je ſuis fatigué & tout en eau ; maudite ſoit la bête que tu as ſuivie. Mais voici une Nymphe qui peut-être m'en apprendra quelque nouvelle... Oh que j'ai mal rencontré ! c'eſt préciſément celle que je ne puis voir ſans ennui : mais il faut diſſimuler... Belle Nymphe, dis-moi, n'as-tu point vû mon fidele Melampe, que j'ai lâché là-bas après un Daim ?

DORINDE.

Belle Nymphe !... eh ! pourquoi, cruel, m'appeller ainſi, puiſque je ne le parois pas à tes yeux ?

SILVIO.

O bella, o brutta, hai tu il mio can veduto?
A questo mi rispondi, ò ch'io mi parto.

DORINDA.

Tu se' pur' aspro a chi t'adora, Silvio.
Chi crederia, che 'n sì soave aspetto
Fosse sì crudo affetto?
Tu segui per le selve,
E per gli alpestri monti
Una fera fugace, e dietro l'orme
D'un veltro, oimè, t'affanni e ti consumi;
E me, che t'amo sì, fuggi, e disprezzi.
Deh non seguir damma fugace, segui
Segui amorosa e mansueta damma,
Che senza esser cacciata,
E' già presa, e legata.

SILVIO.

Ninfa, qui venni a ricercar Melampo,
Non a perder' il tempo. Addio.

DORINDA.

Deh Silvio
Crudel, non mi fuggire,
Ch' i' ti darò del tuo Melampo nova.

SILVIO.

Tu mi beffi Dorinda.

SILVIO.

SILVIO.

Belle ou laide, as-tu vû mon chien ? Réponds à cela, ou je pars.

DORINDE.

Que tu es cruel à qui t'adore, Silvio ! & qui croiroit qu'un extérieur si séduisant cachât un cœur si dur ? Tu chasses à travers les bois & les montagnes les plus escarpées un animal qui te fuit ; tu te fatigues & t'épuises à suivre les traces d'un limier ; & moi qui t'aime, & qui ne te fuirois pas, tu me fuis & tu me méprises. Crois-moi, cesse de chasser un Daim qui te craint, préfere une proie que sans chasser tu as toujours en ton pouvoir.

SILVIO.

Je suis venu, Nymphe, pour chercher Melampe, & non pour perdre mon temps. Adieu.

DORINDE.

Cruel ! attens ; je vais te dire des nouvelles de ce chien qui t'est si cher.

SILVIO.

Dorinde, tu ne cherches qu'à m'amuser.

DORINDA.

Silvio mio,
Per quell'amor, che mi t' ha fatta ancella,
Io ſo dov' è il tuo cane;
No 'l laſcïaſti teſtè dietro a una damma?

SILVIO.

Laſciailo, e ne perdei toſto la traccia.

DORINDA.

Ora il cane, e la damma è in poter mio.

SILVIO.

In tuo poter?

DORINDA.

In mio poter: ti duole
D'eſſer tenuto a chi t' adora, ingrato?

SILVIO.

Cara Dorinda mia, daglimi toſto.

DORINDA.

Ve' mobile fanciullo, a che ſon giunta;
Ch' una fera, ed un can mi ti fa cara;
Ma vedi, core mio, tu non gli avrai
Senza mercede.

SILVIO.

E' ben ragion; darotti.
Vo' ſchernirla coſtei.

DORINDE.

Cher Silvio : au nom de ce Dieu qui m'a ſoumiſe à tes loix, arrête, écoute. Je ſais où eſt ton chien. Tu l'as, dis-tu, lâché après un Daim ?

SILVIO.

Oui, & j'en ai bientôt après perdu la trace.

DORINDE.

Eh bien: le chien & la proie ſont en mon pouvoir.

SILVIO.

En ton pouvoir ?

DORINDE.

Oui ; tu as regret, ingrat, de devoir quelque choſe à celle qui t'adore.

SILVIO.

Chere Dorinde, hâte-toi de me rendre ce que je cherche.

DORINDE.

Voi, ſauvage Berger, à quoi je ſuis réduite, de devoir tout à ton chien & à ſa proie ; mais je t'aſſure, mon petit cœur, que tu n'auras ni l'un ni l'autre, que tu ne paies le preſent que je t'en veux faire.

SILVIO.

Cela eſt juſte, & je te donnerai... Il faut me mocquer d'elle.

DORINDA.

Che mi darai?

SILVIO.

Due belle poma d'oro, che l'altr' jeri
La bellissima mia madre mi diede.

DORINDA.

A me poma non mancano; potrei
A te darne di quelle, che son forse
Più saporite, e belle, se i miei doni
Tu non avessi a schivo.

SILVIO.

E che vorresti?
Un capro, od una agnella? ma il mio padre
Non mi concede ancor tanta licenza.

DORINDA.

Nè di capro ho vaghezza, nè d'agnella:
Te solo Silvio, e l'amor tuo vorrei.

SILVIO.

Nè altro vuoi, che l'amor mio?

DORINDA.

Non altro.

SILVIO.

Sì, sì tutto te 'l dono: or dammi dunque,
Cara Ninfa, il mio cane, e la mia damma.

DORINDE.

Que me donneras-tu ?

SILVIO.

Deux oranges, que ma belle maman me donna avant-hier.

DORINDE.

Je n'ai que faire de tes oranges, & j'en ſais peut-être de plus belles & de plus délicieuſes que je t'offrirois bien, ſi tu faiſois plus de cas de mes préſens.

SILVIO.

Que voudrois-tu donc ? un chevreau ou un jeune agneau ? mais mon pere ne me permet pas encore d'en prendre.

DORINDE.

Non ; je ne veux ni agneau ni chevreau ; je fixe mes deſirs à te poſſéder toi & ton cœur.

SILVIO.

Quoi, rien de plus ?

DORINDE.

Que cela.

SILVIO.

Eh bien, je te donne mon cœur tout entier ; rends-moi donc maintenant, chere Dorinde, mon chien & ſa proie.

DORINDA.

O se sapessi quanto
Vale il tesor, di che sì largo sembri,
Se rispondesse alla tua lingua il core!

SILVIO.

Ascolta, bella Ninfa, tu mi vai
Sempre di certo Amor parlando, ch' io
Non sò quel ch' e' si sia: tu vuoi, ch' i' t'ami,
E t'amo quanto posso, e quanto intendo:
Tu dì, ch' i' son crudele, e non conosco
Quel che sia crudeltà, nè sò che farti.

DORINDA.

O misera Dorinda! ov' hai tu poste
Le tue speranze? onde soccorso attendi?
In beltà, che non sente ancor favilla
Di quel foco d'amor, ch'arde ogn'amante.
Amoroso fanciullo
Tu se' pure a me foco, & tu non ardi;
E tu, che spiri amore, amor non senti,
Te sotto umana forma,
Di bellissima madre
Partorì l'alma Dea, che Cipro onora:
Tu hai gli strali, e 'l foco;

DORINDE.

Ah ! ſi tu ſavois de quel prix eſt ce tréſor, dont tu ſembles être ſi libéral : & ſi ton cœur étoit d'accord avec d'auſſi douces expreſſions !

SILVIO.

Ecoute, belle Nymphe, tu me parles ſans ceſſe de je ne ſais quel Amour que je ne connois point ; tu veux que je t'aime : Eh bien, je t'aime autant que je puis, autant que je comprends ce que c'eſt qu'aimer. Tu dis que je ſuis cruel, & je ne ſais pas ce que c'eſt que cruauté ; que faut-il donc pour te ſatisfaire ?

DORINDE.

Infortunée Dorinde ! où as tu mis tes eſpérances, & d'où attens-tu du ſecours ? d'une beauté qui ignore juſqu'au nom de ce qui enflamme tout Amant. Séduiſant enfant ! ſans ſentir la moindre ardeur, tu as embraſé mon cœur ſans ſavoir aimer, tu inſpires de la tendreſſe; non tu n'as que les dehors de l'humanité, car tu es, ſans doute, le Fils de la belle Déeſſe qu'on révere en Chypre. Mon cœur connoît ton carquois & ton flambeau : avec des aîles

Ben sallo il petto mio ferito, ed arso:
Giungi agli omeri l' ali
Sarai nòvo Cupido;
Se non c' hai ghiaccio al core,
Nè ti manca d'Amore, altro che Amore.

SILVIO.

Che cosa è questo Amore?

DORINDA.

S' i' miro il tuo bel viso,
Amore è un paradiso:
Ma s' i' miro il mio core,
E' un infernal' ardore.

SILVIO.

Ninfa, non più parole:
Dammi il mio cane omai.

DORINDA.

Dammi tu prima il pattuito amore.

SILVIO.

Dato non te l'ho dunque? oimè che pena
E' 'l contentar costei: prendilo, fanne
Ciò che ti piace: chi te'l niega, o vieta?
Che vuoi tu più? che badi?

DORINDE.

Tu perdi nell' arena i semi e l'opra,
Sfòrtunata Dorinda.

sur

ſur les épaules, tu ſerois Cupidon lui-même ; mais ton cœur eſt de glace : & pour être ce Dieu, il te manque d'être ſenſible.

SILVIO.

Et qu'eſt-ce donc que cet Amour ?

DORINDE.

Si je conſulte tes charmes, aimer eſt un bonheur ; ſi j'interroge mon cœur, c'eſt un affreux tourment.

SILVIO.

Nymphe, voilà aſſez parler ; mais, mon chien...

DORINDE.

Donne-moi donc auparavant le prix dont nous ſommes convenus.

SILVIO.

Ne te l'ai-je donc pas donné ? Que l'on a de peine à ſe débarraſſer d'elle ! Eh bien prens-le, fais-en ce que tu voudras, qui t'en empêche ? que veux-tu de plus ?

DORINDE.

Malheureuſe Dorinde ! tu ſemes en terre ingrate.

SILVIO.

Che fai? che pensi? ancor mi tieni a bada?

DORINDA.

Non così tosto avrai quel che tu brami,
Che poi mi fuggirai, perfido Silvio.

SILVIO.

Nè, certo, bella Ninfa.

DORINDA.

Dammi un pegno.

SILVIO.

Che pegno vuoi?

DORINDA.

Ah! che non oso dirlo.

SILVIO.

Perchè?

DORINDA.

Perchè ho vergogna.

SILVIO.

E pur il chiedi.

DORINDA.

Vorrei senza parlar' esser' intesa.

SILVIO.

Ti vergogni di dirlo, e non avresti
Vergogna di riceverlo?

SILVIO.

Eh bien, veux-tu encore m'amuser long-temps ?

DORINDE.

Non, je ne veux pas te le rendre ; tu ne serois pas plutôt satisfait, ingrat, que tu m'échapperois.

SILVIO.

Non, belle Nymphe, je te le promets.

DORINDRE.

Donne-moi un gage.

SILVIO.

Quel gage veux-tu ?

DORINDE.

Je n'ose le dire.

SILVIO.

Pourquoi ?

DORINDE.

J'aurois honte...

SILVIO.

De demander ce que tu desires !

DORINDE.

Je voudrois sans parler être entendue.

SILVIO.

Tu as honte de demander ce que tu n'aurois pas honte de recevoir ?

DORINDA.

Se darlo
Tu mi prometti, i' te 'l dirò.

SILVIO.

Prometto;
Ma vo', che tu me 'l dica.

DORINDA.

Ah non m' intendi,
Silvio mio ben? t' intenderei pur io
S'a me il dicessi tu.

SILVIO.

Più scaltra certo
Se' tu di me.

DORINDA.

Più calda, Silvio, e meno
Di te crudele i' sono.

SILVIO.

A dirti il vero,
Io non son' indovin; parla se vuoi
Esser' intesa.

DORINDA.

O misera! un di quelli,
Che ti dà la tua Madre.

SILVIO.

Una guanciata?

DORINDE.

Si tu me promettois bien de me le donner, je le dirois.

SILVIO.

Je te le promets; mais je veux que tu me dises ce que c'est.

DORINDE.

Eh tu ne m'entens pas, cher Silvio? Je t'entendrois bien, moi, si tu m'en avois dit autant.

SILVIO.

Tu en sais donc plus que moi?

DORINDE.

J'ai plus d'amour, il est vrai, & moins de cruauté.

SILVIO.

Ma foi je ne suis pas sorcier, parles, si tu veux que je t'entende.

DORINDE.

Malheureuse!... Je te demande un de ceux que ta Mere te donne.

SILVIO.

Quoi, un soufflet?

DORINDA.

Una guanciata a chi t'adora, Silvio?

SILVIO.

Ma carezzar con queste ella sovente
Mi suole.

DORINDA.

Ah so ben' io, che non è vero.
E talor non ti bacia?

SILVIO.

Nè mi bacia,
Nè vuol ch' altri mi baci.
Forse vorresti tu per pegno un bacio?
Tu non rispondi? Il tuo rossor t'accusa:
Certo mi son' apposto: i' son contento;
Ma dammi con la preda il can tu prima.

DORINDA.

Me 'l prometti tu, Silvio?

SILVIO.

I' te 'l prometto.

DORINDA.

E me l'attenderai.

SILVIO.

Sì ti dich' io.
Non mi dar più tormento.

DORINDE.

A qui t'adore, Silvio ?

SILVIO.

Ce sont assez ses caresses ordinaires.

DORINDE.

Oh je sais bien que cela n'est pas comme tu le dis; mais quelquefois ne te baise-t-elle pas aussi ?

SILVIO.

Elle ne me baise point, & ne veut point que d'autres me baisent. Ce gage que tu demandois, c'étoit donc un baiser ? tu ne réponds rien, mais ta rougeur le dit assez. Je t'ai bien devinée : eh bien je te l'accorde, mais rends-moi mon chien auparavant, & sa proie.

DORINDE.

Au moins tu me le promets, Silvio ?

SILVIO.

Oui, je te le promets.

DORINDE.

Et tu ne t'enfuiras point ?

SILVIO.

Non, te dis-je, mais ne m'arrête pas davantage.

DORINDA.

Esci Lupino,
Lupino, ancor non odi?

LUPINO.

Oh se' nojoso.
Chi chiama? oh vengo, vengo: io non dormiva,
Nò, certo, il can dormiva.

DORINDA.

Ecco il tuo cane,
Silvio, che più di te cortese, in queste...

SILVIO.

O come son contento!

DORINDA.

In queste braccia,
Che tanto sprezzi tu, venne a posarsi;

SILVIO.

O dolcissimo mio fido Melampo!

DORINDA.

Cari avendo i miei baci, e i miei sospiri.

SILVIO.

Baciar ti voglio mille volte, e mille;
Ti se' tu fatto mal forse correndo?

DORINDA.

Avventuroso can, perchè non posso
Cangiar teco mia sorte? a che son giunta,

DORINDE.

Lupin,.... Lupin, vîte. Viens ici : n'entends-tu pas ?

LUPIN.

Oh vous êtes d'incommodes voisins ! Qui appelle ? J'y vais : Non assurément ce n'étoit pas moi qui dormoit, c'étoit le chien que je gardois.

DORINDE.

Silvio, voilà ton chien, qui moins farouche que toi est venu dans....

SILVIO.

O que je suis aise !

DORINDE.

Ces bras que tu dédaignes tant, recevoir....

SILVIO.

O mon fidele Melampe !

DORINDE.

Mes baisers, & entendre mes soupirs.

SILVIO.

Je veux te baiser un million de fois : ne t'es tu point blessé en courant ?

DORINDE.

Heureux chien ! que ne puis-je changer mon sort contre le tien ! Malheureuse Do-

Che fin d'un can la gelosìa m' accora.
Ma tu Lupin t' invia verſo la Caccia,
Che fra poco io ti ſeguo.

LUPINO.

Io vò padrona.

SCENA TERZA.

SILVIO, DORINDA.

SILVIO.

Tu non hai alcun male; al rimanente,
Ov'è la damma, che promeſſa m'hai?

DORINDA.

La vuoi tu viva, o morta?

SILVIO.

Io non t' intendo.
Com' eſſer viva può, ſe 'l can l' ucciſe?

DORINDA.

Ma ſe 'l can non l'ucciſe?

SILVIO.

E' dunque viva?

DORINDA.

Viva.

rinde qui envies jusqu'aux caresses que ce chien reçoit ! .... Toi, Lupin, va du côté de la chasse, je t'y suivrai bientôt.

LUPIN.

J'y vais.

SCENE TROISIEME.

SILVIO, DORINDE.

SILVIO.

TU n'es donc point blessé ?.... mais à present où est le Daim que tu m'as promis ?

DORINDE.

Le veux-tu mort ou en vie ?

SILVIO.

Je ne t'entends point : comment peut-il être en vie, si le chien l'a tué ?

DORINDE.

Mais si le chien l'a épargné ?

SILVIO.

Il est donc en vie ?

DORINDE.

Oui.

SILVIO.

Tanto più cara, e più gradita
Mi fia cotesta preda: e fu sì destro
Melampo mio, che non l'ha guasta, o tócca?

DORINDA.

Sol' è nel cor d'una ferita punta.

SILVIO.

Mi beffi tu, Dorinda, o pur vaneggi?
Com' esser viva può nel cor ferita?

DORINDA.

Quella damma son' io,
Crudelissimo Silvio,
Che senz' esser' attesa
Son da te vinta, e presa:
Viva se tu m'accogli,
Morta se mi ti togli.

SILVIO.

E questa è quella damma, e quella preda,
Che testè mi dicevi?

DORINDA.

Questa, e non altra; oimè, perchè ti turbi?
Non t'è più caro aver Ninfa, che fera?

SILVIO.

La proie m'en sera plus chere & plus agréable, puisque Melampe a eu l'adresse de n'y point toucher, & de ne la point meurtrir.

DORINDE.

Une blessure seulement lui a atteint le cœur.

SILVIO.

Ou tu te mocques de moi, Dorinde, ou tu rêves : comment ce daim peut-il être en vie, s'il a une blessure dans le cœur ?

DORINDE.

Ah c'est moi ! trop cruel Silvio, que tu as vaincue & prise sans me suivre, qui vais expirer, si tu me fuis encore, & que tu vas rendre à la vie, si tu veux agréer la proie que je t'offre.

SILVIO.

C'est-là ce daim, cette proie dont tu me parlois tout-à-l'heure ?

DORINDE.

C'est elle.... mais je vois du trouble dans tes yeux ? quoi cette conquête ne te seroit pas plus agréable que toute autre ?

SILVIO.

Nè t'ho cara, nè t'amo; anzi t' ho in odio,
Brutta, vile, bugiarda, ed importuna.

DORINDA.

E' questo il guiderdon, Silvio crudele?
E' questa la mercè, che tu mi dai?
Garzon' ingrato! Abbi Melampo in dono,
E me con lui; che tutto,
Purch'a me torni, i' ti rimetto; e solo
De' tuo' begli occhi il sol non mi si neghi;
Ti seguirò compagna,
Del tuo fido Melampo assai più fida;
E quando sarai stanco,
T' asciugherò la fronte;
E sovra questo fianco,
Che per te mai non posa, avrai riposo:
Porterò l' armi, porterò la preda;
E se ti mancherà mai fera al bosco
Saetterai Dorinda: in questo petto
L'arco tu sempre esercitar potrai.
Che sol, come vorrai,
Il porterò tua serva,
Il proverò tua preda,
E farò del tuo stral, faretra e segno.

SILVIO.

Non, je ne t'aime ni ne te chéris ; au contraire, je te hais, ame basse, menteuse, & importune créature.

DORINDE.

C'étoit donc-là, cruel Silvio, le prix que tu me destinois ? c'est donc-là, ingrat, toute la récompense que tu me donnes ? emmene ton chien, mais emmene-moi avec lui : je te dispense de tout ce que tu m'avois promis, mais ne me prive pas de ta presence : je serai ta compagne, plus fidelle encore que ton fidele Mélampe ; quand tu seras fatigué, j'essuierai ton front ; tu prendras du repos sur ce sein, à qui tes rigueurs n'en laissent prendre aucun : je porterai tes armes, ta chasse : si ces forêts te refusent de quoi exercer ton adresse, tu trouveras toujours, au défaut, Dorinde ; tu pourras tourner tes traits contre elle ; comme ton esclave, je les porterai ; comme ta proie, j'en serai le but... Hélas ! à qui parlai-je ? il ne m'écoute point ; il fuit. Mais non, c'est en vain, Dorinde te suivra jusqu'aux enfers,

Ma con chi parlo ? ahi lassa !
Teco, che non m'ascolti, e via te 'n fuggi!
Ma fuggi pur : ti seguirà Dorinda
Nel crudo inferno ancor, s'alcun inferno
Più crudo aver poss' io
Della fierezza tua, del dolor mio.

SCENA QUARTA.

CORISCA.

O come favorisce i miei disegni
Fortuna molto più, ch' io non sperai !
Ed ha ragion di favorir colei,
Che sonnacchiosa il suo favor non chiede.
» Ha ben ella gran forza, e non la chiama
» Possente Dea senza ragione il mondo ;
» Ma bisogna incontrarla, e farle vezzi,
» Spianandole il sentiero. I neghittosi
» Saran di rado fortunati mai.
Se non m'avesse la mia industria fatta
Compagna di colei, che potrebb' ora
Giovarmi una sì commoda e sicura
Occasion di ben condurre a fine

s'il

s'il en est de plus cruels que ta dureté, & que mes tourmens.

SCENE QUATRIEME.

CORISQUE.

LA fortune m'est aujourd'hui beaucoup plus favorable que je ne l'espérois. Elle me doit bien cette préférence, car, toujours vigilante, je ne m'avise pas d'attendre qu'elle vienne au-devant de moi. Son pouvoir est grand, & ce n'est pas sans raison que le monde l'appelle puissante Déesse; mais il faut la prévenir, la caresser, lui applanir tous les chemins, & jamais paresseux ne devint fortuné. Si je n'avois pas eu l'adresse de me faire compagne de cette Amarillis, à quoi me serviroit cette occasion si favorable & si

Il mio pensiero? Avria qualche altra sciocca
La sua rival fuggita; e segni aperti
Della sua gelosia portando in fronte
Di mal' occhio guatata anco l'avrebbe:
„ E male avrebbe fatto; ch' assai meglio
„ Dall' aperto nemico altri si guarda,
„ Che non fa dall' occulto. Il cieco scoglio
„ E' quel ch' inganna i marinari ancora
„ Più saggi. Chi non sà finger l'amico,
„ Non è fiero nemico. Oggi vedrassi
Quel che sà far Corisca. Ma sì sciocca
Non son' io già, che lei non creda amante.
A qualch' un' altro il farà creder forse,
Che poco sappia; a me non già, che sono
Maestra di quest' arte. Una fanciulla
Tenera, e semplicetta, e che pur ora
Spunta fuor della buccia, in cui pur dianzi
Stillò le prime sue dolcezze Amore;
Lungamente seguita, e vagheggiata
Da sì leggiadro amante, e quel ch'è peggio,
Baciata e ribaciata, e starà salda?
Pazzo è ben chi se 'l crede; io già no 'l credo.
Ma vedi il mio destin, come m'aita:
Ecco appunto Amarilli. I' vo' far vista
Di non vederla, e ritirarmi alquanto.

ſûre de faire réuſſir mes projets ? Quelque dupe à ma place auroit fui ſa rivale, & portant ſa jalouſie écrite ſur ſon front, l'auroit regardée de mauvais œil ; mais c'eût été une ſottiſe. On ſe garde bien mieux d'un ennêmi déclaré, que d'un ennemi caché. C'eſt l'écueil que l'on ne connoît pas qui trompe les Pilotes les plus habiles ; & qui ne ſait pas porter le maſque d'ami, n'eſt jamais ennemi redoutable. Aujourd'hui l'on verra ce que ſait faire Coriſque. Je ne ſuis pas aſſez ſimple pour croire qu'Amarillis n'aime point. Qu'elle aille conter cela à quelqu'autre qui ne s'y connoiſſe pas, mais non pas à moi qui ſuis maîtreſſe conſommée en cet art. Une fille jeune & ſimple qui ne fait qu'éclorre, à qui l'Amour a déja fait connoître ſes premieres douceurs, longtems ſuivie & careſſée par un Amant auſſi aimable & auſſi preſſant que l'a été Mirtil, n'aura rien ſenti & aura réſiſté à de tels aſſauts ? Il faudroit être bien dupe pour le croire. Pour moi je n'en crois rien. Mais admire, Coriſque, comme les Deſtins te ſervent à propos : voici Amarillis, retirons-nous un peu à l'écart, & faiſons mine de ne l'avoir pas vue.

SCENA QUINTA.

AMARILLI, CORISCA.

AMARILLI.

Care selve beate,
E voi solinghi, e taciturni orrori
Di riposo, e di pace alberghi veri,
O quanto volontieri
A rivedervi i' torno! e se le stelle
M' avesser dato in sorte,
Di viver' a me stessa, e di far vita
Conforme alle mie voglie;
Io già co' campi Elisi
Fortunato giardin de' Semidei,
La vostr' ombra gentil non cangerei:
» Che se ben dritto miro
» Questi beni mortali,
» Altro non son, che mali:
» Men'ha, chi più n' abbonda,
» E posseduto è più che non possiede:
» Ricchezze nò, ma lacci
» Dell' altrui libertate.

SCENE CINQUIEME.

AMARILLIS, CORISQUE.

AMARILLIS.

HEUREUSE & précieuse solitude, retraites sombres & écartées, où seul on peut goûter le repos & la paix, qu'avec plaisir je vous revois! Hélas! si le Ciel me permettoit de vivre indépendante, & de n'avoir que ma volonté pour regle de mes actions, je ne changerois pas cette ombre délicieuse contre les Champs élisées, sejour fortuné des Héros & des Demi-dieux. Ces biens périssables ne sont, à dire vrai, que la source de tous les maux: ce qu'on nomme abondance est réellement pauvreté; nous sommes leurs esclaves bien plus que leurs maîtres: ce ne sont point de vraies richesses, mais des liens qui forment notre servitude. Que servent, dans la plus brillante jeunesse, les graces de la beauté, la réputation

» Che val ne' più verdi anni
» Titolo di bellezza,
» O fama d'onestate,
» E 'n mortal sangue nobilità celeste;
» Tante grazie del Cielo, e della Terra;
» Quì larghi, e lieti campi,
» E là felici piaggie;
» Fecondi paschi, e più fecondo armento,
» Se 'n tanti beni il cor non è contento?
Felice pastorella!
Cui cinge appena il fianco
Povera sì, ma schietta,
E candida gonnella:
Ricca sol di sè stessa,
E delle grazie di natura adorna;
Che 'n dolce povertade,
Nè povertà conosce, nè i disagi
Delle ricchezze sente;
Ma tutto quel possede,
Per cui desìo d'aver non la tormenta;
Nuda sì, ma contenta.
Co' doni di natura,
I doni di natura anco nudrica:
Col latte il latte avviva,
E col dolce dell' api
Condisce il mel delle natie dolcezze;

d'honneur ? Que sert à une mortelle l'extraction divine ? Que servent de vertes & riantes campagnes, de fertiles côteaux, d'abondans pâturages, & des troupeaux nombreux, tous dons du Ciel ou presens de la Terre, si le cœur au milieu de tant de biens n'est pas satisfait ? Bien plus heureuse une Bergere que couvre à peine une étoffe commune, mais propre : riche d'elle-même, parée des seuls dons de la nature, dans une pauvreté qui n'a rien de trop dur, elle ne connoît point les horreurs de la misere, & elle ignore le poids des richesses. Tout ce qu'elle a, elle le possede sans avoir été tourmentée du desir de l'acquérir : elle est pauvre, mais elle est contente. Les dons de la nature, sans aprêt, sont sa seule nourriture. Le lait qu'elle prend, le miel des abeilles dont elle se nourrit, conservent sa blancheur, & entretiennent ses graces naturelles ; cette fontaine d'eau pure dont elle boit, est le seul bain & le seul miroir qu'elle connoisse. Le monde n'a point de droits sur elle. En vain le Ciel se couvriroit de nuages épais, en vain il s'armeroit de

Quel fonte ond' ella beve,
Quel ſolo anco la bagna, e la conſiglia:
Paga lei, pago 'l mondo.
Per lei di nembi il Ciel s'oſcura indarno,
E di grandine s'arma,
Che la ſua povertà nulla paventa:
Nuda sì, ma contenta.
Sola una dolce, e d'ogni affanno ſgombra
Cura le ſtà nel core:
Paſce le verdi erbette
La greggia a lei commeſſa, ed ella paſce
De' ſuoi begli occhi il Paſtorello amante;
Non qual le deſtinaro
O gli Uomini, o le ſtelle,
Ma qual le diede Amore.
E tra l'ombroſe piante
D'un favorito lor Mirteto adorno,
Vagheggiata, il vagheggia, nè per lui
Sente foco d'amor, che non gli ſcopra,
Ned ella ſcopre ardor, ch'egli non ſenta:
Nuda sì, ma contenta.
O vera vita, che non sà che ſia
Morir' innanzi morte,
Poteſs' io pur cangiar teco mia ſorte!
Ma vedi là Coriſca. Il Ciel ti guardi,
Dolciſſima Coriſca.

grêle,

grêle, sa pauvreté l'exempte de toute fraïeur. Elle est pauvre, cette Bergere, mais elle est contente. Un seul soin, tranquille, & qui ne craint point d'obstacles, occupe son cœur : pendant que le troupeau qu'elle conduit paît dans la verte prairie, la douceur de ses regards repaît le jeune Berger que l'Amour seul lui a donné pour Amant, & non pas les Dieux ni les Hommes. Un myrthe favorable à leurs amours, est dépositaire de leurs caresses mutuelles. Tout ce qu'elle sent d'ardeur pour lui, elle le lui dit, & elle ne lui dit rien qu'il ne sente de même : elle est pauvre, mais elle est contente. Heureux état, où l'on ne connoît jamais qu'une mort! Que ne puis-je changer mon destin contre un destin pareil! Mais, je crois voir là-bas Corisque.... Le Ciel te garde, ma chere Corisque.

CORISCA.

Chi mi chiama?
O più degli occhi miei, più della vita
A me cara Amarilli! e dove vai
Così soletta?

AMARILLI.

In nessun' altro loco
Se non dove mi trovi, e dove meglio
Capitar non potea, poichè te trovo.

CORISCA.

Tu trovi chi da te non parte mai,
Amarilli mia dolce, e di te stava
Pur' or pensando, e fra 'l mio cor dicea:
S' io son l'anima sua, come può ella
Star senza me sì lungamente? e 'n questo
Tu mi se' sopraggiunta, anima mia;
Ma tu non ami più la tua Corisca.

AMARILLI.

E perchè ciò?

CORISCA.

Come perchè? tu 'l chiedi?
Oggi tu sposa.

AMARILLI.

Io sposa!

CORISQUE.

Qui m'appelle ? Eh ! c'est la belle Amarillis, que j'aime plus que mes yeux, plus que ma vie même. Où vas-tu donc ainsi seulette ?

AMARILLIS.

Je ne comptois point sortir du lieu où tu me trouves, & je ne pouvois mieux faire, puisque je t'y rencontre.

CORISQUE.

Ma chere Amarillis, tu trouves une Amie qui n'est jamais sans toi : actuellement j'étois occupée de toi, & je me disois : si je suis véritablement son cœur, comme elle le dit, comment peut-elle se passer de moi si long-temps ? dans le moment même tu as paru... Mais, non, tu ne l'aimes plus la pauvre Corisque.

AMARILLIS.

Et pourquoi ?

CORISQUE.

Pourquoi ? Tu me le demandes ? Aujourd'hui tu te maries...

AMARILLIS.

Moi !

CORISCA.

Si, tu ſpoſa,
Ed a me no 'l paleſi?

AMARILLI.

E come poſſo
Paleſar quel, che non m' è noto?

CORISCA.

Ancora
Tu t' infingi, e me 'l neghi?

AMARILLI.

Ancor mi beffi?

CORISCA.

Anzi tu beffi me.

AMARILLI.

Dunque m' affermi
Ciò tu per vero?

CORISCA.

Anzi te 'l giuro: e certo
Non ne ſai nulla tu?

AMARILLI.

Sò che promeſſa
Già fui, ma non ſò già, che sì vicine
Sien le mie nozze: e tu da chi 'l ſapeſti?

CORISCA.

Da mio fratello Ormino: eſſo l'ha inteſo
Dire da molti, e non ſi parla d' altro.

CORISQUE.

Et tu ne m'en dis rien?

AMARILLIS.

Comment t'ai-je pû dire ce que moi-même j'ignore?

CORISQUE.

Quoi encore tu le nies, & tu veux m'en faire un mystere?

AMARILLIS.

Quoi toujours te mocquer de moi?

CORISQUE.

Bien au contraire, c'est toi-même qui....

AMARILLIS.

Quoi, tu me donnes cette nouvelle pour certaine?

CORISQUE.

Certes, je te le jure, je la crois telle. Mais comment, tu n'en sais effectivement rien?

AMARILLIS.

Je sais bien que j'ai été promise, mais je ne pensois pas que mes nôces fussent si prochaines. Et toi, de qui le sais-tu?

CORISQUE.

De mon frere Ormino, qui l'a entendu dire à plus d'une personne, & l'on ne parle

CORISCA.

E di che ſorte.

AMARILLI.

E come ciò fareſti?

CORISCA.

Agevolmente,
Pur che tu ti diſponga, e ci conſenta.

AMARILLI.

Se ciò ſperaſſi, e la tua fè mi deſſi
Di non l'appaleſar, ti ſcovrirei
Un penſier, che nel cor gran tempo aſ-
condo.

CORISCA.

Io paleſarti mai? apraſi prima
La terra, e per miracolo m' inghiotta.

AMARILLI.

Sappi Coriſca mia, che quand' io penſo.
Ch' i' debbo ad un fanciullo eſſer ſoggetta,
Che m' ha in odio, e mi fugge; e ch' altra
cura
Non ha che i boſchi e ch' una fera, e un
cane
Stima più, che l' amor di mille ninfe,
Mal contenta ne vivo; e poco meno,
Che diſperata. Ma non oſo a dirlo,

CORISQUE.

Pourquoi non ?

AMARILLIS.

Et comment cela ?

CORISQUE.

Fort aiſément, pourvû que tu y conſentes, & que tu veuilles me ſeconder.

AMARILLIS.

Si j'oſois l'eſpérer, & que tu vouluſſes me promettre le ſecret ſur ta foi, je te découvrirois ce que depuis long-temps je tiens renfermé dans mon cœur.

CORISQUE.

Plûtôt que de trahir ton ſecret, puiſſe la terre s'entr'ouvrir, & m'engloutir ſur l'heure !

AMARILLIS.

Sache donc, ma Coriſque, que lorſque je ſonge qu'un jour je dois être ſoumiſe à un enfant qui me hait & me fuit, qui n'aime que les bois, & qui fait plus de cas d'un chien & d'une bête qu'il chaſſe, que de l'amour de mille Nymphes, j'en ſuis toute chagrine, & preſque deſeſpérée ; mais je n'oſe le dire, mon honneur ne me le permet pas, & d'ailleurs mon

Si perchè l'onestà non me 'l comporta;
Si perchè al Padre mio n'ho di già data,
E quel ch'è peggio, alla gran Dea, la fede:
Che se per opra tua, ma però sempre
Salva la fede mia, salva la vita,
E la religione, e l'onestate,
Troncar di questo a me sì grave nodo
Si potesser le fila; oggi saresti
Tu ben la mia salute, e la mia vita.

CORISCA.

Se per questo sospiri, hai gran ragione,
Amarilli; deh quante volte il dissi:
Una cosa sì bella, a chi la sprezza?
Sì ricca gioja, a chi non la conosce?
Ma tu se' troppo savia, a dirti il vero,
Anzi pur troppo sciocca: e che non parli?
Che non ti lasci intendere?

AMARILLI.

Ho vergogna.

CORISCA.

Hai un gran mal, sorella; i' vorrei prima
Aver la febbre, il fistolo, la rabbia.
Ma credi a me, la perderai tu ancora,
Sorella mia; sì ben, basta una sola

Pere, & qui plus est, la grande Déesse, ont reçu ma foi ; mais si sans y manquer, sans exposer ma vie, sans donner atteinte à la religion ni à mon honneur, tu pouvois rompre une chaîne qui m'est si pesante, tu me sauverois la vie, & je la devrois à toi seule.

CORISQUE.

Si c'est là le sujet de ta peine, tu n'as que trop raison, Amarillis. Combien de fois je l'ai dit : quoi destiner une beauté si charmante à qui la méprise ! un present si rare à qui n'en connoît pas le prix ! mais aussi... veux-tu que je te dise la vérité ? tu es trop réservée, ou plûtôt trop simple : que ne parles-tu ? que ne te laisses-tu deviner ?

AMARILLIS.

La pudeur m'impose silence.

CORISQUE.

C'est une grande maladie, ma petite sœur. Pour moi j'aimerois mieux avoir la fievre, la rage... mais tu te déféras quelque jour de cette mauvaise compagnie ; il faut seulement qu'une fois tu fasses taire

Volta, che tu la superi, e rinieghi.

AMARILLI.

Vergogna, che 'n altrui stampò natura,
» Non si può rinegar; che se tu tenti
» Di cacciarla dal cor, fugge nel volto.

CORISCA.

O Amarilli mia, chi troppo savia
Tace il suo male, al fin da pazza il grida.
Se questo tuo pensiero avessi prima
Scoperto a me, saresti fuor d'impaccio.
Oggi vedrai quel che sa far Corisca.
Nelle più sagge man, nelle più fide
Tu non potevi capitar. Ma quando
Sarai per opra mia già liberata
D'un cattivo marito; non vorrai
D'un buon' amante provederti?

AMARILLI.

A questo
Penseremo a bell' agio.

CORISCA.

Veramente
Non puoi mancare al tuo fedel Mirtillo;
E tu sai pur, s'oggi è pastor di lui,
Nè per valor, nè per sincera fede,
Nè per beltà, dell' amor tuo più degno:

cette importune, & que tu prennes le dessus.

AMARILLIS.

La pudeur est un caractere, que la nature imprime en nous, & que l'on ne peut effacer; essaïez-vous de la chasser du cœur, le visage devient aussi-tôt son asyle.

CORISQUE.

Quelquefois, ma chere Amarillis, il en coûte bien cher pour avoir été discret; si tu m'avois plûtôt découvert ce secret, tu serois à present hors d'embarras, mais tu verras aujourd'hui ce que sait faire Corisque. Tu ne pouvois remettre le soin de cette affaire en des mains plus sages & plus fidelles. Mais quand je t'aurai debarrassée d'un mauvais mari, ne songeras-tu pas à faire acquisition d'un bon amant?

AMARILLIS.

Nous y penserons tout à notre aise.

CORISQUE.

En vérité, tu ne peux pas manquer à ton fidele Mirtil; & tu sais s'il est aujourd'hui un Berger qui par sa fidélité, par sa beauté, & par mille autres qualités, soit plus digne que lui de ton amour; cepen-

E tu 'l lasci morire, (ah troppo cruda!)
Senza che dirti possa almeno, io moro.
Ascoltalo una volta.

AMARILLI.

O quanto meglio
Farebbe a darsi pace, e la radice
Sveller di quel desìo, ch' è senza speme!

CORISCA.

Dagli questo conforto, anzi che muoja.

AMARILLI.

Sarà piuttosto un raddoppiargli affanno.

CORISCA.

Lascia di questo tu la cura a lui.

AMARILLI.

E di me, che farebbe, se mai questo
Si risapesse?

CORISCA.

O quanto hai poco core.

AMARILLI.

E poco sia, purch' a bontà mi vaglia.

CORISCA.

Amarilli, se lecito ti fai
Di mancarmi tu in questo, anch' io ben
possо

dant tu le laiſſes trop cruellement périr, ſans que même il puiſſe te dire : Je meurs. Ecoute-le ſeulement une fois.

AMARILLIS.

Que ne travaille-t-il plûtôt à rendre le calme à ſon ame, & que n'abandonne-t-il un projet dont il ne peut rien eſpérer ?

CORISQUE.

Donnes-lui, avant qu'il expire, cette conſolation.

AMARILLIS.

Ce ſera encore augmenter ſon tourment.

CORISQUE.

Ce ſera ſon affaire.

AMARILLIS.

Et que deviendrois-je, ſi on venoit jamais à le ſavoir ?

CORISQUE.

Que tu as peu de courage !

AMARILLIS.

Soit ; mais au moins je ne craindrai aucun reproche.

CORISQUE.

Amarillis, ſi tu te crois en droit de me refuſer en cette occaſion, je puis bien à mon

Giustamente mancarti : Addio.

AMARILLI.

Corisca,
Non ti partir', ascolta.

CORISCA.

Una parola
Sola non udirei, se non prometti.

AMARILLI.

Ti prometto d'udirlo, ma con questo
Ch' ad altro non mi astringa.

CORISCA.

Altro non chiede.

AMARILLI.

Che tu gli facci credere, che nulla
Saputo i' n' abbia.

CORISCA.

Mostrerò, che tutto
Abbia portato il caso.

AMARILLI.

E ch' indi possa
Partirmi a mio piacer, nè mi contrasti.

CORISCA.

Quando ti piacerà, purchè l'ascolti.

tour me tenir quitte de mes paroles... Adieu.

AMARILLIS.

Un moment Corisque, attens, écoute...

CORISQUE.

Rien, si tu ne me promets...

AMARILLIS.

Hé bien je te promets de l'écouter; mais à condition que cette complaisance ne m'engage à rien de plus...

CORISQUE.

Il ne demande que cela.

AMARILLIS.

Et que tu lui persuaderas que je n'en ai rien sû.

CORISQUE.

Je ferai paroître le tout un effet du hasard.

AMARILLIS.

Que je pourrai le quitter quand je voudrai, & qu'il ne m'arrêtera point.

CORISQUE.

Oui, pourvû que ce ne soit qu'après l'avoir écouté.

AMARILLI.

E brevemente si spedisca.

CORISCA.

E questo.
Ancora si farà.

AMARILLI.

Nè mi s'accosti
Quanto è lungo il mio dardo.

CORISCA.

Oimè, che pena
M'è oggi il riformar cotesta tua
Semplicità; fuorchè la lingua, ogn' altro
Membro gli legherò, sicchè sicura
Starne potrai: vuoi altro?

AMARILLI.

Altro non voglio.

CORISCA.

E quando il farai tu?

AMARILLI.

Quando a te piace.
Pur che tanto di tempo or mi conceda,
Ch' io torni a casa, ove di queste nozze
Mi vo' meglio informar.

CORISCA.

Vanne, ma guarda

AMARILLIS.

Qu'il se hâtera de parler.

CORISQUE.

Encore, à la bonne heure.

AMARILLIS.

Qu'il restera auprès de moi à la longueur de ce dard.

CORISQUE.

Ah que ta simplicité me donne de peine aujourd'hui ! Hé bien je lui lierai tout hors la langue ; te croiras-tu en sûreté moïennant cela ? Veux-tu encore quelque chose de plus ?

AMARILLIS.

Non, je suis contente.

CORISQUE.

Quand accorderas-tu cet entretien ?

AMARILLIS.

Quand tu voudras ; pourvû qu'à present tu me laisses le temps d'aller à la maison, où je veux plus particulierement m'informer de ce qui regarde ces nôces dont tu me parlois.

CORISQUE.

Va donc ; mais sur-tout que ce soit

Di farlo accortamente. Or odi quello,
Ch' io vò pensando, ch'oggi su 'l meriggio
Quì sola fra quest' ombre, e senz' alcuna
Delle tue Ninfe tu ten' venghi; dove
Mi troverò per questo effetto anch' io
Meco saran Nerina, Aglaura, Elisa,
E Fillide, e Licori; tutte mie,
Non meno accorte e sagge, che fedeli
E segrete compagne: ove con loro
Facendo tu, come sovente suoli
Il giuoco della cieca, agevolmente
Mirtillo crederà, che non per lui,
Ma per diporto tuo ci sii venuta.

AMARILLI.

Questo mi piace assai; ma non vorrei,
Che quelle Ninfe fossero presenti
Alle parole di Mirtillo, sai?

CORISCA.

T'intendo: e ben' avvisi, e fia mira cura,
Che tu di questo alcun timor non aggia,
Ch' io le farò sparir quando fia tempo.
Vattene pur, e ti ricorda intanto
D'amar la tua fidissima Corisca.

AMARILLI.

Se posto ho il cor nelle sue mani, a lei

adroitement. Or écoute ce qui me vient maintenant en penſée : ce ſeroit qu'aujourd'hui, ſur le midi, tu vinſſes ici ſous cet ombrage, ſeule & ſans ſuite ; je m'y trouverai avec Nerine, Aglauſe, Eliſe, Phylis, & Lycoris, toutes mes Compagnes prudentes, ſages & fidelles : là, tu commencerois avec elles un Colin-maillard, comme tu fais aſſez ſouvent ; & Mirtil croira facilement que c'eſt pour ton amuſement, & non pour lui que tu ſeras là.

AMARILLIS.

L'idée m'en plaît aſſez, mais je ne voudrois pas que ces Nymphes fuſſent préſentes à l'entretien que j'aurai avec Mirtil.

CORISQUE.

Je t'entends, & tu as raiſon ; mais ſois ſans inquiétude à cet égard ; ce ſera mon affaire, & j'aurai ſoin, quand il ſera temps, de les faire toutes diſparoître. Va donc maintenant, & conſerve toujours quelqu'amitié pour ta fidelle Coriſque.

AMARILLIS.

Je lui ai confié les intérêts de mon

Starà di farsi amar quanto le piace.

C o r i s c a.

Parti ch'ella stia salda? A questa rocca
Maggior forza bisogna. Se all' assalto
Delle parole mie può far difesa,
A quelle di Mirtillo certamente
Resister non potrà. So ben' anch' io
Quel, che in core di tenera fanciulla
Possano i preghi di gradito amante.
Se ridur ci si lascia, a tal partito
La stringerò ben' io con questo gioco,
Che non l'avrà da gioco: ed io non solo
Dalle parole sue, voglia o non voglia,
Potrò spiar, ma penetrar' ancora
Fin nelle interne viscere il suo core.
Come questo abbia in mano, e già padrona
Sia del segreto suo, farò di lei
Ciò che vorrò, senza fatica alcuna;
E condurolla a quel che bramo, in guisa,
Ch' ella stessa, non ch' altri, agevolmente
Creder potrà, che l'abbia a ciò condotta
Il suo sfrenato amor, non l'arte mia.

cœur, il ne dépendra que d'elle de se faire aimer autant qu'elle le voudra.

CORISQUE.

Hé bien, cette Amarillis te semble-t-elle assez ferme? Je vois bien qu'il faut d'autres forces pour ébranler ce rocher : mais si elle a pû résister à mes discours, elle ne pourra tenir contre ceux de Mirtil. Je sais ce que peuvent sur un jeune cœur les instances d'un amant qui plaît. Je la lierai si bien, au moïen de ce Colin-maillard, que ce ne sera pas jeu pour elle; elle aura beau s'en défendre, sa conversation avec Mirtil achevera de me développer les replis les plus cachés de son cœur. Quand une fois je saurai tout son secret, je ferai d'elle, sans peine, tout ce que je voudrai, & je l'amenerai à mon but, de maniere qu'il n'y aura pas jusqu'à elle qui croira que c'est son amour excessif qui l'y aura conduite, & non pas mes artifices.

SCENA SESTA.

CORISCA, SATIRO.

CORISCA.

OIMÈ son morta.

SATIRO.

Ed io son vivo.

CORISCA.

Torna,
Torna, Amarilli mia, che presa i' sono.

SATIRO.

Amarilli non t' ode, a questa volta
Ti converrà star salda.

CORISCA.

Oimè le chiome.

SATIRO.

T' ho pur sì lungamente attesa al varco,
Che nella rete se' caduta; e sai,
Questo non è il mantello, è il crin, Sorella.

CORISCA.

A me Satiro?

SCENE

SCENE SIXIEME.

CORISQUE, LE SATIRE.

CORISQUE.

AH je ſuis morte !

SATIRE.

Et moi bien en vie.

CORISQUE.

A moi, Amarillis, à moi, je ſuis priſe.

SATIRE.

Ton Amarillis ne t'entend point, & pour cette fois il faudra bien que tu me reſtes.

CORISQUE.

Ai... les cheveux !

SATIRE.

Je t'ai ſi long-temps guettée, qu'à lafin tu es tombée dans le piege ; ce n'eſt plus ce manteau qui m'a trompé, ce ſont bien tes cheveux. Sens-tu ?

CORISQUE.

Quoi me traiter ſi cruellement ?

SATIRO.

A te: non se' tu quella
Oggi tanto famosa ed eccellente
Maestra di menzogne, che mentite
Parolette e speranze, e finti sguardi
Vendi a sì caro prezzo? che tradito
M' ha' in tanti modi, e dileggiato sempre,
Ingannatrice, e pessima Corisca?

CORISCA.

Corisca son ben' io, ma non già quella,
Satiro mio gentil, ch' agli occhi tuoi
Un giorno fù sì cara.

SATIRO.

Or son gentile
Sì scelerata? ma gentil non fui,
Quando per Coridon tu mi lasciasti.

CORISCA.

Te per altrui?

SATIRO.

Or odi meraviglia,
E cosa nova all' animo sincero;
E quando l'arco a Lilla, e 'l velo a Clori,
La veste a Dafne, ed i coturni a Silvia
M' inducesti a rubar, perchè 'l mio furto
Fosse di quell' amor poscia mercede,

SATIRE.

Oui, toi-même. N'es-tu point cette Corisque si connue, si habile en l'art de mentir, qui fait acheter si cherement de fausses paroles, de frivoles espérances, de trompeurs regards; cette perfide & méchante Corisque, qui m'a toujours méprisé, & trahi en cent manieres différentes?

CORISQUE.

Je suis bien Corisque; mais gentil Satire, je vois bien que je ne suis plus celle qui, pendant un temps, eut pour toi tant de charmes.

SATIRE.

Oui, scélérate, je suis maintenant ton gentil Satire; l'étois-je lorsque tu m'abandonnas pour Corydon?

CORISQUE.

Moi, t'avoir abandonné pour un autre?

SATIRE.

Ecoute donc le détail de tes traits de sincérité & de bonne foi; quand tu m'engageas à dérobber l'arc de Lilla, le voile de Cloris, l'habit de Daphné, & les cothurnes de Silvia, pour être un gage de cet amour que tu m'avois promis, & que tu donnas à un

Ch', a me promesso, fu donato altrui:
E quando la bellissima ghirlanda,
Che donata i' t' avea, donasti a Niso:
E quando alla caverna, al bosco, al fonte
Facendomi vegghiar le fredde notti,
M' hai schernito, e beffato, allor ti parvi
Gentile, ah scelerata? or paghèrai,
Credimi, or pagherai, di tutto il fio.

CORISCA.

Tu mi strascini, oimè, come s' i' fussi
Una giovenca.

SATIRO.

Tu 'l dicesti appunto.
Scotiti pur, se sai; già non tem' io,
Che quinci or tu mi fugga: a questa presa
Non ti varranno inganni: un' altra volta
Te n' fuggisti malvaggia, ma se 'l capo
Quì non mi lasci, indarno t' affatichi
D'uscirmi oggi di man.

CORISCA.

Deh, non negarmi
Tanto di tempo almen, che teco i' possa
Dir mia ragion comodamente.

SATIRO.

Parla.

autre ; quand tu fis à Nisus le sacrifice de cette belle guirlande que je t'avois donnée ; quand tu me faisois passer de froides nuits dans la caverne, sous ces bois, auprès de la fontaine, & que pendant ce temps-là tu te mocquois de moi : étois-je donc alors, scélérate, ton gentil Satire ? mais, crois-moi, tu me vas païer à la fois toutes ces perfidies.

CORISQUE.

Veux-tu donc m'assommer ?

SATIRE.

Oui, je le veux ; débarrasse-toi si tu le peux, mais je ne crains point que tu m'échappes, & tes artifices seront inutiles : d'autres fois tu t'es sauvée, mais aujourd'hui si tu veux sortir de mes pattes, il y faudra laisser la tête.

CORISQUE.

Mais qu'au moins je puisse t'expliquer en liberté mes raisons.

SATIRE.

Parle donc.

CORISCA.

Come vuoi tu, ch' io parli, essendo presa
Lasciami.

SATIRO.

Ch' io ti lasci?

CORISCA.

Io ti prometto
La fede mia di non fuggir.

SATIRO.

Qual fede,
Perfidissima femmina? ancor osi
Parlar meco di fede? Io vo' condurti
Nella più spaventevole caverna
Di questo monte, ove non giunga mai
Raggio di Sol, non che vestigio umano;
Del resto non ti parlo, e il sentirai.
Farò con mio diletto, e con tuo scorno
Quello strazio di te, che meritasti.

CORISCA.

Puoi tu dunque, crudele, a questa chioma,
Che ti legò già il core; a questo volto,
Che fù già il tuo diletto; a questa un tempo
Più della vita tua cara Corisca,
Per cui giuravi, che ti fora stato

CORISQUE.

Comment veux-tu que je le puisse, pendant que tu me tiens ; lâche-moi un moment.

SATIRE.

Te lâcher ?

CORISQUE.

Je te jure sur ma foi que je ne m'enfuirai point.

SATIRE.

Ta foi, perfide ! Oses-tu bien encore prononcer ce mot devant moi ? . . . Non, non, je veux te mener dans la plus affreuse caverne qui soit dans ces montagnes, où les raïons du Soleil ne pénetrent jamais, où jamais les humains n'aient porté leurs pas : le reste, sans que je te le dise, tu l'apprendras. Là, pour mon plaisir & à ta honte, je tirerai la vengeance que tu n'as que trop méritée.

CORISQUE.

Cruel ! n'épargneras-tu pas ces cheveux dont les tresses formoient la chaîne que ton cœur portoit ? Outrageras-tu ce visage dont les charmes te plaisoient ? Cette Corisque qui t'étoit plus chere que le jour,

Anco dolce il morire; a questa puoi
Soffrir di far' oltraggio? o Cielo, o sorte!
In cui pos' io speranza? a cui debb' io
Creder mai più, meschina?

SATIRO.

Ah scelerata,
Pensi ancor d'ingannarmi? ancor mi tenti
Con le lusinghe tue, con le tue frodi?

CORISCA.

Deh, Satiro gentil, non far più strazio
Di chi t'adora. Oimè, non se' già fera,
Non hai già il cor di marmo,o di macigno.
Eccomi a' piedi tuoi: se mai t' offesi,
Idolo del mio cor, perdon ti chieggio.
Per queste nerborute, e sovra umane
Tue ginocchia, ch' abbraccio, a cui m' inchino;
Per quello amor,che mi portasti un tempo;
Per quella soavissima dolcezza;
Che trar solevi già dagli occhi miei,
Che due stelle chiamavi, or son due fonti;
Per queste amare lagrime ti prego,
Abbi pietà di me: lasciami omai.

SATIRO.

La perfida m' ha mosso, e s' io credessi

pour qui, disois-tu, il te seroit doux de mourir, voudrois-tu la traiter avec tant d'indignité ? O Ciel ! ô Destins ! en qui ai-je mis mon espérance ? Infortunée ! à qui dois-je desormais me fier ?

SATIRE.

Ah scélérate ! tu esperes encore me tromper ; tu veux encore avoir recours à tes cajolleries, & à tes artifices ordinaires.

CORISQUE.

Aimable Satire ! N'outrage plus qui t'adore ; non tu n'es point si féroce, tu n'as point un cœur de marbre : je me jette à tes piés ; si jamais je t'ai offensé, toi que mon cœur adore, je t'en demande pardon, par ces genoux nerveux que j'embrasse, par cet amour que tu as eu pour moi pendant un temps, par les charmes que tu trouvois dans ces yeux que tu nommois des astres, & qui ne sont plus que deux fontaines, par ces larmes amerès que tu me vois répandre : épargne-moi, je te conjure, & laisse-moi aller.

SATIRE.

La perfide m'a touché.... Et si je n'en

Solo all' affetto, affè che sarei vinto.
Ma in somma io non ti credo, tu se' troppo
Malvaggia, e' nganni più, chi più si fida,
Sotto quell' umiltà, sotto que' preghi
Si nasconde Corisca: Tu non puoi
Esser da te diversa: ancor contendi?

CORISCA.

Oimè il mio capo, ah crudo! ancora
un poco
Ferma ti prego, ed una sola grazia
Non mi negar almen.

SATIRO.

Che grazia è questa?

CORISCA.

Che tu m' ascolti ancor un poco.

SATIRO.

Forse
Ti pensi tu con parolette finte,
E mendicate lagrime piegarmi?

CORISCA.

Deh, Satiro cortese, e pur tu voi
Far di me strazio?

SATIRO.

Il proverai, vien pure.

croïois que mon penchant, certes je m'y fierois encore; mais... non, je ne te puis croire, tu es trop méchante, & tu aimes trop à tromper qui se fie à toi; sous cet air d'humilité, & cet extérieur de suppliante, c'est toujours Corisque, & tu ne peux changer. Tu fais encore des efforts?

CORISQUE.

Ouf la tête: ah cruel! suspens encore un moment, & du moins ne me refuse pas une grace.

SATIRE.

Parle.

CORISQUE.

C'est de m'écouter encore.

SATIRE.

Tu esperes peut-être de me fléchir par ton jargon trompeur, & tes larmes de commande.

CORISQUE.

Quoi, aimable Satire! tu veux toujours me faire outrage?

SATIRE.

Tu le sauras bientôt, viens seulement.

CORISCA.

Senza avermi pietà?

SATIRO.

Senza pietate.

CORISCA.

E 'n ciò ſe' tu ben fermo?

SATIRO.

In ciò ben fermo.
Hai tu finito ancor queſto incanteſmo?

CORISCA.

O villano indiſcreto, ed importuno,
Mezz' uomo, e mezzo capra, e tutto beſtia;
Carogna fracidiſſima, e difetto
Di natura nefando: ſe tu credi,
Che Coriſca non t' ami, il vero credi.
Che vuoi tu, ch' ami in te? quel tuo bel ceffo?
Quella ſuccida barba? quell' orecchia
Caprigne? e quella putrida, e bavoſa
Iſdentata caverna?

SATIRO.

O ſcelerata!
A me queſto?

CORISCA.

A te queſto.

SATIRO.

A me ribalda?

CORISQUE.

Sans pitié aucune?

SATIRE.

Sans pitié.

CORISQUE.

Et tu es inexorable?

SATIRE.

Inexorable. As-tu bien-tôt fini toutes ces chanſons?

CORISQUE.

Hé bien vilain, indiſcret, importun, moitié homme, moitié chevre, bête parfaite, charogne pourrie, excrément de la nature, ſi tu crois que Coriſque ne t'aime point, tu as bien raiſon; & que voudrois-tu qu'elle aimât en toi? ce beau muſeau, cette barbe craſſeuſe, ces oreilles de bouc, cette bouche puante, baveuſe, édentée?

SATIRE.

Ah ſcélérate! tu me parles ainſi?

CORISQUE.

A toi-même.

SATIRE.

A moi, ſorciere?

CORISCA.

A te caprone.

SATIRO.

Ed io con queste mani
Non ti trarrò cotesta tua canina
Ed importuna lingua?

CORISCA.

Se t'accosti,
E fossi tanto ardito.

SATIRO.

In tale stato
Una vil femminuzza? in queste mani?
E non teme? e m'oltraggia, e mi dispregia?
Io ti farò....

CORISCA.

Che mi farai, villano?

SATIRO.

I' ti mangerò viva.

CORISCA.

E con qua' denti,
Se tu non gli hai?

SATIRO.

O Ciel! come il comporti?
Ma s'io non te ne pago: vien pur via.

CORISCA.

Non vo' venir.

CORISQUE.

A toi chevre-pied.

SATIRE.

Et je ne t'arracherai pas de mes deux mains cette langue si fertile en infamies ?

CORISQUE.

Si tu osois le tenter ; si tu étois assez hardi...

SATIRE.

Ciel ! une chétive femme en cet état, entre mes mains, n'est pas tremblante ! Elle me méprise & m'outrage ! je...

CORISQUE.

Et que feras-tu, vilain ?

SATIRE.

Je te dévorerai toute vive.

CORISQUE.

Qui te prêtera des dents ? car je ne t'en connois point.

SATIRE.

Dieux ! je pourrai souffrir cette audace ? mais je me ferai justice moi-même... viens, viens.

CORISQUE.

Non, je n'en ferai rien.

SATIRO.

Non ci verrai, malvaggia?

CORISCA.

Nò, mal tuo grado, nò.

SATIRO.

Tu ci verrai,
Se mi credessi di lasciarci queste
Braccia.

CORISCA.

Non ci verrò, se questo capo
Di lasciarci credessi.

SATIRO.

Or sù vegghiamo
Chi di noi ha più forte, e più tenace
Tu il collo, od io le braccia: tu ci metti
Le mani? nè con questo anco potrai
Difenderti, perversa.

CORISCA.

Or il vedremo.

SATIRO.

Si certo.

CORISCA.

Tira ben, Satiro, addio;
Fiaccati il collo.

SATIRO.

Oimè dolente, ahi lasso!

SATIRE.

Tu ne viendras pas, ſcélérate?

CORISQUE.

Non, non, malgré-toi, non.

SATIRE.

Oh tu viendras, duſſai-je y laiſſer les bras.

CORISQUE.

Et moi je te dis que non, duſſai-je y laiſſer la tête.

SATIRE.

Voïons donc qui des deux tiendra le mieux de ta tête ou de mes bras.... tu as beau y mettre les mains, tu n'y réſiſteras pas, perverſe créature!

CORISQUE.

Nous le verrons.

SATIRE.

Certainement.

CORISQUE.

Courage, fort; adieu Satire, caſſe-toi le cou.

SATIRE.

Hai, ouf la tête, le côté, les reins;

Oimè il capo, oimè il fianco, oimè la
schiena !
O che fiera caduta ! appena io posso
Movermi, e rilevarmene : e pur vero
E' ch' ella fugga, & qui rimanga il teschio ?
O maraviglia inusitata ! o Ninfe,
O Pastori accorrete, e rimirate
Il magico stupor di chi sen' fugge,
E vive senza capo. O come è lieve,
Quanto ha poco cervello, e come il sangue
Fuor non ne spiccia! Ma che miro lo sciocco,
O mentecatto ! senza capo lei ?
Senza capo se' tu : chi vide mai
Uom di te più schernito ? or mira, s'ella
Ha saputo fuggir, quando tu meglio
La pensavi tener. Perfida maga,
Non ti bastava aver mentito il core,
E 'l volto, e le parole, e 'l riso, e 'l guardo,
S'anco il crin non mentivi ? Ecco Poeti,
Questo è l'oro nativo, e l'ambra pura,
Che pazzamente voi lodate : omai
Arrossite insensati, e ricantando,
Vostro soggetto in quella vece sia
L'arte d'una impurissima, e malvaggia
Incantatrice, che i sepolcri spoglia ;
E dai fracidi teschi il crin furando,
Al suo l'intesse, e così ben l'asconde,

quelle cruelle chute ! à peine puis-je me remuer ni me relever : elle fuit, & je tiens sa tête. Quelle merveille ! Nymphes, Bergers, accourez tous, admirez l'enchantement de cette sorciere qui court, & qui vit sans tête.... Mais qu'elle est legere, & peu chargée de cervelle ! Il n'en coule point de sang ! Mais, que vois-je ? Oh le sot & la dupe ! Corisque sans tête... C'est bien toi à qui elle manque : vit-on jamais homme si vilainement trompé ? Elle a pu échapper lorsque je croïois la mieux tenir... Perfide enchanteresse !... n'étoit-ce pas assez de porter sur ton visage, dans tes paroles, dans tes ris, dans tes regards, la fausseté dont ton cœur est pêtri, sans emprunter une trompeuse chevelure. Voilà, Poëtes, infames adulateurs, voilà cet or naturel, cet ambre pur, que comme des dupes vous ne cessez de louer ! Rougissez-en, insensés ; allez, ne chantez plus desormais que l'artifice d'une impure & maudite sorciere, qui dépouillant les cadavres, arrache sur les crânes à moitié pourris, ces cheveux dont elle garnit ses temples ; & qu'elle déguise si parfaite-

Che v' ha fatto lodar quel, che abborrire
Dovevate assai più, che di Megera
Le viperine e mostruose chiome.
Amanti, or non son questi i vostri nodi?
Mirate, e vergognatevi meschini;
E se, come voi dite, i vostri cori
Son pur quì ritenuti, omai ciascuno
Potrà senza sospiri, e senza pianto
Ricoverar' il suo. Ma che più tardo
A pubblicar le sue vergogne? certo
Non fù mai sì famosa, nè sì chiara
La chioma, ch' è la sù con tante stelle
Ornamento del Ciel, come fie questa
Per la mia lingua, e molto più colei
Che la portava, eternamente infame.

CORO.

AH ben fù di colei grave l' errore,
(Cagion del nostro male)
Che le leggi santissime d'Amore,
Di fè mancando, offese!
Poscia ch' indi s'accese
Degl' immortali Dei l' ira mortale,
Che per lagrime, e sangue,
Di tante alme innocenti ancor non langue.
Così la fè d' ogni virtù radice,

ment, qu'elle vous fait louer un ornement dont vous devriez avoir plus d'horreur que des ſerpens qui compoſent la monſtrueuſe chevelure de Megere. Et vous, Amans, ne ſont-ce pas là les charmes qui vous retiennent? Regardez, & honteux de votre eſclavage, ſi ce ſont, comme vous le dites, les filets où vos cœurs ſont pris, épargnez-vous les pleurs & les ſoupirs, & reprenez chacun votre cœur... Mais pourquoi différer de publier ſa honte? Jamais cette chevelure qui brille au Ciel ne fut ſi fameuſe que celle-ci le deviendra par moi, & plus encore, l'infame qui la portoit il n'y a qu'un moment.

CHŒUR.

CERTE celle qui manquant à ſa foi, viola les loix ſacrées de l'Amour, commit, pour notre malheur, un grand crime, puiſqu'elle donna lieu au courroux meurtrier des Immortels, que tant de larmes répandues, tant de ſang innocent, n'ont encore pû appaiſer. Apprenez par là que la fidélité, ſource de toute vertu, ſeul ornement des ames bien nées, eſt chérie

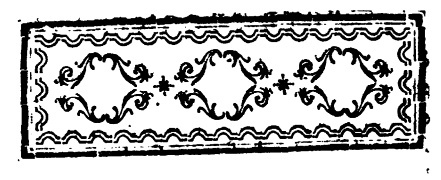
E d' ogn' alma ben nata unico fregio,
Lassù si tien in pregio.
Così di farci amanti, onde felice
Si fa nostra natura,
L' eterno amante ha cura.
Ciechi mortali voi, che tanta sete
Di possedere avete,
L' urna amata guardando
D'un cadavero d'or, quasi nud' ombra,
Che vada intorno al suo sepolcro errando;
Qual' amore, o vaghezza
D' una morta bellezza il cor v' ingombra?
» Le ricchezze, e i tesori
» Son' insensati amori. Il vero, e vivo
» Amor dell' alma, è l'alma: ogn' altro oggetto,
» Perchè d' amore è privo,
» Degno non è dell' amoroso affetto:
» L' anima perchè sola è riamante
» Sola è degna d' amor, degna d' amante.
Ben è soave cosa
Quel bacio, che si prende
Da una vermiglia, e delicata rosa
Di bella guancia; e pur chi 'l vero intende,
Come intendete voi
Avventurosi amanti, che 'l provate,
Dirà, che quello è morto bacio, a cui

des Dieux : apprenez que l'auteur de tout amour n'a rendu nos cœurs capables de sentiment que pour faire notre bonheur. Mortels aveugles ! vous que tourmente l'insatiable avidité des richesses, qui, comme une ombre vaine errante autour de sa sépulture, veillez auprès de vos urnes remplies d'or, quelles graces, quels charmes peut avoir pour vous séduire cette beauté sans ame ? Le trésor que l'on chérit le plus, ne peut rendre amour pour amour ; c'est un avantage réservé au cœur seul, lui seul mérite des hommages, puisque lui seul les peut rendre. Tout autre objet, incapable de tendresse, est indigne de votre attachement. Il est doux de prendre un baiser sur une bouche vermeille, qui égale la fraîcheur d'une rose naissante ; mais quiconque connoît ces délices, parlez, Amans, qui goûtez ces douceurs, dira qu'un baiser est perdu quand il n'est pas rendu par la beauté à qui on l'a donné. Que doux sont les baisers de deux Amans que Cupidon, par une douce vengeance, a blessés également de ses traits ; lorsque deux levres animées par l'amour,

La baciata beltà bacio non rende.
Ma i colpi di due labbra innamorate,
Quando a ferir ſi và bocca con bocca,
E che in un punto ſcocca
Amor con ſoaviſſima vendetta
L' una e l' altra ſaetta;
Son veri baci, ove con giuſte voglie
Tanto ſi dona altrui, quanto ſi toglie.
Baci pur bocca curioſa e ſcaltra
O ſeno, o fronte, ò mano; unqua non fia,
Che parte alcuna in bella donna baci,
Che baciatrice ſia,
Se non la bocca: ove l' un' alma, e l' altra
Corre, e ſi bacia anch' ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel teſoro
De' bacianti rubini:
Sicchè parlan tra loro
Quegli animati, e ſpiritoſi baci
Gran coſe in picciol ſuono,
E ſegreti dolciſſimi, che ſono
A lor ſolo paleſi, altrui celati;
Tal gioja amando prova, anzi tal vita
Alma con alma unita;
„ E ſon come d' amor baci baciati
„ Gl' incontri di duo cori amanti amati.

& empressées à se rencontrer, se disputent le plaisir de les donner ou de les recevoir. On peut bien prendre un baiser sur le sein, sur le front, sur la main de sa Belle, mais sa bouche seule peut vous le rendre. C'est-là que le cœur se retire pour sentir toute l'ardeur qu'inspire un amoureux baiser, & ranimer les levres qui en même-temps le donnent & le rendent. Ce tendre murmure que forment les levres en se rencontrant, ne vous semble-t-il pas le langage de la tendresse ? ne dit-il pas mille secrets délicieux que connoissent les Amans seuls & qu'ignorent tous les autres ? C'est l'image des plaisirs dont jouissent deux cœurs unis par l'Amour, & que l'Amour anime. Imaginez un baiser donné, rendu, vous saurez ce que l'on sent quand on est aimé par l'objet qu'on adore.



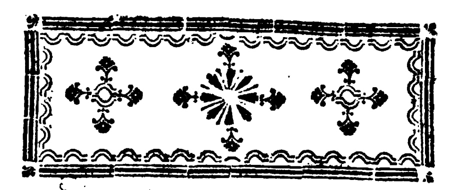


ATTO TERZO.

SCENA PRIMA.

MIRTILLO.

O PRIMAVERA gioventù dell' anno,
Bella madre di fiori,
D' erbe novelle, e di novelli amori,
Tu torni ben, ma teco
Non tornano i sereni
E fortunati dì delle mie gioje:
Tu torni ben, tu torni,
Ma teco altro non torna,
Che del perduto mio caro tesoro
La rimenbranza misera e dolente.
Tu quella se', tu quella,
Ch' eri pur dianzi sì vezzosa e bella;
Ma non son' io già quel, ch' un tempo fui
Sì caro agli occhi altrui.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL.

AIMABLE Printemps, pere des fleurs, de l'herbe naissante & des jeunes Amours, vous revenez; mais avec vous ne reviennent point ces jours heureux & sereins qui faisoient mes plus doux plaisirs. Vous revenez; mais avec vous ne revient que le triste & cruel souvenir d'un bonheur passé. Vous revenez toujours également beau, également aimable; mais vous ne retrouvez plus en moi ce Berger que vous vîtes autrefois si chéri de sa Nymphe. Plaisirs amoureux, source de tant de douleurs, combien il est plus cruel de vous perdre, que de ne vous avoir jamais

» O dolcezze amarissime d'amore,
» Quanto è più duro perdervi, che mai
» Non v' avere o provate, o possedute!
» Come saria l'amar felice stato,
» Se 'l già goduto ben non si perdesse;
» O quando egli si perde,
» Ogni memoria ancora
» Del dileguato ben si dileguasse!
Ma se le mie speranze oggi non sono,
Com' è l' usato lor, di fragil vetro;
O se maggior del vero
Non fa la speme il desiar soverchio,
Quì pur vedrò colei
Ch' è 'l Sol degli occhi miei:
E s' altri non m' inganna,
Quì pur vedrolla al suon de' miei sospiri
Fermar il piè fugace.
Quì pur dalle dolcezze
Di quel bel volto avrà soave cibo,
Nel suo lungo digiun l'avida vista:
Quì pur vedrò quell' empia
Girar' in verso me le luci altere,
Se non dolci almen fere,
E se non carche d' amorosa gioja,
Sì crude almen, ch' i' muoja.
O lungamente sospirato in vano

connus ! Mais connoîtroit-on le bonheur d'aimer, si on ne perdoit jamais le bien dont on a joui ; ou si, en le perdant, on en perdoit jusqu'à la mémoire ? Aujourd'hui cependant, si mes espérances n'ont plus, comme auparavant, la fragilité du verre, ou si mon cœur, trop facile à séduire, ne m'abuse pas par un frivole espoir, aujourd'hui je verrai la Nymphe, cet astre dont l'influence décide du bonheur de mes jours. Si l'on ne me trompe pas, elle suspendra sa fuite pour entendre mes soupirs. C'est ici que mes yeux, trop long-temps privés de sa présence, jouiront avec avidité de la douceur de la voir. C'est ici que l'impitoïable jettera sur moi des regards adoucis ou farouches, flatteurs pour mon amour, ou si cruels, qu'au moins ils me donneront la mort. Amour ! que ce jour après lequel j'ai si long-temps soupiré en vain, sera un jour heureux pour moi ; si après ces temps de tristesse & de pleurs, tu permets, que ce Soleil que j'attends, présente à mes yeux une lumiere pure & brillante. Mais c'est bien ici qu'Ergaste m'a dit que Co-

Avventuroso dì! se dopo tanti
Foschi giorni di pianti,
Tu mi concedi, Amor, di veder oggi
Ne' begli occhi di lei
Girar sereno il Sol degli occhi miei.
Ma quì mandommi Ergasto, ove mi disse
Ch' esser doveano insieme
Corisca, e la bellissima Amarilli,
Per fare il gioco della cieca; e pure
Quì non veggio altra cieca,
Che la mia cieca voglia,
Che va con l' altrui scorta
Cercando la sua luce, e non la trova.
O pur frapposto alle dolcezze mie
Un qualche amaro intoppo
Non abbia il mio destino invido, e crudo!
Questa lunga dimora
Di paura e d' affanno il cor m'ingombra;
» Ch' un secolo agli amanti
» Par' ogn' ora che tardi, ogni momento,
» Quell' aspettato ben, che fa contento.
Ma chi sà? troppo tardi
Son fors' io giunto, e quì m'avrà Corisca
Fors' anco indarno lungamente atteso,
Fui pur anco sollecito a partirmi.
Oimè, se questo è vero, i' vo' morire.

risque & la belle Amarillis devoient se trouver ensemble pour le jeu du Colin-maillard. Cependant je n'y trouve d'autre aveugle que moi : sur la foi d'autrui je cherche la lumiere, & ne la trouve point. Les Destins jaloux & cruels mettroient-ils à ma joie quelque obstacle nouveau ? Ce long retardement redouble mes craintes. Chaque instant est un siécle pour un Amant, quand il attend l'objet qui doit faire son bonheur. Mais peut-être serai-je venu trop tard, peut-être Corisque m'aura-t-elle long-temps attendu : aussi avois-je une extrême impatience de me rendre en ce lieu. Hélas ! si ce que je crains est vrai, j'en mourrai.



SCENA SECONDA.

AMARILLI, MIRTILLO, CORO DI NINFE, CORISCA.

AMARILLI.

Ecco la cieca.

MIRTILLO.

Eccola appunto. Ahi vista!

AMARILLI.

Or che si tarda?

MIRTILLO.

Ahi voce, che m'hai punto,
E sanato in un punto!

AMARILLI.

Ove siete? che fate? e tu Lisetta,
Che sì bramavi il gioco della cieca,
Che badi? e tu Corisca ove se' ita?

MIRTILLO.

Or sì, che si può dire,
Ch' Amor è cieco, ed ha bendati gli occhi.

SCENE SECONDE.

AMARILLIS, MIRTIL, COEUR DE NYMPHES, CORISQUE.

AMARILLIS.

VOICI le Colin-maillard.

MIRTIL.

C'est Amarillis ; l'avoir vûe...

AMARILLIS.

Que ne commençons-nous ?

MIRTIL.

L'avoir entendue, m'a en même-temps & blessé & guéri.

AMARILLIS.

Où êtes-vous donc ? Que faites-vous ? Toi, Lisette, qui avois tant d'impatience de jouer Colin-maillard, à quoi t'amuses-tu ? Et toi, Corisque, où es-tu allée ?

MIRTIL.

C'est bien en ce moment que l'on peut dire qu'Amour est aveugle, & qu'il porte un bandeau sur les yeux.

AMARILLI.

Ascoltatemi voi,
Che 'l sentier mi scorgete, e quinci e quindi
Mi tenete per man; come sien giunte
L'altre nostre compagne,
Guidaremi lontan da queste piante,
Ov' è maggior' il vano; e quivi sola
Lasciandomi nel mezzo,
Ite con l'altre in schiera, e tutte insieme
Fatemi cherchio, e s'incominci il gioco.

MIRTILLO.

Ma che sarà di me? fin quì non veggio
Qual mi possa venir da questo gioco
Comodità, che 'l mio desire adempia;
Nè sò veder Corisca,
Ch' è la mia Tramontana. Il Ciel m'aiti.

AMARILLI.

Al fin siete venute? e che pensaste
Di non far altro, che bendarmi gli occhi?
Pazzarelle, che siete. Or cominciamo.

CORO.

Cieco, Amor, non ti cred' io,
» Ma fai cieco 'l desio
» Di chi ti crede:

AMARILLIS.

Ecoutez, vous qui me tenez par les mains, & me guidez par ce sentier, dès que toutes nos compagnes seront assemblées, conduisez-moi loin de ces arbres, dans cet endroit où l'espace est plus grand; & là me laissant seule au milieu, formez toutes ensemble un cercle autour de moi, & commençons le jeu.

MIRTIL.

Mais que deviendrai-je? Je ne vois pas jusqu'à present que ce jeu puisse faire naître aucune occasion favorable à l'accomplissement de mes vœux. Je n'apperçois point ici Corisque: c'est pourtant ma boussole..., Dieux ne m'abandonnez pas.

AMARILLIS.

Êtes-vous enfin toutes assemblées? n'avez-vous donc compté venir ici que pour m'attacher le bandeau sur les yeux? Allons, petites folles, commençons donc.

CHOEUR.

Non, Amour! Je ne te crois pas aveugle, mais je tiens que tu aveugles qui se fie à toi; & que si tu ne vois pas bien, tu

„ Che s'hai pur poca vista, hai minor fede.
Cieco, o nò, mi tenti in vano,
E per girti lontano
Ecco m'allargo;
Che così cieco ancor vedi più d'Argo.
Così cieco m'annodasti,
E cieco m'ingannasti:
Or che vò sciolto,
Se ti credessi più, sarei ben stolto.
Fuggi, e scherza pur, se sai,
Già non farà tu mai,
Che 'n te mi fidi;
Perchè non sai scherzar, se non ancidi.

AMARILLI.

Ma voi giocate troppo largo, e troppo
Vi guardate da rischio.
Fuggir bisogna sì, ma ferir prima.
Toccatemi, accostatevi, che sempre
Non ve n'andrete sciolte.

MIRTILLO.

O sommi Dei, che miro? o dove sono
In Cielo, o 'n Terra? o Cieli!
I vostri eterni giri
Han sì dolce armonia? le vostre stelle
Han sì leggiadri aspetti?

ſais au moins bien tromper. Mais aveugle ou non, en vain tu eſſaies de me ſurprendre; en élargiſſant le cercle, je m'éloigne de toi: avec ce bandeau, tu es plus clair-voïant encore que le ſur-veillant Argus. C'eſt avec ce bandeau ſur les yeux, que tu as ſu m'enchaîner & abuſer de ma confiance. Maintenant que je ſuis libre, je ſerois bien duppe de m'y fier davantage. Tu as beau faire & épuiſer ton art, jamais tu ne m'y ratraperas. On ne joue point impunément avec toi.

AMARILLIS.

Mais vous vous éloignez trop, & vous ne vous expoſez pas aſſez; avant que de fuir, il faut toucher: approchez donc, touchez & nous verrons ſi vous échapperez ſi aiſément.

MIRTIL.

Dieux! que vois-je? ſuis-je au Ciel ou ſur la Terre? vos concerts céleſtes égalent-ils cette harmonie? la lumiere que répandent vos aſtres, égale-t-elle l'éclat qui me frappe?

CORO.

Ma tu, perfido cieco,
Mi chiami a ſcherzar teco,
Ed ecco ſcherzo,
E col piè fuggo, e con la man ti sferzo;
E corro, e ti percoto,
E tu t' aggiri a vuoto:
Ti pungo ad ora ad ora
Nè tu mi prendi ancora;
O cieco Amore,
Perchè libero ho 'l core.

AMARILLI.

In buona fè, Licori,
Ch' i' mi penſai d'averti preſa, e trovo
D'aver preſa una pianta.
Sento ben, che tu ridi.

MIRTILLO.

Deh foſs' io quella pianta!
Or non vegg' io Coriſca
Tra quelle fratte aſcoſa? è deſſa certo:
E non sò che m'accenna,
Che non intendo, e pur m' accenna ancora.

CORO.

Sciolto cor fa piè fugace.
O luſinghier fallace,

CHOEUR.

Eh bien donc, perfide aveugle, tu me défies d'approcher. Soit, j'accepte le défi; mais aussi-tôt je fuis d'un pas leger; je te touche, en vain tu tournes de tous côtés; je t'approche à chaque instant, mais aveugle Amour, tu ne m'attrapperas point, car mon cœur est libre.

AMARILLIS.

En bonne foi, Licoris, je croïois te tenir, mais je n'ai attrappé qu'un arbre: va, va, je t'entends bien rire.

MIRTIL.

Pussai-je être cet arbre!... mais n'est-ce pas Corisque que je vois là cachée entre ces buissons? oui, c'est-elle. Je ne sais ce que veulent dire les signes qu'elle me fait... Je n'y comprends rien... Elle recommence encore.

CHOEUR.

La fuite est facile à qui conserve la liberté du cœur. Tu essaies de nouveau,

Ancor m' alletti
A tuo' vezzi mentiti, a tuoi diletti?
E pur di nuovo i' riedo,
E giro, e fuggo, e fiedo;
E torno, e non mi prendi,
E sempre in van m' attendi,
O cieco Amore;
Perchè libero ho 'l core.

AMARILLI.

O fusti svelta maladetta pianta!
Che per anco ti prendo,
Quantunque un' altra al brancolar mi sembri.
Forse ch' i' non credei d' averti colta
Sicura al varco a questa volta, Elisa.

MIRTILLO.

E pur anco non cessa
D' accennarmi Corisca; è sì sdegnosa,
Che sembra minacciar: vorebbe forse
Che mi mischiassi anch' io tra quelle Ninfe?

AMARILLI.

Dunque giocar debb' io
Tutto oggi con le piante?

CORISCA.

Bisogna pur, che mal mio grado i' parli,

malin joueur, de me ſuprendre par tes agaceries & tes façons trompeuſes. Je m'approche encore, je fuis, je reviens, j'eſquive, je m'offre à toi; mais tu ne me tiens pas. En vain tu me guettes, aveugle Amour, car mon mon cœur eſt libre.

AMARILLIS.

Fuſſes-tu arraché, arbre maudit, que j'attrappe toujours! à juger par ta réſiſtance, tu n'es pourtant pas le même. Peu s'en eſt fallu que je ne cruſſe, Eliſe, t'avoir attrappée cette fois.

MIRTIL.

Coriſque ne ceſſe cependant de me faire des geſtes, elle ſemble être en colere, & me menacer. Ne voudroit-elle pas dire que je devrois me mettre en cercle avec toutes ces Nymphes?

AMARILLIS.

Suis-je donc deſtinée à jouer tout le jour avec les arbres de la forêt?

CORISQUE.

Enfin il faut que malgré moi je ſorte de

Ed esca della buca.
Prendila, da pochissimo; che badi?
Ch' ella ti corra in braccio?
O lasciati almen prendere. Sù dammi
Cotesto dardo, e valle incontra, sciocco.

MIRTILLO.

O come mal s' accorda
L' animo col desìo!
Sì poco ardisce il cor, chè tanto brama?

AMARILLI.

Per questa volta ancor tornisi al gioco:
Che son già stanca, e per mia fè voi siete
Troppo indiscrete a farmi correr tanto.

CORO.

Mira Nume trionfante,
A cui dà il mondo amante
Empio tributo:
Eccol' oggi deriso, oggi battuto,
Siccome ai' rai del Sole
Cieca nottola suole,
Ch' ha mille augei d' intorno,
Che le fan guerra e scorno,
Ed ella picchia
Col becco in vano, e s' erge, e si rannicchia;
Così se' tu beffato,

ma cache, & que je parle. Prends-là donc, poltron, qu'attends-tu ? qu'elle vienne se jetter entre tes bras ? au moins laisse-toi prendre. Donne-moi ton dard, & va au-devant d'elle.

MIRTIL.

Que mon courage est mal d'accord avec mes desirs ! Peut-on être aussi timide, quand on est aussi passionné ?

AMARILLIS.

Je ne veux plus continuer que cette fois à être le Colin-maillard ; je suis déja lasse : & vous n'y songez pas de me faire tant courir.

CHOEUR.

Soïez témoin aujourd'hui de la honte & de la défaite de ce Dieu vainqueur, à qui l'Univers, sottement esclave, paie un ridicule tribut. Amour, on t'attaque de toutes parts, en vain tu essaies de faire résistance ; c'est ainsi que la Chauve-souris, éblouie par les raïons du Soleil, ne voïant point la trouppe d'oiseaux rassemblés autour d'elle pour lui faire la guerre, donne des coups de bec, & n'attrappe que l'air ; elle a beau se redresser

Amore: in ogni lato
Chi 'l tergo, e chi le gote
Ti ſtimola, e percote,
E poco vale,
Perchè ſtendi gli artigli, e batti l'ale.
» Gioco dolce ha pania amara,
» E ben l' impara
» Augel, che vi s' inveſca.
» Non ſa fuggir' Amor chi ſeco treſca.

SCENA TERZA.

AMARILLI, CORISCA, MIRTILLO.

AMARILLI.

Affè t' ho colta, Aglaura.
Tu vuoi fuggir? t'abbraccierò sì ſtretta.

CORISCA.

Certamente ſe contra
Non gliel' aveſſi all' improvviſo ſpinto
Con sì grand' urto, i' faticava in vano
Per far, ch' egli vi giſſe.

AMARILLI.

Tu non parli: ſe' deſſa, o non ſe' deſſa?

ou ſe reſſerrer, c'eſt inutilement que l'oiſeau ouvre ſes ſerres ou bat des aîles : apprenons de l'oiſeau qui ſe prend à la glu, que des amuſemens les plus doux naiſſent les plus grandes amertumes. C'eſt vouloir ſuccomber que de folatrer avec l'Amour & de ne le pas fuir.

SCENE TROISIEME.

AMARILLIS, CORISQUE, MIRTIL.

AMARILLIS.

POUR cette fois, Aglaure, je te tiens ; en vain eſſaies-tu de m'échapper, je te ſerrerai ſi bien...

CORISQUE.

Oui, ſi je ne l'avois pas pouſſé auſſi rudement que j'ai fait, j'aurois inutilement travaillé à le faire prendre.

AMARILLIS.

Quoi, tu ne me dis mot : l'es-tu ? ne l'es-tu pas ?

CORISCA.

Quì ripongo il ſuo dardo, e nel ceſpuglio
Torno per oſſervar ciò, che ne ſegue.

AMARILLI.

Or ti conoſco sì, tu ſe' Coriſca,
Che ſe' sì grande, e ſenza chioma; appunto
Altra che te non volev' io, per darti
Delle pugna a mio ſenno.
Or te queſto, e queſt' altro,
E queſt' anco, e poi queſto: ancor non parli?
Ma ſe tu mi legaſti, anco mi ſciogli,
E fa toſto, cor mio,
Ch' i' vo' poi darti il più ſoave bacio,
Ch' aveſſi mai. Che tardi?
Par, che la man ti tremi? ſe' sì ſtanca?
Mettici i denti, ſe non puoi con l'ugna.
O quanto ſe' melenſa!
Ma laſcia far' a me, che da me ſteſſa
Mi leverò d' impaccio.
Or ve' con quanti nodi
Mi legaſti tu ſtretta;
Se può toccar a te l' eſſer la cieca?
Son pur ecco sbendata: oimè, che veggio!
Laſciami traditor, oimè ſon morta.

CORISQUE.

Mettons ici le dard de Mirtil, & retournons nous cacher derriere le buisson pour observer ce qui se passera.

AMARILLIS.

Oh, je te reconnois maintenant; tu es cette Corisque si grande & sans cheveux; c'est justement toi à qui j'en voulois, pour te donner mille coups à mon aise. Tiens, tiens, voilà encore pour toi: tu ne veux pas parler? mais puisque tu m'as attaché le bandeau sur les yeux, hâte-toi de le dénouer. Dépêche donc, mon petit cœur, je te donnerai le baiser le plus doux que tu aies jamais reçu. Allons donc; mais il semble que tes mains tremblent, mal-adroite, mets-y les dents, si tes mains ne suffisent pas... Laisse-moi donc faire, j'en viendrai bien à bout. Aussi tu as mis nœuds sur nœuds; mais va, si ton tour vient d'être Colin-maillard... Enfin voilà le bandeau ôté. Ciel! Que vois-je?.... Laisse-moi, Traître.... Dieux! je suis perdue.

MIRTILLO.

Stà cheta, anima mia.

AMARILLI.

Lasciami, dico,
Lasciami: così dunque
Si fa forza alle Ninfe? Aglaura, Elisa:
Ah perfide, ove siete?
Lasciami, traditore.

MIRTILLO.

Ecco ti lascio.

AMARILLI.

Quest' è un inganno di Corisca, or togli
Quel, che n' hai guadagnato.

MIRTILLO.

Dove fuggi crudele?
Mira almen la mia morte, ecco mi passo
Con questo dardo il petto.

AMARILLI.

Oimè che fai?

MIRTILLO.

Quel, che forse ti pesa,
Ch' altri faccia per te, Ninfa crudele.

AMARILLI.

Oimè son quasi morta.

MIRTILLO.

E se quest' opra alla tua man si deve,

MIRTIL.

Ne craignez rien, ma chere Amarillis.

AMARILLIS.

Laisse-moi, te dis-je, retire-toi. Fait-on ainsi violence aux Nymphes? Aglaure, Elise: perfides, où êtes-vous? Traitre, retire-toi.

MIRTIL.

Eh bien, je vous obéis.

AMARILLIS.

A cette tromperie je reconnois Corisque. Va, fuis. C'est tout ce que tu auras gagné.

MIRTIL.

Où allez-vous, cruelle? soïez au moins témoin de ma mort; ce dard va me la donner.

AMARILLIS.

Ciel! que faites-vous, Mirtil?

MIRTIL.

Ce que vous m'enviez peut-être, cruelle, le bonheur de faire.

AMARILLIS.

Dieux! je suis aux portes du trépas.

MIRTIL.

Et si cet ouvrage est réservé à vos mains;

Ecco 'l ferro, ecco 'l petto.

AMARILLI.

Ben' il meriteresti; e chi t' ha dato
Cotanto ardir, presontuoso?

MIRTILLO.

Amore.

AMARILLI.

Amor non è cagion d' atto villano.

MIRTILLO.

Dunque in me credi amore,
Poichè discreto fui; che se prendesti
Tu prima me, son' io tanto men degno
D' esser da te di villania notato,
Quanto con sì vezzosa
Commodità d' esser' ardito, e quando
Potei le leggi usar teco d'amore;
Fui però sì discreto,
Che quasi mi scordai d' esser' amante.

AMARILLI.

Non mi rimproverar quel, che fei cieca.

MIRTILLO.

Ah, che tanto più cieco
Son' io di te, quanto più sono amante.

prenez ce dard, frappez, voici mon cœur.

AMARILLIS.

Oui, tu le mériterois bien, téméraire; eh, qui t'a inspiré tant de hardiesse?

MIRTIL.

L'Amour.

AMARILLIS.

L'Amour n'est jamais auteur d'aussi honteuses entreprises.

MIRTIL.

Par ma réserve, jugez de tout mon amour; vous-même m'avez pris, & je mérite d'autant moins les noms que vous me donnez, que dans cette occasion si favorable à ma flamme, & lorsque je pouvois user des droits d'Amant vainqueur, j'ai presque oublié que je l'étois.

AMARILLIS.

Oses-tu m'attribuer ce qui ne fut que l'effet du hasard, dans un moment où je n'avois point l'usage de mes yeux?

MIRTIL.

Ah! je l'ai bien moins que vous, moi sur qui l'Amour a plus d'empire.

AMARILLI.

» Preghi e lusinghe, e non insidie e furti,
» Usa il discreto amante.

MIRTILLO.

Come selvaggia fera,
Cacciata dalla fame,
Esce dal bosco, e 'l peregrino assale;
Tal' io, che sol de' tuoi begli occhi vivo,
Poichè l'amato cibo,
O tua fierezza, o mio destin, mi nega,
Se famelico amante,
Uscendo oggi de' boschi, ov' io sofersi
Digiun misero e lungo,
Quello scampo tentai per mia salute,
Che mi dettò necessità d' amore,
Non incolpar già me, Ninfa crudele;
Te sola pur' incolpa;
Che se co' prieghi sol, come dicesti,
S' ama discretamente, e con lusinghe,
E ciò da me non aspettasti mai;
Tu sola, tu m' hai tolto
Con la durezza tua, con la tua fuga,
L' esser discreto amante.

AMARILLI.

Assai discreto amante esser potevi,

AMARILLIS.

Les prieres & les assiduités sont les seules armes des Amans discrets ; ils n'emploient ni la tromperie ni la surprise.

MIRTIL.

Plus impatient que la bête sauvage affamée, qui sort du bois, & attaque le voïageur, moi, que le seul plaisir de vous voir peut faire vivre, privé par votre inflexibilité, ou par mon malheureux destin, de ce bonheur si précieux, Amant désespéré, j'ai quitté ces bois, & j'ai tenté, pour derniere ressource à mes maux, cette entreprise que l'Amour m'a suggérée dans mon désespoir. Cruelle ! ne m'en rendez point responsable, vous en êtes seule cause. Les pleurs & les assiduités, dites-vous, doivent être les seules armes des Amans discrets ; mais à quoi m'ont-elles servi jusqu'ici ? votre cruauté, votre affectation à me fuir, m'ont forcé à sortir des bornes d'un amour discret.

AMARILLIS.

Il valoit mieux cesser de me suivre,

Lasciando di seguir chi ti fuggiva.
Pur sai, che 'n van mi segui.
Che vuoi da me?

MIRTILLO.

Ch' una sola fiata
Degni almen d'ascoltarmi, anzi ch' io moja.

AMARILLI.

Buon per te, che la grazia,
Prima che l' abbi chiesta, hai ricevuta.
Vattene dunque.

MIRTILLO.

Ah Ninfa,
Quel, che t' ho detto, appena
E' una minuta stilla
Dell' infinito mar del pianto mio.
Deh' se non per pietate,
Almen per tuo diletto, ascolta, cruda,
Di chi si vuol morir, gli ultimi accenti.

AMARILLI.

Per levar te d' errore, e me d'impaccio,
Son contenta d' udirti;
Ma ve' con queste leggi:
Dì poco, e tosto parti, e più non torna.

MIRTILLO.

In troppo picciol fascio,

puisque je t'évitois ; tu le sais, tes poursuites sont vaines. Qu'attends-tu de ma bonté ?

MIRTIL.

Qu'avant que je meure, vous daigniez écouter une seule parole.

AMARILLIS.

N'as-tu pas déja joui de cette faveur avant que de l'avoir demandée ? Ainsi pars.

MIRTIL.

Nymphe, ce que je vous ai dit n'est pas la millieme partie des peines que j'endure. Si ce n'est par pitié, au moins, cruelle, pour votre satisfaction, écoutez les derniers accens d'un Berger qui se voue à la mort.

AMARILLIS.

Pour te desabuser, & me rendre libre, je veux bien encore t'écouter ; mais à condition que tu t'expliqueras en peu de mots, que tu partiras bien-tôt, & que je ne te reverrai plus.

MIRTIL.

Nymphe cruelle ! c'est trop contraindre

Crudelissima Ninfa,
Stringer tu mi comandi
Quell' immenso desìo, che se con altro
Misurar si potesse
Che con pensiero umano,
Appena il capiria ciò, che capire
Puote in pensiero umano.
Ch' i' t' ami, e t' ami più della mia vita;
Se tu no 'l sai, crudele,
Chiedilo a queste selve,
Che te 'l diranno, e te 'l diran con esse
Le fere loro, e i duri sterpi, e i sassi
Di questi alpestri monti,
Ch' i' ho sì spesse volte
Inteneriti al suon de' miei lamenti.
Ma che bisogna far cotanta fede
Dell' amor mio, dov' è bellezza tanta?
Mira quante vaghezze ha 'l Ciel sereno;
Quante la terra, e tutte
Raccogli in picciol giro; indi vedrai
L' alta necessità dell' ardor mio:
E come l'acqua scende, e 'l foco sale
Per sua natura, e l'aria
Vaga, e posa la Terra, e 'l Ciel s'aggira;
Così naturalmente a te s'inchina,
Come a suo bene il mio pensiero, e corre

une passion excessive, dont le cœur seul peut concevoir l'étendue, & qui ne peut avoir d'autre juge. Oui, je vous aime, & plus que ma vie. Cruelle, si vous l'ignorez, interrogez ces forêts, les bêtes sauvages qui y habitent, ces rochers, ces montagnes, ces arbres, que j'ai si souvent attendris par mes lamentables accens. Mais faut-il d'autres garants de mon amour que vos charmes mêmes? Imaginez toutes les beautés qui ornent le Ciel & qui parent la Terre rassemblées en un seul objet: & jugez si j'ai pû me défendre de vous aimer. L'Auteur de la Nature a voulu que le feu s'élevât au-dessus de l'eau, que la terre immobile fût environnée de l'air, & que le firmament eût son cours réglé. Ce n'est pas moins une loi de la nature que mon cœur suive son penchant vers ce qu'il aime, & que mon ame se porte toute entiere vers les appas qu'elle adore. Essaïer de la détourner de l'objet qui lui est cher, ce seroit vouloir confondre le Ciel & la Terre, mêler tous les élémens, & déranger l'ordre de tout cet Univers. Eh,

Alle bellezze amate
Con ogni affetto ſuo l' anima mia.
E chi di traviarla
Dal caro oggetto ſuo forſe penſaſſe,
Prima torcer potria
Dall' uſato cammino, e Cielo, e Terra,
Ed acqua, ed aria, e foco,
E tutto trar dalle ſue ſedi il mondo.
Ma perchè mi comandi,
Ch' io dica poco (ah cruda !)
Poco dirò, s' io dirò ſol ch' io moro.
E men farò morendo,
S' io miro a quel, che del mio ſtrazio brami;
Ma farò quello, oimè, che ſol m' avvanza
Miſeramente amando.
Ma poich' io ſarò morto, anima cruda,
Avrai tu almen pietà delle mie pene ?
Deh bella, e cara, e sì ſoave un tempo
Cagion del viver mio mentre a Dio piacque,
Volgi una volta, volgi
Quelle ſtelle amoroſe,
Come le vidi mai, così tranquille,
E piene di pietà, prima ch' i' moja,
Che 'l morir mi fia dolce;
E dritto è ben, che ſe mi furo un tempo

puiſqu'il faut vous obéir, ce ſera dire peu que de vous annoncer ma mort; me la donner, ne ſera point encore aſſez, puiſque vous ne deſirez que mon ſupplice: ce ſera, à la vérité, faire ce qui ſeul peut ſoulager un Amant au deſeſpoir; mais, après ma mort, votre cruauté vous permettra-t-elle d'accorder à mon deſtin quelques mouvemens de compaſſion? Ah belle Nymphe! à qui j'ai dû, pendant un temps, des jours ſi ſereins & ſi délicieux, tournez une ſeule fois vers moi ces regards qui inſpirent la tendreſſe: qu'adoucis par la pitié, ils me faſſent trouver des charmes même dans la mort; il eſt juſte que ces beaux yeux, dont le feu m'anima, me conduiſent au trépas; que ce regard tendre qui m'ouvrit le chemin du temple de l'Amour, m'ouvre à preſent celui de la mort, & que la même Étoile qui fut l'aurore de mes beaux jours, comme l'Étoile du ſoir, en annonce la fin. Mais quoi! plus inflexible que jamais, vous ne ſentez pas naître en vous le moindre mouvement de compaſſion? mes prieres, loin de vous fléchir, augmentent encore votre

Dolci ſegni di vita, or ſien di morte
Que' begli occhi amoroſi:
E quel ſoave ſguardo,
Che mi ſcorſe ad amare,
Mi ſcorga anco a morire:
E chi fù l'alba mia,
Del mio cadente dì l'eſpero or ſia.
Ma tu più, che mai dura,
Favilla di pietà non ſenti ancora,
Anzi t'innaſpri più, quanto più prego;
Così ſenza parlar dunque m'aſcolti?
A chi parlo, infelice, a un muto marmo!
S'altro non mi vuoi dir; dimmi almen, mori:
E morir mi vedrai.
Queſta è ben, empio Amor, miſeria eſtrema,
Che sì rigida Ninfa,
E del mio fin sì vaga,
Perchè grazia di lei
Non ſia la morte mia, morte mi neghi;
Nè mi riſponda, e l'armi
D'una ſola ſdegnoſa e cruda voce
Sdegni di proferire
Al mio morire.

AMARILLI.

Se dianzi t'aveſs'io

rigueur, & vous ne répondez que par un barbare ſilence. Eſt-ce donc à un marbre froid que je parle ? Dites ſeulement que je meure, & vous ſerez obéie. Eh bien, cruel Amour ! manque-t-il encore quelque choſe à mon malheur ? Une Nymphe inhumaine deſire ma mort, & refuſe cependant d'en prononcer l'arrêt, dans la crainte que je ne le regarde comme une faveur ! Elle dédaigne de me répondre, & ne voudroit pas que mon trépas fût l'ouvrage d'une ſeule de ſes paroles !

AMARILLIS.

En te promettant de t'écouter, ſi je

Promeſſo di riſponderti, ſiccome
D'aſcoltar ti promiſi,
Qualche giuſta cagion di lamentarti
Del mio ſilenzio avreſti.
Tu mi chiami crudele, immaginando,
Che dalla ferità rimproverata
Agevole ti ſia forſe il ritrarmi
Al ſuo contrario affetto.
Nè ſai tu, che l'orecchie
Così non mi luſinga il ſuon di quelle
Da me sì poco meritate, e molto
Meno gradite lodi
Che mi dai di beltà, come mi giova
Il ſentirmi chiamar da te crudele?
» L'eſſer cruda ad ogn' altro
» (Già no 'l nego) è peccato,
» All' amante è virtute;
» Ed è vera oneſtate
» Quella, che 'n bella donna
» Chiami tu feritate.
Ma ſia, come tu vuoi, peccato, e biaſimo
L'eſſer cruda all' amante; or quando mai
Ti fù cruda Amarilli?
Forſe allor, che giuſtizia
Stato ſarebbe il non uſar pietate;
E pur teco l'uſai,

m'étois engagée à te répondre, tu pourrois, avec raison, te plaindre de mon silence. Tu me nommes cruelle, t'imaginant peut-être me rendre sensible par ce reproche. Tu ignores sans doute aussi, que mes oreilles sont moins flattées de ces titres de beauté, & de toutes ces louanges que tu me prodigues & que je mérite peu, que mon cœur n'est satisfait du reproche d'être cruelle. Je l'avoue, traiter tout autre avec dureté, seroit une action répréhensible, mais traiter ainsi Mirtil, c'est vertu ; & ce que tu nommes cruauté, n'est dans le cœur d'une belle Nymphe, que langage de l'honneur. Mais je veux bien que cette rigueur outrée, contre un Berger qui aime, soit un mal : quand donc cette Amarillis te fût-elle si cruelle ? c'étoit peut-être en ce moment où je n'aurois fait que justice en te faisant sentir tout le poids de ma colere. Cependant je voulus bien te dérober à un funeste trépas. Je veux dire, lorsqu'au milieu d'une troupe de nobles & chastes Nymphes, habillé comme elles, & cachant sous les apparences

Tanto ch' a dura morte i' ti ſottraſſi ?
Io dico allor, che tu fra nobil coro
Di vergini pudiche
Libidinoſo amante,
Sotto abito mentito di donzella,
Ti meſcolaſti, e i puri ſcherzi altrui
Contaminando, ardiſti
Miſchiar tra finti ed innocenti baci,
Baci impuri, e laſcivi,
Che la memoria ancor ſe ne vergogna.
Ma ſallo il Ciel, ch' allor non ti conobbi;
E che poi conoſciuto,
Sdegno n' ebbi, e ſerbai
Dalle laſcivie tue l' animo intatto,
Nè laſciai che correſſe
L'amoroſo veneno al cor pudico;
Ch' al fin non violaſti
Se non la ſommità di queſte labbra.
» Bocca baciata a forza,
» Se 'l bacio ſputa, ogni vergogna ammorza.
Ma dimmi tu, qual frutto avreſti allora
Dal temerario tuo furto raccolto,
Se t' aveſs' io ſcoperto a quelle Ninfe ?
Non fù sù l'Ebro mai
Sì fieramente lacerato, e morto

d'une modeſtie reſpectable, un cœur rempli d'infames projets, tu vins ſouiller, par une entrepriſe téméraire, la pureté de nos jeux, & joindre de criminels baiſers à d'innocens embraſſemens : le ſouvenir ſeul m'en fait rougir encore. Mais le Ciel m'eſt témoin qu'alors je ne te connus point ; que depuis j'en reſſentis un vif courroux ; que mon ame fut innocente de ton crime ; que le poiſon de l'amour ne pénétra point juſqu'à mon chaſte cœur ; & que le bord ſeul de ces levres eut part à ton coupable baiſer : mais un baiſer reçu ne donne pas atteinte à l'honneur quand la ſurpriſe l'obtient, & que le cœur ne le rend point. Or, dis moi, quel auroit été le fruit de ce téméraire attentat, ſi je t'euſſe dénoncé aux Nymphes mes compagnes ? Oui, ſans le ſecours de ma pitié, tu aurois eu le même deſtin qu'Orphée, lorſque les Filles de Thrace le mirent cruellement à mort, ſur les bords de l'Hebre ; c'eſt donc là ce que tu nommes cruauté ? Mais je le vois, elle n'a pas encore été por-

Dalle donne di Tracia, il Tracio Orfeo;
Come stato da loro
Saresti tu, se non ti dava aita
La pietà di colei, che cruda or chiami:
Ma non è cruda già quanto bisogna;
Che se cotanto ardisci,
Quando ti son crudele,
Che faresti tu poi,
Se pietosa ti fussi?
Quella sana pietà, che dar potei,
Quella t' ho dato: in altro modo è vano
Che tu la chiedi, o speri.
» Che pietate amorosa
» Mal si dà per colei,
» Che per se non la trova,
» Poichè l' ha data altrui.
Ama l' onestà mia, s' amante sei,
Ama la mia salute, ama la vita.
Troppo lungi se' tu da quel, che brami;
Il proibisce il Ciel, la Terra il guarda,
E 'l vendica la morte;
Ma più d' ogn' altro, e con più saldo scudo
L' onestate il difende.
» Che sdegna alma ben nata
» Più fido guardatore

tée assez loin, puisqu'elle n'a pu arrêter le cours de tes entreprises. Que n'aurois-tu donc pas osé, si je t'avois traité moins sévèrement ? Tu as éprouvé toute l'humanité que mon devoir souffroit que j'exerçasse envers toi ; ne demande & n'espere point d'autres sentimens. La Loi tyrannique que les Dieux imposent à mon cœur, me permet-elle d'être moins rigoureuse ? Mais si tu m'aimes véritablement, chérit ma gloire, chérit la conservation de mes jours. Tes vœux sont chimériques ; les volontés du Ciel & les intérêts de la Terre s'y opposent : la mort en seroit le prix, mais mon honneur y est encore un bien plus fort obstacle. Les ames bien nées ne veulent point d'autre défenseur, & n'en peuvent avoir de plus assuré. Rends-toi donc, Mirtil, au calme & à la tranquillité, cesse de me persécuter, éloigne-toi de ces lieux ; & si tu es sage, conserve tes jours : une grande ame ne cherche point dans la mort le remede à la douleur qui la presse. Mais résister à son propre penchant, quand il

» Aver del proprio onore. Or datti pace
Dunque Mirtillo, e guerra
Non fare a me: fuggi lontano, e vivi
» Se saggio se'; ch' abbandonar la vita
» Per soverchio dolore,
» Non è atto, o pensiero
» Di magnanimo core.
» Ed è vera virtute
» Il sapersi astener da quel che piace;
» Se quel che piace, offende.

MIRTILLO.

» Non è in man di chi perde
» L' anima il non morire.

AMARILLI.

Chi s' arma di virtù, vince ogn' affetto.

MIRTILLO.

Virtù non vince, ove trionfa amore.

AMARILLI.

Chi non può quel che vuol, quel che può voglia.

MIRTILLO.

Necessità d'amor legge non have.

AMARILLI.

La lontananza ogni gran piaga salda.

ne peut être innocent, c'eſt là le digne effort d'un vrai courage.

MIRTIL.

Le corps peut-il exiſter ſéparé de l'ame qui lui y eſt unie?

AMARILLIS.

Qui s'arme de vertu, triomphe de toutes les paſſions.

MIRTIL.

La vertu ne triomphe pas où l'amour domine.

AMARILLIS.

La raiſon, loin d'être l'eſclave de nos deſirs, doit toujours en être la regle.

MIRTIL.

L'amour ne connoit point ſon joug, & ne ſouffre point de contrainte.

AMARILLIS.

L'éloignement eſt le ſeul remede à ſes bleſſures.

MIRTILLO.

Quel, che nel cor si porta, in van si
fugge.

AMARILLI.

Scaccierà vecchio amor novo desio.

MIRTILLO.

Si s' un' altr' alma, e un' altro core avessi.

AMARILLI.

Consuma il tempo finalmente amore.

MIRTILLO.

Ma prima il crudo amor l' alma consuma.

AMARILLI.

Così dunque il tuo mal non ha rimedio?

MIRTILLO.

Non ha rimedio alcun, se non la morte.

AMARILLI.

La morte! Or tu m' ascolta, e fa, che
legge
Ti sian queste parole: ancorch' i' sappia,
» Che 'l morir degli amanti è più tost' uso
» D' innamorata lingua, che desio
D' animo in ciò deliberato, e fermo;
Pur se talento mai

MIRTIL.

Le remede eſt inutile, quand on les porte par-tout.

AMARILLIS.

Quelque nouvelle paſſion ſuccédera à celle qui t'occupe.

MIRTIL.

Oui, ſi j'avois une autre ame, un autre cœur.

AMARILLIS.

Avec le temps s'éteignent les feux que l'Amour allume.

MIRTIL.

Mais en attendant, l'Amant périt.

AMARILLIS.

Ainſi donc tes maux ſont ſans remede?

MIRTIL.

La mort eſt le ſeul.

AMARILLIS.

La mort! Or écoute, Mirtil, & que ces paroles reſtent comme une loi, gravées dans ton cœur. Je ſais que communément une vive paſſion emprunte ce langage que le cœur même dément; mais ſache auſſi que ſi jamais tu concevois un pareil deſſein, ſache, dis-je, que le coup

E sì ſtrano, e sì folle a te veniſſe,
Sappi che la tua morte,
Non men della mia fama,
Che della vita tua morte ſarebbe.
Vivi dunque, ſe m'ami;
Vattene, e da quì innanzi avrò per chiaro
Segno, che tu ſii ſaggio,
Se con ogni tuo ingegno
Ti guarderai di capitarmi innanzi.

MIRTILLO.

O ſentenza crudele!
Come viver poſs' io
Senza la vita? o come
Dar fin ſenza la morte al mio tormento?

AMARILLI.

Orsù, Mirtillo, è tempo
Che tu ten' vada; e troppo lungamente
Hai dimorato ancora.
Partiti, e ti conſola,
Ch' infinita è la ſchiera
Degl' infelici amanti.
Vive ben altri in pianti,
» Siccome tu Mirtillo: ogni ferita
» Ha ſeco il ſuo dolore;
Nè ſe' tu ſolo a lagrimar d'amore.

qui

qui te feroit périr, donneroit à ma réputation une atteinte mortelle. Conſerve donc tes jours, ſi tu m'aimes, éloigne-toi de ces lieux : je jugerai de ta diſcrétion par le ſoin que tu prendras de m'éviter déſormais.

MIRTIL.

Sentence barbare ! Puis-je conſerver une vie que vous m'ôtez ? & puis-je ſans mourir, mettre fin à mes tourmens ?

AMARILLIS.

Mirtil, il faut enfin que tu te retires ; il y a déja trop de temps que tu reſtes ici ; pars, & pour te conſoler, ſonge que le nombre des Amans malheureux eſt infini. Bien d'autres que toi vivent dans les gémiſſemens ; chaque bleſſure porte ſa douleur avec elle, & tu n'es pas le ſeul à qui l'amour coûte des larmes.

MIRTILLO.

Misero in frà gli amanti
Già solo non son' io, ma son ben solo
Miserabile esempio,
E de' vivi, e de' morti, non potendo
Nè viver, nè morire.

AMARILLI.

Orsù partiti omai.

MIRTILLO.

Ah dolente partita!
Ah fin della mia vita!
Da te parto, e non moro! e pur' i' provo
La pena della morte:
E sento nel partire
Un vivace morire,
Che dà vita al dolore,
Per far che moja immortalmente il core.

SCENA QUARTA.

AMARILLI.

O Mirtillo, Mirtillo, anima mia,
Se vedessi quì dentro,
Come stà il cor di questa

MIRTIL.

Je puis bien n'être pas le ſeul Amant malheureux ; mais certes, je ſuis le ſeul exemple, en toute la nature, d'un malheureux, à qui l'on ôte la vie ſans lui permettre de mourir.

AMARILLIS.

Enfin, Mirtil, pars.

MIRTIL.

Cruelle ſéparation, qui m'arrache le cœur! Je vous quitte, & ne puis terminer le cours de ma triſte vie ! Je ne reſſens donc les horreurs de la mort que pour prolonger mes tourmens, & mourir toujours, ſans ceſſer de vivre.

SCENE QUATRIEME.

AMARILLIS.

HÉLAS ! Berger trop charmant, que ne peux-tu lire dans le fond de ce cœur que tu crois inſenſible ? Bien-tôt déſabuſé

Che chiami crudelissima Amarilli,
Sò ben che tu di lei
Quella pietà, che da lei chiedi, avresti.
O anime in amor troppo infelici!
Che giova a te, cor mio, l' esser' amato?
Che giova a me l'aver sì caro amante?
Perchè, crudo destino,
Ne disunisci tu, s' Amor ne strigne?
E tu perchè ne strigni,
Se ne parte il destin, perfido Amore?
O fortunate voi fere selvagge,
A cui l' alma natura
Non diè legge in amar, se non d' amore!
Legge umana inumana,
Che dai per pena dell' amar la morte!
„ Se 'l peccar' è sì dolce,
„ E 'l non peccar sì necessario; o troppo
„ Imperfetta natura,
„ Che repugni alla legge!
„ O troppo dura legge,
„ Che la natura offendi!
„ Ma che? poco ama altrui, chi 'l morir teme.
Piacesse pur' al Ciel, Mirtillo mio,
Che sol pena al peccar fosse la morte.
Santissima onestà, che sola sei

de ton erreur, tu trouverois Amarillis plus digne de ta pitié que des reproches dont tu viens de l'accabler. O nœuds trop mal assortis ! Inutile tendresse ! C'est en vain que mon cœur t'adore ; c'est en vain, mon cher Mirtil, que tu brûles des mêmes feux. Cruels destins ! pourquoi vous armer contre des chaînes que l'Amour a pris soin de former ? & toi, Dieu barbare, pourquoi unir deux cœurs qui n'étoient pas faits l'un pour l'autre ? Que vous êtes heureux, sauvages Habitans des forêts ! La nature propice, en vous formant, vous a permis de suivre les mouvemens qu'elle vous inspire, & rien ne combat le penchant qu'elle vous donne ; mais qu'elle est inhumaine cette loi qui parmi nous punit l'amour par la mort ! Puisque le crime a tant d'attraits, & que la résistance au penchant qui nous y porte est si nécessaire : hélas ! la nature devoit nous former moins foibles, si la loi devoit être si severe ; ou la loi moins barbare devoit mieux ménager notre foiblesse ! Mais est-ce aimer assez que de craindre la rigueur des peines ? Plût au

D'alma ben nata inviolabil nume;
Quest' amorosa voglia,
Che svenata ho col ferro
Del tuo santo rigor, qual' innocente
Vittima a te consacro.
E tu Mirtillo, anima mia, perdona
A chi t'è cruda sol, dove pietosa
Esser non può: perdona a questa solo
Ne' detti, e nel sembiante
Rigida tua nemica; ma nel core
Pietosissima amante.
E se pur hai desìo di vendicarti,
Deh qual vendetta aver puoi tu maggiore
Del tuo proprio dolore?
Che se tu sei 'l cor mio,
Come se' pur malgrado
Del Cielo e della Terra,
Qualor piangi, e sospiri,
Quelle lagrime tue sono il mio sangue;
Quei sospiri il mio spirto; e quelle pene,
E quel dolor che senti,
Son miei, non tuoi tormenti.

Ciel, mon cher Mirtil, que mon cœur n'eût point d'autre ennemi à combattre! Mais vous, ſainte loi de l'honneur, vous à qui les ames bien nées ſe doivent toutes entieres, recevez le ſacrifice qu'une Nymphe innocente fait à votre juſte ſévérité: vous triompherez de la nature & de ma paſſion. Excuſe, cher Mirtil, une rigueur néceſſaire; je ne puis te montrer de pitié. En faveur d'un cœur qui t'aime & qui te plaint, pardonne les apparences d'une dureté & d'une cruauté feintes. Eh! s'il te faut une vengeance, tes propres tourmens ne te vengent-ils pas aſſez! Puiſque mon cœur, malgré les arrêts des deſtins & la volonté des hommes, ne reconnoît point d'autre vainqueur que toi, n'en doute point, les larmes que tu verſes ſont mon ſang, ces ſoupirs que ton déſeſpoir t'arrache, c'eſt mon ame qui les forme, & c'eſt de mes propres tourmens, bien plus que des tiens, que ton triſte cœur reſſent l'atteinte mortelle.

AMARILLI.

E ben m'avveggio, (ahi lassa!)
» Che troppo angusto vaso è debil core
» A traboccante amore.

CORISCA.

O cruda al tuo Mirtillo,
E più cruda a te stessa!

AMARILLI.

» Non è fierezza quella,
» Che nasce da pietate.

CORISCA.

» Acconito, e cicuta
» Nascer da salutifera radice
» Non si vide giammai:
Che differenza fai,
Da crudeltà, ch' offende,
A pietà, che non giova?

AMARILLI.

Oimè Corisca!

CORISCA.

Il sospirar, sorella,
E' debolezza, e vanità di core;
E proprio è delle femmine da poco.

AMARILLI.

Non sarei più crudele,

AMARILLIS.

Hélas ! je ſens bien que comme un vaſe trop petit pour la liqueur qu'on y veut dépoſer, le cœur ne peut renfermer un amour exceſſif.

CORISQUE.

Tu exerces trop de rigueurs contre Mirtil, & contre toi-même.

AMARILLIS.

Les effets de la pitié ne ſont rien moins que cruauté.

CORISQUE.

Jamais l'on n'a vû de racines ſalutaires produire l'aconit ni la cigüe ; mais quelle différence mets-tu entre la rigueur qui porte au deſeſpoir , & une pitié , dont on ne ſuit pas les mouvemens ?

AMARILLIS.

Hélas ! Coriſque.

CORISQUE.

Vois-tu, mon enfant ? ſoupirer eſt le partage des ames foibles & vaincues par la paſſion ; c'eſt être femme & ſans courage.

AMARILLIS.

Mais n'y auroit-il pas plus de cruauté à

Se 'n lui nudrissi amor senza speranza?
Il fuggirlo è pur segno,
Ch' i' ho compassione
Del suo male, e del mio.

CORISCA.

Perchè senza speranza?

AMARILLI.

Non sai tu, che promessa a Silvio sono?
Non sai tu, che la legge
Condanna a morte ogni donzella, ch' aggia
Violata la fede?

CORISCA.

O semplicetta! ed altro non t' arresta?
Qual' è tra noi più antica
La legge di Diana, o pur d'Amore?
» Questa ne' nostri petti
» Nasce, Amarilli, e con l'età s'avvanza;
» Nè s'apprende, o s' insegna,
» Ma negli umani cori,
» Senza maestro, la natura stessa
» Di propria man l' imprime;
» E dov' ella comanda,
» Ubbidisce anco il Ciel, non che la Terra.

AMARILLI.

E pur se questa legge
Mi togliesse la vita,
Quella d'Amor non mi darebbe aita.

entretenir un amour au fonds chimérique ? Et quand je le condamne à ne me plus voir, n'eſt-ce pas lui dire aſſez combien je plains ſes tourmens, & lui avouer tous les miens.

CORISQUE.

Eh pourquoi donc un amour chimérique ?

AMARILLIS.

Ne ſais-tu pas que je ſuis promiſe à Silvio, & que la loi condamne à mourir toute fille qui aura manqué à la foi promiſe.

CORISQUE.

Pauvre dupe ! Quoi, c'eſt-là tout ce qui t'arrête ? Dis-moi, qu'elle eſt la plus ancienne parmi nous, de la Loi de Diane ou de celle de l'Amour ? Celle-çi, Amarillis, naît & croît avec nous ; elle ne s'apprend d'aucun Maître ; la nature a pris ſoin de la graver elle-même dans nos cœurs ; & par-tout où la nature parle, il faut que le Ciel & la Terre lui obéiſſent.

AMARILLIS.

Mais s'il me faut mourir en vertu de la loi de Diane, inutilement je reclamerai celle de l'Amour.

CORISCA.

Tu ſe' troppo guardinga : ſe cotali
Foſſer tutte le donne,
E cotali riſpetti aveſſer tutte,
Buon tempo addio : ſoggette a queſta pena
Stimo le poco pratiche, Amarilli ;
Per quelle, che ſon ſagge,
Non è fatta la legge.
Se tutte le colpevoli uccideſſe,
Credimi, ſenza donne
Reſterebbe il paeſe ; e ſe le ſchiocche
V' inciampano, è ben dritto
Che 'l rubar ſia vietato
A chi leggiadramente
Non sà celare il furto :
» Ch' altro al fin l' oneſtate
» Non è, che un' arte di parere oneſta :
Creda ognun' a ſuo modo, io così credo.

AMARILLI.

Queſte ſon vanità, Coriſca mia.
» Gran ſenno è laſciar toſto
» Quel, che non può tenerſi.

CORISCA.

E chi te 'l vieta ſciocca ?
» Troppo breve è la vita

CORISQUE.

Oh que tu es ſcrupuleuſe ! ſi toutes les femmes te reſſembloient, & ſi elles y regardoient d'auſſi près que toi, il n'y auroit plus de plaiſirs au monde. Il n'y a de ſujettes à cette loi que les femmes mal-habiles. Elle n'eſt point faite pour celles qui ſont un peu aviſées & qui ſavent ſe conduire. Si toutes celles qui y contreviennent mouroient, crois-moi, nous ſerions réduites à une triſte ſolitude ; & ſi les mal-habiles ſeulement y ſont priſes, il eſt raiſonnable que l'infraction de la loi ne ſoit punie, que lorſqu'elle n'eſt pas adroitement déguiſée. Car, après tout, ce que l'on appelle parmi nous l'honneur, n'eſt autre choſe qu'un nom attaché à l'art de compoſer l'extérieur. Chacun croira ſur cela ce qu'il voudra ; pour moi voilà ma religion.

AMARILLIS.

Vains propos, ma chere Coriſque : il y a toujours de la ſageſſe à ſe détacher ſoi-même de ce qu'on ne peut poſſéder.

CORISQUE.

Eh pourquoi non, innocente ? Va, la vie eſt trop courte pour la conſacrer à un

» Di trapaſſarla con un ſol' amore.
» Troppo gli uomini, avari
» (O ſia difetto, o pur fierezza loro)
» Ci ſon delle lor grazie.
» E ſai ? tanto ſiam care,
» Tanto gradite altrui, quanto ſiam freſche;
» Levaci la beltà, la giovinezza,
» Come albergi di pecchie
» Reſtiamo ſenza favi, e ſenza mele
» Negletti aridi tronchi.
Laſcia gracchiar' agli uomini, Amarilli:
Però ch' eſſi non ſanno,
Nè ſentono i diſaggi delle donne:
E troppo differente
Dalla condizion dell' uomo è quella
Della miſera donna.
» Quanto più invecchia l' uomo,
» Diventa più perfetto,
» E ſe perde bellezza, acquiſta ſenno.
» Ma in noi con la beltate,
» E con la gioventù, da cui sì ſpeſſo
» Il viril ſenno, e la poſſanza è vinta,
» Manca ogni noſtro ben; nè ſi può dire,
» Nè penſar la più ſozza
» Coſa, nè la più vil di donna vecchia.
Or prima che tu giunga

ſeul

ſeul attachement. Les hommes, ſoit défaut naturel, ſoit fierté affectée, ſont trop avares de leurs faveurs. Ils nous aiment auſſi long-temps que nous ſommes en âge de fraîcheur & en état de plaire. Ceſſons-nous d'être belles & jeunes, nous ſommes alors abandonnées comme des ruches ſans miel, comme des arbres morts & ſans ſeve. Laiſſe dire les hommes, Amarillis, ils ne connoiſſent pas encore tous nos déſavantages. Le ſort des femmes eſt bien différent du leur. Dans les hommes, les perfections augmentent avec l'âge; chez eux, le brillant de la jeuneſſe ſe paſſe-t-il, le jugement prend la place. Mais nous, nous ceſſons d'être maîtreſſes, & nous perdons tout, dès que nous perdons les graces de la beauté & de la jeuneſſe, qui peu auparavant nous procuroient un triomphe certain ſur les hommes les plus ſenſés. Enfin on ne peut dire ni imaginer rien de ſi miſérable ni de ſi mépriſé qu'une vieille femme. Avant donc que tu parviennes à cet état déplorable, où nous arrivons toutes, connois tout ce que tu vaux, ne laiſſe point paſſer infructueuſe-

A questa nostra universal miseria,
Conosci i pregi tuoi:
Se t' è la vita destra
Non l' usar a sinistra.
Che varrebbe al leone
La sua ferocità, se non l'usasse?
Che gioverebbe all' uomo
L' ingegno suo, se non l'usasse a tempo?
Così noi la bellezza,
Ch' è virtù nostra così propria, come
La forza del leone,
E l' ingegno dell' uomo,
Usiam, mentre l' abbiamo.
Godiam, sorella mia,
» Godiam, che 'l tempo vola: e posson gli anni
» Ben ristorare i danni
» Della passata lor fredda vecchiezza;
» Ma s' in noi giovinezza
» Una volta si perde,
» Mai più non si riverde:
» Ed a canuto, e livido sembiante
» Può ben tornare Amor, ma non amante.

AMARILLI.

Tu, come credo, in questa guisa parli
Per tentarmi, Corisca,

ment un temps de la vie où tout est favorable. A quoi serviroit au lion la force que la nature lui donne, s'il n'en faisoit usage? Quel avantage l'esprit donneroit-il à l'homme, si dans les occasions il laissoit ce talent inutile? Il en est de même de la beauté; c'est un appanage qui nous est propre, comme la force au lion & l'esprit à l'homme, profitons-en pendant que nous le pouvons. Le temps vole, ne le perdons pas: les hommes trouvent bien de quoi réparer les désagrémens de la froide vieillesse; mais chez nous, la jeunesse une fois passée, rien ne nous en dédommage, & c'est un mal sans retour. Une blanche & livide vieillesse peut bien ne nous pas garantir d'aimer, mais elle nous assure bien que nous ne ferons point de passion.

AMARILLIS.

Ah! Corisque, tout ce que tu me dis là est moins ton véritable sentiment, qu'un

Più tosto, che per dir quel che ne senti;
E però sii pur certa,
Che se tu non mi mostri agevol modo,
E sopra tutto onesto,
Di fuggir queste a me nemiche nozze;
Ho fatto irrevocabile pensiero
Di più tosto morir, che macchiar mai
L'onestà mia, Corisca.

CORISCA.

Non ho veduto mai la più ostinata
Femmina di costei.
Poichè questo conchiudi, eccomi pronta.
Dimmi un poco, Amarilli,
Credi tu forse, che 'l tuo Silvio sia
Tanto di fede amico,
Quanto tu d'onestate?

AMARILLI.

Tu mi farai ben ridere: di fede
Amico Silvio? E come?
S'è nemico d'amore?

CORISCA.

Silvio d'Amor nemico? O semplicetta!
Tu no 'l conosci, e' sà far' e tacere.
Ti sò dir' io, quest' anime sì schife eh?
Non ti fidar di loro.
„ Non è furto d'amor tanto sicuro,

artifice pour ſonder mon cœur ; mais n'importe, je te dirai que ſi tu ne me ſuggeres pas un moïen facile, mais ſur-tout un moïen honnête d'éviter ce mariage, je ſuis résolue à mourir plûtôt que de donner la moindre atteinte à mon honneur.

CORISQUE.

Je n'en ai pas vu une en ma vie auſſi obſtinée. Eh bien, puiſque telle eſt ta réſolution, je veux te ſervir ; dis-moi, Amarillis, crois-tu que ton Silvio, à qui tu veux être ſi fidelle, le ſoit autant que tu es ſcrupuleuſe ?

AMARILLIS.

Tu me fais rire, Coriſque, Silvio fidele ! Eh comment le pourroit-il être ? il déteſte l'amour.

CORISQUE.

Silvio, lui.... Pauvre dupe, tu ne le connois pas, il n'a que l'art de ſe maſquer, & il n'eſt pas ſi farouche que tu le crois. Je te dirai, deffie-toi de ces ames ſi hautaines en apparence & ſi diſſimulées, les

» Nè di tanta finezza
» Quanto quel, che s'asconde
Sotto 'l vel d'onestate.
Ama dunque il tuo Silvio,
Ma non già te, sorella.

AMARILLI.

E quale è questa Dea
(Che certo esser non può donna mortale)
Che l'ha d'amore acceso?

CORISCA.

Nè Dea, nè anco Ninfa.

AMARILLI.

Oh, che mi narri!

CORISCA.

Conosci tu la mia Lisetta?

AMARILLI.

Quale?
Lisetta tua, la pecoraja?

CORISCA.

Quella.

AMARILLI.

Dì tu 'l vero, Corisca?

CORISCA.

Questa è dessa,
Questa è l'anima sua.

victoires qu'on remporte en amour n'ont jamais tant d'attraits, & ne sont jamais plus assurées que quand elles sont déguisées sous d'honnêtes apparences. Silvio, je te le dis, est sensible, mais ce n'est pas pour toi, ma chere enfant.

AMARILLIS.

Quelle est donc cette Déesse ? car certes une mortelle n'a pû triompher de son insensibilité.

CORISQUE.

Ce n'est pas une Déesse, pas même une Nymphe.

AMARILLIS.

Que me dis-tu là !

CORISQUE.

Connois-tu cette Lisette ?

AMARILLIS.

Celle qui prend soin de ton troupeau?

CORISQUE.

Elle-même.

AMARILLIS.

Dis-tu vrai, Corisque ?

CORISQUE.

Oui, c'est elle-même qu'il adore.

AMARILLI.

Or vedi, se lo schifo
S' è d' un leggiadro amor ben provveduto.

CORISCA.

E sai come ne spasima, e ne more?
Ogni giorno s' infinge
D' ire alla caccia.

AMARILLI.

Ogni mattina appunto,
Sento sù l' alba il maladetto corno.

CORISCA.

E sù 'l fitto meriggio,
Mentre che gli altri sono
Più fervidi nell' opra, ed egli allotta
Da' compagni s'invola, e vien soletto
Per via non trita al mio giardino, ov' ella,
Tra le fessure d' una siepe ombrosa,
Che 'l giardin chiude, i suoi sospiri ardenti,
I suoi preghi amorosi ascolta, e poi
A me gli narra, e ride. Or odi quello,
Che pensato ho di fare, anzi ho già fatto
Per tuo servigio. Io credo ben, che sappi
Che la medesma legge, che comanda
Alla donna il servar fede al suo sposo,
Ha comandato ancor, che ritrovando

AMARILLIS.

Voilà de dignes amours pour un cœur si fier !

CORISQUE.

Il en est hors de lui-même, il meurt de tendresse ; tous les jours il fait mine d'aller à la chasse...

AMARILLIS.

Précisément, tous les matins, j'entends dès le point du jour son maudit Cors-de-chasse qui m'éveille.

CORISQUE.

Et à midi, lorsque chacun est le plus animé de l'ardeur de la chasse, il s'échappe adroitement, & par un sentier peu fréquenté, il vient seul à mon jardin, où Lisette, à travers les ouvertures d'une épaisse haie qui clôt le jardin, écoute ses tendres soupirs & ses instances passionnées : ensuite elle me fait confidence du tout, & s'en mocque. Or voici ce que j'ai projetté pour te servir, & l'affaire est même déja entamée. Tu sais, à ce que je crois, que la même loi qui veut que la femme garde la foi promise, ordonne aussi que si le mari futur est surpris

Ella il ſuo ſpoſo in atto di perfidia,
Poſſa, mal grado de' parenti ſuoi,
Negar d' eſſergli ſpoſa, e d'altro amante
Oneſtamente provvederſi.

A M A R I L L I.

Queſto
Sò molto bene, ed anco alcun' eſempio
Veduto n'ho. Leucippe a Ligurino,
Egle a Licori, ed a Turingo Armilla,
Trovati ſenza fè, la data fede
Ricoveraron tutte.

C O R I S C A.

Or tu m' aſcolta.
Liſetta mia, così da me avvertita,
Ha col fanciullo amante, e poco cauto,
D' eſſere in quello ſpeco oggi con lui
Ordine dato; ond' egli è 'l più contento
Garzon, che viva, e ſol n'attende l'ora.
Quivi vo' che tu 'l colga: io sarò teco
Per teſtimon del tutto; che ſenz' eſſo
Vana ſarebbe l'opra; e così ſciolta
Sarai ſenza periglio, e con tuo onore,
E con onor del Padre tuo, da queſto
Si nojoſo legame.

A M A R I L L I.

O quanto bene

en manquement de foi, la femme, malgré ses parens, peut refuser d'accomplir le mariage, & choisir sans scrupule un autre époux.

AMARILLIS.

Je le sais : j'ai vu ainsi Leucipe promise à Ligurin, Églé à Licoras, Armille à Turinge, qui toutes trois recouvrerent leur liberté par les preuves de l'infidélité de leurs époux futurs.

CORISQUE.

Oh.... Lisette, que j'ai bien instruite, a donné rendez-vous pour aujourd'hui, dans cet antre que tu vois, à son jeune étourdi d'amant; il se croit déja le plus heureux homme du monde, & n'attend que le moment du rendez-vous. C'est-là qu'il faut le surprendre; je serai avec toi pour être témoin de tout, car sans cela tout cet arrangement seroit inutile; ainsi sans risque & sans deshonneur pour toi, ni pour ton Pere, tu seras libre de ce fâcheux engagement.

AMARILLIS.

Ah l'heureuse pensée, ma chere Corisque!

Hai pensato Corisca! Or che ci resta?

CORISCA.

Quel ch'ora intenderai: tu bene osserva
Le mie parole. A mezzo dello speco,
Ch' è di forma assai lunga, e poco larga,
Sullà man dritta è nel cavato sasso
Una, non sò ben dir, se fatta sia
O per natura, o per industria umana,
Picciola cavernetta, e d' ogn' intorno,
Tutta vestita d'edera tenace;
A cui dà lume un picciolo pertugio,
Che d'alto s'apre, assai grato ricetto,
Ed a furti d'amor commodo molto.
Or tu, gli amanti prevenendo, quivi
Fà che t' asconda, e 'l venir loro attendi.
Invierò la mia Lisetta in tanto;
Poi le vestigia di lontan seguendo
Di Silvio, come pria sceso nell' antro
Vedrollo, entrando anch' io subitamente,
Il prenderò, perchè non fugga, e 'nsieme
Farò, che così seco ho divisato,
Con Lisetta grandissimi rumori;
A quali tosto accorrerai tu ancora,
E secondo 'l costume eseguirai
Contra Silvio la legge; e poi n'andremo
Ambedue con Lisetta al Sacerdote,

maintenant que reste-t-il à faire encore ?

CORISQUE.

Tu vas le savoir ; mais écoute bien attentivement ce que je vais te dire. Au milieu de cet antre, long & assez étroit, il y a sur la droite une petite grotte taillée dans le roc vif : je ne sais si c'est l'ouvrage de la nature, ou si elle a été faite de main d'homme ; elle est toute entourée de lierre, & n'a de jour que par une petite ouverture qui se trouve par dessus ; elle forme une retraite agréable, & un asyle favorable aux larcins d'amour. Tu t'y rendras avant l'heure du rendez-vous, tu t'y cacheras, & y attendras les deux Amans : cependant j'enverrai Lisette ; & suivant de loin Silvio, dès que je le verrai entré, je m'y rendrai aussi-tôt, je l'y attraperai, & le tiendrai de façon qu'il ne m'échappe point ; je ferai en même-temps avec Lisette, comme j'en suis convenue avec elle, un grand bruit, auquel tu accourras aussi : moïennant ce stratagême, tu seras en état de faire valoir la loi contre Silvio ; nous irons ensuite toutes deux, avec Lisette, trouver le Grand-prêtre, devant lequel

E così il marital nodo sciorrai.

AMARILLI.

Dinanzi al Padre suo ?

CORISCA.

Ch' importa questo ?
Pensi tu, che Montano il suo privato
Commodo debba al pubblico anteporre?
Ed al sacro il profano ?

AMARILLI.

Or dunque gli occhi
Chiudendo, o fedelissima mia scorta,
A te reggermi lascio.

CORISCA.

Ma non tardar, entra ben mio.

AMARILLI.

Vo' prima
Girmene al tempio a venerar gli Dei;
» Che fortunato fin non può sortire,
» Se non la scorge il Ciel, mortale impresa.

CORISCA.

» Ogni loco, Amarilli, è degno tempio
» Di ben devoto core.
Perderai troppo tempo.

tu rompras les nœuds de ton hymen.

AMARILLIS.

Mais songes-tu que le Grand-Prêtre est son Pere ?

CORISQUE.

Qu'importe ? crois-tu qu'il préfere l'intérêt de sa famille à celui du Public, & l'intérêt de son sang à celui des Dieux, qui ont prononcé la loi ?

AMARILLIS.

Enfin, je ferme les yeux, & je me laisse guider par toi, ma fidelle Corisque.

CORISQUE.

Mais hâte-toi, ma chere, va promptement te cacher.

AMARILLIS.

Je vais d'abord au temple adorer les Dieux ; eux seuls, en conduisant nos entreprises, peuvent en assurer le succès.

CORISQUE.

Tu vas perdre un temps précieux, Amarillis : les Dieux reçoivent également en tous lieux les prieres que leur offre un cœur vraiment religieux.

AMARILLI.

» Non si può perder tempo
» Nel far preghi a coloro
» Che comandano al tempo.

CORISCA.

Vanne dunque, e vien tosto.
Or, s'io non erro, a buon cammin son volta:
Mi turba sol questa tardanza; pure
Potrebbe anco giovarmi. Or mi bisogna
Tesser novello inganno a Coridone
Amante mio: creder farò, che seco
Trovar mi voglia, e nel medesim' antro
Dopo Amarilli il manderò, là dove
Farò venir per più secreta strada
Di Diana i ministri a prender lei;
La qual, come colpevole, a morire
Sarà senz' alcun dubbio condennata.
Spenta la mia rivale, alcun contrasto
Non avrò più per ispugnar Mirtillo,
Che per lei m'è crudele. Eccolo appunto:
O come a tempo! i' vo' tentarlo alquanto,
Mentre Amarilli mi dà tempo. Amore
Vien nella lingua mia tutto, e nel volto.

AMARILLIS.

Le temps que l'on emploie à prier les Maîtres des évenemens n'eſt point perdu.

CORISQUE.

Va donc, puiſque tu le veux, mais reviens promptement. Or, ſi je ne me trompe, l'affaire eſt en bon chemin; je ne crains que ce retardement.... Mais peut-être encore me ſera-t-il bon à quelque choſe. Je vais à preſent préparer un nouveau ſtratagême. Je ferai croire à Coridon qui m'aime, que je veux bien lui accorder un rendez-vous: je le ferai entrer dans cette même caverne après Amarillis, & je les ferai ſurprendre enſemble par les Miniſtres de Diane, que j'y conduirai par le chemin le plus détourné. Elle ſera, comme coupable, condamnée ſans doute à mourir. Alors je n'aurai plus de rivale auprès de Mirtil, qui me la préfere. Mais le voici à propos; je veux faire ſur lui un effort pendant qu'Amarillis eſt au temple & m'en laiſſe le temps. Amour! viens m'inſpirer, & répands tous tes charmes ſur mon viſage.

SCENA SESTA.

MIRTILLO, CORISCA.

MIRTILLO.

Udite lagrimosi
Spirti d' Averno; udite
Nova sorte di pena e di tormento:
Mirate crudo affetto
In sembiante pietoso.
La mia donna, crudel più dell' Inferno,
Perchè una sola morte
Non può far sazia la sua fiera voglia,
E la mia vita è quasi
Una perpetua morte,
Mi comanda, ch' i' viva,
Perchè la vita mia
Di mille morti il dì ricetto sia.

CORISCA.

M' infingerò di non l' aver veduto.
Sento una voce querula, e dolente
Sonar d' intorno, e non sò dir di cui.
Oh! sei tu il mio Mirtillo?

MIRTILLO.

Così fuss' io nud' ombra, e poca polve.

SCENE SIXIEME.

MIRTIL, CORISQUE.

MIRTIL.

Sortez, Démons, dérobez-vous aux gênes éternelles. Venez entendre des peines & des tourmens inconnus jusqu'à ce jour. Venez voir la cruauté cachée sous le masque de la pitié. La Nymphe barbare que j'adore, plus cruelle que l'enfer même, croiroit me rendre heureux en me permettant de mourir; & parcequ'elle sait que ma vie est une mort continuelle, elle m'ordonne de vivre, afin que chaque jour de ma vie soit marqué par mille morts.

CORISQUE.

Faisons mine de ne l'avoir pas vû... J'entends ici aux environs une voix triste & plaintive; & je ne puis la reconnoître... Eh! c'est toi mon cher Mirtil.

MIRTIL.

Pussé-je n'être plus qu'un monceau de poussiere.

CORISCA.

E ben, come ti ſenti,
Da poi che lungamente ragionaſti
Con l' amata tua donna?

MIRTILLO.

Come aſſetato infermo,
Che bramò lungamente
Il vietato liquor, ſe mai vi giugne;
Meſchin, beve la morte,
E ſpegne anzi la vita, che la ſete;
Tal io gran tempo infermo,
E d' amoroſa ſete arſo e conſunto,
In duo bramati fonti,
Che ſtillan ghiaccio dall' alpeſtre vena
D' un' indurato core,
Ho bevuto il veleno,
E ſpento il viver mio,
Più toſto che 'l deſio.

CORISCA.

» Tanto è poſſente amore,
» Quanto da' noſtri cor forza riceve,
» Caro Mirtillo; e come l' orſa ſuole
» Con la lingua dar forma
» All' informe ſuo parto,
» Che per sè fora inutilmente nato;
» Così l'amante al ſemplice deſire,

CORISQUE.

Eh bien, comment te trouves-tu du long entretien que tu as eu avec ta chere maîtresse ?

MIRTIL.

Tel qu'un malade, qui brûle d'une ardente soif, trouve la mort, & non sa guérison dans l'usage de la liqueur qu'on lui a défendue & qu'il a si long-temps desirée : de même, Corisque, dès long-temps consumé de desirs, j'ai puisé le plus dangereux poison dans deux yeux que j'ai voulu revoir, & qui ne m'ont annoncé qu'un cœur glacé & endurci : ils n'ont point éteint le feu de ma passion, & je n'y ai trouvé que la mort.

CORISQUE.

L'Amour, cher Mirtil, n'a d'empire que celui que nos cœurs lui donnent. C'est l'Ours qui naît informe, & qui ne doit qu'à la langue de sa mere qui le caresse le développement d'une figure qui ne paroissoit pas. Le premier penchant, qui dans le cœur d'un Amant est d'abord

» Che nel ſuo naſcimento,
» Era infermo, ed informe,
» Dando forma, e vigore
» Ne fà naſcere amore:
» Il qual prima naſcendo
» E' delicato e tenero bambino;
» E mentre è tale in noi, ſempre è ſoave:
» Ma ſe troppo s'avanza,
» Divien' aſpro, e crudele;
» Ch'al fin, Mirtillo, un invecchiato affetto
» Si fà pena, e difetto:
» Che s'in un ſol penſiero
» L'anima immaginando ſi condenſa,
» E troppo in lui s'affiſa,
» L'amor, ch' eſſer dovrebbe
» Pura gioja, e dolcezza,
» Si fà malinconia,
» E quel, ch'è peggio, al fin morte, o pazzia:
» Però ſaggio è quel core,
» Che ſpeſſo cangia amore.

MIRTILLO.

Prima che mai cangiar voglia, o penſiero,
Cangierò vita in morte:
Però che la belliſſima Amarilli
Così com'è crudel, com'è ſpietata,
Sola è la vita mia:

foible, pour peu qu'il s'y fortifie & qu'il s'y nourriſſe, devient bientôt un amour violent. C'eſt au commencement un enfant careſſant & badin, qui ſemble doux & charmant; mais ſi vous vous fiez à lui, il devient bientôt un tyran dur & cruel. Enfin, Mirtil, une ancienne paſſion devient un mal & un tourment; & ſi nôtre ame, une fois touchée, ne s'attache qu'à un ſeul objet, & que l'Amour y jette de trop profondes racines, alors la joie & les plaiſirs ſe tournent en mélancolie, & nous menent bientôt au tombeau ou à la folie; ainſi, quand on aime, c'eſt être ſage que de changer ſouvent.

MIRTIL.

Je mourrois plûtôt. Toute cruelle & toute inhumaine que ſoit la belle Amarillis, c'eſt pour elle ſeule que je puis vivre; la nature ne nous a donné qu'un cœur & qu'une ame.

Nè può già sostener corporea salma
Più d' un cor, più d' un alma.

CORISCA.

O misero Pastore,
Come sai mal' usare
Per lo suo dritto amore.
Amar chi m'odia, e seguir chi mi fugge? ah!
I' mi morrei ben prima.

MIRTILLO.

» Come l'oro nel foco,
» Così la fede nel dolor s' affina,
» Corisca mia; nè può senza fierezza
» Dimostrar sua possanza
» Amorósa invincibile costanza.
Questo solo mi resta
Frà tanti affanni miei dolce conforto;
Arda pur sempre, o mora,
O languisca il cor mio,
A lui fien lievi pene
Per sì bella cagion pianti, e sospiri,
Strazio, pene, tormenti, esilio, e morte;
Pur che prima la vita,
Che questa fè si scioglia;
Ch'assai peggio di morte è il cangiar voglia.

CORISCA.

O bella impresa, o valoroso amante,

CORISQUE.

Pauvre Berger, que tu ſais mal gouverner ton cœur & traiter l'Amour ! Moi, j'aimerois qui me haïroit, & je chercherois qui me fuiroit ! Oh ! non, je mourrois plûtôt.

MIRTIL.

Comme l'or ſe purifie par le feu ; de même, Coriſque, les tourmens ſeuls peuvent éprouver & fortifier la fidélité d'un Amant ; & la conſtance ſeroit en Amour une vertu inconnue, s'il n'étoit point de Bergeres cruelles. Mais j'ai au moins cette conſolation au milieu de mes maux : j'aurai beau languir, ſoupirer, ſouffrir même juſqu'à mourir pour un objet ſi charmant, les pleurs, les ſoupirs, les peines, les tourmens, l'exil, la mort même, ſembleront doux à mon cœur. Puiſſe plûtôt finir ma vie, que ma fidélité ceſſer ! La mort me ſembleroit moins affreuſe que le changement.

CORISQUE.

Beau projet, ridicule entêtement, qui

Come ostinata fera,
Come insensato scoglio,
Rigido, e pertinace!
» Non è la maggior peste,
» Ne 'l più fero e mortifero veleno
» A un' anima amorosa, della fede:
» Infelice quel core,
» Che si lascia ingannar da questa vana
» Fantasima d' errore, e de' più cari
» Amorosi diletti
» Turbatrice importuna.
Dimmi, povero amante,
Con cotesta tua folle
Virtù della costanza,
Che cosa ami in colei, che ti disprezza?
Ami tu la bellezza,
Che non è tua? la gioja, che non hai?
La pietà, che sospiri?
La mercè, che non speri?
Altro non ami alfin, se dritto miri,
Che 'l tuo mal, che 'l tuo duol, che la tua morte.
E se' sì forsennato,
Ch' amar vuoi sempre, e non esser amato?
Deh risorgi, Mirtillo;
Riconosci te stesso.

te mettra au rang des animaux courageux sans raison, & des rochers inébranlables par leur assiette naturelle. Il n'est point, quand on aime, de peste, de fer, de poison plus dangereux que la fidélité ; & un cœur est bien malheureux quand il se laisse séduire par ce vain phantôme, qui ne fait que porter le trouble en nos ames, & détruire tous nos plaisirs. Mais, dis-moi, pauvre Amant, avec ta folle vertu de constance, que peux-tu aimer en quelqu'un qui te méprise ? Est-ce la beauté d'Amarillis, sur laquelle tu n'as point de droits ? Est-ce une satisfaction dont tu ne jouis pas ? Est-ce une pitié que tu n'éprouves pas ? Sont-ce des faveurs que tu ne peux espérer ? Ainsi donc, en bonne foi, tu n'aimes que ton malheur, tes peines & ta mort même. Seras-tu toujours assez insensé pour te livrer à un attachement sans retour ? Sors de cet assoupissement, & reviens à toi, Mirtil, as-tu peur de ne point trouver d'objets qui t'attachent ? Tu en trouvaras plus d'une à qui tu plai-

Forſe ti mancheran gli amori? forſe
Non troverai chi ti gradiſca, e pregi?

MIRTILLO.

M' è più dolce 'l penar per Amarilli,
Che 'l gioir di mill' altre:
E ſe gioir di lei
Mi vieta il mio deſtino, oggi ſi moja
Per me pure ogni gioja.
Viver' io fortunato
Per altra donna mai, per altro amore,
Nè volendo il potrei,
Nè potendo il vorrei:
E s' eſſer può, ch' in alcun tempo mai
Ciò voglia il mio volere,
O poſſa il mio potere,
Prego il Cielo ed Amor, che tolto pria
Ogni voler, ogni poter mi ſia.

CORISCA.

O core ammaliato!
Per una cruda dunque
Tanto ſprezzi te ſteſſo?

MIRTILLO.

„ Chi non ſpera pietà, non teme affanno,
Coriſca mia.

CORISCA.

Non t'ingannar, Mirtillo,

ras, & qui ſentiront le prix de leur conquête.

MIRTIL.

Il m'eſt plus doux de ſouffrir pour Amarillis, que de jouir de mille autres Beautés; & ſi mon deſtin eſt de ne la poſſéder jamais, puiſſent dès aujourd'hui tous les plaiſirs être morts pour moi! Quoi! je devrois mon bonheur à une autre? à de nouvelles amours? Quand je le voudrois, il ne ſeroit pas poſſible; & quand je le pourrois, je ne le voudrois jamais. Oui, s'il ſe pouvoit qu'en quelque-temps que ce fût ma volonté changeât, ou que je puiſſe être coupable d'une inconſtance que je déteſte, ô Ciel! ô Amour! je t'en conjure, rends-moi plûtôt ſans volonté, & ôte-moi un pouvoir ſi criminel.

CORISQUE.

Cœur enſorcelé, tu veux donc te ſacrifier pour une ingrate?

MIRTIL.

Qui vit ſans eſpérance ne redoute point les peines, Coriſque.

CORISQUE.

Ne t'y trompe pas, Mirtil, tu n'es peut-

Che forse da dovero
Non credi ancor, ch'ella non t'ami, e ch'ella
Da dovero ti sprezzi.
Se tu sapessi quello,
Che sovente di te meco ragiona.

MIRTILLO.

Tutti questi pur sono
Amorosi trofei della mia fede.
Trionferò con questa
Del Cielo e della Terra,
Della sua cruda voglia,
Delle mie pene, e della dura sorte,
Di fortuna, del mondo, e della morte.

CORISCA.

(Che sarebbe costui, quando sapesse
D'esser da lei sì grandemente amato?)
O qual compassione
T'hò io, Mirtillo, di cotesta tua
Misera frenesia!
Dimmi amasti tu mai
Altra donna, che questa?

MIRTILLO.

Primo amor del cor mio
Fù la bella Amarilli:
E la bella Amarilli
Sarà l'ultimo ancora.

être pas encore bien convaincu qu'elle ne t'aime point, & qu'effectivement elle te méprise... Si tu savois ce que souvent elle dit de toi...

MIRTIL.

Nouveau triomphe pour ma fidélité! Oui, elle me fera triompher du Ciel & de la Terre, de ses cruautés, de mes peines, de mon destin malheureux, de la fortune, de tout le monde, & de la mort même.

CORISQUE.

Que pourroit-il faire de plus quand il sauroit combien elle l'aime?... Mirtil, je suis touchée de ta déplorable folie, dis-moi, quelqu'autre avant Amarillis avoit-elle possédé ton cœur?

MIRTIL.

La belle Amarillis fut ma premiere passion, elle sera aussi la derniere.

CORISCA.

Dunque, per quel ch' i' veggio,
Non provasti tu mai,
Se non crudel' Amor, se non sdegnoso.
Deh s' una volta sola
Il provassi soave,
E cortese, e gentile!
Provalo un poco, provalo, e vedrai;
Com' è dolce il gioire
Per gratissima donna, che t' adori,
Quanto fai tu la tua
Crudele ed amarissima Amarilli.
Com' è soave cosa
Tanto goder, quanto ami,
Tanto aver, quanto brami:
Sentir, che la tua donna
A' tuoi caldi sospiri
Caldamente sospiri:
E dica poi, ben mio,
Quanto son, quanto miri
Tutto è tuo; s' io son bella
A te solo son bella; a te s' adorna
Questo viso, quest' oro, e questo seno:
In questo petto mio
Alberghi tu, caro mio cor, non io.
Ma questo è un picciol rivo

CORISQUE.

CORISQUE.

Ainſi donc, à ce que je vois, tu n'as jamais connu l'Amour qu'armé de rigueurs & de refus : ah, ſi une ſeule fois tu le connoiſſois répandant ſes graces & ſes faveurs ! Eprouve-le ſeulement ; & tu verras combien il eſt doux de poſſéder une Beauté qui t'aimeroit, par exemple, autant que tu chéris cette Amarillis, dont la cruauté te cauſe tant d'amertumes ; de pouvoir, au milieu des plaiſirs, ſuivre à ſon gré les mouvemens de ſa tendreſſe ; de ne former aucuns deſirs qui ne ſoient ſatisfaits ; de voir ſa Bergere rendre ſoupirs pour ſoupirs ; de s'entendre dire : Mon cher Berger, je ſuis à toi, tu me poſſedes ſans réſerve ; ſi je ſuis belle, c'eſt pour toi ſeul que je veux l'être ; c'eſt à te plaire que ſont deſtinés ces ornemens dont tu me vois parée ; toi ſeul régnes dans mon cœur, ou plutôt le tien y a pris la place du mien.... Mais tout cela n'eſt rien encore en comparaiſon de mille autres agrémens qu'Amour répand ſur notre vie ; mais qui ne les connoît pas, ne les peut bien exprimer.

Riſpetto all'ampio mar delle dolcezze
Che fa guſtar' Amore.
Ma non le sà ben dir, chi non le prova.

M I R T I L L O.

O mille volte fortunato, e mille,
Chi naſce in tale ſtella!

C O R I S C A.

Aſcoltami, Mirtillo;
(Quaſi m'uſcì di bocca, anima mia)
Una Ninfa gentile
Fra quante o ſpieghi al vento, o 'n treccia annodi
Chioma d'oro leggiadra,
Degna dell' amor tuo,
Come ſe' tu del ſuo,
Onor di queſte ſelve,
Amor di tutti i cori;
Da' più degni Paſtori
In van ſollecitata, in van ſeguita,
Te ſolo adora, ed ama
Più della vita ſua, più del ſuo core:
Se ſaggio ſe', Mirtillo,
Tu non la ſprezzerai.
Come l'ombra del corpo,
Così queſta ſia ſempre
Dell' orme tue ſeguace:

MIRTIL.

O ! mille & mille fois heureux qui naît sous une si favorable étoile.

CORISQUE.

Écoute, Mirtil, (j'ai pensé l'appeller du doux nom d'Amant) je connois une Nymphe des plus gentilles qui soient au monde, blonde, digne de ton amour comme tu l'es du sien, l'ornement de ces contrées, la passion de tous les cœurs, en vain recherchée par les plus aimables Bergers, qui n'adore que toi, qui t'aime plus que sa vie, plus que son cœur. Si tu fais bien, Mirtil, tu ne la négligeras pas. Elle suivra tes pas comme l'ombre qui ne peut se séparer de l'objet qui la forme. Attentive à te servir à la moindre parole, au moindre geste ; elle sera avec toi à toutes les heures du jour & de la nuit. Mirtil, ne laisse pas échapper cette bonne fortune. Il n'est point au monde de plaisirs plus doux que celui qui ne coûte ni larmes, ni soupirs, ni dangers,

Al tuo detto, al tuo cenno
Ubbidiente ancella, a tutte l'ore
Della notte e del dì teco l'avrai.
Deh non lasciar, Mirtillo,
Questa rara ventura.
Non è piacere al mondo
Più soave di quel, che non ti costa
Nè sospiri, nè pianto,
Nè periglio, nè tempo:
Un comodo diletto,
Una dolcezza alle tue voglie pronta,
All' appetito tuo sempre al tuo gusto
Apparecchiata; oimè, non è tesoro
Che la possa pagar. Mirtillo, lascia,
Lascia di piè fugace
La disperata traccia;
E chi ti cerca abbraccia.
Nè di speranze vane
Ti pascerò, Mirtillo:
A te stà comandare.
Non è molto lontan chi te desia;
Se vuoi ora, ora sia.

MIRTILLO.

Non è il mio cor soggetto
D'amoroso diletto.

ni longue recherche. Un attachement soumis à toutes tes volontés, toujours accommodé à ton goût, à tes desirs, cela n'est-il pas d'un prix inestimable? De grace, Mirtil, abandonne le chemin que tu suis sans espérance, donne-toi tout entier à celle qui te desire. Je ne te repaitrai point de vaines espérances. Parle. Celle qui t'aime n'est pas loin: tout à l'heure, si tu veux, tu la connoîtras.

MIRTIL.

Mon cœur ne se soumet pas aisément à l'amoureuse loi.

CORISCA.

Prova l solo una volta,
E poi torna al tuo solito tormento;
Perche sappi almen dire,
Com' è fatto il gioire.

MIRTILLO.

Corrotto gusto ogni dolcezza abborre.

CORISCA.

Fallo almen per dar vita
A chi del Sol de' tuo' begli occhi vive.
Crudel, tu sai pur' anco
Che cosa è povertate,
E l' andar mendicando: ah se tu brami
Per te stesso pietate,
Non la negar altrui.

MIRTILLO.

Che pietà posso dare,
Non la potendo avere?
In somma son fermato
Di serbar, fin ch' io viva,
Fede a colei ch' adoro, o cruda, o pia
Ch' ella sia stata, e sia.

CORISCA.

O veramente cieco, ed infelice,
O stupido Mirtillo!

CORISQUE.

Fais-en seulement l'épreuve; ensuite tu retourneras, si tu veux, à tes peines ordinaires; mais apprends une fois ce que c'est que jouir du fruit de ses soins.

MIRTIL.

Dans l'état où est mon cœur, il est incapable de goûter aucun plaisir.

CORISQUE.

Laisse-toi fléchir au moins, pour ne pas donner la mort à celle qui ne respire que par tes charmes. Cruel! tu n'ignores pas quel tourment c'est que de mandier une tendresse qui nous fuit; ne refuse pas aux autres les sentimens de compassion que tu veux trouver en ta faveur.

MIRTIL.

Puis-je partager ce que je n'ai pas pour moi-même? Mais enfin, qu'Amarillis, que j'adore, soit cruelle, qu'elle soit sensible, n'importe: j'ai résolu de lui rester fidele jusqu'à la fin de ma vie.

CORISQUE.

Aveugle, malheureux & insensé Berger! Eh pour qui tant de fidélité? J'ai

A chi ſerbi tu fede ?
Non volea già contaminarti, e pena
Giugner alla tua pena :
Ma troppo ſe' tradito,
Ed io, che t' amo, ſofferir no'l poſſo.
Credi tu, ch' Amarilli
Ti ſia cruda per zelo
O di religione, o d' oneſtate,
Folle ſe' ben, ſe 'l credi :
Occupata è la ſtanza,
Miſero : ed a te tocca
Pianger, quand' altri ride.
Tu non parli ? ſei muto ?

MIRTILLO.

Stà la mia vita inforſe
Tra 'l viver', e 'l morire,
Mentre ſtà in dubbio il cuore,
Se ciò creda, o non creda :
Però ſon' io così ſtupido, e muto.

CORISCA.

Dunque tu non me'l credi ?

MIRTILLO.

S' io te 'l credeſſi, certo
Mi vedreſti morire : e s' egli è vero,
I' vo' morire or' ora.

voulu jusqu'ici t'épargner, & je craignois de mettre le comble à tes douleurs. Mais la trahison est portée trop loin, & je t'aime trop pour le souffrir plus long-temps. Serois-tu assez simple pour penser que la rigueur d'Amarillis n'ait d'autre principe que l'intérêt de la religion, ou le soin de son honneur ? Tu es bien dûpe si tu le crois ainsi. Va, pauvre malheureux, la place est prise, tu n'es malheureux que parcequ'un autre est heureux ! .... Tu ne dis mot, tu restes dans le silence ?...

MIRTIL.

Dans le doute où je suis si je t'en croirai ou non : je suis presqu'entre la vie & la mort... C'est cette incertitude qui cause mon étonnement, & qui entretient mon silence.

CORISQUE.

Tu ne m'en crois donc pas ?

MIRTIL.

Hélas ! Si je te croïois, tu me verrois expirer ; oui, si cela est vrai, je mourrai sur l'heure.

CORISCA.

Vivi meschino, vivi,
Serbati alla vendetta.

MIRTILLO.

Ma non te 'l credo, e sò che non è vero.

CORISCA.

Ancor non credi, e pur cercando vai,
Ch' io dica quel, che d'ascoltar ti duole.
Vedi tu là quell' antro?
Quello è fido custode
Della fè, dell' onor della tua donna:
Quivi di te si ride,
Quivi con le tue pene
Si condiscon le gioje
Del fortunato tuo lieto rivale:
Quivi, per dirti in somma,
Molto sovente suole
La tua fida Amarilli
A rozzo pastorel recarsi in braccio.
Or và piangi, e sospira, or serba fede:
Tu n' hai cotal mercede,

MIRTILLO.

Oimè, Corisca, dunque
Il ver mi narri? e pur convien, ch' i'l creda

CORISQUE.

Non, non, réſerve-toi pour le moment de la vengeance.

MIRTIL.

Non, je ne t'en puis croire, & cela n'eſt point.

CORISQUE.

Tu veux donc me forcer par tes doutes à dévoiler un myſtere qui te comblera de douleurs ? vois-tu cet antre, c'eſt le gardien fidele de la foi & de l'honneur de ton Amarillis. Là, on ſe mocque de ta conſtance, & tes tourmens n'y ſont rappellés que pour augmenter le bonheur de ton fortuné Rival. Enfin, puiſqu'il faut te dire tout, c'eſt-là que cette fidelle Amarillis céde ſouvent aux inſtances d'un ruſtique Berger. Tel eſt le prix de tes ſoupirs, de tes pleurs, & de ta fidélité.

MIRTIL.

Ciel ! ... Il eſt donc vrai, Coriſque ; & il faut que je te croie ?

CORISCA.

Quanto più vai cercando,
Tanto peggio udirai,
E peggio troverai.

MIRTILLO.

E l'hai veduto tu Corisca? ahi lasso!

CORISCA.

Non pur l'ho vedut' io
Ma tu ancor' il potrai
Per te stesso vedere; ed oggi appunto,
Ch' oggi l'ordin' è dato, e questa è l'ora:
Tal che se tu t' ascondi
Trà qualch' una di queste
Fratte vicine, la vedrai tu stesso
Scender nell' antro, ed indi à poco il vago.

MIRTILLO.

Si tosto hò da morir?

CORISCA.

Vedila appunto,
Che per la via del tempio
Vien pian piano scendendo.
La vedi tu Mirtillo?
E non ti par, che muova
Furtivo il piè, com' ha furtivo il core?
Or quì l'attendi, e ne vedrai l'effetto,
Ci revedrem dapoi.

CORISQUE.

Ne porte pas plus loin une curiosité qui te seroit trop funeste.

MIRTIL.

Mais quoi ? ... as-tu vu ... hélas !

CORISQUE.

Non, mais tu pourras en être témoin toi-même ; c'est aujourd'hui, en ce moment même, que le rendez-vous est donné ; & si tu veux te cacher là, derriere ces buissons, tu la verras toi-même descendre dans la caverne, & après elle son amant.

MIRTIL.

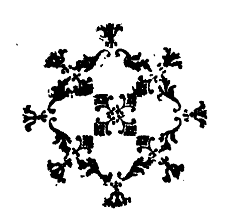
Quoi ! ma vie aura un terme si court ?

CORISQUE.

Tiens, regarde-la descendre doucement par le chemin du temple : la vois-tu ; ... Ne te semble-t-il pas que sa marche indique la trahison de son cœur ? Or attens-là, tu verras tout, & nous nous rejoindrons ensuite.

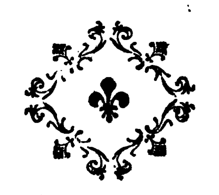
MIRTILLO.

Già ch' io son' sì vicino
A chiarirmi del vero,
Sospenderò con la credenza mia
E la vita e la morte.



MIRTIL.

Puiſque je ſuis au moment d'éclaircir ce funeſte myſtere, ſuſpendons tout jugement, & demeurons encore entre l'eſpérance de vivre, & la crainte de mourir.

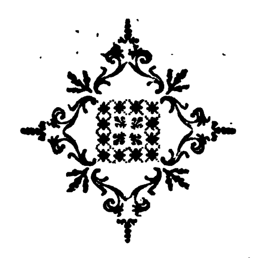


IL
PASTOR FIDO,
TOMO SECONDO.

IL
PASTOR FIDO,
Tragi-Comedia Pastorale;

DEL CAVALIER GIO.-BATT. GUARINI.

TOMO SECONDO.



IN PARIGI,
Appresso GIOVANNI-LUCA NYON,
lungo la Senna, presso i grandi Agostiniani,
all' insegna dell' Occasione.

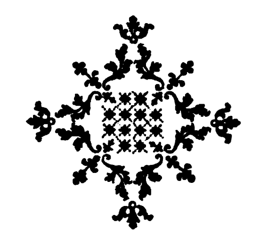
M. DCC. LIX.

LE
BERGER FIDELE,

Tragi-Comédie Pastorale;

DE JEAN-BAPTISTE GUARINI.

TOME SECOND.

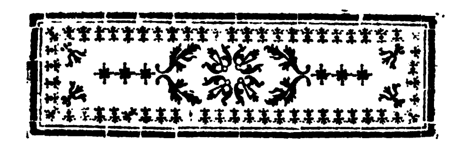


A PARIS,
Chez JEAN-LUC NYON, Libraire,
Quai des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. LIX.

IL
PASTOR FIDO.

SUITE
DU TROISIEME ACTE.



IL PASTOR FIDO,

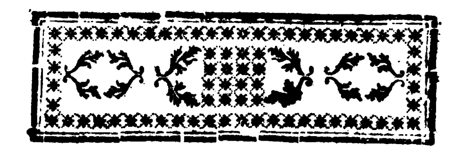
Tragi-Comedia Pastorale.

ATTO TERZO.

SCENA SETTIMA.

AMARILLI.

Non cominci, mortale, alcuna impresa
Senza scorta divina. Assai confusa,
E con incerto cor quinci partimmi,
Per gire al tempio; onde, mercè del Cielo,
E ben disposta, e consolata i' torno;
Ch' alle preghiere mie pure e devote
M'è paruto sentir moversi dentro
Un' animoso spirito celeste,



LE BERGER FIDELE,

Tragi-Comédie Pastorale.

ACTE TROISIEME.

SCENE SEPTIEME.

AMARILLIS.

MORTELS, apprenez, par mon exemple, à ne rien entreprendre sans avoir demandé aux Dieux leur assistance. Oui, quand je suis partie pour me rendre au temple, j'étois troublée, incertaine; mais, graces au Ciel, j'en reviens consolée & rassurée. J'ai cru, au milieu des ardentes prieres que mon cœur pur adressoit aux

E rincorarmi, e quasi dir, che temi?
Và sicura Amarilli: e così voglio
Sicuramente andar, che 'l Ciel mi guida.
Bella madre d' Amore,
Favorisci colei
Che 'l tuo soccorso attende.
Donna del terzo giro,
Se mai provasti di tuo figlio il foco,
Abbi del mio pietate.
Scorgi, cortese Dea,
Con piè veloce e scaltro
Il pastorello, a cui la fede ho data.
E tu cara spelonca
Sì chiusamente nel tuo sen ricevi
Questa serva d'Amor, ch' in te fornire
Possa ogni suo desire.
Ma che tardi Amarilli?
Quì non è chi mi vegga, o chi m'ascolti,
Entra sicuramente.
O Mirtillo, Mirtillo
Se di trovarmi quì sognar potessi!



Dieux, entendre intérieurement une voix céleste qui m'encourageoit, & me disoit : que crains-tu ? Va avec confiance, Amarillis. Ainsi donc le Ciel est mon guide, & je vais avec assurance. Divine mere des Amours, j'implore ton secours, sois moi propice : Déesse du troisieme Ciel, si tu as jamais senti les feux qu'allume ton fils, sois touchée de ceux dont je brûle ! Conduis ici promptement & sûrement le Berger à qui j'ai donné ma foi. Et toi ! chere caverne, reçois si secretement dans ton sein obscur une esclave infortunée, que j'y puisse trouver mes vœux satisfaits. Mais pourquoi differer plus long-tems ? Amarillis, personne ici ne te voit, personne ne t'entend : allons hardiment nous cacher. Ah ! Mirtil, Mirtil, si quelque songe pouvoit t'avertir que je suis maintenant en ces lieux.



SCENA OTTAVA.

MIRTILLO.

AH pur troppo son desto, e troppo
miro!
Così nato senz' occhi
Foss' io più tosto, o più tosto non nato!
A che fiero destin, serbarmi in vita
Per condurmi a vedere
Spettacolo sì crudo, e sì dolente?
O più d'ogni infernale
Anima tormentata,
Tormentato Mirtillo!
Non stare in dubbio nò; la tua credenza
Non sospender già più: tu l' hai veduta
Con gli occhi proprj, e con gli orecchi
udita.
La tua donna è d'altrui,
Non per legge del mondo,
Che la toglie ad ogni altro;
Ma per legge d'Amore,
Che la toglie a te solo.
O crudele Amarilli,

SCENE HUITIEME.

MIRTIL.

AH! mes ſens ne ſont que trop libres; & je ne vois que trop. Puſſai-je avoir toujours été aveugle, ou plutôt puſſai-je n'exiſter point: Cruel deſtin! Falloit-il prolonger mes jours, pour les rendre témoins d'un ſpectacle auſſi funeſte, & auſſi cruel? Oui, Mirtil, tes tourmens ſurpaſſent ceux que l'on ne connoît qu'aux enfers. N'en doute plus, ne ſuſpends plus ton jugement, tu as vu de tes propres yeux, tu as entendu de tes propres oreilles; tu perds ton Amarillis, non plus par cette loi qui la deſtinoit au ſeul Silvio, mais par une paſſion qui ne fait de malheureux que toi. Cruelle Amarillis! N'étoit-ce pas aſſez de m'avoir donné la mort? Falloit-il encore m'outrager? Et que cette même bouche, qui donna une fois le prix aux baiſers de Mirtil, exprimât aujourd'hui ta perfidie & ton inconſtance? Et ce nom qui t'eſt

Dunque non ti bastava
Di dare a questo misero la morte,
S' anco non lo schernivi
Con quella insidiosa ed inconstante
Bocca, che le dolcezze di Mirtillo
Gradì pur una volta?
O l' odiato nome,
Che forse ti sovvenne
Per tuo rimordimento,
Non hai voluto a parte
Delle dolcezze tue, delle tue gioje?
E 'l vomitasti fuore
Ninfa crudel, per non l'aver nel core.
Ma che tardi Mirtillo?
Colei, che ti dà vita,
A te l'ha tolta, e l'ha donata altrui;
E tu vivi meschino? e tu non mori?
Mori, Mirtillo, mori
Al tormento, al dolore,
Come al tuo ben, com' al gioir se' morto:
Mori: morto Mirtillo,
Hai finito la vita,
Finisci anco il tormento.
Esci misero amante
Di questa dura ed angosciosa morte,
Che per maggiòr tuo mal ti tiene in vita.
Ma che? debb'io morir senza vendetta?

ſans doute devenu odieux, dont je ne dois peut-être le ſouvenir qu'à un remord forcé; tu n'as pas voulu qu'il pût avoir la moindre part à tes plaiſirs, & tu ne l'as prononcé en ce moment, cruelle! que pour le chaſſer entierement de ton cœur... Mais que tardes-tu, Mirtil? Quoi! celle qui te donnoit la vie te l'ôte, elle en fait le ſacrifice à un autre, & tu vis encore? Lâche! Et tu ne meurs pas? Meurs donc, meurs pour te dérober à tes tourmens & à tes peines, à préſent que ton bonheur & tes eſpérances te ſont ravies, ou plutôt acheve de mourir; tu ne jouis plus de la vie, mets fin maintenant aux mortelles douleurs qui rendent trop long & trop malheureux le cours de tes jours. . . . . Mais quoi! mourir, ſans être vengé? . . . Non, il me faut auparavant immoler l'auteur de ma mort. N'en différons le moment, que pour faire un juſte ſacrifice de l'injuſte raviſſeur de mon ame; que la douleur en moi céde à la vengeance, la pitié à la fureur, le deſir de ma mort à la prolongation de la vie, juſqu'à ce que ſa mort ait païé le prix de la vie qu'il m'ôte:

Farò prima morir chi mi dà morte:
Tanto in me si sospenda
Il desio di morire,
Che giustamente abbia la vita tolta
A chi m'ha tolto ingiustamente il core.
Ceda il dolore alla vendetta, ceda
La pietate allo sdegno,
E la morte alla vita;
Finch' abbia con la vita
Vendicata la morte.
Non beva questo ferro
Del suo signor l'invendicato sangue;
E questa man non sia
Ministra di pietate,
Che non sia prima d'ira.
Ben ti farò sentire,
Chiunque se' che del mio ben gioisci,
Nel precipizio mio la tua rovina.
M'appiatterò quì dentro
Nel medesmo cespuglio; e come prima
Alla caverna avvicinar vedrollo,
Improviso assalendolo, nel fianco
Il ferirò con questo acuto dardo.
Ma non sarà viltà ferir' altrui
Nascosamente? Sì: sfidalo dunque
A singolar contesa, ove virtute
Del tuo giusto dolor possa far fede.

N'éteignons point ce feu d'un ſang non vengé ; que cette main ſerve ma colere, avant que de devenir miniſtre de pitié. Oui, qui que tu puiſſes être qui jouis d'un bien qui m'appartient, je te ferai trouver ta perte dans le précipice que tu m'as creuſé. Je veux me cacher ici dans le même buiſſon, & dès que je le verrai près de la caverne, je l'attaquerai ſoudain, & de ce dard je lui percerai le flanc. . . . Mais . . . n'y aura-t-il pas dans cette action du déshonneur & de la trahiſon. . . . Eh bien Mirtil, appelle-le dans un combat ſingulier, où ta valeur juſtifie ton juſte déſeſpoir. . . . Non. . . . Les Bergers des environs accourroient tous dans un lieu auſſi connu & auſſi fréquenté que celui-ci, ils feroient obſtacle à ma vengeance; même, ils voudroient ſavoir la cauſe de cette extrémité. La puis-je nier, ou déguiſer ſans mauvaiſe foi ? & la puis-je avouer ſans faire retomber un opprobre éternel ſur le nom de la beauté que j'aime ? Et quoique je déteſte ſon infidélité, ſa réputation m'eſt chere encore; j'aime en elle ce que je deſirois qu'elle

Nò, che potrebbon di leggieri in questo
Loco a tutti sì noto e sì frequente,
Accorrere i Pastori, ed impedirci;
E ricercar' ancor, che peggio fora,
La cagion, che mi move; e s' io la nego,
Malvagio; e s' io la fingo, senza fede
Ne sarò riputato; e s' io la scopro,
D' eterna infamia rimarrà macchiato
Della mia donna il nome: in cui bench' io
Non ami quel che veggio, almen quell' amo
Che sempre volli, e vorrò fin ch' i' viva,
E che sperai, e che veder dovrei.
Moja dunque l' adultero malvagio,
Ch' a lei l'onore, a me la vita invola.
Ma se l' uccido quì, non sarà il sangue
Chiaro indizio del fatto? e che tem' io
La pena del morir, se morir bramo?
Ma l' omicidio al fin fatto palese
Scoprirà la cagione, onde cadrai
Nel medesmo periglio de l' infamia,
Che può venirne a questa ingrata. Or' entra
Nella spelonca, e quì l'assali: è buono,
Questo mi piace. Entrerò cheto cheto,
Sicch' ella non mi senta; e credo bene
Che nella più segreta e chiusa parte,
Come accennò di far ne' detti suoi,
Si sarà ricovrata; ond' io non voglio

fût, ce que j'avois eſpéré qu'elle ſeroit, ce qu'elle devoit être, ce que je ſouhaiterai toujours qu'elle ſoit. . . . Immolons donc le perfide adultere qui lui ôte l'honneur & à moi la vie. . . Mais alors le ſang que je verſerai ne ſera-t-il pas une preuve certaine du fait? . . . Eh quoi Mirtil, tu cherches la mort, & tu crains ce qui t'y conduit? . . . Mais l'homicide découvert en découvrira bientôt la cauſe, & laiſſera la même tache ſur le nom de l'ingrate. . . . J'entrerai donc ſans bruit dans la caverne; c'eſt là qu'il faut l'attaquer. Je crois bien que, comme elle l'a dit, elle ſe ſera cachée dans la partie la plus reculée & la plus retirée. . . . Ne pénétrons pas ſi avant. . . . Il y a à main gauche, au pied du chemin eſcarpé, une ouverture dans le roc, couverte de branches touffues; c'eſt là, que me cachant le plus ſecrettement qu'il ſe pourra, j'attendrai le moment de ſatisfaire mes vœux. Mon Rival immolé, je le traînerai aux pieds de l'infidelle, & je me vengerai des deux; puis me perçant le cœur de ce même fer, nous périrons tous trois; la dou-

Penetrar molto a dentro: una fessura
Fatta nel sasso, e di frondosi rami
Tutta coperta a man sinistra appunto
Si trova appiè dell' alta scesa: quivi,
Più che si può tacitamente entrando,
Il tempo attenderò di dar effetto
A quel che bramo: il mio nemico morto
Alla nemica mia porterò innanzi;
Così d'ambiduo lor farò vendetta:
Indi trapasserò col ferro stesso
A me medesimo il petto; e trè saranno
Gli estinti, duo dal ferro, una dal duolo.
Vedrà questa crudele
Dell' amante gradito,
Non men che del tradito,
Tragedia miserabile e funesta;
E sarà questo speco,
Ch'esser dovea delle sue gioje albergo,
Dell' un e l' altro amante,
E quel che più desìo,
Delle vergogne sue tomba e sepolcro.
Ma voi orme già tanto in van seguite,
Così fido sentiero
Voi mi segnate? a così caro albergo
Voi mi scorgete? e pur v' inchino, e seguo.
O Corisca, Corisca,
Or sì m' hai detto il vero, or sì ti credo.

leur me fera justice d'Amarillis, comme ce fer me l'aura faite de son ingratitude, & du bonheur de mon Rival. Elle verra, la cruelle, le tragique spectacle de la mort de celui qu'elle aime, & de celui qu'elle a trahi; & cette caverne, qui devoit être le théatre de ses plaisirs, sera le tombeau de ses deux Amans, & heureusement aussi de sa honte & de son opprobre. Ses traces, qu'en vain j'ai suivies si longtems, m'indiquent un chemin sûr, & une retraite qui m'est devenue précieuse; suivons-les. . . . Corisque, Corisque, tu m'as dit vrai, & je te crois maintenant.

SCENA NONA.

Satiro.

Costui crede a Corisca! e segue l'orme
Di lei nella spelonca d'Ericina!
Stupido è ben chi non intende il resto.
Ma certo e' ti bisogna aver gran pegno
De la sua fede in man, se tu le credi;
E stretta lei con più tenaci nodi,
Che non l' ebb' io, quando nel crin la presi.
Ma nodi più possenti in lei de i doni
Certo avuto non hai. Questa malvagia,
Nemica d'onestate, oggi a costui
S' è venduta al suo solito, e quì dentro
Si paga il prezzo del mercato infame.
Ma forse costà giù ti mandò il Cielo
Per tuo castigo, e per vendetta mia.
Dalle parole di costui, si scorge
Ch' egli non crede in vano: e le vestigia,
Che vedute ha di lei, son chiari indizj
Ch' ella è già nello speco. Or fa un bel colpo:

SCENE NEUVIEME.

Le Satire.

Ce Berger croit Coriſque, & ſuit ſes pas dans l'antre d'Ericine! Il ne faut pas être bien habile pour entendre ce que cela veut dire. Certes ſi tu t'y fies, il faut que tu aies en main des gages bien aſſurés de ſa foi, & que tu la retiennes par des liens plus forts que la chevelure, par laquelle je crus la bien tenir. . . . . Mais quels qu'ils ſoient ces liens, tu n'en peux avoir de plus forts auprès d'elle, que ceux de l'intérêt. . . . Cette femme, ennemie de toute vertu, s'eſt apparemment comme à ſon ordinaire vendue à ce Berger, & c'eſt là que ſe paie le prix de cet infame marché. . . . Mais c'eſt peut-être à ce moment, que le Ciel a réſervé ton châtiment & ma vengeance. . . . A juger par les paroles de ce Berger, il a ſes raiſons pour l'en croire, & ſes traces qu'il ſuit ſont une preuve certaine, que déja elle eſt dans la caverne. . . . Songeons main-

Chiudi il foro dell' antro con quel grave
E soprastante sasso, acciò che quinci
Sia lor negata di fugir l' uscita:
Poi vanne al Sacerdote, e' suoi ministri
Per la strada del colle, a pochi nota,
Conduci; e falla prendere, e secondo
La legge, e' suoi misfatti, al fin morire.
E sò ben' io, che data a Coridone
Ha la fè maritale; il qual si tace,
Perchè teme di me, che minacciato
L' ho molte volte. Oggi farò ben' io,
Ch' egli di duo vendicherà l' oltraggio.
Non vo' perder più tempo, un sodo tronco
Schianterò da quest' elce: appunto questo
Fia buono, ond' io potrò più prontamente
Smover'il sasso. Oh, come è grave, oh come
E' ben' affisso! quì bisogna il tronco
Spinger di forza, e penetrar sì dentro,
Che questa mole alquanto si divella.
Il consiglio fu buono: anco si faccia
Il medesmo di quà: come s' appoggia
Tenacemente! è più dura l'impresa
Di quel, che mi pensava: ancor non posso
Svellerlo, nè per urto anco piegarlo.
Forse il mondo è quì dentro? o pur mi
manca

tenant à faire un coup éclatant ; avec ce rocher que voici, fermons l'entrée de la caverne, pour leur ôter le moïen d'échapper ; ensuite allons trouver le grand Prêtre, & amenons ici les Ministres du temple par le chemin creux qui est peu connu. Ainsi surprise, elle sera en vertu de la loi, & sur la preuve de ses forfaits, condamnée à mourir. Je sais qu'elle a donné la foi du mariage à Coridon, qui se garde bien d'en parler, parceque je l'ai plusieurs fois menacé & qu'il me craint. Je ferai si bien, qu'il sera l'occasion de la vengeance de deux. . . . Allons, ne perdons plus de tems. . . . Je vais arracher une forte branche de ce chêne : ah ! voici mon affaire ; avec ce secours, je pourrai ébranler plus aisément cette grosse pierre. . . Qu'elle est pesante ! . . Qu'elle tient fort ! Poussons cette branche, & enfonçons là assez avant, pour détacher la pierre. . . L'idée est bonne ; faisons-en autant de ce côté-ci. . . comme elle pese ! l'entreprise est plus difficile que je ne l'avois pensé. . . Quoi ! je ne puis encore la détacher, ni même la remuer ? ou tou-

Il ſolito vigor? Stelle perverſe,
Che machinate? il moverò mal grado.
Maladetta Coriſca, e quaſi diſſi
Quante femmine hà il mondo. O Pan Liceo,
O Pan, che tutto puoi, che tutto ſei,
Moviti a preghi miei;
Fuſti amante ancor tu di cor protervo:
Vendica nella perfida Coriſca
I tuoi ſcherniti amori:
Così in virtù del tuo gran nome il movo:
Così in virtù del tuo gran nome e' cade.
La mala volpe è nella tana chiuſa;
Or le ſi darà il foco, ov' io vorrei
Veder quante ſon femmine malvaggie
In un' incendio ſolo arſe e diſtrutte.

CORO.

COME ſe' grande, Amore!
Di natura miracolo, e del mondo!
Qual cor sì rozzo, o qual sì fiera gente,
Il tuo valor non ſente?
Ma qual sì ſcaltro ingegno, e sì profondo

te la résistance du monde y est, ou je ne retrouve plus mes forces. . . Dieux ennemis, que me préparez-vous ? . . Je l'aurai pourtant. . . Maudite soit Corisque, & . . . j'ai presque pensé dire toutes les femmes qui sont au monde. . . O Pan ! dont les lumieres & le pouvoir sont sans borne, laisse-toi fléchir par mes prieres. Tu fus aussi attaché à une Maîtresse infidelle ; venge sur Corisque ta flamme méprisée. . . Enfin, c'est par ta puissance que je commence à ébranler cette pierre : c'est par elle que je la fais tomber, & le Renard est pris : Il ne reste plus qu'à y mettre le feu ; & c'est ainsi que je voudrois voir brûler & périr, toutes les femmes de mauvaise foi,

---

CHŒUR.

AMOUR ! que tes effets sont merveilleux ! non, il n'est cœur si grossier, nation si barbare, qui ne connoisse ton pouvoir ; & il n'est esprit si pénétrant & si profond, qui le puisse comprendre. Qui ne jugera

Il tuo valor' intende?
Chi sà gli ardori, che'l tuo foco accende,
Importuni e lascivi,
Dirà, spirto mortal, tu regni e vivi
Nella corporea salma:
Ma chi sà poi come a virtù l'amante
Si desti, e come soglia
Farsi al suo foco (ogni sfrenata voglia
Subito spenta), pallido, e tremante,
Dirà, spirto immortale, hai tu nell' alma
Il tuo solo e santissimo ricetto.
» Raro mostro, e mirabile d' umano
» E di divino aspetto,
» Di veder cieco, e di saper' insano:
» Di senso, e d' intelletto,
» Di ragion', e desìo confuso affetto.
E tale hai tu l'impero
Di natura, e del Ciel, ch' a te soggiace.
Ma (dirol con tua pace)
Miracolo più altero
Ha di te il mondo, e più stupendo assai;
Però che quanto fai
Di maraviglia, e di stupor tra noi,
Tutto in virtù di bella donna puoi.
O donna, o don del Cielo,
Anzi pur di colui,

que par les desirs fâcheux & lascifs que ton flambeau allume, dira que tu n'es qu'un feu périssable, qui n'a d'autre vertu que de toucher & d'animer nos sens. Mais qui pensera ensuite combien tu donnes de penchant vers la vertu, & comme ton ardeur, en faisant oublier à tout Amant les mouvemens d'une passion licentieuse & déréglée, ne lui laisse que crainte & respect pour celle qu'il aime, dira que tu es un esprit divin, qui as choisi notre ame comme une retraite & un asyle sacré. Aveugle, insensé, admirable & bisarre! composé de sens, d'entendement, de raison, de desirs! Et c'est avec cela que tu étends ton empire sur le Ciel & sur la Terre, qui sont soumis à tes loix. Mais il est encore au monde un prodige plus grand, & plus surprenant que toi; nous devons à la beauté ces effets merveilleux dont tu sembles l'auteur: c'est d'elle que tu tires tout ton pouvoir. Beau sexe, vrai présent du Ciel, ou plutôt du souverain Maître, qui, en formant le Ciel & vous, voulut vous orner encore plus que son premier ouvrage, quel avantage n'avez-vous pas?

Che 'l tuo leggiadro velo
Fè, d'ambo creator, più bel di lui.
Qual cosa non hai tu del Ciel più bella?
Nella sua vasta fronte
Mostruoso Ciclope un' occhio ei gira,
Non di luce a chi 'l mira,
Ma d'alta cecità cagione e fonte.
Se sospira, o favella,
Com' irato Leon rugge, e spaventa,
E non più Ciel, ma campo
Di tempestosa, ed orrida procella,
Col fiero lampeggiar folgori avventa;
Tu co 'l soave lampo,
E con la vista angelica amorosa
Di duo Soli visibili e sereni,
L' anima tempestosa
Di chi ti mira acqueti e rassereni:
E suono, e moto, e lume,
E valor, e bellezza, e leggiadrìa
Fan sì dolce armonìa nel tuo bel viso,
Che 'l Ciel in van presume,
Se 'l Cielo è pur men bel del Paradiso,
Di pareggiarsi a te, cosa divina.
E ben ha gran ragione
Quell' altero animale,
Ch' Uomo s'appella, ed a cui pur s'inchina

Commo

Comme un monſtrueux cyclope, il ne préſente ſur ſon large front qu'un œil, ſource, non de lumiere, mais d'éblouiſſement & d'aveuglement, à qui l'oſe regarder; le bruit qui d'en-haut ſe fait entendre juſqu'à nous, eſt plus effraïant que le mugiſſement du lion en colere: alors c'eſt moins un Ciel qu'un centre d'horribles & bruïantes tempêtes, où l'on ne voit que la lumiere éblouiſſante des éclairs, d'où l'on n'entend que le bruit terrible du tonnerre. Mais vous! par votre éclat charmant, par la douceur enchantereſſe de deux yeux brillans, que plus on regarde, plus on trouve ſereins, vous ramenez le calme dans les ames les plus agitées; vous tranquilliſez qui a le bonheur de vous voir. La voix, le geſte, l'éclat, la beauté, les graces, ſont en vous dans une ſi parfaite harmonie, qu'en vain le Ciel, ſi pourtant il eſt moins beau que le ſéjour des Dieux, eſſaieroit de s'égaler à vous. Ce n'eſt pas ſans raiſon que ce fier animal qu'on appelle l'homme, à qui tout être créé obéit, vaincu par vos charmes, réconnoît votre puiſſance, & s'y ſoumet:

Ogni cosa mortale,
Se mirando di te l'alta cagione,
T'inchina e cede. E s'ei trionfa e regna,
Non è perchè di scettro, o di vittoria
Sii tu di lui men degna,
Ma per maggior tua gloria:
» Che quanto il vinto è di più pregio, tanto
» Più glorioso è di chi vince il vanto.
Ma che la tua beltate
Vinca con l'uomo ancor l' umanitate,
Oggi ne fa Mirtillo à chi nol crede
Maravigliosa fede:
E mancava ben questo al tuo valore,
Donna, di far senza speranza amore.



s'il ſemble deſtiné à la gloire du triomphe, à l'éclat de la couronne, ce n'eſt pas qu'il ſoit plus digne que vous du ſceptre, ou de la victoire; c'eſt pour enrichir vos trophées. La grandeur du vaincu fait la gloire du vainqueur: Mais que votre beauté triomphât de l'humanité en même-tems que de l'homme, c'étoit une merveille incroïable, que garantit aujourd'hui l'exemple de Mirtil. Il manquoit encore à votre gloire de faire un Amant conſtant, ſans eſpoir de bonheur.



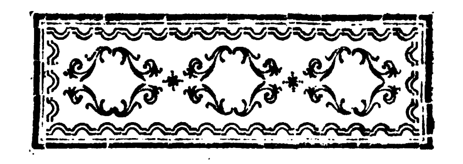


ATTO QUARTO.

SCENA PRIMA.

CORISCA.

TANTO in condur la semplicetta al varco
Ebbi pur dianzi il cor fisso, e la mente,
Che di pensar non mi sovvenne mai
Della mia cara chioma, che rapita
M' ha quel brutto villano, e com'i' possa
Ricoverarla. O quanto mi fu grave
D'avermi a riscattar con sì gran prezzo,
E con sì caro pegno! ma fu forza
Uscir di man dell' indiscreta bestia:
Che quantunque egli sia più d'un coniglio
Pusillanimo assai, m' avria potuto
Far nondimeno mille oltraggi, e mille



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CORISQUE.

J'AI été si occupée du soin d'amener ma dupe à mon but, que je n'ai pas songé à ma chere chevelure, qui m'a été arrachée par ce vilain animal, ni aux moïens de la recouvrer. Ce me fut un grand sacrifice, que de racheter ma liberté à si haut prix, & avec un gage si précieux ; mais il falloit bien sortir des pattes de cet animal sans raison. Car, bien qu'il soit plus poltron que le plus poltron animal, il auroit pû cependant me faire mille affronts & mille outrages. Je l'ai toujours méprisé ; & comme une sangsue, je lui ai tiré jusqu'à

Fiere vergogne. I'l'ho ſchernito ſempre,
E fin, che ſangue ha nelle vene avuto,
Come ſanſuga l'ho ſucchiato. Or duolſi
Che più non l'ami; e di dolerſi avrebbe
Giuſta cagion, ſe mai l' aveſſi amato.
» Amar coſa inamabile non puoſſi.
» Com'erba, che fu dianzi a chi la colſe,
» Per uſo ſalutifero sì cara,
» Poi che 'l ſucco n'è tratto, inutil reſta,
» E come coſa fracida s'abborre;
» Così coſtui, poichè ſpremuto ho quanto
» Era di buono in lui, che far ne debbo,
» Se non gettarne il fracidume al ciacco?
Or vo' veder, ſe Coridone è ſceſo
Ancor nella ſpelonca. Oh! che vegg' io?
Che novità? ſon deſta?
O pur ſogno, o ſon ebra? i' sò pur certo
Ch' era la bocca di queſt' antro aperta
Guari non ha: com' ora, è chiuſa? e come
Queſta pietra sì grave e tanto antica
All' improviſo è ruinata abbaſſo?
Non s' è già ſcoſſa di tremuoto udita:
Sapeſſi almen, ſe Coridon v' è chiuſo
Con Amarilli; che del reſto poi
Poco mi curerei: dovria pur' egli
Eſſer giunto oggi mai, sì buona pezza

la derniere goute de ſang qu'il a eue dans les veines. Aujourd'hui il ſe plaint de ce que je ne l'aime plus. Certes il auroit raiſon ſi je l'avois jamais aimé. Comment aurois-je pu aimer quelque choſe d'auſſi odieux ? Les ſimples dont on tire tant de ſecours pour la ſanté, dès qu'on en a exprimé le ſuc ſalutaire, deviennent inutiles, & ſont jettés au rebut; auſſi après avoir tiré de ce Satire tout ce qu'il pouvoit y avoir de bon, dois-je faire autrement que l'abandonner comme inutile. Oh voïons maintenant ſi Coridon eſt deſcendu dans la caverne ? . . . Dieux! qu'eſt-ce que je vois ? Eſt-ce un ſonge, ou ſuis-je bien éveillée ? Suis-je troublée, ou mes yeux ne me trompent-ils pas ? L'entrée de cette Caverne étoit certainement ouverte il n'y a qu'un moment, comment ſe trouve-t-elle fermée maintenant ? Comment cette pierre ſi groſſe, & qu'on a toujours vue là-haut, eſt-elle tout-à-coup tombée ici bas ? L'on n'a pas ſenti de tremblement de terre. . . . Encore ſi je ſavois Coridon enfermé avec Amarillis; car pour le reſte peu m'importe. . . Si

E' che partì, se ben Lisetta intesi.
Chi sà che non sia dentro, e che Mirtillo
Così non gli abbia amendue chiusi: Amore
Punto da sdegno, il mondo anco potrebbe
Scuoter, non ch' una pietra. Se ciò fosse,
Già non avria potuto far Mirtillo
Più secondo il mio cor, se nel suo core
Fosse Corisca in vece d'Amarilli.
Meglio sarà, che per la via del monte
Mi conduca nell' antro, e'l ver n'intenda.

SCENA SECONDA.

DORINDA, LINCO.

DORINDA.

E CONOSCIUTA certo
Tu non m' avevi, Linco?

LINCO.

Chi ti conoscerebbe
Sotto queste sì rozze orride spoglie

j'ai bien entendu Lisette, il devroit déja y être depuis le tems qu'il est parti. . . . Mais peut-être bien y est-il, & il se pourroit que Mirtil les eût enfermés l'un & l'autre. Si l'amour, piqué par le mépris, peut ébranler le monde entier, à plus forte raison a-t-il pu déranger ce pesant rocher. . . . En tout cas Mirtil n'eût pû mieux seconder ma volonté, quand Corisque auroit pris en son cœur la place d'Amarillis. . . Le mieux sera, que par le chemin de la montagne je me rende à la Caverne, pour être éclaircie de ce mystere.

SCENE SECONDE.

DORINDE, LINCO.

DORINDE.

ASSURÉMENT, Linco, tu ne m'avois pas reconnue ?

LINCO.

Qui auroit pû, sous cet habillement sauvage & rustique, deviner la gentille

Per Dorinda gentile?
S' io fussi un fiero can, come son Linco,
Mal grado tuo t'avrei
Troppo ben conosciuta.
O che veggio, o che veggio!

D O R I N D A.

Un' effetto d'amor tu vedi, Linco,
Un' effetto d'amare
Misero, e singolare.

L I N C O.

Una fanciulla, come tu sì molle,
E tenerella ancora,
Ch' eri pur dianzi (si può dir) bambina,
E mi par, che pur' jeri
T' avessi tra le braccia pargoletta,
E le tenere piante
Reggendo, t' insegnassi
A formar babbo, e mamma,
Quando a' servigj del tuo padre i' stava:
Tu, che, qual damma timida solevi,
Prima ch' amor sentissi,
Paventar d' ogni cosa
Ch' all' improviso si movesse: ogn' aura,
Ogni augellin, che ramo
Scotesse, ogni lucertola, che fuori
Della fratta corresse,

Dorinde? Mais si des chiens, au lieu de Linco, t'eussent rencontrée, ils ne t'auroient, malgré toi, que trop bien reconnue. . . Eh! que vois-je donc là?

DORINDE.

L'effet déplorable & singulier d'une malheureuse & singuliere passion.

LINCO.

Quoi! une jeune personne si tendre, si délicate, & pour ainsi dire presqu'un enfant, qu'il me semble que je tenois hier sur mes bras, à qui je m'imagine montrer encore à marcher, & à former les premiers accens de la voix, lorsque j'étois au service de ton Pere: toi, que comme le Daim timide, tout effraïoit, avant que tu eusses commencé à aimer; qu'un zéphir, ou un oiseau qui eût fait remuer une branche d'arbre, qu'un lésard sortant de quelque fente de rocher, qu'une feuille enfin eût fait trembler, tu vas maintenant seule, errante à travers les bois & les montagnes, sans craindre ni les chiens, ni les bêtes sauvages?

Ogni tremante foglia
Ti facea sbigottire;
Or vai soletta, errando
Per montagne e per boschi,
Nè di fera hai paura, nè di veltro?

DORINDA.

Chi è ferito d' amoroso strale,
D' altra piaga non teme.

LINCO.

Ben ha potuto in te, Dorinda, amore;
Poichè di donna in uomo,
Anzi di donna in lupo, ti trasforma.

DORINDA.

O se quì dentro, Linco,
Scorger tu mi potessi,
Vedresti un vivo lupo,
Quasi agnella innocente,
L'anima divorarmi.

LINCO.

E quale è il lupo? Silvio?

DORINDA.

Ah! tu l'hai detto.

LINCO.

E tu, poi ch' egli è lupo,
In lupa volontier ti se' cangiata:
Perchè se non l'ha mosso il viso umano,

DORINDE.

Quand l'amour a une fois porté ses coups, on ne craint plus d'autre blessure.

LINCO.

Il faut qu'il ait sur toi bien du pouvoir, pour t'avoir fait choisir un aussi singulier déguisement.

DORINDE.

Ah ! Linco, si tu pouvois pénétrer jusques dans mon cœur, tu y verrois l'ennemi auquel mon ame, comme une innocente brebis, est livrée en proie.

LINCO.

C'est Silvio, sans doute ?

DORINDE.

Ah ! tu l'as nommé.

LINCO.

Et c'est pour toucher cet amant que la figure humaine n'a pu attendrir, que tu as voulu te revêtir des dépouilles d'une

Il mova almen questo ferino, e t' ami.
Ma dimmi ove trovasti
Questi ruvidi panni?

DORINDA.

I' ti dirò: mi mossi
Stamane assai per tempo
Verso là dove inteso avea, che Silvio
Appiè dell' Erimanto
Nobilissima caccia
Al fier cinghiale apparecchiata avea:
E nell' uscir dell' Eliceto appunto
Quinci non molto lunge
Verso il rigagno, che dal poggio scende,
Trovai Melampo, il cane
Del bellissimo Silvio, che la sete
Quivi, come cred' io, s'avea già tratta,
E nel prato vicin posando stava,
Io, ch' ogni cosa del mio Silvio ho cara,
E l'ombra ancor del suo bel corpo, e l' orma
Del piè leggiadro, non che'l can da lui
Cotanto amato, inchino,
Subitamente il presi:
Ed ei senza contrasto,
Qual mansueto agnel, meco ne venne:
E mentre i' vò pensando

louve ? Tu eſperes par là le rendre ſenſible ? Mais où as-tu trouvé ce ſauvage habillement ?

DORINDE.

Je vais te l'expliquer. Ce matin de bonne heure je me ſuis rendue au pied de l'Erimante, où je ſavois que Silvio avoit donné le rendez-vous, pour attaquer ce terrible ſanglier dont tu as entendu parler. En ſortant de ce bois d'yeuſes, à peu de diſtance de-là, vers le ruiſſeau qui deſcend de la montagne, j'ai trouvé Melampe, le chien de mon aimable Silvio, qui, je crois, venoit de boire, & ſe repoſoit dans la prairie voiſine. Moi, qui chéris tout ce qui appartient à Silvio, qui baiſerois l'ombre de ſon corps, & les traces de ſes pieds, juge ſi j'ai flatté ce chien qu'il aime tant : Je l'arrête ; lui comme un agneau me ſuit. Et comme je méditois de le remener à ſon maître & mon vainqueur, dans le deſſein d'en faire le prix de ma conquête, Silvio lui-même arrive, cherchant les traces de ſon cher Melampe, & s'arrête. Je ne te rappellerai point, cher Linco, tout ce qui s'eſt paſſé entre nous ; je te

Di ricondurlo al suo Signor', e mio,
Sperando far con dono a lui sì caro
Della sua grazia acquisto;
Eccolo appunto, che venia diritto
Cercandone i vestigi, e qui fermossi.
Caro Linco, non voglio
Perder tempo in ridir minutamente
Quel, ch'è tra noi passato:
Ti dirò sol, per ispedirmi in breve,
Che dopo un lungo giro
Di mentite promesse, e di parole,
Mi s' è involato il crudo,
Pien d' ira, e di disdegno
Col suo fido Melampo,
E con la cara mia dolce mercede.

LINCO.

O dispietato Silvio! o garzon fiero!
E tu, che festi allor? non ti sdegnasti
Della sua fellonia?

DORINDA.

Anzi, come s'appunto
Il foco del suo sdegno
Fosse stato al mio cor foco amoroso,
Crebbe per l' ira sua l' incendio mio;
E tuttavia seguendone i vestigi,
E pur verso la caccia

dirai ſeulement qu'après de longs détours, & un grand nombre de fauſſes promeſſes & de propos trompeurs, le cruel s'eſt échappé, ne me laiſſant que des témoignages de dédain; & emmenant Melampe, il m'a enlevé le gage ſur lequel j'avois fondé de ſi douces eſpérances.

LINCO.

Trop cruel, & trop barbare Silvio! Mais que fis-tu alors? Sa trahiſon n'a pas excité ta colere?

DORINDE.

Je ne l'en aimai que plus; ſes dédains n'ont fait qu'augmenter l'embraſement de mon cœur, & ſa perfidie a été pour moi comme un ſecond trait de l'Amour. Je n'ai pas laiſſé de ſuivre ſes pas, & continuant mon chemin vers le rendez-vous de la

L'interrotto cammin continuando,
Non molto lungi il mio Lupin raggiunsi,
Che quinci poco prima
Di me s'era partito: onde mi venne
Tosto pensier di travestirmi, e in questi
Abiti suoi servili
Nascondermi sì ben, che trà pastori
Potessi per pastore esser tenuta,
E seguire e mirar comodamente
Il mio bel Silvio.

LINCO.

E'n sembianza di lupo
Tu se' ita alla caccia,
E t'han veduta i cani, e quinci salva
Se' ritornata? hai fatto assai, Dorinda.

DORINDA.

Non ti meravigliar Linco, che i cani
Non potean far' offesa
A chi del Signor loro
E' destinata preda,
Quivi confusa infra la spessa turba
De' vicini pastori,
Ch'eran concorsi alla famosa caccia,
Stav' io fuor delle tende
Spettatrice amorosa
Via più del cacciator, che della caccia.

chasse, j'ai retrouvé, non loin d'ici, Lupin, qui m'avoit quittée quelques momens auparavant. J'ai aussitôt formé le projet de me déguiser si bien sous cet habillement grossier, que je pusse avec les autres Bergers suivre, sans être connue, & regarder à mon aise mon cher Silvio.

LINCO.

Tu as été à la chasse, couverte de ces peaux de loup? Les chiens t'ont vue, & t'ont épargnée? Assurément, Dorinde, c'étoit trop t'exposer.

DORINDE.

N'en sois point étonné; les chiens ont respecté celle qui étoit destinée à être la proie de leur maître. Enfin confondue au milieu d'une nombreuse troupe des Bergers d'alentour, que l'envie de voir cette fameuse chasse avoit attirés ici, j'étois hors des toiles beaucoup plus occupée de mon Chasseur que de la chasse. Chaque mouvement du sanglier rendoit mon cœur palpitant: à chaque démarche de Silvio,

A ciaſcun moto della fera alpeſtre
Palpitava il cor mio:
A ciaſcun' atto del mio caro Silvio
Correa ſubitamente
Con ogni affetto ſuo l'anima mia;
Ma il mio ſommo diletto
Turbava aſſai la paventoſa viſta
Del terribil Cinghiale,
Smiſurato di forza e di grandezza.
Come rapido turbo
D' impetuoſa e ſubita procella,
Che tetti, e piante, e ſaſſi, e ciò ch' incontra,
In poco giro, in poco tempo atterra;
Così a un ſolo rotar di quelle zanne,
E ſpumoſe, e ſanguigne,
Si vedean tutti inſieme
Cani uccisi, aſte rotte, uomini offeſi.
Quante volte bramai
Di patteggiar con la rabbioſa fera
Per la vita di Silvio il ſangue mio?
Quante volte d'accorrervi, e di fare
Con queſto petto al ſuo bel petto ſcudo?
Quante volte dicea
Fra me ſteſſa, perdona

mon ame paſſionnée voloit, & l'accompagnoit; mais ce bonheur étoit troublé par l'effraïante vue du ſanglier, terrible par ſa groſſeur & par ſa force. Comme dans le tourbillon qu'excite une violente tempête, l'on voit les toits des maiſons, les arbres, les pierres, tout renverſé ſubitement, & jetté par terre: de même aux moindres approches de ſes défenſes couvertes d'écume & de ſang, l'on voïoit à la fois chiens déchirés, lances briſées, chaſſeurs bleſſés. Combien de fois ai-je voulu offrir mon ſang à la bête furieuſe pour épargner celui de Silvio? Combien de fois ai-je voulu me jetter devant lui, & lui faire de mon cœur un rempart contre l'animal! Combien de fois ai-je dit en moi-même: Indomptable ſanglier, épargne les jours de mon cher Silvio. C'eſt ainſi que je parlois, & mêlois mes prieres de ſoupirs, lorſque Silvio lâche impétueuſement Melampe, armé d'une écorce épaiſſe, contre le ſanglier, que le ſang des chiens déchirés, & de quelques Bergers bleſſés, n'avoit rendu que plus

Fiero Cinghial, perdona
Al delicato sen del mio bel Silvio.
Così meco parlava
Sospirando e pregando,
Quand' egli di squammosa e dura scorza
Il suo Melampo armato
Contro la fera impetuoso spinse,
Che più superba ogn' ora,
S'avea fatta d'intorno
Di molti uccisi cani, e di feriti
Pastori orrida strage.
Linco, non potrei dirti
Il valor di quel cane;
E ben ha gran ragion Silvio se l' ama:
Come irato Leon, che 'l fiero corno
Dell' indomito Tauro
Ora incontri, ora fugga,
Una sola fiata che nel tergo
Con le robuste sue branche l' afferri
Il ferma sì, ch' ogni poter n'emunge;
Tale il forte Melampo,
Fuggendo accortamente
Gli spessi giri e le mortali rote
Di quella fera mostruosa, al fine
L' afferrò nell' orrecchia;

redoutable. Linco, je ne puis t'exprimer le courage de ce chien, & certes Silvio a grande raison de l'aimer. Imagine-toi un lion en fureur, qui tantôt affronte, & tantôt esquive la tête armée du taureau qu'il combat, si une fois il peut lui appliquer sur la croupe ses fortes griffes, il terrasse son ennemi, & épuise ses forces. Tu aurois vu de même le vaillant Melampe éviter adroitement les tours fréquens, & les roulemens de la bête monstrueuse, la coëffer enfin, & après l'avoir ébranlée & atterrée, l'arrêter de façon qu'on pouvoit aisément choisir la place où l'on devoit lui porter le coup. Alors Silvio invoquant Diane: Déesse! dit-il, conduis ce coup, je fais vœu de te consacrer l'horrible hure de ce sanglier. A ces mots il tire de son carquois d'or un trait, qui, posé sur son arc bien tendu, part rapidement, & va percer l'animal au côté gauche, au défaut de l'épaule & du cou. Le sanglier tombe, & j'ai commencé à respirer, dès que j'ai vu mon cher Silvio hors de danger. Heureux animal, qui as

E dopo averla impetuosamente
Prima crollata alquante volte, e scossa,
Ferma la tenea sì, che potea farsi
Nel vasto corpo suo, quantunque altrove
Leggermente ferito,
Di ferita mortal certo disegno.
Allor subitamente il mio bel Silvio,
Invocando Diana:
Drizza tu questo colpo,
Disse, ch' a te fò voto
Di sacrar, santa Dea, l'orribil teschio:
E in questo dir, dalla faretra d' oro
Tratto un rapido strale,
Fin dall' orecchia al ferro
Tese l' arco possente,
E nel medesmo punto
Restò piagato ove confina il collo
Con l'omero sinistro il fier cinghiale:
Il qual subito cadde. I' respirai,
Vedendo Silvio mio fuor di periglio.
O fortunata fera,
Degna d' uscir di vita
Per quella man, che 'nvola
Sì dolcemente il cor da i petti umani.

pû recevoir la mort d'une main, dont les coups ſont auſſi ſûrs que ceux de l'Amour même!

LINCO.

Ma che sarà di quella fera uccisa?

DORINDA.

No 'l sò, perchè men venni,
Per non esser veduta, innanzi a tutti;
Ma creder vo', che porteranno in breve,
Secondo il voto del mio Silvio, il teschio
Sollennemente al Tempio.

LINCO.

E tu non vuoi uscir di questi panni?

DORINDA.

Si voglio, ma Lupino
Ebbe la veste mia con l' altro arnese,
E disse d' aspettarmi
Con essi al fonte, e non ve l'ho trovato.
Deh, Linco mio, se m' ami,
Và tu per queste selve
Di lui cercando, che non può già molto
Esser lontano: i' poserò frattanto
Là in quel cespuglio: il vedi? ivi t'attendo,
Ch' io son dalla stanchezza
Vinta, e dal sonno, e ritornar non voglio
Con queste spoglie a casa.

LINCO.

Mais que feront-ils maintenant du sanglier ?

DORINDE.

Je l'ignore, parceque sur-le-champ j'ai devancé tout le monde, & que je suis revenue pour n'être point reconnue ; mais je croirois que bientôt le vœu de Silvio va être accompli, & qu'on portera en pompe la hure au Temple.

LINCO.

Et toi ! ne songes-tu pas à quitter ces vêtemens ?

DORINDE.

Oui. Mais je n'ai point trouvé ici Lupin, à qui j'avois dit de m'attendre à la fontaine, avec mes habits qu'il a. Linco, si tu m'aimes, va le chercher dans ce bois, il ne peut pas être bien loin. Cependant je me mettrai à l'ombre de ce buisson que tu vois. C'est-là que je t'attends ; car je me meurs de sommeil & de fatigue, & je ne veux point paroître à la maison sous ce déguisement.

LINCO.

Io vò, tu non partire
Di là, fin ch' io non torni.

SCENA TERZA.

CORO, ERGASTO.

CORO.

Pastori, avete inteso
Che 'l nostro semideo, figlio ben degno
Del gran Montano, e degno
Discendente d'Alcide,
Oggi n'ha liberati
Dalla fera terribile, che tutta
Infestava l'Arcadia;
E che già si prepara
Di sciorne il voto al tempio.
Se grati esser vogliamo
Di tanto benefizio,
Andiamo tutti ad incontrarlo, e come
Nostro liberatore
Sia da noi onorato
Con la lingua, e col core;

LINCO.

J'y vais ; attends, & ne quitte pas cet endroit que je ne sois revenu.

SCENE TROISIEME.

CHOEUR DE BERGERS, ERGASTE.

CHOEUR.

Bergers, vous savez que notre demi-Dieu, aussi digne fils de Montan, que digne descendant d'Alcide, nous a, par une victoire signalée, délivrés du terrible sanglier qui ravageoit l'Arcadie. On se prépare à aller au Temple, pour remplir le vœu fait à la grande Déesse. Marquons lui notre reconnoissance d'un si grand bienfait ; allons au-devant de lui ; & que nos bouches & nos cœurs lui rendent l'hommage qu'on doit au Libérateur de l'Arcadie. Quoique les honneurs soient d'un prix léger pour les ames élevées & pour les cœurs magnanimes, c'est cependant la plus grande ré-

» E benchè d'alma valorosa e bella
» L'onor sia poco pregio; è però quello,
» Che si può dar maggiore
» Alla virtute in terra.

ERGASTO.

O' sciagura dolente! o caso amaro!
O piaga immedicabil' e mortale!
O sempre acerbo e lagrimevol giorno!

CORO.

Qual voce odo di pianto, e d' orror piena!

ERGASTO.

Stelle nemiche alla salute nostra,
Così la fè schernite?
Così il nostro sperar levaste in alto,
Perchè poscia cadendo
Con maggior pena il precipizio avesse?

CORO.

Questi mi par Ergasto, e come è desso.

ERGASTO.

Ma perchè il cielo accuso?
Te pur accusa, Ergasto,
Tu solo avvicinasti
L'esca pericolosa

compense que la vertu puisse recevoir chez les mortels.

ERGASTE.

O malheureuse & triste aventure! O plaie mortelle & sans remede! O jour déplorable & digne de nos larmes!

CHOEUR.

Quels accens plaintifs & effraïans!

ERGASTE.

O vous! Astres ennemis de notre repos; est-ce ainsi que vous permettez que la foi soit violée? Et ne nous flattez-vous des plus douces espérances, que pour nous rendre plus affreux le précipice que vous nous ouvrez?

CHOEUR.

Il semble que c'est la voix d'Ergaste; .... Oui certes; c'est lui-même.

ERGASTE.

Eh pourquoi accuser le Ciel? N'accuse que toi, Ergaste; toi seul as rapproché ces deux Amans déja trop enflammés; toi seul as allumé les étincelles qui ont fait naître

Al focile d'amor: tu il percotesti,
E tu sol ne traesti
Le faville, ond'è nato
L'incendio inestinguibile e mortale.
Ma sallo il ciel, se da buon fin mi mossi,
E se sola pietà fù, che m' indusse.
O sfortunati amanti!
O misera Amarilli!
O Titiro infelice! o orbo padre!
O dolente Montano!
O desolata Arcadia! o noi meschini!
O finalmente misero, e infelice
Quant' ho veduto, e veggio,
Quanto parlo, quant'odo, e quanto penso!

CORO.

Oimè qual fia cotesto
Sì misero accidente,
Che'n se comprende ogni miseria nostra?
Andiam, pastori, andiamo
Verso di lui, ch' appunto
Egli ci vien incontra. Eterni Numi,
Ah non è tempo ancora
Di rallentar lo sdegno?
Dinne, Ergasto gentile,
Qual fiero caso a lamentar ti mena?
Che piangi?

ce feu punissable qu'on ne peut éteindre. Mais le Ciel connoît la pureté de mon cœur ; il sait si la pitié ne fut pas le seul motif qui me fit agir. . . . . Infortunés Amans ! Malheureuse Amarillis ! Titire, Pere trop digne de nos plaintes ! Montan trop justement affligé ! Arcadie trop cruellement désolée ! Hélas ! tout ce que j'ai vu, ce que je vois, ce que je dis, ce que j'entends, ce que je pense, tout me retrace les miseres dont nous sommes accablés.

CHOEUR.

Ciel ! quel est donc cet accident si funeste à toute l'Arcadie ? Allons, Bergers, allons au-devant d'Ergaste qui vient vers nous. Dieux immortels, le moment qui doit mettre fin à votre courroux n'est-il pas encore arrivé ? Eh, cher Ergaste, dis-nous donc quel est le sujet de tes gémissemens & de tes pleurs ?

ERGASTO.

Amici cari,
Piango la mia, piango la vostra, piango
La ruina d'Arcadia.

CORO.

Oimè, che narri?

ERGASTO.

E' caduto il sostegno
D' ogni nostra speranza.

CORO.

Deh, parlaci più chiaro.

ERGASTO.

La figliuola di Titiro; quel solo
Del suo ceppo cadente, e del cadente
Padre, appoggio e rampollo;
Quell' unica speranza
Della nostra salute,
Ch' al figlio di Montano era dal Cielo
Destinata e promessa,
Per liberar con le sue nozze Arcadia
Quella Ninfa celeste,
Quella saggia Amarilli,
Quell' esempio d'onore,
Quel fior di castitate,
Oimè, quella: ah! mi scoppia
Il core a dirlo.

ERGASTE.

Amis, c'eſt votre perte, c'eſt la mienne, c'eſt celle de toute l'Arcadie.

CHOEUR.

Que dis-tu ?

ERGASTE.

L'appui de toutes nos eſpérances eſt renverſé.

CHOEUR.

De grace, explique-toi !

ERGASTE.

La fille de Titire, ce ſeul rejetton d'une tige dont nous allons regretter la fin, ce ſeul ſoutien d'un Pere mourant, en qui nous avions placé l'eſpoir de notre ſalut, que les arrêts du Ciel avoient deſtinée & promiſe au fils de Montan pour délivrer l'Arcadie de ſes maux paſſés : cette Nymphe qui tire ſon origine du Ciel, cette ſage Amarillis, l'exemple de la vertu, la fleur de la chaſteté la plus pure ; hélas! je n'ai pas la force de vous le dire. . . .

CORO.

E' morta?

ERGASTO.

Nò, ma stà per morire.

CORO.

Oimè, che intendo?

ERGASTO.

E nulla ancora intendi,
Peggio è, che more infame.

CORO.

Ahi, Amarilli infame! come, Ergasto?

ERGASTO.

Trovata con l'adultero: e se quinci
Non partite sì tosto,
La vedrete condurre
Cattiva al Tempio.

CORO.

» O bella, e singolare,
» Ma troppo malagevole virtute
» Del sesso femminile: o pudicizia
» Come oggi se' sì rara!
Dunque non si dirà donna pudica,
Se non quella, che mai
Non fù sollecitata?
O secolo infelice!

CHOEUR.

Eſt morte ?

ERGASTE.

Non ; mais ſa mort eſt certaine.

CHOEUR.

Qu'entendons-nous !

ERGASTE.

Rien encore ; elle meurt deshonorée.

CHOEUR.

Amarillis deshonorée ! Et comment donc ?

ERGASTE.

Elle a été ſurpriſe avec l'adultere, & ſi vous reſtez encore un moment ici, vous l'allez voir conduire captive au Temple.

CHOEUR.

Vertu, pudeur, auſſi fragiles que vous êtes reſpectables, que vous êtes devenues rares ! La chaſteté ne ſera donc jamais à l'épreuve des ſollicitations ? Siecle malheureux !

ERGASTO.

Veramente potrassi
Con gran ragione avere
D' ogni altra donna l'onestà sospetta,
Se disonesta l'onestà si trova.

CORO.

Deh, cortese pastor, non ti sia grave
Di raccontarci il tutto.

ERGASTO.

Io vi dirò: stamane assai per tempo
Venne, come sapete, il Sacerdote
A visitar, con l'infelice padre
Della misera Ninfa, il sacro Tempio,
Da un medesmo pensiero ambedue mossi,
D' agevolar co' prieghi
Le nozze de' lor figli,
Da lor bramate tanto:
Per questo solo in un medesmo tempo
Fur le vittime offerte.
E fatto il sacrifizio
Solennemente, e con sì lieti auspizj,
Che non fur viste mai
Nè viscere più belle,
Nè fiamma più sincera, o men turbata;
Onde da questi segni
Mosso il cieco Indovino,

ERGASTE.

Non, il n'y aura point de Nymphe dont la conduite ne doive être soupçonnée, puisqu'on voit la vertu même succomber.

CHOEUR.

Aimable Berger, daigne nous raconter toute cette aventure.

ERGASTE.

Ce matin, de bonne heure, le Sacrificateur est venu, comme vous le savez, au Temple avec le Pere infortuné de la malheureuse Amarillis; tous deux, animés du même esprit, vouloient par leurs prieres avancer les nôces si desirées de leurs enfans: les victimes ont été immolées; on a solemnellement offert le sacrifice dans cette vue. Il a été accompagné des augures les plus favorables. Jamais on n'avoit vu des entrailles si belles, ni une flâme si pure & si nette. A ces signes, l'aveugle Prophete a prononcé: » Aujourd'hui, a-t-il » dit à Montan, ton fils Silvio sera Amant; » Aujourd'hui, Titire, ta fille sera Epou» se: hâte-toi de faire les apprêts de la » nôce. Vaines & folles imaginations pro-

Oggi, disse, ô Montano,
Sarà il tuo Silvio amante, e la tua figlia
Oggi, Titiro, sposa;
Vanne tu tosto a preparar le nozze.
O insensate, e vane
Menti degl' Indovini! e tu di dentro
Non men, che di fuor cieco!
S' a Titiro l' essequie
In vece delle nozze avessi detto,
Ti potevi ben dir certo Indovino.
Già tutti consolati
Erano i circostanti, e i vecchi padri
Piangean di tenerezza:
E partito era già Titiro, quando
Furon nel tempio orribilmente uditi
Di subito, e veduti
Sinistri auguri, e paventosi segni,
Nunzj de l'ira sacra;
A i quali, oimè, sì repentini e fieri,
S' attonito e confuso
Restasse ogn' un, dopo sì bel principio,
Pensate'l voi, cari pastori. In tanto
S' erano i Sacerdoti
Nel Sacrario maggior soli rinchiusi,
E mentre essi di dentro, e noi di fuori
Lagrimosi, e devoti,

phériques ! Prophete aussi aveugle en tes connoissances, que tú l'es par la privation des sens ! tu aurois bien mieux prophétisé, si tu avois annoncé à Titire la mort de sa fille, & non ses nôces. Déja toute l'assemblée faisoit éclater sa joie ; les deux Peres attendris étoient baignés de larmes, & Titire venoit de partir, lorsque tout-à-coup des augures sinistres, & des signes effraïans ont annoncé dans le Temple la colere céleste. Jugez, Bergers, si après d'aussi heureux présages, chacun a été consterné d'un changement si subit. Cependant les Prêtres s'étoient renfermés dans l'intérieur du Sanctuaire ; & tandis qu'eux dans cette sainte retraite, & nous au-dehors, nous étions, les larmes aux yeux & dans le recueillement, attentifs aux prieres sacrées ; arrive ce Satire maudit, qui avec empressement, & pour un cas pressant, dit-il, demande audience au Sacrificateur. Introduit dans le Temple par moi, dont c'est la fonction ; il dit avec cet extérieur propre aux nouvelles funestes : » Ministres de la gran» de Déesse, si les victimes & l'encens ne » vous annoncent pas l'accomplissement

Stavamo intenti alle preghiere ſante,
Ecco il malvaggio Satiro, che chiede
Con molta fretta, e per iſtante caſo,
Dal Sacerdote udienza: e perchè queſta
E', come voi ſapete,
Mia cura, fui quell'io che l'introduſſi;
Ed egli (ah ben ha ceffo
Da non portar altra novella) diſſe:
Padri, s' a' voſtri voti
Non riſpondon le vittime, e gl'incenſi;
Se ſopra i voſtri altari
Splende fiamma non pura,
Non vi meravigliate: impuro ancora
E' quel, che ſi commette
Oggi contra la legge
Nell' antro d' Ericina.
Una perfida Ninfa
Con l' adultero infame ivi profana
A voi la legge, altrui la fede rompe:
Vengan meco i Miniſtri,
Moſtrerò lor di prenderli ſu 'l fatto
Agevolmente il modo.
Allora (ô mente umana,
Come nel tuo deſtino
Se' tu ſtupida, e cieca!)
Alquanto reſpirarono

» de vos voeux, si la flâme qui s'éleve sur
» vos Autels, n'est pas pure, n'en soïez
» point étonnés. Aujourd'hui, dans l'an-
» tre d'Ericine, l'impureté triomphe au
» mépris de la loi; une Nymphe perfide
» avec son infâme ravisseur, sacrifie à sa
» passion les arrêts du Ciel, & la foi de ses
» engagemens. Que les Ministres viennent
» avec moi, je leur montrerai le moïen
» de surprendre les coupables ensemble.«
Aussi-tôt (tant les hommes sont aveugles sur leurs propres intérêts) la consternation diminue, les Ministres trop crédules s'imaginent qu'ils vont découvrir la cause du peu de succès de leurs sacrifices. Le grand Prêtre Nicandre est chargé par le Sacrificateur d'aller avec le Satire, pour ramener dans les fers les deux amans au Temple. La troupe des Ministres inférieurs le suit jusqu'à la caverne par le chemin écarté & obscur, que le Satire avoit indiqué. La malheureuse Amarillis, étonnée apparemment, & surprise par la lueur des flambeaux, sort d'un enfoncement qui est au milieu de la caverne, & essaie envain d'échapper, à ce que je crois, par la sor-

Gli afflitti e buoni padri,
Parendo lor che fosse
Trovata la cagion, che pria sospesi
Gli ebbe a tener nel sacrifizio infausto:
Onde subitamente il Sacerdote
Al Ministro maggior, Nicandro, impose,
Che se 'n gisse col Satiro, e cattivi
Conducesse amendue gli amanti al Tempio.
Ond' ei da tutto 'l coro
De' Ministri minori accompagnato,
Per quella obliqua, e tenebrosa via,
Ch' avea mostrato il Satiro malvaggio,
Si condusse nell' antro.
La giovine infelice,
Forse dallo splendor delle facelle
D' improviso assalita e spaventata,
Uscendo fuor d' una riposta cava,
Che' è nel mezo dell' antro,
Si provò di fuggir, come cred' io,
Verso cotesta uscita, che fu dianzi
Dal troppo accorto Satiro e sagace,
Com' e' ci disse, chiusa.

CORO.

Ed egli intanto che facea?

ERGASTO.

Partissi,

tie que ce Satire trop avisé avoit fermée, ainsi qu'il nous l'avoit déclaré.

CHOEUR.

Et cependant, que faisoit-il?

ERGASTE.

Il a disparu aussi-tôt après avoir montré,

Subito che 'l sentiero
Ebbe scorto a Nicandro.
Non si può dir, fratelli,
Quanto rimase ogn' uno
Stupefatto ed attonito, vedendo
Che quella era la figlia
Di Titiro: la quale
Non fù sì tosto presa,
Che subito v' accorse,
Ma non saprei già dirvi onde s' uscisse.
L' animoso Mirtillo,
E per ferir Nicandro,
Il dardo, ond' era armato,
Impetuoso spinse:
E se giungeva il ferro
Là 've la mano il destinò, Nicandro
Oggi vivo non fora:
Ma in quel medesmo punto,
Che drizzò l' uno il colpo,
S' arretrò l'altro, e o fusse caso, o fusse
Avvedimento accorto,
Sfuggì il ferro mortale,
Lasciando il petto, che diè luogo, intatto;
E nell' irsuta spoglia
Non pur finì quel periglioso colpo,
Ma s'intricò, non sò dir come, in modo

le sentier à Nicandre. Amis, je ne puis vous dire quel est l'étonnement & la consternation générale, lorsqu'on apperçut la fille de Titire. Dans le même moment, je ne sais d'où, ni comment, sort Mirtil furieux, qui lance avec impétuosité sur Nicandre un dard dont il étoit armé ; si le coup avoit porté, Nicandre auroit péri. Mais au moment que le trait part, Nicandre recule, & soit hasard ou adresse, il évite la mort. Le dard épargne le corps, & s'arrête dans les habits, ou même il s'embarrasse de maniere, que Mirtil ne pouvant le retirer, reste aussi prisonnier.

Che nol potendo ricovrar Mirtillo,
Restò cattivo anch' egli,

CORO.

E di lui che seguì?

ERGASTO.

Per altra via
Nel condussero al Tempio.

CORO.

E per far che?

ERGASTO.

Per meglio trar da lui
Di questo fatto il vero. E chi sà? forse
Non merta impunità l'aver tentato
Di por man ne' Ministri, e 'ncontra loro
La maestà sacerdotale offesa.
Avessi almen potuto
Consolarlo il meschino!

CORO.

E perchè non potesti?

ERGASTO.

Perchè vieta la legge
A i Ministri minori
Di favellar co' rei;
Per questo sol mi sono
Dilungato dagli altri,
E per altro sentiero

CHORUR.

CHOEUR.

Et qu'a-t-on fait de lui ?

ERGASTE.

On l'a conduit au Temple par un autre chemin.

CHOEUR.

Pour ?

ERGASTE.

Pour mieux ſavoir par lui la vérité des faits, & peut-être punira-t-on auſſi par ſa mort l'énorme crime d'avoir oſé attenter ſur la perſonne ſacrée des Miniſtres . . . . Encore, ſi j'avois pu le conſoler dans ſon malheur . . . .

CHOEUR.

Et qui t'en a empêché ?

ERGASTE.

La loi qui défend aux Miniſtres du ſecond ordre de parler aux coupables. C'eſt pour cela ſeulement que je me ſuis ſéparé du reſte de la troupe ; & je vais par un autre ſentier me rendre au Temple, & demander aux Dieux par mes larmes & mes

Mi vo' condurre al Tempio;
E con preghiere e lagrime divote
Chiedere al Ciel, ch' a più ſereno ſtato
Giri queſta oſcuriſſima procella.
Addio, cari paſtori,
Reſtate in pace, e voi co' preghi voſtri
Accompagnate i noſtri.

CORO

Così farem, poichè per noi fornito
Sarà verſo il buon Silvio il noſtro a lui
Così dovuto ufficio.
O Dei del ſommo Cielo,
Deh moſtratevi omai
Con la pietà, non col furore, eterni!

SCENA QUARTA.

CORISCA.

Cingetemi d'intorno,
O trionfanti allori,
Le vincitrici e glorioſe chiome.
Oggi felicemente
Ho nel campo d'amor pugnato, e vinto:
Oggi il cielo, e la terra,

ardentes prieres, qu'ils changent cette affreuse tempête en un calme serein. Adieu, chers Bergers; adieu, vivez en paix, & joignez vos prieres aux miennes.

CHOEUR.

Ainsi ferons-nous, dès que nous aurons rendu à Silvio l'hommage que notre reconnoissance lui doit. Dieux immortels, puisse votre toute puissance éclater par la pitié, & non par la rigueur!

SCENE QUATRIEME.

CORISQUE.

Illustres compagnons de la victoire & du triomphe; lauriers, venez ceindre mon front glorieux! Aujourd'hui, j'ai combattu, & vaincu dans le champ de l'Amour. Aujourd'hui le ciel & la Terre, la nature & l'artifice, la fortune & le destin,

E la natura, e l'arte,
E la fortuna, e 'l fato,
E gli amici, e i nemici
Han per me combattuto.
Anco il perverso Satiro, che tanto
M'ha pur in odio, hammi giovato, come
Se parte anch' egli in favorirmi avesse.
Quanto meglio dal caso
Mirtillo fù nella spelonca tratto,
Che non fù Coridon dal mio consiglio,
Per far più verisimile e più grave
La colpa d'Amarilli: e benchè seco
Sia preso anco Mirtillo,
Ciò non importa; e' fie ben anco sciolto;
Che solo è dell' adultera la pena.
O vittoria solenne! ô bel trionfo!
Drizzatemi un trofeo
Amorose menzogne:
Voi siete in questa lingua, in questo petto
Forze sopra Natura onnipotenti.
Ma che tardi Corisca?
Non è tempo di starsi:
Allontanati pur, fin che la legge
Contra la tua rivale oggi s' adempia:
Però che del suo fallo
Graverà te per iscolpar se stessa;

mes amis & mes ennemis, tout m'a servi: même ce Satire pervers, qui me hait tant, a fait comme s'il avoit été intéressé à ma victoire. Il vaut encore mieux que le hasard ait fait trouver Mirtil dans la caverne, & non pas Coridon, comme je l'avois pensé. Le crime d'Amarillis en devient bien plus grand & plus vrai-semblable, & quoiqu'il soit pris avec elle, il sera sûrement mis en liberté, puisqu'on ne punit le crime que dans la femme. Illustre victoire! Triomphe éclatant! Mensonges amoureux! élevez-moi des trophées; avec ce cœur & cette langue vous êtes plus puissans même que la Nature entiere...... Mais, que tardes-tu, Corisque? Il n'est pas tems de rester ici. Eloigne-toi, jusqu'à ce que ta rivale ait subi la rigueur de la loi. Il pourroit arriver que pour mieux se justifier elle t'accuseroit, & que le Grand-Prêtre, avant que de juger, voudroit savoir de toi-même la vérité. Fuis donc, Corisque; il n'est de sûreté pour le mensonge que dans la fuite. Cachons-nous, & restons dans ce bois jusqu'à ce que le tems soit venu de recueillir les fruits de notre vic-

E vorrà forse il Sacerdote, prima
Che far' altro di lei,
Saper di ciò per la tua lingua il vero.
» Fuggi dunque Corisca: a gran periglio
» Và per lingua mendace,
» Chi non ha il piè fugace.
M'asconderò tra queste selve, e quivi
Starò fin che sia tempo
Di venir a goder delle mie gioje.
O felice Corisca,
Chi vidde mai più fortunata impresa!

SCENA QUINTA.

NICANDRO, AMARILLI.

NICANDRO.

BEN duro cor' avrebbe, o non avrebbe
Più tosto cor, nè sentimento umano,
Chi non avesse del tuo mal pietate,
Misera Ninfa, e non sentisse affanno
Della sciagura tua, tanto maggiore,
Quanto men la pensò chi più l' intende.
Che il veder sol cattiva una donzella,

toire. Heureuſe Coriſque ! fut-il jamais un ſuccès plus complet ?

SCENE CINQUIEME.

NICANDRE, AMARILLIS.

NICANDRE.

IL faudroit, Nymphe infortunée, avoir un cœur inſenſible, ou même être né ſans âme, & étouffer tout ſentiment humain, pour ne pas plaindre ton malheur, & n'être pas touché d'une aventure, toujours plus incroïable quand on l'examine de plus près. Une Nymphe d'une beauté

Venerabile in vista, e di sembiante
Celeste, e degna cui consacri il mondo
Per divina beltà vittime e templi,
Condur vittima al Tempio; è cosa certo
Da non veder se non con occhi molli:
Ma chi sà poi di te, come se' nata,
Ed a che fin se' nata; e che se' figlia
Di Titiro; e che nuora di Montano
Esser dovevi; e ch', amendue pur sono
Questi d'Arcadia i più pregiati e chiari,
Non sò se debba dir pastori, o padri;
E che tale, e che tanta, e sì famosa,
E sì vaga donzella, e sì lontana
Dal natural confin della tua vita,
Così t' appressi al rischio della morte;
Chi sà questo, e non piange, e non sen' duole
Uomo non è, ma fera in volto umano.

AMARILLI.

Se la miseria mia fosse mia colpa,
Nicandro, e fosse, come credi, effetto
Di malvaggio pensiero,
Siccome in vista par d'opra malvaggia,
Men grave assai mi fora;
Che di grave fallire
Fosse pena il morire:

respectable, d'un extérieur vraiment divin, digne d'être honorée par des autels & des parfums ; aujourd'hui captive, & prête elle-même à être sacrifiée aux pieds des autels, est un spectacle qu'on ne peut voir d'un œil sec. Mais quand on pense dans quel état tu es née, à quoi tu étois destinée ; quand on se rappelle que tu es fille de Titire, que tu allois devenir la Bru de Montan, que ce sont deux Bergers, ou plutôt deux Dieux tutélaires, chéris & illustres dans l'Arcadie ; & qu'aussi belle, aussi distinguée, aussi connue, & aussi éloignée du terme naturel de tes jours, tu t'es toi-même avancée vers une mort certaine, on ne peut se refuser aux larmes & aux gémissemens ; ou ce seroit n'être pas homme, & n'en avoir que le masque.

AMARILLIS.

Si j'étois aussi criminelle que je suis malheureuse, & si mon cœur étoit aussi coupable, que les apparences vous le font penser, la mort, qui seroit alors la punition d'un forfait, me seroit moins difficile à subir ; le châtiment seroit juste, il faudroit, en répandant mon sang, purifier mon ame

E ben giusto sarebbe,
Che dovesse il mio sangue
Lavar l' anima immonda,
Placar l' ira del Cielo,
E dar suo dritto alla giustizia umana:
Così pur' i' potrei
Quetar l' anima afflitta;
E con un giusto sentimento interno
Di meritata morte,
Mortificando i sensi,
Avvezzarmi al morire;
E con tranquillo varco
Passar fors' anco a più tranquilla vita.
Ma troppo, oimè, Nicandro,
Troppo mi pesa, in sì giovane etate,
In sì alta fortuna,
Il dover così subito morire,
E morir' innocente.

NICANDRO.

Piacesse al Ciel, che gli Uomini più tosto
Avesser contra te, Ninfa, peccato,
Che tu peccato incontra 'l Ciel' avessi;
Ch' assai più agevolmente oggi potremmo
Ristorar te del violato nome,
Che lui placar del violato nume.
Ma non sò già veder chi t' abbia offesa,

ſouillée, fléchir le courroux des Dieux, & ſatisfaire à la juſtice des hommes ; ainſi je pourrois trouver dans ma douleur un ſujet de repos ; ainſi, ſongeant que ma mort ſeroit un châtiment juſtement mérité, je pourrois, en impoſant ſilence à mes ſens, aller à la mort ſans murmurer & dans l'heureuſe eſpérance de paſſer à une vie peut-être plus tranquille. Mais hélas ! mourir ſi jeune, mourir ſi promptement à tout ce qui m'attachoit à la vie, & mourir comme criminelle, quoiqu'innocente.... Nicandre, c'eſt le comble de mes douleurs.

NICANDRE.

O Nymphe ! plût aux Dieux que les hommes euſſent porté contre toi une fauſſe accuſation, & que tu n'euſſes pas péché contre le Ciel ! Il ſeroit plus aiſé de réparer ta réputation, qu'il ne te l'eſt de calmer les Dieux offenſés. Mais, je ne vois ici de coupable que toi, contre toi-même.

Se non te ſteſſa tu, miſera Ninfa.
Dimmi, non ſe' tu ſtata in loco chiuſo
Trovata con l'adultero? e con lui
Sola con ſolo? e non ſe' tu promeſſa
Al figlio di Montano? e tu per queſto
Non hai la fede marital tradita?
Come dunque innocente?

AMARILLI.

E pur' in tanto
E sì grave fallir, contra la legge
Non ho peccato, ed innocente ſono.

NICANDRO.

Contra la legge di natura forſe
Non hai, Ninfa, peccato? Ama, ſe piace:
Ma ben hai tu peccato incontra quella
Degli Uomini e del Cielo: Ama, ſe lice.

AMARILLI.

Han peccato per me gl' Uomini, e 'l Cielo,
Se pur' è ver che di laſsù derivi
Ogni noſtra ventura;
Ch' altri, che 'l mio deſtino
Non può voler che ſia
Il peccato d' altrui la pena mia.

NICANDRO.

Ninfa, che parli? frena,

Dis-moi, ne t'a-t-on pas trouvée enfermée ſeule dans la caverne avec l'adultere ? N'étois-tu pas promiſe au fils de Montan ? N'as-tu pas manqué par là à la foi conjugale ? Comment pourrois-tu donc être innocente ?

AMARILLIS.

Le crime ſeroit énorme ; mais, je le déclare, je ſuis innocente, & je n'ai point péché contre la loi.

NICANDRE.

Non peut-être contre la loi de nature, qui invite à ſe livrer à ce qu'on aime, mais contre celle des hommes & des Dieux, qui défend de ſuivre un penchant criminel.

AMARILLIS.

Je ne reconnois ici de coupables que les hommes, & les Dieux ſont d'accord avec eux pour mon malheur, s'ils ſont auteurs de tout ce qui nous arrive ; & mon deſtin ſeul peut vouloir que je ſois punie du crime d'autrui.

NICANDRE.

Nymphe, que dis-tu ? modere les tranſ-

Frena la lingua, da soverchio sdegno
Trasportata là dove
Mente devota a gran fatica sale:
Non incolpar le stelle,
Che noi soli a noi stessi
Fabbri siam pur delle miserie nostre.

AMARILLI.

Già nel Ciel non accuso
Altro che 'l mio destino empio e crudele;
Ma più del mio destino,
Chi m' ha ingannata accuso.

NICANDRO.

Dunque te sol, che t'ingannasti, accusa.

AMARILLI.

M' ingannai sì, ma nell' inganno altrui.

NICANDRO.

Non si fa inganno a cui l' inganno è caro.

AMARILLI.

Dunque m' hai tu per impudica tanto?

NICANDRO.

Ciò non sò dirti, a l'opra pure il chiedi.

AMARILLI.

Spesso del cor segno fallace è l'opra.

ports de ce courroux excessif ; respecte ce voile sacré, que la Divinité a rendu impénétrable, même aux cœurs les plus purs. Cesse d'accuser le Ciel ; l'homme est seul criminel, quand il offense les Dieux.

AMARILLIS.

Ce n'est point le Ciel, c'est mon injuste & cruelle destinée, que j'accuse ; mais plus encore la perfide qui m'a trompée.

NICANDRE.

N'accuse donc que toi, qui seule t'es trompée toi-même.

AMARILLIS.

La trahison d'un autre fait tout mon crime.

NICANDRE.

Il n'est point de trahison dans ce qui flatte le cœur.

AMARILLIS.

Vous soupçonnez donc ma vertu ?

NICANDRE.

Jugez-en par les faits.

AMARILLIS.

Ce sont souvent de trompeurs indices de ce qui se passe dans le cœur.

NICANDRO.

Pur l'opra ſolo, e non il cor, ſi vede.

AMARILLI.

Con gli occhi della mente il cor ſi vede.

NICANDRO.

Ma ciechi ſon, ſe non gli ſcorge il ſenſo.

AMARILLI.

Se ragíon nol governa, ingiuſto è 'l ſenſo;

NICANDRO.

E 'ngiuſta è la ragion, ſe dubbio è 'l fatto.

AMARILLI.

Comunque ſia, sò ben che 'l core ho giuſto.

NICANDRO.

E chi ti traſſe altri, che tu nell' antro?

AMARILLI.

La mia ſemplicitade, e 'l creder troppo.

NICANDRO.

Dunque all' amante l' oneſtà credeſti?

NICANDRE.

Les œuvres ſeules doivent décider ; les replis du cœur ſont inconnus.

AMARILLIS.

Ils ne ſont point inacceſſibles aux lumieres de l'eſprit.

NICANDRE.

L'eſprit ne peut rien ſans le concours des organes.

AMARILLIS.

Les ſens ſont trompeurs, ſi la raiſon ne les guide.

NICANDRE.

La raiſon peut errer, quand les apparences ſont équivoques.

AMARILLIS.

Quoi qu'il en ſoit, je ſens que mon cœur eſt innocent.

NICANDRE.

Qui t'a conduite dans la caverne ?

AMARILLIS.

Ma ſimplicité & ma crédulité.

NICANDRE.

Tu expoſois donc ta vertu aux tranſports d'un amant ?

AMARILLI.

A l'amica infedel, non all' amante.

NICANDRO.

A qual amica? all' amorosa voglia?

AMARILLI.

Alla suora d'Ormin, che m'ha tradita.

NICANDRO.

E' dolce con l'amante esser tradita.

AMARILLI.

Mirtillo entrò, che nol sepp' io, nell' antro.

NICANDRO.

Come dunque v'entrasti? ed a qual fine?

AMARILLI.

Basta, che per Mirtillo io non v'entrai.

NICANDRO.

Convinta sei, s'altra cagion non rechi.

AMARILLI.

Chiedasi a lui dell' innocenza mia.

NICANDRO.

A lui, che fù cagion della tua colpa?

AMARILLIS.

Non, mais à l'infidélité d'une amie.

NICANDRE.

J'entends, à ta propre passion ?

AMARILLIS.

A la Sœur d'Ormin, qui m'a trahie.

NICANDRE.

Douce trahison, qui nous jette entre les bras d'un amant !

AMARILLIS.

Mirtil vint dans la caverne; mais, je l'ignorois.

NICANDRE.

Comment y es-tu donc entrée ? Quel motif t'y a conduite ?

AMARILLIS.

N'importe; il suffit que ce n'a point été pour Mirtil.

NICANDRE.

Ta conviction est certaine, si tu n'as point d'autre défense.

AMARILLIS.

Lui-même vous donnera la preuve de mon innocence.

NICANDRE.

Lui qui fut la cause de ton crime ?

AMARILLI.

Ella, che mi tradì, fede ne faccia.

NICANDRO.

E qual fede può far chi non ha fede?

AMARILLI.

Io giurerò nel nome di Diana.

NICANDRO.

Spergiurato pur troppo hai tu con l'opre,
Ninfa, non ti lusingo e parlo chiaro,
Perchè poscia confusa al maggior' uopo
Non abbia a restar tu; questi son sogni:
» Onda di fiume torbido non lava;
» Nè torto cor sà parlar dritto; e dove
» Il fatto accusa, ogni difesa offende.
Tu la tua castità guardar dovevi
Più della luce assai degli occhi tuoi.
Che pur vaneggi? a che te stessa inganni?

AMARILLI.

Così dunque morire, oimè, Nicandro,
Così morir debb' io?

AMARILLIS.

Interrogez, & croïez-en celle qui m'a trahie.

NICANDRE.

En croire le témoignage d'une perſonne ſans foi ?

AMARILLIS.

Eh bien, je jurerai par le nom de la chaſte Diane.

NICANDRE.

Ton action ſeule t'a déja rendue aſſez parjure. Je ne veux point te tromper, & je te parle ſans déguiſement, afin que tu cherches de meilleures preuves : tout ce que tu viens de dire n'eſt qu'un ſonge ; l'on ne ſe peut bien laver qu'avec une eau claire & pure : le langage eſt toujours obſcur quand le cœur eſt criminel ; & lorſque les faits condamnent, toute juſtification ſe détruit par elle-même. Tu devois garder ton honneur comme un bien plus précieux même que tes yeux ; tu ne fais que te tromper toi-même.

AMARILLIS.

Ainſi donc, Nicandre, il me faudra mourir ſans être écoutée, ſans être défen-

Nè sarà chi m' ascolti, o mi difenda?
Così da tutti abbandonata, e priva
D' ogni speranza? accompagnata solo
Da un' estrema, infelice,
E funesta pietà, che non m'aita?

N I C A N D R O.

Ninfa, queta il tuo core,
E se 'n peccar, sì poco saggia fusti,
Mostra almen senno in sostener l'affanno
Della fatal tua pena.
Drizza gli occhi nel Cielo,
Se derivi dal Cielo.
» Tutto quel, che s' incontra
» O di bene, o di male,
» Sol di là sù deriva; come fiume
» Nasce da fonte, o da radice pianta:
» E quanto quì par male,
» Dove ogni ben con molto male è misto,
» E' ben là sù, dov'ogni ben s'annida.
Sallo il gran Giove, a cui pensier' umano
Non è nascosto; sallo
Il venerabil Nume
Di quella Dea, di cui Ministro i' sono,
Quanto di te m' incresca;
E se t'ho col mio dir così trafitta,
Ho fatto, come suol medica mano

due, abandonnée de tout le monde, privée de toute espérance, & sans autre consolation que les témoignages d'une pitié rigoureuse & funeste, puisqu'elle ne peut me sauver?

NICANDRE.

Nymphe, arme-toi de courage, & puisque tu as pu offenser le Ciel, reçois au moins avec fermeté le châtiment que tu ne peux éviter. Eleve tes yeux vers le Ciel, puisque tu en tires ton origine; c'est-là qu'il faut rapporter tout ce qui nous arrive d'heureux ou de malheureux: là réside la cause premiere de tout; ainsi le ruisseau coule de sa source, & la jeune plante sort de la tige où elle s'est formée; & ce qui dans ce monde, où l'on voit un mélange de bien & de mal, nous paroît un mal est souvent estimé un bien, au Ciel qui est la source de tout bien. Le grand Jupiter à qui rien n'est caché dans le cœur de l'homme, la Déesse respectable dont je suis le Ministre, me sont témoins de la douleur que me cause ton malheur. Si mes paroles t'ont offensée, souviens-toi que la main la moins cruelle est celle qui

Pietoſamente acerba,
Che và con ferro, o ſtilo
Le latebre tentando
Di profonda ferità,
Ov' ella è più ſoſpetta, è più mortale.
Quetati dunque omai,
Nè voler contraſtar più lungamente
A quel, ch'è già di te ſcritto nel Cielo.

AMARILLI.

O ſentenza crudele
Ovunque ella ſia ſcritta, o in Cielo, o 'n terra!
Ma in Ciel già non è ſcritta,
Che là sù nota è l'innocenza mia:
Ma che mi val, ſe pur convien ch'i' mora?
Ahi queſto è pur il duro paſſo, ahi queſto
E pur l'amaro calice, Nicandro!
Deh, per quella pietà, che tu mi moſtri,
Non mi condur, ti prego,
Si toſto al Tempio, aſpetta ancora, aſpetta.

NICANDRO.

„ O Ninfa, Ninfa, a chi 'l morir' è grave,
„ Ogni momento è morte.
„ Che tardi tu il tuo male?
„ Altro mal non ha morte,

ſonde hardiment & ſans ménagement la profonde bleſſure qu'elle veut guérir : la pitié dans ces occaſions eſt mortelle. Reprends plus de tranquillité, & ceſſe de réſiſter plus long-tems aux arrêts qui ſont écrits dans le Ciel.

AMARILLIS.

Cruel arrêt! en quelque lieu qu'il ſoit écrit ſoit au Ciel ou ſur la terre : mais non il ne l'eſt point au Ciel, où mon innocence eſt connue.... Hélas! de quoi me ſert-elle, s'il faut que je meure? Nicandre, qu'il eſt dur de ſubir un ſi triſte deſtin, & que mon ſort a d'amertume! Mais au nom de cette pitié dont vous me donnez des témoignages, différez encore, je vous en conjure, de me faire conduire au Temple.

NICANDRE.

Amarillis, chaque inſtant eſt une mort nouvelle, à qui en reſſent trop vivement les horreurs ; à quoi bon en vouloir différer le moment? Elle n'a de cruel que les

„ Che 'l pensar' a morire:
„ E chi morir pur deve
„ Quanto più tosto more,
„ Tanto più tosto al suo morir s'invola.

AMARILLI.

Mi verrà forse alcun soccorso in tanto.
Padre mio, caro Padre,
E tu ancor m' abbandoni?
Padre d'unica figlia
Così morir mi lasci, e non m' aiti?
Almen non mi negar gli ultimi baci.
Ferirà pur duo petti un ferro solo.
Verserà pur la piaga
Di tua figlia il tuo sangue.
Padre, un tempo sì dolce e caro nome,
Ch' invocar non soleva indarno mai,
Così le nozze fai
Della tua cara figlia?
Sposa il mattino, e vittima la sera?

NICANDRO.

Deh non penar più, Ninfa.
A che tormenti indarno
E te stessa, ed altrui?
E' tempo omai, che ti conduca al Tempio.
Nè 'l mio debito vuol che più s'indugi.

réflexions qui la précedent, & plutôt on ſubit l'arrêt d'une mort, que l'on ne peut éviter, plutôt on ceſſe de mourir.

AMARILLIS.

Peut-être, pendant ce tems-là, quelqu'un viendra-t-il me juſtifier.... Eh, quoi mon Pere, vous m'abandonnez auſſi ? Laiſſerez-vous mourir ſans défenſe une fille unique ?... Au moins, ne me refuſez pas les derniers embraſſemens : hélas ! le même fer va percer nos deux cœurs. C'eſt votre ſang que ce coup va verſer : ô mon Pere ! vous à qui ce nom fut autrefois ſi doux & ſi cher ; vous que je n'invoquai jamais en vain, ſont-ce donc là les nôces que vous alliez préparer à cette fille que vous chériſſez ? Epouſe le matin, victime le ſoir.

NICANDRE.

Nymphe, termine des regrets qui ne font qu'aigrir tes maux & les nôtres ; il eſt tems de te conduire au Temple, & je ne puis plus différer de ſatisfaire aux devoirs du Sacerdoce.

AMARILLI.

Dunque addio, care ſelve,
Care mie ſelve, addio:
Ricevete queſti ultimi ſoſpiri,
Finchè ſciolta da ferro ingiuſto e crudo
Torni la mia fredd' ombra
Alle voſtr' ombre amate;
Che nel penoſo Inferno
Non può gir, innocente;
Nè può ſtar tra beati,
Diſperata e dolente.
O Mirtillo, Mirtillo,
Ben fù miſero il dì, che pria ti vidi;
E 'l dì, che pria ti piacqui;
Poichè la vita mia,
Più cara a te che la tua vita aſſai,
Così pur non dovea
Per altro èſſer tua vita,
Che per eſſer cagion della mia morte.
Così (ch' il crederia!)
Per te dannata more
Colei, che ti fù cruda
Per viver innocente.
O per me troppo ardente,
E per te poco ardito, era pur meglio
O peccar, o fuggire;

AMARILLIS.

Je vous quitte donc, précieuſes retraites! Bois charmans! recevez mes derniers ſoupirs, juſqu'à ce que mon ame, dégagée des liens du corps par un coup auſſi injuſte que cruel, revienne ſous cet ombrage dont je chériſſois les délices. Elle eſt trop innocente pour reſter dans le noir ſéjour des tourmens éternels: elle eſt trop plaintive & trop malheureuſe pour jouir du ſéjour des bienheureux.... Mirtil, mon cher Mirtil! ô jour trop fatal où je te vis, où je te plus; puiſque mes jours, qui t'étoient plus chers que les tiens propres, devoient finir au moment que tu allois vivre pour moi. Ainſi donc, qui le croiroit! celle que le ſoin de ſon innocence te rendit ſi cruelle, ſe trouve condamnée à mourir pour toi. Pour mon bonheur, tu fus trop paſſionné, pour le tien trop timide. Il valoit mieux après t'avoir charmé, ou ſuccomber, ou te fuir. Cependant je meurs innocente; je meurs ſans t'avoir rendu heureux; je meurs ſans toi, Mirtil que j'adore.... Mirtil....

In ogni modo i' moro, e ſenza colpa,
E ſenza frutto, e ſenza te, cor mio.
Oimè! moro, Mirtil....

NICANDRO.

Certo ella more,
O meſchina! accorrete:
Soſtenetela meco. O fiero caſo!
Nel nome di Mirtillo
Ha finito il ſuo corſo:
E l'amor, e 'l dolor nella ſua morte
Ha prevenuto il ferro.
O miſera donzella!
Pur vive ancora, e ſento
Al palpitante cor ſegni di vita.
Portiamla al fonte quì vicino: forſe
Rivocheremo in lei
Con l' onda freſca gli ſmarriti ſpirti.
Ma chi sà, che non ſia
Opra di crudeltà l' eſſer pietoſo
A chi muor di dolore
Per non morir di ferro?
Comunque ſia; pur ſi ſoccorra, e quello
Facciaſi, che conviene
A la pietà preſente;
Che del futuro ſol preſago è 'l Cielo.

NICANDRE.

Dieux ! Elle meurt..... L'infortunée ! venez promptement, venez m'aider à la ſecourir.... Triſte aventure, elle meurt en prononçant le nom de Mirtil, & l'amour & le déſeſpoir préviennent le ſacrifice. Malheureuſe Amarillis!... Mais elle reſpire encore, & je ſens ſon cœur palpiter.... Portons-la à la fontaine voiſine. Peut-être que le ſecours de l'eau fera revenir ſes eſprits égarés. Mais, n'eſt-ce pas exercer une pitié cruelle que de la rappeller à la vie, quand la crainte du ſacrifice laiſſe à la douleur le ſoin d'une mort que le glaive alloit lui donner?... N'importe; ſuivons les premiers mouvemens de la pitié: qu'on la ſecoure, & laiſſons au Ciel, qui ſeul connoît l'avenir, en ordonner.

SCENA SESTA.

Coro di Cacciatori, Coro di Pastori, con Silvio.

Coro di Cacciatori.

O fanciul glorioso,
Vera ſtirpe d' Alcide,
Che fere già sì moſtruoſe ancide.

Coro di Pastori.

O fanciul glorioso,
Per cui dell' Erimanto
Giace la fera ſuperata e ſpenta,
Che parea viva inſuperabil tanto.
Ecco l' orribil teſchio,
Che, così morto, par che morte ſpiri.
Queſto è 'l chiaro trofeo,
Queſta la nobiliſſima fatica
Del noſtro Semideo.
Celebrate, Paſtori, il ſuo gran nome;
E queſto dì tra noi
Sempre ſolenne ſia, ſempre feſtoſo.

SCENE

SCENE SIXIEME.

CHŒUR DE CHASSEURS, CHŒUR DE BERGERS, AVEC SILVIO.

CHOEUR DE CHASSEURS.

CÉLÉBRONS la gloire de ce digne descendant d'Alcide, qui déja ſait dompter les monſtres les plus redoutables.

CHOEUR DE BERGERS.

Célébrons la gloire de celui, par qui périt le monſtre d'Erimante qui nous ſembloit indomptable. Cette horrible hure qui ſemble encore menaçante, eſt l'illuſtre trophée & la conquête de notre Demi-dieu. Bergers, célébrez ſon grand nom : que ce jour ſoit à jamais un jour ſolemnel, un jour de fête pour nous.

CORO DI CACCIATORI.

O fanciul glorioſo,
Vera ſtirpe d' Alcide,
Che fere già sì moſtruoſe ancide!

CORO DI PASTORI.

O fanciul glorioſo,
Che ſprezzi per altrui la propria vita!
» Queſto è il vero cammino
» Di poggiar' a virtute;
» Però ch' innanzi a lei
» La fatica e 'l ſudor poſer gli Dei.
» Chi vuol goder degli agi,
» Soffra prima i diſagi:
» Nè da ripoſo infruttuoſo e vile
» Che 'l faticar abborre,
» Ma da fatica che virtù precorre,
» Naſce il vero ripoſo.

CORO DI CACCIATORI.

O fanciul glorioſo,
Vera ſtirpe d' Alcide,
Che fere già sì moſtruoſe ancide!

CORO DI PASTORI.

O fanciul glorioſo,
Per cui le ricche piagge,
Prive già di cultura e di cultori,
Han ricovrati i lor fecondi onori!

CHOEUR DE CHASSEURS.

Célébrons la gloire de ce descendant d'Alcide, qui déja sait dompter les monstres les plus redoutables.

CHOEUR DE BERGERS.

Il expose sa vie pour le bonheur de l'Arcadie ; c'est le chemin assuré de la gloire. Les Dieux ont voulu qu'elle fût le prix des peines & des travaux. Il faut acheter le bonheur auquel on veut parvenir. L'on ne voit point une inutile & lâche oisiveté y conduire. C'est la récompense de ceux qui s'offrent courageusement aux exploits.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Célébrons la gloire de ce digne descendant d'Alcide, qui déja sait dompter les monstres les plus redoutables.

CHOEUR DE BERGERS.

Nos riches campagnes vont lui devoir le retour de l'agriculture, & les soins du laboureur. Allez, vos craintes sont dissipées ; recommencez à conduire vos char-

Và pur ſicuro, e prendi
Omai, bifolco, il neghittoſo aratro;
Spargi il gravido ſeme,
E 'l caro frutto in ſua ſtagione attendi.
Fiero piè, fiero dente
Non fia più che te 'l tronchi, o te 'l calpeſti;
Nè ſarai, per ſoſtegno
Della vita, a te grave, altrui nojoſo.

CORO DI CACCIATORI.

O fanciul glorioſo,
Vera ſtirpe d' Alcide,
Che fere già sì moſtruoſe ancide!

CORO DI PASTORI.

O fanciul glorioſo,
Come preſago di tua gloria il Cielo
Alla tua gloria arride! Era tal forſe
Il famoſo cinghiale,
Che vivo Ercole vinſe; e tal l' avreſti
Forſe ancor tu, s' egli di te non foſſe
Così prima fatica,
Come fù già del tuo grand' avo terza.
Ma con le fere ſcherza
La tua virtute giovinetta ancora,
Per far de' moſtri in più matura etate
Strazio poi ſanguinoſo.

rues abandonnées ; enſemencez vos terres, & attendez tranquillement que l'Eté vous faſſe recueillir les fruits de vos travaux. Ne craignez plus la dent, ni le pied du ſanglier qui renverſoit vos eſpérances ; vos jours ſont aſſurés.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Célébrons la gloire de ce digne deſcendant d'Alcide, qui déja ſait dompter les monſtres les plus redoutables.

CHOEUR DE BERGERS.

Le Ciel, propice à tes exploits, ſemble applaudir à ta gloire, & t'en annoncer une encore plus éclatante. Tel étoit peut-être ce fameux Sanglier qu'Hercule dompta ; & le Ciel t'en auroit donné un auſſi redoutable à combattre, ſi ç'avoit été comme à ton aïeul le troiſieme de tes travaux. Mais, ta valeur n'eſſaie aujourd'hui ſes premiers coups ſur les bêtes ſauvages, que pour ſe préparer par degrés à la ſanglante défaite de monſtres divers.

CORO DI CACCIATORI.

O fanciul gloriofo,
Vera ftirpe d'Alcide,
Che fere già sì moftruofe ancide!

CORO DI PASTORI.

O fanciul gloriofo,
Come il valor con la pietate accoppi!
Ecco, Cintia, ecco il voto
Del tuo Silvio devoto:
Mira il capo fuperbo,
Che quinci e quindi, in tuo difprezzo, s'arma
Di curvo e bianco dente,
Ch' emulo par delle tue corna altere.
Dunque, poffente Dea,
Se tu drizzafti del garzon lo ftrale,
Ben deefi a te di fua vittoria il pregio,
Per te vittoriofo.

CORO DI CACCIATORI.

O fanciul gloriofo,
Vera ftirpe d'Alcide,
Che fere già sì moftruofe ancide!



CHOEUR DE CHASSEURS.

Célébrons la gloire de ce digne descendant d'Alcide, qui déja sait dompter les monstres les plus redoutables.

CHOEUR DE BERGERS.

Il sait allier la valeur & la piété. Reçois, grande Déesse, reçois le vœu de ton fidele Silvio : ces défenses blanches & recourbées semblent vouloir encore insulter à ta puissance, & disputer avec le croissant que nous voïons sur ta tête. Tu sus, puissante Déesse, conduire le trait qui assura sa victoire, l'hommage t'en est justement dû.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Célébrons la gloire de ce digne descendant d'Alcide, qui déja sait dompter les monstres les plus redoutables.



SCENA SETTIMA.

CORIDONE.

SON ben io ſtato infin' a quì ſoſpeſo
Nel preſtar fede a quel, che di Coriſca
Teſtè m' ha detto il Satiro, temendo
Non ſua favola foſſe a danno mio
Così da lui malignamente finta;
Troppo dal ver parendomi lontano,
Che nello ſteſſo loco, ov' ella meco
Eſſer dovea (ſe non è falſo quello,
Che da ſua parte mi recò Liſetta)
Si repentinamente oggi ſia ſtata
Con l'adultero colta: ma nel vero
Mi par gran ſegno, e mi perturba aſſai
La bocca di queſt' antro, in quella guiſa,
Ch' egli appunto m'ha detto e che ſi vede,
Da sì grave petron turata e chiuſa.
O Coriſca, Coriſca, i' t' ho ſentita
Troppo bene alla mano, ch' incappando
Tu così ſpeſſo, alfin ti conveniva
Cader ſenza rilievo. Tanti inganni,
Tante perfidie tue, tante menzogne

SCENE SEPTIEME.

CORIDON.

Jusqu'a préſent j'ai ſuſpendu mon jugement, & n'ai point voulu croire de Coriſque ce que le Satire dit avoir vu. Je penſois que ce pouvoit être un conte malignement inventé pour me faire piece. Il n'étoit pas vraiſemblable que dans le même lieu, où, ſi Liſette m'a dit vrai, nous devions nous trouver enſemble, elle eût pû ſitôt être ſurpriſe avec l'adultere. Mais, à dire vrai, l'entrée de la caverne fermée préciſément comme il me l'a dit, avec une groſſe pierre, me donne de grands ſoupçons, & commence à me troubler...... Coriſque, Coriſque..... Je l'ai toujours bien jugé qu'à force de t'y expoſer, tu tomberois enfin ſans pouvoir te relever. Tant de fourberies, de perfidies, & de menſonges auroient dû être des avertiſſemens ſuffiſans à qui n'eût pas été privé de tout jugement, & aveuglé par l'amour....

Certo dovean di sì mortal caduta
Eſſer veri preſagj a chi non foſſe
Stato privo di mente, e d'amor cieco.
Buon per me, che tardai: fù gran ventura,
Che 'l padre mio mi tratteneſſe (ſciocco)
Quel, che mi parve un fiero intoppo allora;
Che ſe veniva al tempo, che preſcritto
Da Liſetta mi fù, certo poteva
Qualche ſtrano accidente oggi incontrarmi.
Ma che farò? debb' io di ſdegno armato
Ricorrer' agli oltraggi, alle vendette?
Nò, che troppo l'onoro: anzi ſe voglio
Diſcorrer ſanamente, è caſo degno
Più toſto di pietà, che di vendetta.
Avrai dunque pietà di chi t' ingannò?
Ingannata ha ſe ſteſſa; che laſciando,
Un, che con pura fè l'ha ſempre amata,
Ad un vil Paſtorel s' è data in preda,
Vagabondo e ſtraniero, che domani
Sarà di lei più perfido e bugiardo.
Che? debb' io dunque vendicar l' oltraggio,
Che ſeco porta la vendetta? e l' ira
Supera sì, che fa pietà lo ſdegno?
Pur t'ha ſchernito; anzi onorato, ed i'o

Imbécille que j'étois, j'enrageois de voir que mon Pere me retînt ; mais par l'évenement, ça été un grand bonheur pour moi. Car si je me fusse rendu ici dans le tems que Lisette m'avoit marqué, il pouvoit aujourd'hui m'arriver quelque fâcheuse aventure. Que faire maintenant ? Suivre les mouvemens de mon courroux, recourir aux outrages, à la vengeance.... Non, ce seroit lui faire trop d'honneur, & même à en juger sainement, la pitié doit naître dans mon cœur, & étouffer la voix de la vengeance... Mais quoi ! j'épargnerois qui me trahit ! Eh, ne s'est-elle pas trahie elle-même, quand elle a abandonné un berger qui l'aimoit de bonne foi, pour se livrer à un Etranger vagabond, qui demain sera plus perfide encore, & plus menteur qu'elle.... Quoi ? dois-je me venger d'un outrage qui porte avec soi la vengeance ? Et la pitié que j'accorde à son malheur ne me venge-t-elle pas mieux, que ne feroient les effets de ma fureur ?... Mais elle m'a méprisé ?... Ce mépris ne m'honore-t-il pas assez de la part d'une femme obstinée à chercher son malheur,

Ben ho donde pregiarmi. Or chi mi ſprezza?
Femmina, ch'al ſuo mal ſempre s' appiglia,
E le leggi non sà nè dell' amare,
Nè dell' eſſer amata; e che il men degno
Sempre gradiſce, e'l più gentile abborre.
Ma dimmi, Coridon, ſe non ti move
Lo ſdegno del diſprezzo a vendicarti,
Com' eſſer può che non ti mova almeno
Il dolor della perdita, e del danno?
Non ho perduta lei, che mia non era;
Ho ricovrato me, ch' era d' altrui:
Nè il reſtar ſenza femmina sì vana,
E sì pronta e sì agevol a cangiarſi,
Perdita ſi può dire. E finalmente,
Che coſa ho io perduto? una bellezza
Senza oneſtate; un volto ſenza ſenno,
Un petto ſenza core, un cor ſenz' alma,
Un' alma ſenza fede, un' ombra vana,
Una larva, un cadavero d' Amore,
Che doman ſarà fracido e fetente.
E queſta ſi de' dir perdita? acquiſto
Molto ben caro, e fortunato ancora.
Mancheranno le femmine, ſe manca
Coriſca? Mancheranno a Coridone
Ninfe di lei più degne, e più leggiadre?
Mancherà ben à lei fedele amante,

qui ne ſait ni aimer, ni mériter de l'être, qui accorde ſes faveurs à qui les mérite le moins, & qui dédaigne qui en eut été le plus digne..... Mais, Coridon, ſi ces mépris n'excitent pas ta vengeance, ne ſeras-tu pas touché de la perte que tu fais aujourd'hui de Coriſque..... Etoit-elle à toi pour dire que tu l'as perdue? Non, non, je m'étois livré, & elle me rend à moi-même...... Eſt-ce perdre quelque choſe que d'être abandonné par une femme ſi volage, ſi inconſtante, une beauté ſans honneur, une figure ſans jugement, un corps ſans cœur, un cœur ſans ame, une ame ſans foi, une ombre vaine, un maſque, un ſpectre d'amour, que demain l'on redoutera d'approcher: & j'appellerois cela une perte!... Ma foi, c'étoit-là une acquiſition bien précieuſe à conſerver. Au défaut de Coriſque, il y en aura d'autres; va, va Coridon, en la perdant tu en retrouveras de plus aimables, & de plus dignes de tes feux. Mais elle ne trouvera point d'Amant auſſi fidele que Coridon, dont elle ne méritoit pas la tendreſſe. Maintenant, ſi je voulois ſuivre le conſeil

Com' era Coridon; di cui fu indegna.
Or se volessi far quel, che di lei
M' ha consigliato il Satiro, sò certo,
Che la fè da lei data oggi accusando,
Senz' alcun fallo i' la farei morire.
Ma non ho già sì basso cor, che basti
Mobilità di femmina a turbarlo.
Troppo felice ed onorata fora
La femminil perfidia, se con pena
Di cor virile, e con turbar la pace
E la felicità d' alma ben nata,
S' avesse a vendicar. Oggi Corisca
Per me dunque si viva, o, per dir meglio,
Per me non moja, e per altrui si viva:
Sarà la vita sua vendetta mia.
Viva all' infamia sua, viva al suo drudo,
Poich' è tal, ch' io non l'odio, ed ho più tosto
Pietà di lei, che gelosia di lui.

SCENA OTTAVA.

Silvio.

O Dea, che non se' Dea, se non di gente
Vana, ozioza, e cieca,

du Satire, je ſais bien qu'en allant accuſer cette Coriſque d'avoir manqué à la foi qu'elle m'avoit promiſe, ſa mort ſeroit certaine. Mais je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour être affligé de l'inconſtance d'une femme. Leurs perfidies ſeroient trop honorées & trop récompenſées, ſi elles étoient capables de troubler la paix d'un cœur courageux, & de faire le malheur des ames bien nées... Eh bien donc, que dès aujourd'hui Coriſque vive pour moi, ou plutôt que pour ma vengeance elle ne meure point, & qu'elle vive pour un autre; en vivant ainſi, elle me vengera aſſez: qu'elle vive pour ſa honte; qu'elle vive pour ſon vil amant.... Elle ne mérite pas ma haine, & j'ai plus de compaſſion de ſon malheur, que de jalouſie du bonheur de ſon vainqueur.

SCENE HUITIEME.

SILVIO.

NON, tu n'es la Divinité que d'un peuple vain, oiſif & aveugle, dont l'im-

Che con impura mente,
E con religion ſtolta e profana,
Ti ſacra Altari e Templi;
Ma che Templi diſs' io? più toſto aſili
D' opre ſozze e nefande,
Per oneſtar la loro
Empia diſoneſtate
Col titolo famoſo
Della tua Deitate:
E tu, ſordida Dea,
Perchè le tue vergogne
Nelle vergogne altrui ſi veggan meno,
Rallenti lor d' ogni laſcivia il freno.
Nemica di ragione,
Machinatrice ſol d' opre furtive,
Corruttela dell' alme,
Calamità degli uomini e del mondo:
Figlia del mar ben degna,
E degnamente nata
Di quel perfido moſtro;
Che con aura di ſpeme allettatrice
Prima luſinghi, e poi
Movi ne' petti umani
Tante fiere procelle
D' impetuoſi e torbidi deſiri,
Di pianti, e di ſoſpiri;

pureté;

pureté, & la folle & profane ſuperſtition t'élevent des Autels, & te conſacrent des Temples. Mais, que dis-je, des Temples! Ce ſont plutôt des aſiles, où pour juſtifier le vice, ton nom ne ſert qu'à couvrir le crime & le libertinage. C'eſt toi, infame Déeſſe, qui pour cacher tes propres déſordres, demandes un culte laſcif, & d'infames honneurs. Ennemie de raiſon, auteur de toutes entrepriſes qu'on dérobe à la lumiere, mere de corruption, ſource de tous les maux qui ſont répandus ſur la terre, digne fille du plus perfide des élémens, tu ſais nous engager par des apparences flatteuſes; mais bientôt après, tu fais naître dans nos cœurs des deſirs violens & impétueux, qui comme d'affreuſes tempêtes nous agitent. Tu te plais à exciter nos pleurs & nos ſoupirs. Mere de fureur plutôt que mere d'amour! Tel eſt l'abîme où tu as précipité ces deux infortunés amans. Va donc maintenant, perfide Déeſſe, qui vantes ta toute-puiſſance, va ſauver, ſi tu le peux, la vie à cette Nymphe, que par tes douceurs empoiſonnées tu as conduite aux portes de

Che madre di tempeste e di furore
Dovria chiamarti il mondo,
E non madre d'Amore.
Ecco in quanta miseria
Tu hai precipitati
Que' due miseri amanti.
Or và tu, che ti vanti
D' esser omnipotente;
Và tu, perfida Dea, salva, se puoi,
La vita a quella Ninfa,
Che, con le tue dolcezze
Avvelenate, hai pur condotta a morte.
O per me fortunato
Quel dì, che ti sacrai l' animo casto,
Cintia, mia sì la Dea,
Santa mia Deità, mio vero nume!
E così nume in terra
Dell' anime più belle,
Come lume nel Cielo
Più bel dell' altre stelle.
Quanto son più lodevoli e sicuri
De' cari amici tuoi l' opre e gli studj,
Che non son quei degl' infelici servi
Di Venere impudica!
Uccidono i cinghiali i tuoi divoti;
Ma i divoti di lei, miseramente

la mort. Chaste Diane, ma seule Divinité, seule digne de mon culte; heureux à jamais pour moi le jour où je te consacrai un cœur pur. Tu éclaires sur la terre les ames bien nées, comme tu effaces au Ciel l'éclat des étoiles. Combien ceux qui te servent sont plus dignement & plus surement occupés, que ces vils esclaves de l'impudique Venus! Tu fais tomber à leurs pieds les sangliers les plus terribles: ils sont toujours tes déplorables victimes. O mon cher arc, qui faites mes plaisirs & ma puissance! ô mon carquois chéri, qui me rendez invincible! que cet enfant, que l'Amour, vienne maintenant mesurer ses foibles armes avec ces traits, dont les coups sont certains... Mais c'est te faire trop d'honneur, petit mignon effeminé. Oui, pour que tu me puisses mieux entendre, je te le dis tout haut..... Le fouet à cet Enfant.... Enfant? Mais qui parle ici? Est-ce l'écho? ou seroit-ce l'Amour qui répondroit pour lui?....Lui. C'est précisément à toi que j'en voulois; mais, dis-moi, pour que je n'en puisse douter; est-ce toi-même?.... Même. Le fils

Son da i cinghiali uccisi.
O arco, mia possanza, e mio diletto!
Strali, invitte mie forze!
Or venga in prova; venga,
Quella vana fantasima d'Amore
Con le sue armi effemminate: venga
Al paragon di voi,
Che ferite e pungete.
Ma che? troppo ti onoro,
Vil pargoletto imbelle;
E perchè tu m' intenda,
Ad alta voce il dico,
La sferza a castigarti
Sola mi basta. Basta.
Chi s' tu, che rispondi?
Echo, o più tosto Amor che così d'Echo
Imita il sono? Sono.
Appunto i' ti volea: ma dimmi certo
Se' tu poi desso? Esso.
Il figlio di colei, che per Adone
Già sì miseramente ardea? Dea.
Come ti piace, sù; di quella Dea
Concubina di Marte, che le stelle
Di sua lascivia ammorba,
E gli elementi? Menti.
O quanto è lieve il cinguettare al vento!

de cette impudique qui brûla d'une flamme impure pour Adonis! .... Adonis. Soit, comme tu voudras; de cette concubine de Mars, de cette Déeſſe qui inſpire à toute la nature ſes deſirs infames .... Infame! Ah qu'il eſt aiſé de gaſouiller ainſi en l'air! Mais viens, viens, ne te cache point... Point. Je te tiens pour un poltron. Mais, es-tu ſon fils légitime? ou n'es-tu pas plutôt un bâtard? dis-moi? .... Moi! A en juger par les feux que tu allumes, je ne te crois point fils de Vulcain, je ne te crois point un Dieu .... Dieu. Et de quoi? de quelque cœur immonde? ... Monde. Sans doute de tout le monde! oh le terrible garçon, qui peut ſe vanger cruellement des mépris qu'on luï porte; n'eſt-il pas vrai? ... Vrai. Eh, quels ſont les chatimens ſi ſéveres que tu prépares à ceux qui te ſont rebelles, & qui réſiſtent à ton pouvoir en amour? ... Amour. Que feras-tu donc de moi, qui te mépriſe, & qui t'oppoſe un cœur de diamant? .... Amant. Moi amant! va, tu es fou; & quand parviendras-tu à corrompre ce cœur pur? Aujourd'hui, ſans doute ..... Sans doute.

Vien fuori, vien, nè ſtar' aſcoſo. Oſo.
Ed io t'ho per vigliacco: ma di lei
Se' legitimo figlio,
O pur baſtardo? Ardo.
O buon, nè figlio di Vulcan per queſto
Già ti cred' io. Dio.
E Dio di che? del core immondo? Mondo.
Gnaffe dell' univerſo?
Quel terribil garzon, di chi ti ſprezza
Vindice sì poſſente,
E sì ſevero? Vero.
E quali ſon le pene
Ch' a tuoi rubelli e contumaci dai
Cotanto amare? Amare.
E di me, che ti ſprezzo, che farai,
Se 'l cor più duro ho di diamante? Amante.
Amante me: ſe' folle.
Quando ſarà che in queſto cor pudico
Amor alloggi? Oggi.
Dunque sì toſto s' innamora? Ora.
E qual ſarà colei
Che far potrà ch' oggi adori? Dori.
Dorinda forſe, o Bambo,
Vuoi dire in tua mozza favella. Ella.
Dorinda, ch' odio più che lupo agnella?
Chi farà forza in queſto

Le feu d'amour s'allume donc bien promptement! Et qui eſt celle qu'aujourdhui tu veux que j'adore... Dor... Dorinde peut-être, veux-tu dire dans ton bégaiement; Elle?... Elle. Dorinde, que je hais plus que la brebis ne fait le loup! Qui pourroit avoir aſſez de pouvoir ſur moi?.. Moi. Comment? avec quelles armes, quel arc? le tien?... Le tien. Le mien! apparemment quand par ta molleſſe tu l'auras corrompu?.... Rompu. Et mon arc rompu me fera la guerre! Qui le rompra? toi... Toi. Oh pour le coup, je vois bien que tu es ivre : crois-moi, va te coucher. Mais, dis-moi encore où ce beau miracle ſe fera-t-il? ici?.... Ici. Pauvre imbécile! dans un moment je n'y ſerai plus; ma foi, tu devines comme quelqu'un qui eſt bien pris de vin.... Devin. Mais je vois, ou du moins je penſe voir là bas dans ce buiſſon quelque choſe de brun, qui reſſemble fort à un loup.... Oui; c'en eſt un, même prodigieux... O jour pour moi deſtiné aux conquêtes! Ce jour va finir par un ſecond triomphe. Aimable Déeſſe, je reconnois ici tes faveurs..... Mais ne différons

Al voler mio? Io.
E come? e con qual'armi? e con qual arco?
Forſe col tuo? Col tuo.
Come, col mio? vuoi dir quando l'avrai
Con la laſcivia tua corrotto? Rotto.
E le mie armi rotte
Mi faran guerra? e romperallo tu? Tu.
O queſto sì mi fa veder affatto,
Che tu se' ubriaco.
Và dormi, và: ma dimmi,
Dove fien queſte meraviglie? quì? Qui.
O ſciocco! ed io mi parto:
Vedi come ſe' ſtato oggi indovino,
Pien di vino. Divino.
Ma veggio, o veder parmi,
Colà poſando in quel ceſpuglio., ſtarſi
Un non sò che di bigio,
Ch' a lupo s' aſſomiglia;
Ben mi par deſſo, ed è pur certo il lupo.
O come è ſmiſurato! ô per me giorno
Deſtinato alle prede! ô Dea corteſe,
Che favori ſon queſti? in un dì ſolo
Trionfar di due fere?
Ma che tardo, mia Dea?
Ecco nel nome tuo queſta ſaetta
Scelgo per la più rapida e pungente

plus;

plus ; en invoquant ton nom, je prends cette fléche la plus perçante & la plus légere qui ſoit dans mon carquois. Je te la recommande : conduis - la heureuſement, Déeſſe des Chaſſeurs ; & que l'animal tombe par ta puiſſance divine ! Je fais vœu de t'en conſacrer la dépouille. En ton nom je décoche le trait...... Oh l'heureux coup, qui a porté juſte où ma main le deſtinoit, & où mon œil le conduiſoit ! . . Si j'avois mon dard pour l'achever, avant qu'il puiſſe ſe ſauver dans le Bois... Mais au défaut d'autres armes, la terre va m'en donner.... Que les pierres ſont rares ici ! .. A peine en puis-je trouver une .... Mais que vais-je chercher ? Cette arme que je tiens, va lui donner la mort. Ciel ! que vois-je ?... Malheureux Silvio ! qu'as-tu fait ? C'étoit un Berger couvert d'une peau de loup .... Triſte accident qui doit te condamner à des larmes éternelles ! Mais je crois le connoître, & Linco eſt avec lui qui le ſoutient. Trait fatal ! ... Funeſte vœu ! & plus funeſte encore celle qui a conduit le trait, & exaucé le vœu ! J'aurai donc verſé le ſang d'autrui .... J'aurai donné la

Di quante n'abbia la faretra mia,
A te la raccomando.
Levala tu, Saettatrice eterna,
Di man della fortuna, e nella fera
Co 'l tuo Nume infallibile la drizza,
A cui fò voto di ſacrar la ſpoglia,
E nel tuo nome ſcocco.
O belliſſimo colpo!
Colpo caduto appunto
Dove l' occhio, e la man l'ha deſtinato.
Deh aveſſi il mio dardo,
Per iſpedirlo a un tratto,
Prima, che mi s' involi, e ſi rinſelvi:
Ma, non avendo altr' armi,
Il ferirò con quelle della terra.
Ben rari ſono in queſta chioſtra i ſaſſi,
Ch' appena un qui ne trovo:
Ma, che vò io cercando
Armi, s' armato ſono?
Se queſt' altro quadrello
Il và a ferir nel vivo! Oimè! che veggio?
Oimè, Silvio infelice!
Oimè, che hai tu fatto?
Hai ferito un Paſtor ſotto la ſcorza
D'un lupo: o fiero caſo: o caſo acerbo,
Da viver ſempre miſero, e dolente!

mort ! moi qui l'affrontai courageusement pour le salut des autres ! Va, malheureux Chasseur, indigne de manier jamais un arc ; va, jette tes armes, & ne cours plus après la gloire.... Voilà donc l'Infortuné.... Mais non, il l'est encore moins que toi, Silvio.

E mi par di conoſcerlo il meſchino;
E Linco è ſeco, che 'l ſoſtiene e regge.
O funeſta ſaetta! ô voto infauſto!
E tu, che la ſcorgeſti,
E tu, che l' eſaudiſti,
Nume, di lei più infauſto e più funeſto!
Io dunque reo dell' altrui ſangue? Io dunque
Cagion dell' altrui morte? Io, che fui dianzi
Per la ſalute altrui
Sì largo ſprezzator della mia vita?
Sprezzator del mio ſangue?
Và, getta l' armi, e ſenza gloria vivi,
Profano cacciator, profano arciero.
Ma ecco l' infelice,
Di te però men' infelice aſſai.

SCENA NONA.

LINCO, SILVIO, DORINDA.

LINCO.

Reggiti, figlia mia,
Reggiti tutta pur ſu queſte braccia,
Infelice Dorinda!

SCENE NEUVIEME.

LINCO, SILVIO, DORINDE.

LINCO.

SOUTIENS-TOI, mon enfant, ſur mes bras : malheureuſe Dorinde !

SILVIO.

Oimè ! Dorinda ?
Son morto.

DORINDA.

O Linco, Linco,
O mio ſecondo padre.

SILVIO.

E' Dorinda per certo : àhi voce ! ahi viſta !

DORINDA.

Ben era, Linco, il ſoſtener Dorinda
Ufficio a te fatale :
Accoglieſti i ſingulti
Primi del mio natale,
Accorrai tu fors' anco
Gli ultimi della morte :
E coteſte tue braccia, che pietoſe
Mi fur già culla, or mi ſaran feretro.

LINCO.

O figlia, a me più cara
Che ſe figlia mi fuſſi ! io non ti poſſo
Riſponder, che 'l dolore
Ogni mio detto in lagrime diſſolve.

SILVIO.

O terra, che non t' apri, e non m'inghiotti !

SILVIO.

Ciel ! Dorinde !.... Ah, je meurs.

DORINDE.

Linco, cher Linco, tu me vas tenir lieu de pere.

SILVIO.

Dieux ! C'est elle, je la reconnois ; sa voix & mes yeux, tout assure mon malheur.

DORINDE.

Les destins vouloient que tu me fusses en tout tems secourable. Tu entendis mes premiers cris, quand je vins au monde, tu recevras peut-être encore mes derniers soupirs. Et ces mêmes bràs, qui me furent si salutaires au berceau, vont encore me conduire au tombeau.

LINCO.

O toi, qui m'es plus chere que si tu étois ma propre fille ! dispense-moi de te répondre : la douleur étouffe ma voix, & s'explique assez par mes larmes.

SILVIO.

O terre ! entr'ouvre tes abîmes, & m'engloutis!

DORINDA.

Deh ferma il passo, e 'l pianto,
Pietosissimo Linco;
Che l'un cresce il dolor, l'altro la piaga.

SILVIO.

Ahi, che dura mercede
Ricevi del tuo amor, misera Ninfa!

LINCO.

Fà buon' animo, figlia,
Che la tua piaga non sarà mortale.

DORINDA.

Ma Dorinda mortale
Sarà ben tosto morta.
Sapessi almen, chi m'ha così piagata!

LINCO.

Curiam pur la ferita, e non l'offesa;
» Che per vendetta mai non sanò piaga.

SILVIO.

Ma che fai qui? che tardi?
Soffrirai tu, ch' ella ti veggia? avrai
Tanto cor, tanta fronte?
Fuggi la pena meritata, Silvio,
Di quella vista ultrice:
Fuggi il giusto coltel della sua voce.
Ah che non posso, e non sò come, o quale

DORINDE.

Va plus doucement, ta vîteſſe augmente mes douleurs : ſuſpens tes larmes ; elles augmentent mon mal.

SILVIO.

Triſte récompenſe de l'amour dont tu brûlois pour moi ! Nymphe trop malheureuſe !

LINCO.

Prends courage, Dorinde, ta bleſſure ne ſera pas mortelle.

DORINDE.

Mais, Dorinde, qui l'eſt, va bientôt finir.... Encore ſi je pouvois connoître la main qui me donne la mort !

LINCO.

Songeons à te guérir ; le deſir de la vengeance te ſeroit un inutile ſecours.

SILVIO.

Mais, que fais-tu ici ? Aurois-tu le courage de ſoutenir ſa vue ? Vas-tu chercher dans ſes yeux le reproche & le courroux que tu n'as que trop juſtement mérités ? Fuis des accens qui te perceront le cœur. Mais hélas ! je ne le puis. Je me ſens comme malgré moi retenu ici, & pouſſé vers

Necessità fatale
A forza mi ritenga, e mi sospinga
Più verso quel, che più fuggir dovrei.

DORINDA.

Così dunque debb' io
Morir, senza saper chi mi dà morte?

LINCO.

Silvio t' ha dato morte.

DORINDA.

Silvio? oimè! che ne sai?

LINCO.

Riconosco il suo strale.

DORINDA.

O dolce uscir di vita,
Se Silvio m' ha ferita.

LINCO.

Eccolo appunto in atto
Ed in sembiante tal, che da se stesso
Par che s'accusi. Or sia lodato il Cielo,
Silvio, che se' pur' ito
Dimenandoti sì per queste selve
Con cotesto tuo arco
E cotesti tuoi strali onnipotenti,
Ch' un colpo hai fatto da maestro. Dimmi
Tu, che vivi da Silvio, e non da Linco,

l'objet que je devrois & que je voudrois éviter.

DORINDE.

Je mourrai donc, sans connoître qui m'a porté le coup.

LINCO.

C'est Silvio.

DORINDE.

Lui ? Et comment le sais-tu ?

LINCO.

Je reconnois le trait.

DORINDE.

Qu'il m'est doux de perdre la vie, si c'est l'ouvrage de Silvio.

LINCO.

Le voici. Regarde comme sa démarche & sa contenance accusent sa main criminelle. Enfin tu as tant exercé dans ces bois cet arc & ces traits, dont tu vantois la puissance, que tu es parvenu à faire un coup de maître. Toi qui voulois vivre comme Silvio, & non comme Linco, à ce beau coup est-ce Linco, ou Silvio que tu reconnois ? Tu en savois sans doute

Questo colpo, che fatto hai sì leggiadro,
E' fors' egli da Linco, o pur da Silvio?
O fanciul troppo savio,
Avessi tu creduto
A questo pazzo vecchio!
Rispondimi, infelice,
Qual vita fia la tua, se costei more?
So ben, che tu dirai
Ch' errasti, e di ferir credesti un lupo;
Quasi non sia tua colpa il saettare
Da fanciul vagabondo, e non curante,
Senza veder s' uomo saetti o fera.
Qual caprar, per tua vita, o qual bifolco
Non vedesti coperto
Di così fatte spoglie? Eh Silvio, Silvio,
Chi coglie acerbo il senno,
Maturo sempre ha d'ignoranza il frutto.
Credi tu, garzon vano,
Che questo caso, a caso oggi ti sia
Così incontrato? o come credi male.
» Senza Nume divin questi accidenti
» Si mostruosi e novi
» Non avvengono a gli uomini: non vedi
Che 'l Cielo, è fastidito
Di cotesto tuo tanto

plus que ce vieillard, que tu traitois d'imbécille, & que tu ne voulois pas seulement écouter. Tu vas traîner une vie malheureuse, si Dorinde meurt. Je sais que tu t'excuseras sur ce que tu as cru voir un loup. Comme si cé n'étoit pas ta faute de tirer inconsidérément sans être bien sûr de ce que tu fais? As-tu vu un seul Berger qui ne fût pas habillé comme l'étoit Dorinde? Silvio, tels sont les fruits réservés à ceux que le manque d'expérience rend rebelles & sourds aux conseils. Mais t'imagines-tu que ce qui t'arrive aujourd'hui soit un pur effet du hasard? Tu te tromperois. Ce n'est jamais sans la permission du Ciel, que les hommes éprouvent de ces malheurs si extraordinaires & si affreux. Ne vois-tu pas que les Dieux sont blessés de ce mépris fier & dédaigneux que tu fais de l'Amour, du monde, & de l'humanité? Ils ne veulent point que des mortels entreprennent de s'égaler à eux. Ils exigent de nous la simplicité du cœur; sans cette simplicité, toute vertu leur déplaît. Tu ne dis mot maintenant, toi

Fastoso, insopportabile disprezzo
D'amor, del mondo, e d'ogni affetto umano?
» Non piace a i sommi Dei
» L'aver compagni in terra,
» Nè piace lor nella virtute ancora
» Tanta alterezza. Or tu se' muto sì?
Ch' eri pur dianzi intolerabil tanto.

DORINDA.

Silvio, lascia dir Linco,
Ch' egli non sà qual' in virtù d' Amore
Tu abbi signoria sovra Dorinda
E di vita, e di morte.
Se tu mi saettasti,
Quel ch' è tuo saettasti:
E feristi quel segno,
Ch' è proprio del tuo strale.
Quelle mani a ferirmi
Han seguito lo stil de' tuo' *begli occhi.*
Ecco, Silvio, colei ch' in odio hai tanto:
Eccola in quella guisa
Che la volevi appunto.
Bramastila ferir, ferita l'hai;
Bramastila tua preda, eccola preda;
Bramastila al fin morta, eccola a morte.
Che vuoi tu più da lei? che ti può dare
Più di questo Dorinda? ah garzon crudo:

qui opposois tantôt tant de raisons à mes conseils ?

DORINDE.

Silvio, laisse dire Linco ; il ne sait pas encore qu'Amour t'a laissé tout pouvoir d'ordonner de ma vie, ou de ma mort. Si tu as percé mon cœur, il étoit à toi, & tu n'as fait que disposer d'un bien qui t'appartenoit. Tes mains, en me donnant la mort, n'ont fait qu'achever l'ouvrage de tes yeux. Voilà, Silvio, cette Dorinde que tu hais tant ; tes vœux doivent être satisfaits. Tu voulois la blesser, tu y as réussi ; tu voulois qu'elle devînt ta proie, elle l'est devenue ; tu voulois sa mort, tu la lui as donnée. Que veux-tu de plus ? Que peut Dorinde te donner davantage ? Cruel Silvio, cœur insensible ! Tu ne voulois point croire que ces larmes que tu me voïois verser fussent mon propre sang, douteras-tu de celui que tu vois couler ? Mais si,

Ah cor ſenza pietà : tu non credeſti
La piaga, che per te mi fece Amore;
Puoi queſta or tu negar della tua mano?
Non hai creduto il ſangue,
Ch' i' verſava dagli occhi;
Crederai queſto, che 'l mio fianco verſa?
Ma, ſe con la pietà non è in te ſpenta
Gentilezza, e valor, che teco nacque,
Non mi negar, ti prego,
(Anima cruda sì, ma però bella)
Non mi negar all' ultimo ſoſpiro
Un tuo ſolo ſoſpir. Beata morte!
Se l'addolciſci tu con queſta ſola
Voce corteſe, e pia:
Và in pace, anima mia.

SILVIO.

Dorinda, ah dirò mia, ſe mia non ſei
Se non quando ti perdo? e quando morte
Da me ricevi, e mia non foſti allora
Ch' i' ti potei dar vita?
Pur mia dirò, che mia
Sarai mal grado di mia dura ſorte:
E ſe mia non ſarai con la tua vita,
Sarai con la mia morte.
Tutto quel, ch' in me vedi
A vendicarti è pronto:

malgré

malgré ta cruauté, tu as encore conservé une ame belle & généreuse, accorde à mon trépas seulement un soupir. Ah! qu'un seul mot de toi, un seul adieu, ma chere ame, adouciroit le moment de ma mort!

SILVIO.

Chere Dorinde.... Oserois-je dire, ma chere Dorinde, puisque tu n'es à moi, qu'au moment que je te perds en te donnant la mort, à toi que je pouvois m'attacher en te donnant la vie par le moindre retour de tendresse? Oui, je le dirai, ma chere Dorinde; car tu le seras malgré le sort rigoureux qui me poursuit; & si ta mort s'y oppose, la mienne me rejoindra à toi. En moi tout doit servir à ta vengeance. Rends-

Con queſt' armi t' anciſi;
E tu con queſt' ancor m' anciderai.
Ti fui crudele; ed io
Altro da te che crudeltà non bramo.
Ti diſprezzai ſuperbo;
Ecco, piegando le ginocchia a terra,
Riverente t' adoro,
E ti chieggio perdon, ma non già vita.
Ecco gli ſtrali, e l'arco,
Ma non ferir già tu gli occhi, o le mani,
Colpevoli miniſtri
D' innocente voler: feriſci il petto:
Feriſci queſto moſtro,
Di pietate e d' Amor' aſpro nemico:
Feriſci queſto cor, che ti fù crudo:
Eccoti il petto ignudo.

DORINDA.

Ferir quel petto, Silvio!
Non biſognava agli occhi miei ſcovrirlo,
S' avevi pur deſio, ch' io te 'l feriſſi.
O belliſſimo ſcoglio,
Già dall' onda e dal vento
Delle lagrime mie, de' miei ſoſpiri,
Si ſpeſſo in van percoſſo;
E' pur ver, che tu ſpiri?
E che ſenti pietate? o pur m' inganno?

moi avec ces mêmes armes la mort qu'elles t'ont donnée. Je te fus cruel ; je te demande de l'être à ton tour : après avoir dédaigné tes feux, je suis maintenant à tes genoux, adorant tes appas. Pardonne à ma cruauté, à mes mépris ; mais n'épargne pas mes jours. Voici l'arc, les traits : ne songe pas à punir ces yeux, ces mains, coupables instrumens d'une innocente passion ; c'est ce cœur qui te fut cruel, ce monstre ennemi de la pitié & de l'Amour, que tu dois percer.... Frappe.

DORINDE.

Le percer ! Ah Silvio ne sens-tu pas que ce spectacle doit désarmer ma colere ? Quoi il seroit vrai que ce cœur inébranlable comme un rocher, ce cœur que je tentai en vain de fléchir par mes soupirs, par mes larmes, soupireroit à son tour, & se laisseroit toucher de compassion ? Ou me tromperois-je, & ne seroit-ce pas la blancheur du marbre ou de l'albâtre qui me

Ma sii tu pure, o petto molle, o marmo;
Già non vo', che m' inganni
D' un candido alabastro il bel sembiante,
Come quel d' una fera
Oggi ingannato ha il tuo Signore, e mio.
Ferir' io te? te pur ferisca Amore;
Che vendetta maggiore
Non sò bramar che di vederti amante.
Sia benedetto il dì, che da prima arsi:
Benedette le lagrime, e i martiri,
Di voi lodar, non vendicar mi voglio.
Ma tu, Silvio cortese,
Che t' inchini a colei
Di cui tu Signor sei,
Deh non istar' in atto
Di servo, o se pur servo
Di Dorinda esser vuoi
Ergiti a i cenni suoi.
Questo sia di tua fede il primo pegno;
Il secondo, che vivi.
Sia pur di me quel che nel Cielo è scritto;
In te vivrà il cor mio,
Nè, pur che vivi tu, morir poss' io.
E se 'ngiusto ti par, ch' oggi impunita
Resti la mia ferita,
Chi la fè, si punisca;

tromperoit, comme mon déguisement a trompé Silvio ? Non, je ne percerai point ce cœur. Amour, je l'abandonne à tes coups. Si tu le rends sensible, je ne puis être mieux vengée. Heureux le jour, où je sentis pour toi les premieres ardeurs ; larmes, tourmens, je vous chéris trop, pour vouloir de vous aucune vengeance ! Mais toi, Silvio, cesse de rester aux genoux de celle qui devient ta conquête. Ou si désormais tu te destines à lui obéir, j'exige pour premiere preuve de ton obeissance, que tu te leves pour te reposer entre ces bras : conserve tes jours, ce sera la seconde preuve que tu me donneras de la foi que tu me promets. Que le Ciel ordonne comme il voudra du tems que je dois vivre, mon cœur vivra en toi ; que Silvio respire, & Dorinde ne peut mourir ; ou si tu ne veux pas que ma blessure reste impunie, punis-en l'instrument. Périsse cet arc meurtrier ! & que sur lui seul tombe le juste châtiment.

Fella quell' arco, e ſol quell' arco pera:
Sovra quell' omicida
Cada la pena, ed egli ſol s' ancida.

L I N C O.

O ſentenza giuſtiſſima, e corteſe!

S I L V I O.

E così ſia: tu dunque
La pena pagherai, legno funeſto:
E perchè tu dell' altrui vita il filo
Mai più non rompa, ecco te rompo, e ſnervo;
E qual foſti, alla ſelva
Ti rendo, inutil tronco.
E voi ſtrali di lui, che 'l fianco aperſe
Della mia cara donna, e per natura,
E per malvagità forſe fratelli,
Non rimarrete interi.
Non più ſtrali, o quadrella,
Ma verghe in van pennute, in vano armate,
Ferri tarpati, e diſarmati vanni.
Ben mel diceſti, Amor, tra quelle frondi
In ſuon d'Echo indovina.
O Nume, domator d' Uomini e Dei,
Già nemico, or Signore

LINCO.

Equitable jugement, qu'ont dicté la justice & la tendresse !

SILVIO.

Eh bien, tu vas donc être puni, bois funeste ! Jamais tu ne seras teint du sang humain, & je te rends à la forêt, aussi inutile que tu en es sorti. Périssez aussi traits malheureux, que la nature produisit ou que l'art forma pour être les compagnons de celui qui perça le sein de ma chere Dorinde, vous serez désormais défigurés; perdez le fer dont vous étiez armés, & les aîles sur lesquelles vous voliez : que l'on ne puisse plus vous reconnoître, & redevenez un bois inutile & sans ornement. L'Amour me l'avoit bien prédit, quand il me parloit dans ce bois par la voix de l'Echo. Divinité, qui triomphes des Dieux & des hommes, que tantôt je détestois, & qui maintenant vas régner sur mon cœur, si tu fais gloire d'avoir vaincu ma fierté & mon insensibilité, en sauvant Dorinde, détourne

Di tutti i penſier miei,
Se la tua gloria ſtimi
D' aver domato un cor ſuperbo e duro;
Difendimi, ti prego,
Dall' empio ſtral di morte,
Che con un colpo ſolo
Anciderà Dorinda, e con Dorinda
Silvio da te pur vinto:
Così Morte crudel, ſe coſtei more,
Trionferà del trionfante Amore.

LINCO.

Così feriti ambedue ſiete. O piaghe
E fortunate e care,
Ma ſenza fine amare,
Se queſta di Dorinda oggi non ſana!
Dunque andiamo a ſanarla.

DORINDA.

Deh, Linco mio, non mi condur, ti prego,
Con queſte ſpoglie alle paterne caſe.

SILVIO.

Tu dunque in altro albergo,
Dorinda, poſerai, che 'n quel di Silvio?
Certo nelle mie caſe
O viva, o morta oggi ſarai mia ſpoſa;
E teco ſarà Silvio, o vivo, o morto.

de deſſus moi le trait de la mort, puiſque le même coup enleveroit Dorinde & ta conquête. Si tu laiſſois mourir Dorinde, la Mort triompheroit du Dieu qui ſeul eſt notre vainqueur.

LINCO.

Enfin, vous brûlez l'un & l'autre des mêmes feux; mais cette flâme ſi belle & ſi précieuſe va devenir une ſource intariſſable de pleurs, ſi Dorinde ne guérit point. Allons donc prendre ſoin de ſa bleſſure.

DORINDE.

Linco, ne me mene point dans la maiſon de mon pere, revêtue de ces peaux de loup.

SILVIO.

Quoi, Dorinde, tu irois ailleurs que chez Silvio? Aujourd'hui, ſoit que tu vives, ſoit que tu meures, je te voue la foi conjugale, je ſerai compagnon de ta vie, ou de ta mort.

LINCO.

E come a tempo, or ch' Amarilli ha
spento
E le nozze, e la vita, e l' onestate.
O coppia benedetta! O sommi Dei,
Date, con una sola
Salute, a duo la vita!

DORINDA.

Silvio, come son lassa; appena posso
Reggermi, oimè, sù questo fianco offeso.

SILVIO.

Stà di buon cuor, ch' a questo
Si troverà rimedio: a noi sarai
Tu cara soma, e noi a te sostegno.
Linco, dammi la mano.

LINCO.

Eccola pronta.

SILVIO.

Tienla ben ferma, e del tuo braccio, e
mio
A lei si faccia seggio.
Tu, Dorinda, quì posa:
E quinci col tuo destro
Braccio il collo di Linco, e quindi il mio
Cingi col tuo sinistro, e sì t' addatta

LINCO.

Reconnoissons dans ce vœu la bonté du Ciel, lorsqu'Amarillis perd l'espérance de son mariage, la vie & l'honneur. Que ce couple innocent soit à jamais béni ! Dieux immortels, en conservant Dorinde, sauvez ces deux nouveaux époux !

DORINDE.

Ah, Silvio ! que je sens de vives douleurs ! A-peine puis-je me soutenir sur le côté de ma blessure.

SILVIO.

Prends courage, Dorinde, nous allons t'aider, & nous te porterons avec joie. Linco, donne-moi la main.

LINCO.

Bon.

SILVIO.

Tiens-la bien ferme. De ton bras & du mien faisons-lui un siege. Dorinde, assis-toi, passe ton bras droit sur le col de Linco, & le gauche sur le mien : place-toi doucement, de maniere que ta blessure ne te cause pas de si grandes douleurs.

Soavemente, che 'l ferito fianco
Non ſe ne dolga.

DORINDA.

Ahi punta
Crudel, che mi traffigge!

SILVIO.

A tuo bell' agio
Acconciati, ben mio.

DORINDA.

Or, mi par di ſtar bene.

SILVIO.

Linco, và col piè fermo.

LINCO.

E tu col braccio
Non vacillar; ma và diritto, e ſodo;
Che ti biſogna ſai? queſto è ben altro
Trionfar, che d' un teſchio.

SILVIO.

Dimmi, Dorinda mia, come ti pugne
Forte lo ſtral?

DORINDA.

Mi pugne sì, cor mio,
Ma ne le braccia tue
L'eſſer punta m'è caro, e 'l morir dolce.

DORINDE.

Dieux, qu'elles sont vives !

SILVIO.

Mets-toi à ton aise.

DORINDE.

Me voilà bien maintenant.

SILVIO.

Linco, marche d'un pas assuré.

LINCO.

Et toi, ne remue pas le bras, marche droit & sans secousses. Eh bien, Silvio, ce trophée ne vaut-il pas mieux que celui que tu as été offrir à Diane ?

SILVIO.

Dorinde, le trait te cause-t-il encore de cuisantes douleurs ?

DORINDE.

Oui, cher Silvio ; mais, entre tes bras, il m'est doux de souffrir, même de mourir.

CORO.

O BELLA età dell' oro!
Quand' era cibo il latte
Del pargoletto mondo, e culla il bosco:
E i cari parti loro
Godean le gregge intatte,
Nè temea il mondo ancor ferro nè tosco.
Pensier torbido e fosco
Allor non facea velo
Al Sol di luce eterna.
Or la ragion, che verna
Tra le nubi del senso, ha chiuso il Cielo,
Ond' è, che pellegrino
Và l' altrui terra, e 'l mar turbando il pino.
Quel suon fastoso, e vano,
Quell' inutil sogetto
Di lusinghe, di titoli, e d'inganno,
Ch' onor dal volgo insano
Indegnamente è detto,
Non era ancor degli animi tiranno:
Ma sostenere affanno
Per le vere dolcezze,
Tra i boschi, e tra la gregge,

CHŒUR.

Précieux âge d'or ! heureux tems, où le monde encore enfant ne connoissoit que le lait pour nourriture, & les bois pour lieu de repos ; où les troupeaux ne se voïoient point enlever leurs petits ; où l'on ne craignoit encore ni le fer ni le poison : alors de noires & sombres pensées n'empêchoient point le cœur humain de s'élever vers son illustre & brillante origine ; mais aujourd'hui la raison enveloppée dans les ténebres de nos passions, reste dans l'obscurité. Aussi voit-on maintenant infester les mers, & ravager les terres étrangeres.

Le faste & la vanité, qui se repaissent de titres pompeux, de flatterie & de tromperie, que le vulgaire insensé ose nommer honneur, étoient des tyrans encore inconnus : mais travailler pour le vrai bien, au milieu des bois & de nombreux troupeaux, seuls biens de ces tems heureux ; n'avoir pour regle que la bonne foi, c'étoit, pour ces ames avides de vertu, le seul point

La fede aver per legge,
Fù di quell' alme, al ben oprar avvezze,
Cura d' onor felice,
Cui dettava onestà : piaccia se lice.
Allor trà prati e linfe,
Gli scherzi, e le carole
Di legittimo amor furon le faci :
Avean Pastori, e Ninfe
Il cor nelle parole :
Dava lor Imeneo le gioje, e 'i baci
Più dolci e più tenaci :
Un sol godeva ignude
D' amor le vive rose :
Furtivo amante ascose
Le trovò sempre, ed aspre voglie, e crude,
O in antro, o in selva, o in lago ;
Ed era un nome sol, marito e vago.
Secol rio, che velasti
Co' tuoi sozzi diletti
Il bel dell' alma, ed a nudrir la sete
De i desiri insegnasti
Co' sembianti ristretti,
Sfrenando poi le impurità segrete ;
Così qual tesa rete
Trà fiori e fronde sparte,
Celi pensier lascivi

dont on étoit jaloux : on obſervoit la loi qui défendoit tout attachement criminel.

Au milieu des vertes prairies, au doux murmure des ruiſſeaux, les jeux & les danſes étoient les ſeuls amuſemens qui accompagnoient de légitimes amours. Entre bergers & bergeres, c'étoit toujours le cœur qui parloit, & l'hymen mettoit le comble à leur bonheur & à leurs plaiſirs durables. Un ſeul poſſédoit ſans partage le cœur de ſa bergere ; il n'étoit point de faveurs pour des Amans ſecrets ; en quelque lieu retiré que ſe fiſſent leurs pourſuites, ils ne trouvoient que des cruelles. Le nom de Mari & celui d'Amant ne ſe diſtinguoient point.

Siecle barbare, qui as obſcurci la beauté de nos ames par de perverſes inclinations, & qui a appris à noircir, ſous une apparence d'auſtérité, des deſirs qui dans le ſecret éclatent ſans meſure ; auſſi dangereux que des filets cachés ſous des herbes & des fleurs, tu couvres l'impureté d'un maſque ſaint & reſpectable ; tu crois que les apparences ſuffiſent, & que la vie doit

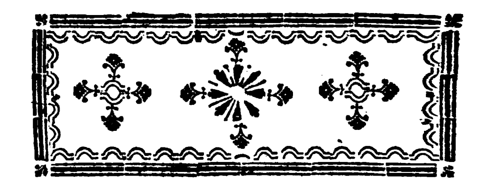
Con atti ſanti, e ſchivi:
Bontà ſtimi il parer, la vita un' arte,
Nè curi (e parti onore)
Che furto ſia, purchè s' aſconda amore.
Ma tu deh, ſpirti egregi
Forma ne' petti noſtri,
Verace Onor, delle grand' alme donno:
O regnator de' Regi,
Deh, torna in queſti chioſtri,
Che ſenza te beati eſſer non ponno:
Deſtin dal mortal ſonno
Tuoi ſtimoli potenti
Chi, per indegna e baſſa
Voglia, ſeguir te laſſa,
E laſſa il pregio delle antiche genti.
» Speriam, che 'l mal fa tregua
» Talor, ſe ſpeme in noi non ſi dilegua.
» Speriam, che 'l Sol cadente anco rinaſce.
» E 'l Ciel, quando men luce,
» L' aſpettato ſeren ſpeſſo n' adduce.



être une étude d'artifice ; tu traites comme chose honnête l'impudicité, pourvu qu'elle soit cachée.

O toi, vrai honneur, don propre aux belles ames, viens souffler dans nos cœurs un esprit plus pur. Toi qui gouvernes les Rois dignes de l'être, ne dédaigne pas de revenir habiter parmi nous. Toi seul peux faire le bonheur de ces contrées. Lance tes puissans aiguillons contre ces vils déserteurs des vertus du premier âge, qui te préferent de lâches & d'indignes passions. Mais espérons que nos maux seront suspendus, si nous ne cessons pas d'espérer. Le Soleil chaque jour se cache pour reparoître à nos yeux ; & souvent un moment, du Ciel le plus obscurci par les nuages, forme le Ciel le plus beau & le plus serain.





ATTO QUINTO.

SCENA PRIMA.

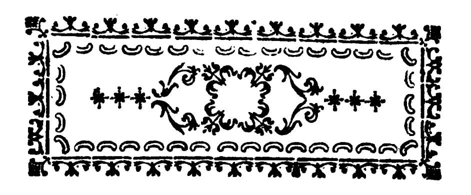
Uranio, Carino.

URANIO.

Per tutto è buona ſtanza, ove altri goda:
Ed ogni ſtanza al valent' uomo è patria.

CARINO.

Gli è vero Uranio, e troppo ben per prova
Te 'l sò dir 'io, che le paterne caſe
Giovinetto laſciando, e d'altro vago
Che di paſcer armenti, o fender ſolco,
Or quà or là peregrinando, al fine
Torno canuto, onde partii già biondo.
» Pur, è ſoave coſa a chi del tutto
» Non è privo di ſenſo, il patrio nido:



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

URANIO, CARIN.

URANIO.

TOUTE demeure eſt égale où l'on eſt bien ; & toute terre eſt la patrie du ſage.

CARIN.

Oui, Uranio, & mon exemple en fait foi. Je n'étois encore qu'un enfant, lorſque dédaignant de mener paître des troupeaux, ou de conduire une charrue, je quittai la maiſon paternelle, pour me livrer à une vie errante & vagabonde ; cependant tu me vois revenir, la tête blanchiſſante, au lieu d'où je partis enfant. L'homme, qui conſerve quelques ſentimens, trouve de

» Chè diè natura al nascimento umano
» Verso 'l caro paese, ov' altri è nato,
» Un non sò che, di non inteso affetto,
» Che sempre vive, e non invecchia mai.
» Come la calamita, ancor che lunge
» Il sagace nocchier la porti errando,
» Or dove nasce, or dove more il Sole,
» Quell' occulta virtù, con ch' ella mira
» La tramontana sua, non perde mai;
» Così chi và lontan dalla sua patria,
» Benchè molto s'aggiri, e spesse volte
» In peregrina terra anco s' annidi,
» Quel naturale amor sempre ritiene,
» Che pur l'inclina alle natìe contrade.
O' da me più d' ogn' altra amata e cara,
Più d' ogn' altra gentil, terra d'Arcadia,
Che col piè tocco, e con la mente inchino,
Se ne' confini tuoi, madre gentile,
Foss' io giunto a chiusi occhi, anco t' avrei
Troppo ben conosciuta; così tosto
M' è corso per le vene un certo amico
Consentimento incognito e latente,
Si pien di tenerezza e di diletto,
Che l'ha sentito in ogni fibra il sangue.
Tu dunque, Uranio mio, se del cammino
Mi se' stato compagno e del disagio,

la douceur à revoir ſa patrie. La nature nous inſpire en naiſſant un certain penchant d'affection qu'on ne comprend pas, mais qui ne meurt jamais, & qui nous ramene involontairement vers le lieu de notre naiſſance. Ainſi que la bouſſole, que le pilote habile porte en tous lieux, du levant au couchant, ne perd jamais la direction du pôle : de même, nous pouvons nous éloigner de notre patrie, errer de païs en païs, ſouvent même nous fixer en une terre étrangere ; toujours le penchant naturel renaît en nous, & nous rappelle au lieu où nous ſommes nés. Aimable Arcadie ! Païs délicieux que je chéris plus que tout autre, vous m'êtes rendue ; & mon cœur eſt ſatisfait. Quand même les Dieux ne m'auroient pas permis de voir votre Ciel, je ne vous aurois pas encore méconnue. J'ai ſenti une certaine douceur, un certain ſentiment de tendreſſe & de ſympathie couler dans mes veines, & ſe porter avec mon ſang dans toutes les parties de mon corps. Cher Uranio, après avoir été le compagnon de mes fatigues & de toutes mes diſgraces, il eſt bien juſte que tu

Ben' è ragion, che nel gioire ancora
Delle dolcezze mie tu m' accompagni.

URANIO.

Del disagio compagno, e non del frutto
Stato ti son, che tù se' giunto omai
Nella tua terra, ove posar le stanche
Membra potrai, è più la stanca mente:
Ma io, che giungo peregrino, e tanto
Dal mio povero albergo, e dalla mia
Più povera e smarrita famigliola,
Dilungato mi son, teco traendo
Per lunga via l'affaticato fianco;
Posso ben ristorar l'afflitte membra;
Ma non l'afflitta mente, a quel pensando
Che m' ho lasciato addietro, e quanto ancora
D' aspro cammin, per riposar, m' avvanza.
Nè sò qual altro in questa età canuta
M' avesse, se non tu, d' Elide tratto,
Senza saper della cagion, che mosso
T' abbia a condurmi in sì remota parte.

CARINO.

Tu sai, che l' mio dolcissimo Mirtillo,
Che l' Ciel mi diè per figlio, infermo venne
Quì per sanarsi: e già passati sono
Duo mesi, e più fors' anco; il mio consiglio,
partages

partages mes plaiſirs, & les faveurs que le Ciel me deſtine.

URANIO.

J'ai partagé tes peines, mais je ne partage pas également tes plaiſirs. Tu revois enfin une patrie où tu vas retrouver du délaſſement & de la conſolation; mais moi qui ſuis ici étranger, éloigné de mes foïers, & d'une famille triſte & déſolée, ſi je puis comme toi faire ſuccéder quelque repos aux fatigues que j'ai eſſüïées en te ſuivant, je ne puis pas de même avoir l'ame ſatisfaite, lorſque je me rappelle ce que je laiſſe derriere moi, & quel pénible chemin j'ai à faire, avant que d'être rendu à moi-même. Toi ſeul pouvoit me déterminer à quitter dans un âge auſſi avancé le ſéjour d'Elide, ſans que je ſache encore la raiſon qui t'a engagé à me mener dans une contrée auſſi éloignée.

CARIN.

Tu ſais que mon cher Mirtil, que le Ciel me donna pour fils, vint ici il y a plus de deux mois, pour rétablir ſa ſanté affoiblie. Ce fut par mon conſeil, & plus en-

Anzi quel dell' Oracolo ſeguendo;
Che ſol potea ſanarlo il Ciel d'Arcadia.
Io, che veder lontan pegno sì caro
Lungamente non poſſo, a quella ſteſſa
Fatal voce ricorſi, a quella chieſi
Del bramato ritorno anco conſiglio;
La qual riſpoſe in cotal guiſa appunto.
» Torna all' antica patria, ove felice
» Sarai col tuo dolciſſimo Mirtillo;
» Però ch' ivi a gran coſe il Ciel ſortillo;
» Ma fuor d'Arcadia ciò ridir non lice.
Tu dunque, o fedeliſſimo compagno,
Diletto Uranio mio, che meco a parte
D' ogni fortuna mia ſe' ſtato ſempre;
Poſa le membra pur, ch' avrai ben onde
Poſar' anco la mente: ogni mia ſorte,
S' ella pur ſia come l' addita il Cielo,
Sarà teco commune: indarno fora
Di ſua felicità lieto Carino,
Se ſi doleſſe Uranio.

URANIO.

Ogni fatica,
Che ſia fatta per te, pur che t' aggrada
Sempre, Carino mio ſeco ha il ſuo premio.
Ma qual fù la cagion, che fè laſciarti,
Se t'è sì caro, il tuo natio paeſe?

core par la volonté de l'Oracle, qui dit que le Ciel d'Arcadie pouvoit seul le guérir. Ennuïé de voir si long-tems éloigné de moi ce gage si précieux de la libéralité des Dieux, j'ai eu recours à ce même Oracle, & je l'ai consulté sur le retour de Mirtil. » Retourne, a-t-il dit, à ton an-
» cienne patrie, là tu vivras heureux avec
» ton cher Mirtil; le Ciel l'a reservé à de
» grandes choses, mais il ne permet pas
» que ce mystere soit révélé ailleurs qu'en
» Arcadie. Ainsi donc, Uranio, fidele compagnon de ma fortune, songe à prendre quelque repos, bientôt ton esprit sera content; cette fortune qui m'est annoncée de la part du Ciel, si elle a lieu, te sera commune. Carin ne gouteroit aucun plaisir parfait, tant qu'Uranio resteroit dans la peine.

URANIO.

Je ne regretterai aucune des peines que j'aurai souffertes pour toi, cher Carin, dès qu'elles pourront contribuer à ta satisfaction. Mais dis-moi donc quelle raison te fit quitter le lieu de ta naissance, puis-

CARINO.

Musico spirto in giovanil vaghezza
D' acquistar fama, ov'è più chiaro il grido;
Ch' avido anch' io di peregrina gloria,
Sdegnai che sola mi lodasse, e sola
M' udisse Arcadia la mia terra; quasi
Del mio crescente stil termine angusto:
E colà venni, ov' è sì chiaro il nome
D' Elide e Pisa, e fè sì chiaro altrui.
Quivi il famoso Egon di lauro adorno
Vidi, poi d' ostro, e di virtù pur sempre;
Si, che Febo sembrava: ond' io devoto
Al suo nome sacrai la cetra, e 'l core.
E 'n quella parte, ove la gloria alberga,
Ben mi dovea bastar d' esser' omai
Giunto a quel segno ov' aspirò il mio core;
Se come il Ciel mi fè felice in terra,
Così conoscitor, così custode
Di mia felicità fatto m' avesse.
Come poi per veder Argo e Micene,
Lasciassi Elide e Pisa, e quivi fussi
Adorator di Deità terrena,
Con tutto quel che 'n servitù soffersi;
Troppo nojosa istoria a te l' udirlo,
A me dolente il raccontarlo fora.

qu'il te paroît un séjour si heureux ?

CARIN.

Le desir d'acquérir de la gloire, & de faire entendre mes accens dans un païs où le goût de la poésie regnât davantage; avide d'une gloire plus étendue, je ne crus pas l'Arcadie un théatre suffisant à mes talens: je dédaignai ses louanges, & je vins à Elide & à Pise, païs si fameux, & si propre à illustrer ceux qui savent se distinguer. J'y vis le fameux Egon, en qui l'éclat de la vertu effaçoit l'honneur des lauriers & la magnificence de la pourpre: c'étoit Apollon lui-même. Je lui consacrai bientôt mon cœur & ma lire. J'aurois dû dans ce séjour de la gloire être content de voir mes premiers vœux exaucés; mais le Ciel, en me rendant heureux, ne permit pas que je connusse tout mon bonheur, ni que je susse en jouir! Je quittai Elide & Pise, & j'allai voir Argos & Mycenes. Là, mon cœur fut séduit, & je devins esclave de la Cour; mais épargne-toi l'ennui d'en entendre le détail, & à moi la douleur de te le raconter. Je te dirai, en un mot, que mes soins & mes

Ti dirò ſol, che perdei l' opra e 'l frutto,
Scriſſi, pianſi, cantai, arſi, gelai,
Corſi, ſtetti, ſoſtenni, or triſto, or lieto,
Or alto, or baſſo, or vilipeſo, or caro;
E come il ferro Delfico ſtromento
Or d' impreſa ſublime, or d' opra vile;
Non temei riſco, e non ſchivai fatica.
Tutto fei, nulla fui, per cangiar loco,
Stato, vita, penſier, coſtumi, e pelo;
Mai non cangiai fortuna: al fin conobbi,
E ſoſpirai la libertà primiera.
E dopo tanti ſtrazj, Argo laſciando
E le grandezze di miſeria piene,
Tornai di Piſa a i ripoſati alberghi:
Dove, mercè di Provvidenza eterna,
Del mio caro Mirtillo acquiſto fei,
Conſolator d' ogni paſſata noja.

URANIO.

O mille volte fortunato, e mille,
Chi sà por meta a' ſuoi penſieri, in tanto

peines furent perdues : écrire, deplorer mon malheur, chanter, souffrir toute sorte d'incommodités, demander des graces, braver froidement les revers de la fortune, soutenir toutes sortes de disgraces, être triste, être gai, montrer alternativement de la fierté & de la bassesse, tantôt accueilli, tantôt rebuté ; tout fut inutile. Et comme le fer de Delphe est emploïé à toutes sortes d'usages, je m'exposai à tout, & ne redoutai aucune entreprise ; je tentai tout, & n'obtins rien. J'eus beau changer de demeure, d'état, de vie, de maximes, d'habitudes, je vieillis, & ma mauvaise fortune m'a toujours suivi. Enfin, j'ouvris les yeux, je soupirai après la liberté que j'avois perdue ; je quittai après tant de dégoûts Argos & ses grandeurs trop fécondes en miseres. Je retournai à ma premiere & tranquille demeure, où les decrets impénétrables de la Providence, en me donnant mon cher Mirtil, me consolerent de toutes mes peines passées.

URANIO.

Heureux, & mille fois heureux, qui sait mettre des bornes à ses desirs, & qui

Che per vana ſperanza immoderata,
Di moderato ben non perde il frutto!

CARINO.

Ma chi creduto avria di venir meno
Tra le grandezze, e' mpoverir nell' oro?
I' mi penſai che ne' reali alberghi
Foſſero tanto più le genti umane,
Quant' eſſe han più di tutto quel dovizia,
Ond' ha l' umanità sì nobil fregio.
Ma, vi trovai tutto 'l contrario, Uranio:
Gente di nome e di parlar corteſe;
Ma d'opre ſcarſa, e di pietà nemica:
Gente placida in viſta e manſueta;
Ma più del cupo mar tumida, e fera:
Gente ſol d'apparenza, in cui ſe miri
Viſo di carità, mente d' invidia
Poi trovi: e 'n dritto ſguardo animo bieco;
E minor fede allor, che più *luſingha*.
Quel, ch' altrove è virtù, quivi è difetto:
Dir vero, oprar non torto, amar non finto,
Pietà ſincera, inviolabil fede,
E di core e di man vita innocente,
Stiman d' animo vil, di baſſo ingegno;
Sciocchezza, e vanità degna di riſo.
L' ingannar, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pietà veſtita;

ne

ne ſacrifie point un bien préſent, à des eſpérances chimériques!

CARIN.

Qui auroit pu croire qu'on devînt miſérable au milieu des grandeurs, pauvre au milieu des richeſſes? Je penſai que ſur le même trône, je verrois régner la libéralité, & que l'humanité de ceux qui l'environnent en devoit faire le plus riche ornement; mais, Uranio, que je me trompai! Je ne trouvai, ſous les apparences & le langage de l'homme, qu'un peuple ennemi de la bonté, avare de bonnes actions. Tranquille & humain à l'extérieur, mais au fond plus agité & plus cruel que les flots de la Mer; ſéduiſant par ſes démonſtrations, équitable & charitable en apparence, mais dans le cœur, faux & méchant, gouverné par l'envie, & plus infidele quand il paroît plus careſſant. Là, eſt regardé comme vice, ce qui ailleurs eſt vertu; là, dire la vérité, agir avec droiture, aimer ſincérement, compatir de bonne foi, être fidele à ſes paroles, avoir le cœur pur & les mains innocentes; tout cela eſt petiteſſe d'eſprit, baſſeſſe d'ame,

Crescer col danno e precipizio altrui,
E fare a se, dell' altrui biasmo, onore,
Son le virtù di quella gente infida.
Non merto, non valor, non riverenza,
Nè d' età, nè di grado, nè di legge;
Non freno di vergogna, non rispetto,
Nè d'amor, nè di sangue; non memoria
Di ricevuto ben; nè finalmente
Cosa sì venerabile, o sì santa,
O sì giusta esser può, ch' a quella vasta
Cupidigia d' onori, a quella ingorda
Fame d'avere, inviolabil sia.
Or' io, ch' incauto, e di lor' arti ignaro
Sempre mi vissi, e portai scritto in fronte
Il mio pensiero, e disvelato il core;
Tu puoi pensar, s' a non sospetti strali
D' invida gente fui scoperto segno.

URANIO.

Or chi dirà d' esser felice in terra,
Se tanto alla virtù noce l' invidia?

CARINO.

Uranio mio, se da quel dì, che meco
Passò la musa mia d' Elide in Argo,

vanité ridicule. Mais la tromperie, le mensonge, l'artifice, la mauvaise foi, le vol, sous le masque de la candeur & de la charité, s'élever sous les ruines d'autrui, se parer du deshonneur de son prochain ; ce sont les seules vertus de ce peuple sans foi. Le mérite, la valeur, ce qu'on doit à l'âge, à l'élevation, aux loix ; l'amour des bienséances, les droits de l'amitié, ceux du sang, la reconnoissance des bienfaits reçus ; enfin, il n'est rien de si sacré, de si juste, de si respectable, qui ne soit sacrifié à la cupidité & à l'amour insatiable des honneurs. Moi, qui ne connoissois point les artifices de ce peuple méchant, & qui portai toujours la franchise & la bonne foi peintes sur mon front, je fus bientôt, comme tu le peux aisément juger, en butte à des coups dont je ne me défiois point.

URANIO.

Quel Mortel peut être heureux sur la terre, lorsque la vertu est sacrifiée à l'iniquité!

CARIN.

Uranio, si depuis que je passai d'Elide à Argos, j'avois eu autant de sujets de satis-

Aveſſi avuto di cantar talento,
Come cagion di lagrimar ſempr' ebbi;
Con sì ſublime ſtil forſe cantato
Avrei del mio Signor l' armi e gli onori,
Ch' or non avria della Meonia tromba
Da invidiar' Achille: e la mia patria,
Madre di Cigni sfortunati, andrebbe
Già per me cinta del ſecondo alloro.
Ma oggi è fatta, (o ſecolo inumano)
L' arte del poetar troppo infelice.
» Lieto nido, eſca dolce, aura corteſe
» Bramano i Cigni, e non ſi và in Parnaſſo
» Con le cure mordaci; e chi pur garre
» Sempre col ſuo deſtino e col diſagio,
» Vien roco, e perde il canto e la favella.
Ma tempo è già di ricercar Mirtillo.
Benchè sì nuove e sì cangiate i' trovi,
Da quel ch' eſſer ſolean, queſte contrade,
Ch' in eſſe appena i' riconoſco Arcadia;
Con tutto ciò vien lietamente, Uranio:
» Scorta non manca a peregrin c'ha lingua.
Ma forſe è ben, ch' al più vicino oſtello,
Poichè ſe' ſtanco, a ripoſar ti reſti.

faction, que j'en ai eu de larmes & de douleur, j'aurois peut-être chanté les exploits & les vertus de celui que je servois, & je les aurois chantés d'un style si élevé & si sublime, qu'il n'eût pas dû envier à Achille la muse féconde qui a éternisé sa valeur. Ma patrie, mere des Poètes infortunés, auroit peut-être mérité par moi une seconde couronne de laurier; mais, dans ce siecle ingrat, la profession de Poète n'est pas heureuse, il lui faut un séjour gai, une vie douce, une société aimable; les inquiétudes & les soins fâcheux ne menent point au Parnasse, & quand on a toujours un destin contraire à combattre, le feu poétique s'éteint, & l'éloquence se perd... Mais il faut chercher Mirtil : quoique tout soit ici tellement changé, qu'à-peine puis-je reconnoître l'Arcadie; cependant, suis-moi sans inquiétude; l'usage de la parole est pour le voïageur un sûr guide. Mais puisque tu es fatigué, peut-être feras-tu mieux de t'aller reposer à l'hôtellerie la plus voisine.

SCENA SECONDA.

TITIRO, MESSO.

TITIRO.

CHE piangerò di te prima, mia figlia,
La vita, o l'onestate?
Piangerò l'onestate;
Che di padre mortal se' tu ben nata,
Ma non di padre infame:
E 'n vece della tua
Piangerò la mia vita, oggi serbata
A veder in te spenta
La vita e l'onestate.
O Montano, Montano,
Tu sol co' tuoi fallaci
E mali intesi oracoli, e col tuo
D'amore e di mia figlia
Disprezzator superbo, a cotal fine
L'hai tu condotta. Ahi quanto meno incerti
Degli oracoli tuoi,
Son' oggi stati i miei!
» Ch' onestà contr' Amore

SCENE SECONDE.

TITIRE, LE MESSAGER.

TITIRE.

O MA fille ! eſt-ce la fin prochaine de tes jours, eſt-ce la perte de ton honneur que je dois pleurer ? Tu es née d'un pere mortel, mais non d'un pere deſtiné à être deshonoré. Non, je ne dois pleurer que la cruauté du deſtin qui a réſervé mes jours pour être les témoins de ta mort & de ton deshonneur... Montan, Montan, c'eſt toi qui l'as conduite au précipice, par la fauſſe interprétation des Oracles, & par les mépris de ton inſenſible fils. Que mes preſſentimens étoient bien plus certains ! Et que j'avois raiſon, quand je te diſois que la vertu dans une jeune perſonne ne fournit contre l'Amour que de foibles armes, & qu'une fille qui a à combattre contre ſon propre cœur, peut triompher difficilement.

» E' troppo frale ſchermo
» A giovinetto core:
» E donna ſcompagnata,
» E' ſempre mal guardata,

MESSO.

Se non è morto, o ſe per l'aria i venti
Non l' han portato, i' dovrei pur trovarlo.
Ma eccol, s' io non erro,
Quando meno il penſai.
O da me tardi, e per te troppo a tempo,
Vecchio padre infelice, alfin trovato,
Che novelle t'arreco!

TITIRO.

Che rechi tu nella tua lingua? il ferro,
Che ſvenò la mia figlia?

MESSO.

Queſto non già, ma poco meno. E come
L' hai tu per altra via sì toſto inteſo?

TITIRO.

Vive ella dunque?

MESSO.

Vive; e 'n man di lei
Stà il vivere e 'l morire.

TITIRO.

Benedetto ſii tu, che m' hai da morte
Tornato in vita: or come non è ſalva,

LE MESSAGER.

S'il n'eſt pas mort, ou ſi les vents ne l'ont point enlevé, je devrois le trouver... Mais ſi je ne me trompe, le voici au moment que je commençois à déſeſpérer.... O Pere trop malheureux! C'eſt encore trop tôt pour votre conſolation que je vous rencontre pour vous apprendre....

TITIRE.

Ta langue va-t-elle être pour moi le fer qui a percé le ſein de ma fille?

LE MESSAGER.

Non, mais il s'en faut peu; & comment avez-vous pu déja ſavoir?....

TITIRE.

Elle reſpire donc encore?

LE MESSAGER.

Oui; ſa vie ou ſa mort ſont entre ſes mains.

TITIRE.

Puiſſe le Ciel te bénir, puiſque tu m'as rendu la vie! Mais comment n'eſt-elle pas

S' a lei ſtà il non morire?

MESSO.

Perchè viver non vuole.

TITIRO.

Viver non vuole! e qual follia la 'nduce
A ſprezzar sì la vita?

MESSO.

L'altrui morte.
E ſe tu non la ſmovi,
Ha così fiſſo il ſuo penſiero in queſto,
Che ſpende ogn' altro in van preghi e parole.

TITIRO.

Or che ſi tarda? andiamo.

MESSO.

Fermati, che le porte
Del tempio ancor ſon chiuſe.
Non ſai tu, che toccar la ſacra ſoglia
Se non a piè ſacerdotal non lice,
Fin, che non eſca dal ſacrario adorna
La deſtinata vittima a gli altari?

TITIRO.

E s' ella deſſe intanto
Al fiero ſuo proponimento effetto?

MESSO.

Non può, ch' è cuſtodita.

ſauvée, s'il dépend d'elle de ne pas mourir ?

LE MESSAGER.

Parcequ'elle ſe refuſe à la vie.

TITIRE.

Eh, quel excès de folie !

LE MESSAGER.

Pour la conſervation d'un autre, elle a réſiſté aux prieres & aux inſtances ; & ſi vous ne la faites changer, elle eſt déterminée à mourir.

TITIRE.

Ne différons donc plus, allons.

LE MESSAGER.

Ne vous preſſez point, les portes du Temple ſont encore fermées, & vous ſavez que les Miniſtres ſeuls peuvent ſans profanation y entrer, tant que la victime deſtinée à l'Autel n'eſt pas ſortie du Sanctuaire.

TITIRE.

Mais ſi elle alloit exécuter ſon deſſein ſur elle-même ?

LE MESSAGER.

N'appréhendez rien, on la garde avec ſoin.

TITIRO.

In questo mezzo dunque
Narrami il tutto, e senza velo omai
Fà che 'l vero n' intenda.

MESSO.

Giunta dinanzi al Sacerdote (ahi vista
Piena d'orror!) la tua dolente figlia,
Che trasse, non dirò da i circostanti,
Ma, per mia fè, dalle colonne ancora
Del tempio stesso, e dalle dure pietre,
Che senso aver parean, lagrime amare;
Fù quasi in un sol punto
Accusata, convinta, e condennata.

TITIRO.

Misera figlia! e perchè tanta fretta?

MESSO.

Perchè della difesa eran *gl' indizj*
Troppo maggiori; e certa
Sua Ninfa, ch' ella in testimon recava
Dell' innocenza sua,
Nè quivi era presente, nè fù mai
Chi trovar la sapesse.
I fieri segni intanto,
E gli accidenti mostruosi e pieni
Di spavento e d'orror, che son nel Tempio,

TITIRE.

En attendant, raconte-moi donc le tout, ne me déguiſe rien; je veux ſavoir la vérité.

LE MESSAGER.

Votre fille déſolée, conduite aux pieds de Nicandre (triſte ſpectacle, qui a tiré des larmes de tous les aſſiſtans, & qui ſembloit attendrir les colonnes même du Temple, & les pierres les plus dures) votre fille, dis-je, a été preſque en un même moment accuſée, convaincue & condamnée.

TITIRE.

Eh, falloit-il ſe tant preſſer, malheureuſe Amarillis?

LE MESSAGER.

Les indices étoient plus forts que ſa juſtification. Une certaine Nymphe, dont elle atteſtoit le témoignage en faveur de ſon innocence, n'y étoit point; & malgré toutes les recherches que l'on a faites, on n'a pu la trouver. Les ſignes ſiniſtres, qui répandoient dans le Temple l'horreur & l'épouvante, ne permettoient point de retardement. Il n'y en avoit point eu de ſi

Non pativano indugio,
Tanto più gravi a noi quanto più nuovi,
E più mai non ſentiti
Dal dì, che minacciar l' ira celeſte,
Vendicatrice de i traditi amori
Del Saoerdote Aminta,
Sola cagion d' ogni miſeria noſtra.
Suda ſangue la Dea, trema la terra,
E la caverna ſacra
Mugge tutta, e riſuona
D' inſoliti ululati, e di funeſti
Gemiti; e fiato sì putente ſpira,
Che dall' immonde fauci
Più grave non cred' io l' eſali Averno.
Già con l'ordine ſacro,
Per condur la tua figlia a cruda morte,
Il Sacerdote s'inviava; quando
Vedendola Mirtillo (ò, che ſtupendo
Caſo udirai!) s' offerſe
Di dar con la ſua morte a lei la vita;
Gridando ad alta voce,
Sciogliete quelle mani: ah lacci indegni!
Ed in vece di lei, ch' eſſer dovea
Vittima di Diana,
Me traete a gli altari
Vittima d' Amarilli.

funeſtes, depuis ce jour malheureux, ſource de tous nos maux, où la colere céleſte ſe prépara à venger la flâme d'Aminte, trahie. La ſtatue de la Déeſſe a ſué des gouttes de ſang, la terre a tremblé, la caverne ſacrée a retenti de mugiſſemens & de hurlemens extraordinaires; tout annonçoit un déſaſtre prochain; il eſt ſorti de la même caverne des exhalaiſons empeſtées, plus terribles que celles que pourroit former le noir Tartare; enfin, par l'ordre ſacré, l'on ſe préparoit à conduire votre fille au trépas, lorſque Mirtil (écoutez cette circonſtance digne d'admiration) a offert de ſubir la mort pour elle. » Tom» bez indignes liens, a-t-il dit, qui te» nez captive la Nymphe que j'adore; » & vous Miniſtres de Diane, au lieu » d'elle, conduiſez-moi aux pieds des » Autels, pour y mourir victime d'Ama» rillis.

TITIRO.

O di fedele amante,
E di cor generoso atto cortese!

MESSO.

Or' odi meraviglia.
Quella, che fù pur dianzi
Sì dalla tema del morire oppressa,
Fatta allor di repente
Alle parole di Mirtillo invitta,
Con intrepido cor così rispose:
Pensi dunque, Mirtillo,
Di dar col tuo morire
Vita a chi di te vive?
O miracolo ingiusto! sù ministri,
Sù, che si tarda? omai
Menatemi agli altari.
Ah, che tanta pietà non volev'io,
Soggiunse allor Mirtillo:
Torna cruda Amarilli,
Che cotesta pietà sì dispietata
Troppo di me la miglior parte offende:
A me tocca il morire. Anzi a me pure,
Rispondeva Amarilli, che per legge
Son condennata. E quivi
Si contendea tra lor, come s' appunto
Fosse vita il morire, il viver morte.

TITIRE.

Fidele & généreux Amant!

LE MESSAGER.

Admirez un changement merveilleux. Amarillis, que nous avions vue peu auparavant ſuccomber à la crainte de la mort, a paru reprendre un nouveau courage. L'offre de Mirtil l'a rendue intrépide. Crois-tu donc, Mirtil, a-t-elle répondu, qu'en mourant tu puiſſes me rendre à la vie, quand je ne puis vivre que pour toi? Miniſtres ſacrés, ne commettez point cette injuſtice, ne differez plus de me conduire à l'Autel. Non, reprend Mirtil, n'aïez point une pitié ſi cruelle, elle bleſſe mon cœur: vivez Amarillis, c'eſt moi qui dois mourir.... C'eſt moi-même, dit Amarillis, qui dois ſatisfaire à la loi qui a prononcé l'Arrêt. A voir l'un & l'autre ſe diſputer l'honneur de mourir, on eut cru qu'il s'agiſſoit de ſe diſputer le bonheur de vivre. ... O ames bien nées! O Amants généreux, dignes des honneurs des Immortels, ſoit que vous viviez ou que vous mouriez! Si j'avois

O anime ben nate! ò coppia degna
Di sempiterni onori!
O vivi, e morti, gloriosi amanti!
Se tante lingue avessi, e tante voci
Quant' occhi il Cielo, e quante arene il mare,
Perderian tutto il suono e la favella,
Nel dir' appien le vostre lodi immense.
Figlia del Cielo eterna,
E gloriosa donna,
Che l' opre de' mortali al tempo involi,
Accogli tu la bella istoria, e scrivi
Con lettre d'oro in solido diamante
L' alta pietà dell' uno e l' altro amante.

TITIRO.

Ma qual fine ebbe poi
Quella mortal contesa?

MESSO.

Vinse Mirtillo: a tal mirabil guerra,
E inusitata, dove
Visse il perdente, e 'l vincitor morio.
Però che 'l Sacerdote
Disse alla figlia tua: quetati Ninfa;
Che campar per altrui
Non può, chi per altrui s' offerse a morte;
Così la legge nostra a noi prescrive.

autant de langues, autant de voix, que l'on voit d'étoiles au Ciel, & de grains de sable sur le bord de la Mer, je les consacrerois toutes à chanter vos louanges.... Et vous, fille du Ciel, Déesse de la gloire, qui dérobez au tems les exploits des mortels, recueillez cet évenement illustre, & conservez en lettres d'or, gravées sur le diamant, la mémoire de deux Amans si tendres & si généreux.

TITIRE.

Mais, quelle a été la fin de cette dispute ?

LE MESSAGER.

Mirtil est demeuré vainqueur. Etrange combat où la mort est le triomphe ! Le Ministre a dit à votre fille : Nymphe, il faut céder, Mirtil doit subir la mort, puisqu'il s'y est offert. Ainsi le veut la loi. Ensuite, il a ordonné que votre fille fût gardée soigneusement, & qu'on l'empêchât de suivre les mouvemens de son désespoir,

Poi comandò che la donzella fosse
Si ben guardata, che il dolore estremo
A disperato fin non la traesse.
In tale stato eran le cose, quando
Di te mandommi a ricercar Montano.

TITIRO.

In somma egli è pur vero,
Senza odorati fiori
Le rive e i poggi, e senza i verdi onori
Vedrai le selve alla stagion novella,
Prima, che senza amor vaga donzella.
Ma se quì dimoriam, come sapremo
L'ora di gire al Tempio?

MESSO.

Qui meglio assai, ch' altrove;
Che questo appunto è 'l loco, ov' esser deve
Il buon Pastore in sacrifizio offerto.

TITIRO.

E perchè nò nel Tempio?

MESSO.

Perchè si dà la pena, ove fù il fallo.

TITIRO.

E perchè nò nell' antro,
Se nell' antro fù il fallo?

Les choses étoient en cet état, lorsque Montan m'a envoïé vous chercher.

TITIRE.

Oui, il seroit plus facile de voir au printems les ruisseaux & les collines sans fleurs, & les arbres sans feuilles, que de trouver un jeune cœur sans amour... Mais si nous demeurons ici plus long-tems, comment saurons-nous l'heure où nous pourrons nous rendre au Temple.

LE MESSAGER.

Mieux en cet endroit qu'en nul autre, puisque c'est ici que ce Berger fidele doit être sacrifié.

TITIRE.

Et pourquoi pas dans le Temple?

LE MESSAGER.

L'endroit, où le crime a été commis, doit être le lieu du supplice.

TITIRE.

Ce devroit donc être dans la caverne?

MESSO.

Perchè a ſcoperto Ciel ſacrar ſi deve.

TITIRO.

E donde hai tu queſti miſterj inteſi?

MESSO.

Dal miniſtro maggior; così dic' egli
Dall' antico Tirreno aver inteſo,
Che 'l fido Aminta e l' infedel Lucrina
Sacrificati foro.
Ma tempo è di partire: ecco che ſcende
La ſacra pompa al piano.
Sarà forſe ben fatto,
Che per queſt' altra via
Ce n'andiam noi per la tua figlia al Tempio.



LE MESSAGER.

Il faut que le ſacrifice ſe faſſe à Ciel découvert.

TITIRE.

D'où as-tu appris ces loix de nos myſteres ?

LE MESSAGER.

Du grand-Prêtre, qui a appris du vieux Tirenio, que le ſacrifice du fidele Aminte & de la perfide Lucrine s'étoit fait de la ſorte ..... Mais il eſt tems de partir : déja la pompe ſacrée deſcend dans la plaine, & nous ferions peut-être bien de prendre cet autre chemin pour nous rendre au Temple, près de votre fille déſolée.



SCENA TERZA.

CORO DI PASTORI, CORO DI SACERDOTI, MONTANO, MIRTILLO.

CORO DI PASTORI.

O FIGLIA del gran Giove,
O ſorella del Sol, ch' al cieco mondo
Splendi nel primo Ciel Febo ſecondo!

CORO DI SACERDOTI.

Tu, che col tuo vitale
E temperato raggio
Scemi l' ardor della fraterna luce:
Onde quà giù produce
Felicemente poi l'alma natura
Tutti i ſuoi parti, e fa d'erbe, e di piante,
D' uomini, e d' animai, ricca e feconda,
L' aria, la terra e l' onda;
Deh, sì come in altrui tempri l'arſura,
Così ſpegni in te l' ira,
Ond' oggi Arcadia tua piange e ſoſpira!

SCENE

SCENE TROISIEME.

CHŒUR DE BERGERS, CHŒUR DE PRESTRES, MONTAN, MIRTIL.

CHOEUR DE BERGERS.

FILLE du grand Jupiter, qui dissipez les ténebres de la nuit ; second Soleil, qui rends à la terre une partie de la lumiere, que l'Astre du jour y répandoit !

CHOEUR DE PRESTRES.

Toi, dont les raïons tempérés adoucissent la chaleur brûlante du Soleil, par qui la nature, devenant plus féconde, couvre la terre, & remplit l'air & l'eau de ses dons les plus riches & les plus abondans, daigne calmer aussi ce courroux, qui remplit aujourd'hui l'Arcadie de pleurs & de gémissemens !

CORO DI PASTORI.

O figlia del gran Giove,
O sorella del Sol, ch' al cieco mondo
Splendi nel primo Ciel Febo secondo!

MONTANO.

Drizzate omai gli altari,
Sacri Ministri, e voi
O devoti Pastori, alla gran Dea
Rinovellando le canore voci,
Invocate il suo nome.

CORO DI PASTORI.

O figlia del gran Giove,
O sorella del Sol, ch' al cieco mondo
Splende nel primo Ciel Febo secondo!

MONTANO.

Traetevi in disparte,
Pastori, servi miei: nè quà venite,
Se dalla voce mia non siete mossi.
Giovane valoroso,
Che, per dar vita altrui, vita abbandoni;
Mori pur consolato:
Tu, con un breve sospirar, che morte
Sembra a gli animi vili,
Immortalmente al tuo morir t'involi;

CHOEUR DE BERGERS.

Fille du grand Jupiter, qui dissipez les ténebres de la nuit, second Soleil, qui rends à la terre une partie de la lumiere que l'Astre du jour y répandoit, écoutez-nous !

MONTAN.

Ministres sacrés, dressez les Autels, & vous zélés Bergers, recommencez à élever vos voix vers la grande Déesse ; ne cessez point d'invoquer son nom.

CHOEUR DE BERGERS.

Fille du grand Jupiter, qui dissipez les ténebres de la nuit, second Soleil, qui rends à la terre une partie de la lumiere que l'Astre du jour y répandoit, écoutez-nous !

MONTAN.

Bergers & vous autres, retirez-vous, & ne revenez que lorsque je vous rappellerai.... Courageux Berger, qui donne ta vie pour sauver une criminelle, aucun regret ne doit ternir l'éclat du sacrifice que tu fais. Songe que ce dernier soupir, que les ames basses nomment la mort, va te conduire à l'immortalité ; & que quand le tems, jaloux de ses droits, aura éteint les

E quando avrà già fatto
L'invida età dopo mill' anni e mille
Di tanti nomi altrui l' usato scempio,
Vivrai tu allor di vera fede esempio.
Ma perchè vuol la legge
Che taciturna vittima tu muoja,
Prima che pieghi le ginocchia a terra,
Se cosa hai quì da dir, dilla, e poi taci.

MIRTILLO.

Padre, che padre di chiamarti, ancora
Che morir debbia per tua man, mi giova,
Lascio il corpo alla terra,
E lo spirto a colei, ch' è la mia vita;
Ma s'avvien ch' ella moja,
Come di far minaccia, oimè qual parte
Di me resterà viva?
O che dolce morir! quando sol meco
Il mio mortal moria,
Nè bramava morir l' anima mia.
Ma se merta pietà colui, che more
Per soverchia pietà, padre cortese,
Provedi tu ch' ella non moja, ch' io
Con questa speme a miglior vita i' passi.
Paghisi il mio destin della mia morte,
Sfoghisi col mio strazio;
Ma poich' io sarò morto, ah non mi tolga.

noms les plus illustres, tu seras encore à jamais un exemple de fidélité. Mais comme la loi ordonne le silence aux victimes, avant que de ploïer les genoux, parle si tu as quelque chose à dire, & garde ensuite le silence.

MIRTIL.

Mon Pere, car je ne crains pas de donner ce doux nom à celui même dont la main va m'immoler, je laisse mon corps à la terre, & mon ame à la Nymphe que je chéris plus que la vie; mais si elle meurt, comme elle nous en a menacés, hélas! aucune partie de moi-même ne vivra plus. Il m'est doux de mourir, quand la loi n'y condamne que ce qu'il y a de mortel; mon ame seule ne veut point subir le même sort. Mais, mon Pere, si vous avez quelque bonté pour un Berger victime de l'amour & de la fidélité, prenez soin de ses jours; cette espérance me fera passer à une vie plus heureuse que celle-ci. Que les destins soient satisfaits par ma mort, que leur courroux soit éteint par

Che io viva almeno in lei
Con l'alma dalle membra disunita,
Se d'unirmi con lei mi tolse in vita.

MONTANO.

A gran pena le lagrime ritegno.
„ O nostra umanità quanto se' frale!
Figlio, stà di buon cor, che quanto brami
Di far prometto; e ciò per questo capo
Ti giuro; e questa man ti dò per pegno.

MIRTILLO.

Or moro, e consolato
A te vengo, Amarilli.
Ricevi il tuo Mirtillo,
Del tuo FIDO PASTOR l' anima prendi;
Che nell' amato nome d' Amarilli,
Terminando la vita e le parole,
Quì piego a morte le ginocchia, e taccio.

MONTANO.

Or non s'indugi più, sacri Ministri,
Suscitate la fiamma
Con l'odorato e liquido bitume,
E spargendovi sopra incenso e mirra,
Traetene vapor, ch' in alto ascenda.

mon ſang ! Et puiſqu'ils n'ont pas voulu que durant ma vie je fuſſe uni à Amarillis, au moins qu'ils n'ôtent pas à cette partie de moi-même, qui va être ſéparée de moi, le bonheur de vivre en elle.

MONTAN.

Je ſens couler des larmes. Dieux ! que les hommes ſe laiſſent aiſément attendrir. Mon fils ; prends courage; je te promets de ſatisfaire tes deſirs : je te le jure par cette tête, reçois-en ma main pour gage.

MIRTIL.

Je meurs donc content. Je viens à toi, belle Amarillis ; reçois Mirtil, reçois l'ame de ce Berger fidele, qui meurt content, puiſque ce nom ſi chéri d'Amarillis forme ſes derniers accens. Maintenant il ne me reſte qu'à ploïer les genoux, & à attendre la mort dans le ſilence.

MONTAN.

Miniſtres ſacrés, ne différez plus, rallumez le feu, jettez-y l'encens, & les parfums dont la vapeur puiſſe monter juſqu'au Ciel.

CORO DI PASTORI.

O figlia del gran Giove,
O sorella del Sol, ch' al cieco mondo
Splendi nel primo Ciel Febo secondo?

SCENA QUARTA.

CARINO, MONTANO,
NICANDRO, MIRTILLO,
CORO DI PASTORI.

CARINO.

Chi vidde mai sì rari abitatori
In sì spessi abituri? or, s' io non erro,
Eccone la cagione.
Velli quà tutti in un drappel riddotti.
O quanta turba, ò quanta,
Com' è ricca e solenne! veramente
Quì si fà sacrifizio.

MONTANO.

Porgimi il vasel d' oro,
Nicandro, ov' è riposto
L' almo licor di Bacco.

CHOEUR DE BERGERS.

Fille du grand Jupiter, qui dissipez les ténebres de la nuit; second Soleil, qui rends à la terre une partie de la lumiere que l'Astre du jour y répandoit, écoutez-nous!

SCENE QUATRIEME.

CARIN, MONTAN, NICANDRE, MIRTIL, CHŒUR DE BERGERS.

CARIN.

Il y a ici bien peu d'habitans pour un si grand nombre de maisons! mais il n'en faut pas chercher la raison; car, si je ne me trompe, je les vois là-bas tous rassemblés. Quelle nombreuse troupe! qu'elle est brillante! C'est sans doute la célébration de quelque sacrifice.

MONTAN.

Nicandre, donnez-moi ce vase d'or, où est la douce liqueur de Bacchus.

NICANDRO.

Eccotel pronto.

MONTANO.

Così il ſangue innocente
Ammoliſca il tuo petto, o ſanta Dea,
Come rammorbidiſce
L'incenerita ed arida favilla
Queſta d'almo licor cadente ſtilla!
Or tu, riponi il vaſel d'oro, e poſcia
Dammi il nappo d'argento.

NICANDRO.

Eccoti il nappo.

MONTANO.

Così l' ira ſia ſpenta,
Che deſtò nel tuo cor perfida Ninfa,
Come ſpegne la fiamma
Queſta cadente linfa!

CARINO.

Pur queſto è ſacrifizio,
Nè vittima ci veggio.

MONTANO.

Or tutto è preparato,
Nè manca altro, che 'l fin. Dammi la ſcure.

CARINO.

Vegg' io forſe, o m' inganno,
Un che nel tergo ad uom ſi raſſomiglia

NICANDRE.

Le voici.

MONTAN.

Comme cette liqueur, en tombant, amortit la vivacité de cette flâme ardente; ainsi puisse, grande Déesse, le sang innocent, que je vais verser, calmer ton courroux! Remettez le vase d'or, & donnez-moi la coupe d'argent.

NICANDRE.

Tenez.

MONTAN.

Puisse être assoupie la colere qu'une perfide Nymphe excita dans ton cœur, comme cette eau que je verse éteint la flâme!

CARIN.

Oui; c'est un sacrifice, mais je ne vois pas la victime.

MONTAN.

Tout est disposé, il faut consommer le sacrifice. Donnez-moi le glaive.

CARIN.

Je vois, si je ne me trompe, quelque chose qui par derriere ressemble à un homme

Con le ginocchia a terra?
E' forse egli la vittima? O meschino!
Egli è per certo; è già gli tien la mano
Il Sacerdote in capo.
Infelice mia patria, ancor' non hai
L' ira del Ciel dopo tant' anni estinta!

CORO DI PASTORI.

O figlia del gran Giove,
O sorella del Sol, ch' al cieco mondo
Splendi nel primo Ciel Febo secondo.

MONTANO.

Vindice Dea, che la privata colpa
Con publico flagello in noi punisci;
(Così ti piace, e forse
Così stà nell' abisso
Dell' immutabil provvidenza eterna)
Poi che l' impuro sangue
Dell' infedel Lucrina in te non valse
A dissetar quella giustizia ardente,
Che del ben nostro ha sete;
Bevi questo innocente
Di volontaria vittima, e d'amante
Non men d'Aminta fido,
Ch' al sacro altare in tua vendetta uccido.

à genoux, c'eſt apparemment la victime... Pauvre malheureux! & déja le Prêtre porte la main ſur ſa tête.... Infortunée Arcadie, qui n'as pu encore depuis tant d'années appaiſer la colere des Dieux!

CHOEUR DE BERGERS.

Fille du grand Jupiter, qui diſſipez les ténebres de la nuit; ſecond Soleil, qui rends à la terre une partie de la lumiere que l'Aſtre du jour y répandoit, écoutez-nous!

MONTAN.

Déeſſe vengereſſe, qui punis toute l'Arcadie pour le crime d'un ſeul de ſes habitans, (car telle eſt ta volonté, & les arrêts immuables de la Providence l'ont arrêté de la ſorte) puiſque le ſang de la perfide Lucrine n'a pas ſuffi à cette juſtice, qui coûte ſi cher à l'Arcadie, ſois déſarmée par le ſang innocent, que t'offre un Berger auſſi fidele qu'Aminte, & que pour ſatisfaire ta vengeance j'immole aux pieds de tes Autels!

CORO DI PASTORI.

O figlia del gran Giove,
O ſorella del Sol, ch' al cieco mondo
Splendi nel primo Ciel Febo ſecondo!

MONTANO.

Deh, come di pietà pur' ora il petto
Intenerir mi ſento!
Ch' inſolito ſtupor mi lega i ſenſi!
Par, che non oſi il cor, nè la man poſſa,
Levar queſta bipenne.

CARINO.

Vorrei prima nel viſo
Veder quell' infelice, e poi partirmi,
Che non poſſo mirar coſa sì fiera.

MONTANO.

Chi sà, che 'n faccia al Sol, benchè tramonti,
Non ſia fallo il ſacrar vittima umana?
E per ciò la fortezza
Languiſca in me dell' animo e del corpo?
Volgiti alquanto, e gira
La moribonda faccia inverſo il monte.
Così ſtà ben.

CARINO.

Miſero me! che veggio?

CHOEUR DE BERGERS.

Fille du grand Jupiter, qui dissipez les ténebres de la nuit; second Soleil, qui rends à la terre une partie de la lumiere que l'Astre du jour y répandoit, écoutez-nous!

MONTAN.

Mais, je sens mon cœur touché d'une pitié secrette; un saisissement qui ne m'est point ordinaire s'empare de mes sens, mon cœur semble se refuser au sacrifice, & ma main ne peut lever le glaive.

CARIN.

Je voudrois voir ce malheureux au visage, & ensuite m'en aller; car je ne puis être témoin d'un si cruel spectacle.

MONTAN.

Cette foiblesse que je sens en moi ne seroit-elle pas un avertissement secret que la victime ne doit point être tournée du côté du Soleil, quoiqu'actuellement il soit sur son déclin...... Tourne-toi du côté de la montagne.....

CARIN.

Dieux! que vois je? C'est mon fils,

Non è quello il mio figlio?
Il mio caro Mirtillo?

MONTANO.

Or posso.

CARINO.

E' troppo desso.

MONTANO.

E 'l colpo libro.

CARINO.

Che fai, sacro Ministro?

MONTANO.

E tu, Uomo profano,
Perche ritieni il sacro ferro, ed osi
Di por tu quì la temeraria mano?

CARINO.

O Mirtillo ben mio!
Già d'abbracciarti in sì dolente guisa....

NICANDRO.

Và in mal' ora, insolente e pazzo vecchio.

CARINO.

Non mi credev' io mai.

NICANDRO.

Scostati, dico;
Che con impura man toccar non lice

c'eſt mon cher Mirtil.

MONTAN.

Maintenant, je puis.....

CARIN.

Il n'eſt que trop vrai.

MONTAN.

Porter le coup.

CARIN.

Ah! que faites-vous, Miniſtre ſacré?

MONTAN.

Et toi, prophane, pourquoi oſes-tu arrêter le glaive ſacré, & porter ici tes mains téméraires?

CARIN.

Mirtil, mon cher Mirtil! falloit-il que mes embraſſemens fuſſent réſervés à un ſi triſte moment?

NICANDRE.

Puiſſe le Ciel te punir, inſolent & inſenſé Vieillard!

CARIN.

Je n'euſſe jamais cru.....

NICANDRE.

Retire-toi, te dis-je, il n'eſt pas permis de porter une main prophane ſur la vic-

Cosa sacra a gli Dei.

CARINO.

Caro a gli Dei
Son ben' anch' io, che con la scorta loro
Quì mi condussi.

MONTANO.

Cessa,
Nicandro; udiamlo prima, e poi si parta.

CARINO.

Deh, Ministro cortese,
Prima che sopra il capo
Di quel garzon cada il tuo ferro, dimmi
Perchè more il meschino: io te ne prego
Per quella Dea, ch' adori.

MONTANO.

Per Nume tal tu mi scongiuri, ch' empio
Sarei, se te 'l negassi:
Ma che t' importa ciò?

CARINO.

Più che non credi.

MONTANO.

Perch' egli stesso a volontaria morte
S' è per altrui donato.

CARINO.

Dunque per altrui more?
Anch' io morrò per lui: deh per pietate

time consacrée aux Dieux.

CARIN.

Je ne leur suis pas moins cher. Leur volonté & leurs bontés m'ont conduit ici.

MONTAN.

Attendez, Nicandre; écoutons-le d'abord, & qu'il parte ensuite.

CARIN.

Au nom de la Déesse que vous adorez, dites-moi, avant que de laisser tomber le glaive sur la tête de Mirtil, quel est le sujet de sa mort.

MONTAN.

Je ne pourrois sans impiété te refuser ce que tu demandes au nom de la Déesse: mais quel intérêt y prends tu?

CARIN.

Un plus grand que vous ne pensez.

MONTAN.

Il s'est offert pour un autre volontairement à la mort.

CARIN.

Quoi! il lui a été permis de mourir pour un autre? Je puis bien mourir en sa

Drizza in vece di quello
A questo capo già cadente il colpo.

MONTANO.

Amico, tu vaneggi.

CARINO.

E perchè a me si nega
Quel, ch' a lui si concede?

MONTANO.

Perchè se' forestiero.

CARINO.

E s' io non fussi?

MONTANO.

Nè far anco il potresti;
Che campar per altrui
Non può chi per altrui s' offerse a morte.
Ma dimmi, chi se' tu? se pur è vero
Che non sii forestiero?
All' abito tu certo
Arcade non mi sembri.

CARINO.

Arcade sono

MONTANO.

In questa terra già non mi sovviene
D' averti io mai veduto.

place; épargnez ſes jours, daignez par pitié trancher de ce glaive ma tête blanchiſſante.

MONTAN.

Ami, tu n'y ſonges pas.

CARIN.

Et pourquoi me refuſer une grace, qu'on lui a accordée?

MONTAN.

Parceque tu es étranger.

CARIN.

Et ſi je ne l'étois pas?

MONTAN.

Encore ne pourroit-on t'accorder ce que tu demandes; on ne peut conſerver la vie à qui s'eſt offert de mourir pour un autre; mais, dis-moi, qui es-tu, s'il eſt vrai que tu ne ſois pas étranger? A ton habillement cependant tu n'es pas Arcadien.

CARIN.

Je le ſuis.

MONTAN.

Je ne me ſouviens point de t'avoir jamais vu en ces lieux.

CARINO.

In questa terra nacqui; e son Carino,
Padre di quel meschino.

MONTANO.

Padre tu di Mirtillo? o come giungi
A te stesso ed a noi troppo importuno.
Scostati immantinente;
Che col paterno affetto
Render potresti infruttuoso e vano
Il Sacrifizio nostro

CARINO.

Ah se tu fussi padre!

MONTANO.

Son padre, e padre ancor d'unico figlio,
E pur tenero padre; nondimeno
Se questo fosse del mio Silvio il capo,
Già non sarei men pronto
A far di lui quel, che del tuo far deggio;
» Che sacro manto indegnamente veste
» Chi per publico ben, del suo privato
» Comodo non si spoglia.

CARINO.

Lascia, che 'l baci almen prima ch' e' mora

CARIN.

Je ſuis né en Arcadie ; Carin eſt mon nom, & je ſuis le Pere de ce malheureux que vous allez immoler.

MONTAN.

Toi, Pere de Mirtil ? Spectacle auſſi funeſte pour toi, que ta préſence l'eſt pour nous. Retire-toi promptement, tu pourrois, ſi tu ſuivois les mouvemens de ta tendreſſe, rendre notre ſacrifice infructueux & vain.

CARIN.

Ah, ſi vous étiez Pere !

MONTAN.

Je ſuis Pere auſſi, & Pere d'un fils unique que j'aime tendrement ; mais quand ce ſeroit-là mon fils Silvio, je n'héſiterois pas pour cela de l'immoler, comme je ſuis obligé d'immoler le tien. C'eſt être indigne du Sacerdoce, que de ne ſavoir pas ſacrifier ſon intérêt particulier à celui du public.

CARIN.

Au moins, ſouffrez que je puiſſe l'embraſſer avant qu'il meure.

MONTANO.

E questo molto meno.

CARINO.

O sangue mio!
E tu ancor se' sì crudo,
Che non rispondi al tuo dolente padre?

MIRTILLO.

Deh, padre, omai t' acqueta....

MONTANO.

O noi meschini!
Contaminato è il sacrifizio: ò Dei!

MIRTILLO.

Che spender non potrei più degnamente
La vita, che m' hai data.

MONTANO.

Troppo ben m' avvisai,
Ch' alle paterne lagrime costui
Romperebbe il silenzio.

MIRTILLO.

Misero! qual' errore
Ho io commesso? o come
La legge del tacer m' uscì di mente?

MONTANO.

Ma che si tarda? sù, Ministri, al Tempio
Rimenatel voi tosto,
E nella sacra cella un' altra volta

MONTAN.

MONTAN.

Encore moins.

CARIN.

O mon fils, tu aurois la dureté de ne pas répondre à ton Pere désolé?

MIRTIL.

Mon Pere, calmez votre douleur....

MONTAN.

Infortunés que nous sommes! le sacrifice est profané; ô Dieux!

MIRTIL.

Je n'ai pu terminer plus glorieusement la vie que j'ai reçue de vous.

MONTAN.

J'avois bien prévu que sensible aux larmes du pere, le fils romproit le silence.

MIRTIL.

Malheureux! quel crime j'ai commis! J'ai manqué à la loi qui m'ordonnoit le silence!

MONTAN.

Mais, ne différons plus..... Ministres, reconduisez-le au Temple, & là, recevez de lui une seconde fois le vœu libre de

Da lui si prenda il volontario voto.
Quì poscia ritornandolo, portate
Con esso voi, per sacrifizio novo,
Nov' acqua, novo vino e novo foco.
Sù speditevi tosto,
Che già s' inchina il Sole.

SCENA QUINTA.

MONTANO, CARINO, DAMETA.

MONTANO.

MA tu, vecchio importuno,
Ringrazia pur' il Ciel, che padre sei;
Se ciò non fosse, i' ti farei (per questa
Sacra testa te 'l giuro) oggi sentire
Quel, che può l' ira in me, poichè sì male
Usi la sofferenza.
Sai tu forse chi sono?
Sai tu, che quì con una sola verga
Reggo l'umane e le divine cose?

CARINO.

» Per domandar mercede,
» Signoria non s' offende.

mourir pour Amarillis. Quand vous reviendrez, apportez avec vous l'eau, le vin, & le feu, pour recommencer le sacrifice. Hâtez-vous, car le Soleil va bientôt disparoître à nos yeux.

SCENE CINQUIEME.

MONTAN, CARIN, DAMETE.

MONTAN.

ET toi, Vieillard indiscret, rends graces au Ciel, qui t'a fait pere; car, je te le jure, par cette tête consacrée au Service des Dieux, je t'eusse fait sentir ce que peut sur moi la colere, quand tu sais si mal user de ma patience. Mais, sais-tu qui je suis? Sache qu'avec cette baguette seule, je dispose de tout ce qui est ici bas, & décide de ce qui touche l'intérêt du Ciel.

CARIN.

Demander grace, n'est point faire offense à votre autorité.

MONTANO.

Troppo t'ho io sofferto, e tu per questo
Se' venuto insolente.
» Nè sai tu, che se l' ira in giusto petto
» Lungamente si coce,
» Quanto più tarda fù, tanto più noce.

CARINO.

» Tempestoso furor non fù mai l' ira
» In magnanimo petto;
» Ma un fiato sol di generoso affetto,
» Che spirando nell' alma,
» Quand' ella è più con la ragione unita,
» La desta, e rende alle bell' opre ardita.
Dunque se grazia non impetro, almeno
Fa che giustizia i' trovi; e ciò negarmi
Per debito non puoi:
» Che chi dà legge altrui,
» Non è da legge in ogni *parte sciolto*:
» E quanto se' maggiore
» Nel comandar, tanto più d'ubbidire
» Se' tenut' anco a chi giustizia chiede.
Ed ecco i' te la chieggio:
S' a me farla non vuoi, falla a te stesso;
Che Mirtillo uccidendo, ingiusto sei.

MONTANO.

E come ingiusto son? Fa che l' intenda.

MONTAN.

Je t'ai trop patiemment ſouffert, & tu en as inſolemment abuſé. Tu ignores apparemment qu'une juſte colere éclate plus vivement, lorſqu'elle éclate plus tard.

CARIN

La colere dans un cœur magnanime ne doit point tenir de la fureur; c'eſt pour ainſi dire un ſouffle bienfaiſant qui ne pénetre les cœurs que la raiſon éclaire, que pour les diſpoſer aux actions de généroſité & de bonté. Mais, ſi je ne dois pas eſpérer de grace, au moins ne me refuſez pas la juſtice : vous la devez, & vous ne pouvez me la refuſer. Qui fait les loix n'en eſt pas indépendant. Plus votre pouvoir eſt abſolu, plus vous devez à qui vous demande juſtice. Je vous la demande aujourd'hui; mais ſi ce n'eſt pas à moi, faites-vous-la à vous-même; vous faites une injuſtice, ſi vous ſacrifiez Mirtil.

MONTAN.

Moi? prouve-le donc.

CARINO.

Non mi dicesti tu, che quì non lice
Sacrificar d' Uomo straniero il sangue?

MONTANO.

Dissilo, e dissi quel che 'l Ciel comanda.

CARINO.

Pur quello è forestier, che sacrar vuoi.

MONTANO.

E come forestier? Non è tuo figlio?

CARINO.

Bastiti questo: e non cercar più innanzi.

MONTANO.

Forse perchè tra noi no 'l generasti?

CARINO.

» Spesso men sà chi troppo intender
vuole.

MONTANO.

Ma quì s' attende il sangue, e non il loco.

CARINO.

Perchè no 'l generai, straniero il chiamo.

CARIN.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il est défendu de verser le sang étranger?

MONTAN.

Oui, & quand je l'ai dit, c'est la volonté du Ciel que j'ai expliquée.

CARIN.

Eh bien, celui que vous voulez immoler est étranger.

MONTAN.

Comment! n'est-il pas ton fils?

CARIN.

Que ceci te suffise, & ne cherche pas à pénétrer plus avant.

MONTAN.

Quoi, parcequ'il n'est pas né parmi nous?

CARIN.

Souvent pour vouloir trouver plus de lumiere, on ne trouve que plus d'obscurité.

MONTAN.

Parmi nous ce n'est point le lieu de la naissance, c'est le sang qui décide.

CARIN.

Je dis que Mirtil est étranger, par-

MONTANO.
Dunque è tuo ſiglio, e tu no 'l generaſti?
CARINO.
E ſe no 'l generai, non è mio ſiglio?

MONTANO.
Non mi diceſti tu, ch' è di te nato?

CARINO.
Diſſi ch' è ſiglio mio, non di me nato.

MONTANO.
Il ſoverchio dolor t' ha fatto inſano.

CARINO.
Non ſentirei dolor, ſe fuſſi inſano.

MONTANO.
Non puoi fuggir d' eſſer malvagio, ò
ſtolto.
CARINO.
Come può ſtar malvagità col vero?

MONTANO.
Come può ſtar in un ſiglio, e non ſiglio?

cequ'il ne me doit pas le jour.

MONTAN.

Et cependant, c'eſt ton fils ?

CARIN.

Quoi! parcequ'il n'eſt pas né de moi, il ne pourra pas être mon fils ?

MONTAN.

Ne m'as-tu pas dit qu'il étoit né de toi ?

CARIN.

Non, mais ſeulement qu'il étoit mon fils.

MONTAN.

L'excès de ta douleur t'a fait perdre toute raiſon.

CARIN.

Eh! ſi cela étoit, ſerois-je ſenſible à la douleur ?

MONTAN.

Tu ne nous montres que de la méchanceté ou de la folie.

CARIN.

La méchanceté s'accorderoit mal avec la vérité que je dis.

MONTAN.

Mais comment peut-on être fils, & ne l'être pas ?

CARINO.

Può ſtar figlio d'amor, non di natura.

MONTANO.

Dunque s'è figlio tuo, non è ſtraniero,
E ſe non è, non hai ragione in lui;
Così convinto ſe', padre, o non padre.

CARINO.

» Sempre di verità non è convinto
» Chi di parole è vinto.

MONTANO.

» Sempre convinta è di colui la fede,
» Che nel ſuo favellar ſi contradice.

CARINO.

Ti torno a dir, che tu fai opra ingiuſta.

MONTANO.

Sopra queſto mio capo,
E ſopra 'il capo di mio figlio, cada
Tutta queſta ingiuſtizia.

CARINO.

Tu te ne pentirai.

MONTANO.

Ti pentirai ben tu, ſe non mi laſci
Fornir l'uffizio mio.

CARIN.

La tendresse & la nature peuvent également nous rendre peres.

MONTAN.

Donc, s'il est ton fils, il n'est pas étranger, & s'il n'est pas ton fils, quel droit as-tu sur lui ? Soit que tu sois son pere, ou non, tu ne le peux sauver.

CARIN.

L'on n'est pas toujours convaincu, lorsqu'on ne peut pas répondre clairement.

MONTAN.

La contradiction avec soi-même est un grand préjugé contre la bonne foi.

CARIN.

Je vous le répete, vous allez faire une injustice.

MONTAN.

Eh bien, je consens qu'elle retombe sur ma tête, & sur celle de mon fils.

CARIN.

Vous vous en repentirez.

MONTAN.

Toi-même te repentiras, si tu veux m'empêcher de satisfaire aux devoirs de mon ministere.

CARINO.

In testimon ne chiamo Uomini, e Dei.

MONTANO.

Chiami tu forse i Dei, che disprezzasti?

CARINO.

E poiche tu non m'odi,
Odami Cielo, e Terra,
Odami la gran Dea, che quì s' *adora*:
Che Mirtillo è straniero,
E che non è mio figlio, e che profani
Il sacrifizio santo.

MONTANO.

Il Ciel m' aiti
Con quest' Uomo importuno.
Chi è dunque suo padre,
Se non è figlio tuo?

CARINO.

Non te 'l sò dire:
Sò ben, che non son' io.

MONTANO.

Vedi come vacilli.
E' egli del tuo sangue?

CARINO.

Nè questo ancora.

CARIN.

J'en atteſte les Dieux & les hommes.

MONTAN.

Les Dieux que tu viens d'offenſer par ta profanation ?

CARIN.

Puiſque vous êtes ſourd à mes inſtances, ô Ciel ! ô Terre ! ô Déeſſe que l'on adore ici, daignez m'écouter ! Mirtil eſt étranger, il n'eſt point mon fils, & vous allez vous-même prophaner le ſacrifice ſaint.

MONTAN.

Puiſſe le Ciel nous éclairer, & nous délivrer de cet importun Vieillard !.... Quel eſt donc ſon pere, puiſqu'il n'eſt point ton fils ?

CARIN.

Je l'ignore, je ſais ſeulement que ce n'eſt pas moi.

MONTAN.

Comme tu te contredis ! Reconnois-tu ton ſang en lui ?

CARIN.

Non.

MONTANO.

E perchè figlio il chiami?

CARINO.

Perchè l' ho come figlio
Dal primo dì ch' i' l' ebbi,
Per fin a questa età sempre nudrito
Nelle mie case, e come figlio amato.

MONTANO.

Il comprasti? il rapisti? onde l' avesti?

CARINO.

In Elide l'ebb' io, cortese dono
D' Uomo straniero.

MONTANO.

E quell' Uomo straniero
Donde l' ebbe egli?

CARINO.

A lui l' avea dat' io.

MONTANO.

Sdegno tu movi in un sol punto, e riso:
Dunque avesti tu in dono
Quel, che donato avevi?

CARINO.

Quel, ch' era suo gli diedi,
Ed egli a me ne fè cortese dono.

MONTAN.

Pourquoi donc l'appeller ton fils ?

CARIN.

Parceque depuis le jour que je l'eus, je l'ai jusqu'à présent nourri dans ma maison comme mon fils, & que je l'ai aimé de même.

MONTAN.

L'as-tu acheté ou enlevé ? d'où l'as-tu eu ?

CARIN.

Ce fut en Elide, où un étranger me fit ce don précieux.

MONTAN.

Et cet étranger, d'où l'a-t-il eu ?

CARIN.

Je le lui avois donné.

MONTAN.

Oh, pour cette fois, ta réponse m'irrite ! Comment t'a-t-on pu faire le présent de ce que tu as toi-même donné ?

CARIN.

Je lui ai donné ce qui lui appartenoit, & il m'en voulut bien faire le présent.

MONTANO.

E tu, poich' oggi a vaneggiar mi tiri,
Ond' avuto l' avevi?

CARINO.

In un cespuglio d' odorato mirto
Poco prima i l' aveva
Nella foce d' Alfeo trovato a caso;
Per questo solo il nominai Mirtillo.

MONTANO.

O come ben favole fingi, ed orni.
Han fere i vostri boschi?

CARINO.

E di che sorte?

MONTANO.

Come no 'l divoraro?

CARINO.

Un rapido torrente
L' avea portato in quel cespuglio, e quivi
Lasciatolo nel seno
Di picciola Isoletta,
Che d' ogn' intorno il difendea con l'onda.

MONTANO.

Tu certo ordisci ben menzogne, e fole:
Ed era stata sì pietosa l'onda,

MONTAN.

MONTAN.

Et, puiſqu'il faut que je te ſuive dans tes rêveries, d'où l'avois-tu eu?

CARIN.

Le haſard me l'avoit peu auparavant fait trouver à l'embouchure du fleuve Alphée, près d'un buiſſon de Myrte odoriférant, & ce fut pour cela ſeulement, que je le nommai Mirtil.

MONTAN.

Avec quel art tu ſais imaginer & habiller une fable! Il n'y a donc point de bêtes ſauvages dans vos bois?

CARIN.

De plus d'une eſpece.

MONTAN.

Et elles l'avoient épargné?

CARIN.

Un torrent rapide l'avoit entraîné près de ce buiſſon, & laiſſé dans une petite Iſle, où il fut en ſûreté contre la fureur des eaux.

MONTAN.

Quel tiſſu de menſonges & d'extravagances! Et le torrent, ſans doute par pitié,

Che non l' avea ſommerſo?
Son sì diſcreti in tuo paeſe i fiumi,
Che nudriſcon gl' infanti?

CARINO.

Poſava entro una culla; e queſta, quaſi
Diſcreta navicella,
D' altra ſoda materia,
Che ſoglion ragunar ſempre i torrenti,
Accompagnata e cinta,
L' avea portato in quel ceſpuglio a caſo.

MONTANO.

Poſava entro una culla?

CARINO.

Entro una culla.

MONTANO.

Bambino in faſce?

CARINO.

E ben vezzoſo ancora.

MONTANO.

E quanto ha, che fù queſto?

CARINO.

Fà tuo conto,
Che ſon paſſati già dicianove anni
Dal gran diluvio: e ſon tant' anni appunto.

ne l'avoit point englouti ? Les fleuves dans ton païs sont bien compatissans, puisqu'ils y nourrissent les enfans !

CARIN.

Il étoit dans un berceau, qui, entouré de tout le butin que les torrens traînent d'ordinaire avec eux, formoit une espece de barque, & l'avoit par hasard transporté vers ce buisson.

MONTAN.

Dans un berceau !

CARIN.

Certes.

MONTAN.

Cet enfant étoit en maillot ?

CARIN.

Même, les graces qu'il avoit, interessoient pour lui.

MONTAN.

Et combien y a-t-il ?

CARIN.

Il y a environ dix-neuf ans, dans le tems de ce grand déluge, qui mit l'Arcadie en pleurs.

MONTANO.

O qual mi ſento orror vagar per l'oſſa!

CARINO.

Egli non sà che dire.
O ſuperbo coſtume
Delle grand' alme! o pertinace ingegno,
Che vinto anco non cede,
E penſa d'avanzar così di ſenno,
Come di forze avanza!
Queſti certo è convinto: e ſe ne duole;
S' io bene al mal' inteſo
Suo mormorar l' intendo: e 'n qualche modo,
Ch' aveſſe pur di verità ſembianza,
Coprir vorebbe il fallo
Dell' oſtinata mente.

MONTANO.

Ma che ragione in quel bambino avea
Quell' uom, di cui tu parli? Era ſuo figlio?

CARINO.

Queſto non ti sò dir.

MONTANO.

Nè mai di lui
Notizia aveſti tu maggior di queſta?

MONTAN.

Dieux ! quelle fraïeur ſecrete s'empare de moi !

CARIN.

Il ne ſait plus que répondre. Tels ſont ces grands eſprits, ou pour mieux dire, ces eſprits entiers, qui ſe refuſent même à la conviction. On ſe croit auſſi ſupérieur dans ſes jugemens, qu'on l'eſt par ſa puiſſance. Il ne peut cacher la douleur qu'il a d'être convaincu : &, ſi je devine juſte par ce diſcours que je n'entends pas bien diſtinctement, il voudroit cacher l'effet de ſon obſtination, ſous le voile de quelque défaite vraiſemblable.

MONTAN.

Mais cet homme dont tu parles, qu'étoit-il à cet enfant ? Etoit-ce ſon pere ?

CARIN.

Je l'ignore.

MONTAN.

Et tu n'en as jamais eu aucune connoiſſance plus particuliere ?

CARINO.

Tanto appunto ne sò: vedi novelle.

MONTANO.

Conoſcereſtil tu?

CARINO.

Sol ch' io 'l vedeſſi.
Rozzo Paſtor all' abito, ed al viſo,
Di mezzana ſtatura, e di pel nero,
D' iſpida barba, e di ſetoſe ciglia.

MONTANO.

Venite a me Paſtori, e ſervi miei.

DAMETA.

Eccoci pronti.

MONTANO.

Or mira.
A qual di queſti più ſi raſſomiglia
L' uom, di cui parli?

CARINO.

A quel, che teco parla;
Non ſol ſi raſſomiglia,
Ma quegli appunto è deſſo:
E mi par quello ſteſſo,
Ch' era vent' anni già, che non ha pure
Canuto un pelo, ed io ſon tutto bianco.

CARIN.

Je ne puis vous en dire rien de plus.

MONTAN.

Le reconnoîtrois-tu bien ?

CARIN.

Au premier coup d'œil. C'eſt un Berger groſſier par ſa tournure, & par les traits de ſon viſage, de taille moïenne, extrêmement brun, la barbe & les ſourcils épais.

MONTAN.

Bergers, & vous mes domeſtiques, approchez.

DAMETE.

Nous voici.

MONTAN.

Or regarde, à qui de tous ceux que tu vois ici, reſſemble le plus celui dont tu veux parler ?

CARIN.

Non-ſeulement il reſſemble à celui qui vient de vous parler, mais c'eſt lui-même; il eſt encore comme je le vis il y a vingt ans ; il n'a pas un cheveu blanc, tandis que je porte toutes les marques de la vieilleſſe.

MONTANO.

Tornatevi in disparte. Tu quì meco
Resta Dameta, e dimmi:
Conosci tu costui?

DAMETA.

Mi par di sì, ma dove
Già non sò dirti, o come.

CARINO.

Or' io di tutto
Ben ricordar farollo.

MONTANO.

A me tu prima
Lascia favellar seco; e non t'incresca
D' allontanarti alquanto.

CARINO.

E volentieri
Fò quanto mi comandi.

MONTANO.

Or mi rispondi,
Dameta, e guarda ben di non mentire.

CARINO.

Che sarà questo, o Dei?

MONTANO.

Tornando tu da ricercar (già sono
Vent' anni) il mio bambin, che con la culla
Rapì il fiero torrente;

MONTAN.

MONTAN.

Eloignez-vous. Toi, Damete, reste; dis-moi : connois-tu cet homme?

DAMETE.

Il me semble qu'oui; mais je ne sais plus d'où, ni comment.

CARIN.

Je t'en vas rappeller le souvenir.

MONTAN.

Attends, laisse-moi le tems de lui parler, & pour cela, je te prie, écarte-toi un moment.

CARIN.

Volontiers, j'obéis.

MONTAN.

Dis-moi maintenant; mais sur tout, garde-toi de mentir.

CARIN.

Dieux! à quoi tout ceci aboutira-t-il?

MONTAN.

Lorsque tu revins, il y a environ vingt ans, du voïage que tu fis pour chercher mon fils, qu'un rapide torrent avoit en-

Non mi dicesti tu, che le contrade
Tutte, che bagna Alfeo, cercate avevi
Senz' alcun frutto?

DAMETA.

E perchè ciò mi chiedi?

MONTANO.

Rispondi a questo pur: non mi dicesti,
Che ritrovato non l' avevi?

DAMETA.

Il dissi.

MONTANO.

Or che bambino è quello,
Ch' allor donasti in Elide a colui
Che quì t'ha conosciuto?

DAMETA.

Or son vent' anni,
E vuoi ch' un vecchio si ricordi tanto?

MONTANO.

Ed egli è vecchio, e pur se ne ricorda.

DAMETA.

Più tosto egli vaneggia.

MONTANO.

Or' il vedremo.
Dove se' Peregrino?

levé avec son berceau, ne me dis-tu pas que tu avois envain parcouru toute la contrée qu'arrose l'Alphée?

DAMETE.

Et pourquoi cette question?

MONTAN.

Réponds seulement à ce que je te demande; ne me dis-tu pas que tu ne l'avois pu trouver?

DAMETE.

Il est vrai.

MONTAN.

Mais quel fut cet enfant que tu donnas en Elide, à cet homme qui vient de te reconnoître?

DAMETE.

Il y a vingt ans de cela, & vous voulez que ce vieillard se ressouvienne d'aussi loin?

MONTAN.

Cependant il s'en souvient encore.

DAMETE.

Bon, il radote.

MONTAN.

Voïons donc. Etranger, approche.

CARINO.

Eccomi.

DAMETA.

O fosti

Tanto sottera!

MONTANO.

Dimmi,

Non è questo il Pastor, che ti fè il dono?

CARINO.

Questo per certo.

DAMETA.

E di qual dono parli?

CARINO.

Non ti ricordi tu, quando nel Tempio
Dell' Olimpico Giove, avendo quivi
Dall' Oracolo avuta
Già la riposta, e stando
Tu per partire; i' mi ti feci incontro,
Chiedendoti di quello,
Che ricercavi, i segni; e tu li desti?
Indi poi ti condussi
Alle mie case: e quivi il tuo bambino
Trovasti in culla, e me ne festi il dono?

DAMETA.

Che vuoi tu dir per questo?

CARIN.

Me voici.

DAMETE.

Put-il être auſſi-bien ſous terre!

MONTAN.

N'eſt-ce pas ce Berger, qui te donna....

CARIN.

Oui, certes, c'eſt lui.

DAMETE.

Quoi? que veux-tu dire?

CARIN.

Ne te ſouvient-il pas qu'étant dans le Temple de Jupiter Olympien, & ſur le point de partir avec la réponſe que l'Oracle t'avoit donnée, je te trouvai & te demandai quelles marques avoit l'enfant que tu cherchois; que tu me les dis; que je te menai dans ma maiſon; que tu y trouvas l'enfant dans le berceau, & que tu me le donnas?

DAMETE.

Que veux tu dire avec tout cela?

CARINO.

Or quel bambino,
Ch' allor tu mi donasti, e ch' io poi sempre
Ho come figlio appresso me nudrito,
E' 'l misero garzon, ch' a questi altari
Vittima è destinato.

DAMETA.

O forza del destino?

MONTANO.

Ancor t' infingi?
E' vero tutto ciò, ch' egli t' ha detto?

DAMETA.

Così morto fuss' io, com' è ben vero.

MONTANO.

Ciò t' avverrà, s' anco nel resto menti.
E qual cagion ti mosse
A donar quello altrui, che tuo non era?

DAMETA.

Deh non cercar più innanzi
Padron, deh non per Dio; bastiti questo.

MONTANO.

Più sete or me ne viene:
Ancor mi tieni à bada? ancor non parli?
Morto se' tu, s' un' altra volta il chiedo.

CARIN.

Hé bien, cet enfant dont tu me fis présent, que j'ai depuis nourri, élevé comme mon fils, c'est cet infortuné Berger, qui va être sacrifié aux pieds des Autels.

DAMETE.

O destins!

MONTAN.

Tu ne parles pas? Tout ce qu'il te dit là est-il vrai?

DAMETE.

Pussai-je être mort, comme cela est certain!

MONTAN.

Tu subiras bientôt ce destin, s'il t'échappe encore un mensonge. Et qui te fit assez hardi, pour donner un bien qui ne t'appartenoit pas?

DAMETE.

Pour l'amour des Dieux, n'en demandez pas davantage. Ne vous suffit-il pas?...

MONTAN.

Tu augmentes ma curiosité: si tu te le fais encore demander une fois, tu es mort. Parle.

DAMETA.

Perchè m' avea l' Oracolo predetto;
Che 'l trovato bambin correa periglio,
Se mai tornava alle paterne case,
D' esser dal padre ucciso.

CARINO.

E questo è vero;
Che mi trovai presente.

MONTANO.

Oimè, che tutto
Già troppo è manifesto: il caso è chiaro:
Col sogno, e col Destin s' accorda il fatto.

CARINO.

Or che ti resta più? vuoi tu chiarezza
Di questa anco maggior?

MONTANO.

Troppo son chiaro.
Troppo dicesti tu, troppo intes'io.
Cercato avess' io men, tu men saputo!
O Carino, Carino,
Come teco dolor cangio, e fortuna!
Come gli affetti tuoi son fatti miei!
Questo è mio figlio. O figlio
Troppo infelice d' infelice padre!
Figlio dall' onda assai più fieramente
Salvato, che rapito;

DAMETE.

L'Oracle m'avoit prédit que si cet enfant retournoit jamais chez son pere, il courroit risque de périr de sa main.

CARIN.

Ce qu'il vous dit est vrai, j'y étois présent.

MONTAN.

Ce mystere n'est que trop éclairci; il ne reste plus de doute, les faits vérifient mon songe & les paroles de l'Oracle.

CARIN.

Eh bien, voulez-vous encore d'autres éclaircissemens ?

MONTAN.

Tu ne m'en as que trop dit, & je n'en ai que trop entendu..... Que n'ai-je été moins curieux, & toi moins instruit ?.... Carin, Carin, que je fais avec toi un funeste échange de fortune, de peines & de tourmens !.. Il est donc mon fils.... Fils malheureux d'un pere plus malheureux encore !.... Fleuve plus cruel, quand vous le sauvâtes, que quand vos eaux l'entraînerent; puisque la main de son pere &

Poichè cader per le paterne mani
Dovevi a i ſacri altari,
E bagnar del tuo ſangue il patrio ſuolo!

CARINO.

Padre tu di Mirtillo! o meraviglia!
In che modo il perdeſti?

MONTANO.

Rapito fù da quel diluvio orrendo,
Che teſtè mi dicevi. O caro pegno,
Tu fuſti ſalvo allor, che ti perdei;
Ed or ſolo ti perdo,
Perchè trovato ſei.

CARINO.

O providenza eterna,
Con qual' alto conſiglio
Tanti accidenti hai fin' a quì ſoſpeſi,
Per farli poi cader tutti in un punto!
Gran coſa hai tu concetta:
Gravida ſe' di moſtruoſo parto.
O gran bene, o gran male,
Partorirai tu certo.

MONTANO.

Queſto fù quel, che mi prediſſe il ſogno,
Ingannevole ſogno,
Nel mal troppo verace,
Nel ben troppo bugiardo.

ſa patrie devoient être teintes de ſon ſang, verſé aux pieds des Autels !

CARIN.

Vous ſon pere ? O étrange aventure ! Et comment le perdites-vous ?

MONTAN.

Il fut entraîné dans cet affreux déluge, dont tu me rapportois l'époque ; hélas ! gage précieux, tu fus ſauvé, quand je crus te perdre, & je te perds au moment que je te retrouve !

CARIN.

O Providence éternelle ! Dans quelle vue avez-vous laiſſé tant de circonſtances dans une ſi longue obſcurité, pour les développer toutes en un même moment ? Sans doute, vous avez conçu dans votre ſein quelque grand projet, & vous le ferez éclater par un dénoument, ou bien heureux, ou bien malheureux.

MONTAN.

Voilà donc l'interprétation de ce ſonge, trop vrai dans le malheur qu'il m'annonça, trop menteur dans ce qu'il m'avoit prédit d'heureux ! C'étoit-là ce mou-

Questa fù quella insolita pietate,
Quell' improviso orrore,
Che nel mover del ferro
Sentii scorrer per l'ossa;
Ch' abborriva natura un così fiero,
Per man del padre, abominevol colpo.

CARINO.

Ma che? darai tu dunque
A sì nefando sacrifizio effetto?

MONTANO.

Non può per altra man vittima umana
Cader' a questi altari.

CARINO.

Il padre al figlio
Darà dunque la morte?

MONTANO.

Così comanda a noi la nostra legge.
E qual sarà di perdonarla altrui
Carità sì possente, se non volle
Perdonar' a se stesso il fido Aminta?

CARINO.

O malvagio Destino
Dove m' hai tu condotto?

MONTANO.

A veder di duo padri
La soverchia pietà fatta omicida;

vement de pitié, ce frémissement qui a saisi tout mon corps, quand j'ai voulu lever le glaive sacré. J'étois pere, & la nature avoit horreur d'une action si noire.

CARIN.

Mais quoi ! vous consommerez ce sacrifice criminel ?

MONTAN.

Aucune victime humaine ne peut être sacrifiée que par moi aux pieds des Autels.

CARIN.

Et le pere portera à son fils le coup de la mort ?

MONTAN.

Ainsi l'ordonne la loi. Et comment pouvoir épargner ses jours, si le fidele Aminte ne voulut pas s'épargner lui-même ?

CARIN.

Cruel Destin ! où m'as-tu conduit ?

MONTAN.

A voir la funeste pitié de deux peres devenir homicide, la tienne envers Mirtil,

La tua verſo Mirtillo,
La mia verſo gli Dei.
Tu credeſti ſalvarlo
Col negar d' eſſer padre, e l' hai perduto;
Io cercando, e credendo
D' uccider' il tuo figlio,
Il mio trovo, e l' uccido.

CARINO.

Ecco l' orribil moſtro,
Che partoriſce il Fato. O caſo atroce!
O Mirtillo mia vita: è queſto quello
Che m' ha di te l'Oracolo predetto?
Così nella mia terra
Mi fai felice? O figlio,
Figlio di queſto ſventurato vecchio
Già ſoſtegno e ſperanza, or pianto e morte.

MONTANO.

Laſcia a me queſte lagrime, Carino,
Che piango il ſangue mio.
Ah perchè ſangue mio,
Se l'ho da ſparger io? Miſero figlio,
Perchè ti generai? perchè naſceſti?
A te dunque la vita
Salvò l' onda pietoſa,

la mienne envers les Dieux. En niant que tu fusses son pere, tu as cru le sauver, & tu assures sa perte. Et moi croyant que c'est ton fils que je vais immoler, je trouve que c'est le mien, & ma curiosité lui coûte la vie.

CARIN.

Monstrueuses bisarreries du destin ! cruel malheur ! Mirtil, toi que j'aimai comme moi-même, est-ce donc là ce que l'Oracle m'avoit prédit ? Est-ce donc là le bonheur que tu devois me procurer dans le sein de ma patrie ? Le fils de ce Vieillard infortuné, dont il étoit l'appui, qui faisoit l'objet de ses plus douces espérances, va lui devenir une source de larmes éternelles, il va lui donner la mort.

MONTAN.

Ah, Carin ! laisse à moi seul le soin de pleurer. C'est mon sang que je pleure..... Mon sang ! & je vais le répandre ?...... Fils trop malheureux, pourquoi t'ai-je mis au monde ? Pourquoi as-tu jamais vu le jour ? Le fleuve compatissant ne te sauva donc la vie que pour te la faire perdre par la main

Perchè te la toglieſſe il crudo padre?
Santi Numi immortali,
Senza il cui alto intendimento eterno,
Nè pur in mar' un' onda
Si move, o in aria ſpirto, o in terra fronda!
Qual sì grave peccato
Ho contra voi commeſſo; ond' io ſia degno
Di venir col mio ſeme in ira al Cielo?
Ma s' ho pur peccat' io,
In che peccò il mio figlio,
Che non perdoni a lui?
E con un ſoffio del tuo ſdegno ardente,
Me folgorando non ancidi, o Giove?
Ma ſe ceſſa il tuo ſtrale,
Non ceſſerà il mio ferro;
Rinoverò d' Aminta
Il doloroſo eſempio,
E vedrà prima il figlio eſtinto *il padre*,
Che 'l padre uccida di ſua mano il figlio.
Mori dunque, Montano, oggi morire
A te tocca, a te giova.
Numi, non, sò s' io dica
Del Cielo, o dell' Inferno,
Che col duolo agitate
La diſperata mente,

de

de ton pere ? . . . . Dieux immortels ? Vous, ſans la volonté deſquels, rien ne ſe meut dans la mer, dans l'air, ſur la terre, quelle ſi grande offenſe ai-je commiſe contre vous, pour devenir avec mon fils l'objet de toute votre colere ? Ou ſi je vous ai offenſés, mon fils eſt-il coupable avec moi ? grand Jupiter, pardonne-lui : pour ſatisfaire ton courroux, lance tes foudres ſur ma tête. Mais au défaut de tes traits, le glaive ſacré te vengera. Je renouvellerai l'exemple d'Aminte : oui, l'on verra plutôt le fils témoin de la mort de ſon pere, que le pere tremper ſes mains dans le ſang de ſon fils. Meurs donc, Montan, meurs; c'eſt aujourd'hui ta ſeule conſolation. Divinités, dirai-je du Ciel ou des Enfers, qui me comblez de douleur & de déſeſpoir, votre fureur n'eſt-elle pas ſatisfaite ? . . . Eh bien, puiſque vous le voulez, il le faut . . . . Non, je ne ſouhaite plus que la mort; je n'enviſage plus que ma fin prochaine. Le ſeul deſir de terminer une funeſte

Ecco l' vostro furore,
Poichè così vi piace, ho già concetto.
Non bramo altro, che morte: altra vaghezza
Non ho, che del mio fine:
Un funesto desio d' uscir di vita
Tutto m' ingombra, e par che mi conforte.
Alla morte, alla morte.

CARINO.

O infelice vecchio!
Come il lume maggiore
La minor luce abbaglia;
Così il dolor, che del tuo male i' sento,
Il mio dolore ha spento.
Certo se' tu d' ogni pietà ben degno.

SCENA SESTA.

TIRENIO, MONTANO, CARINO.

TIRENIO.

Affrettati, mio figlio,
Ma con sicuro passo,
Sicch' i' possa seguirti, e non inciampi

vie m'occupe tout entier, & m'encourage à mourir.

CARIN.

Infortuné Vieillard! oui, mon cœur est maintenant plus occupé de tes peines, que des retours de sa tendresse pour cet enfant malheureux; ainsi la lumiere la plus vive efface la lumiere moins brillante. Certes, tu es bien digne de compassion!

SCENE SIXIEME.

TIRENIO, MONTAN, CARIN.

TIRENIO.

HATE-TOI, mon fils; mais marche d'un pas ferme, mene-moi avec précaution dans ce chemin creux & escarpé,

Per questo dirupato e torto calle
Col piè cadente, e cieco.
Occhio se' tu di lui, come son' io
Occhio della tua mente:
E quando sarai giunto
Innanzi al Sacerdote, ivi ti ferma.

MONTANO.

Ma non è quel, che colà veggio, il nostro
Venerando Tirenio,
Ch' è cieco in terra, e tutto vede in *Cielo*?
Qualche gran cosa il move;
Che da molt' anni in quà non s' è veduto
Fuor della sacra cella.

CARINO.

Piaccia all' alta bontà de' sommi Dei,
Che, per te, lieto ed opportuno giunga!

MONTANO.

Che novità vegg' io, padre Tirenio?
Tu fuor del Tempio! ove ne vai? che porti?

TIRENIO.

A te solo nè vengo,
E nuove cose porto, e nuove cerco.

où je ne puis moi-même guider mes pas ; tu les conduis comme je guide ton esprit. Quand tu seras vis-à-vis du Grand-Prêtre, arrête-toi.

MONTAN.

Mais, ne vois-je pas là-bas notre vénérable Tirenio, que l'intelligence des choses du Ciel, dédommage abondamment de la privation des yeux ? Il faut que quelque chose de très important le mette en mouvement, car on ne l'a point vû depuis un grand nombre d'années sortir de l'enceinte du Temple.

CARIN.

Plaise aux Dieux qu'il vous apporte quelque heureuse nouvelle !

MONTAN.

Quel prodige nouveau, respectable Tirenio ! vous hors du Temple ! où allez-vous ? Que venez-vous nous annoncer ?

TIRENIO.

C'est pour vous seul que je viens : si j'ai quelque chose de nouveau à vous annoncer, j'ai aussi quelque chose de nouveau à apprendre.

MONTANO.

Come teco non è l' ordine ſacro?
Che tarda? ancor non torna
Con la purgata vittima, e col reſto
Ch' all' interrotto ſacrifizio manca?

TIRENIO.

» O quanto ſpeſſo giova
» La cecità degli occhi al veder molto;
» Ch' allor non traviata
» L' anima, ed in sè ſteſſa
» Tutta raccolta, ſuole
» Aprir col cieco ſenſo occhi lincei.
» Non biſogna, Montano,
» Paſſar sì leggermente alcuni gravi
» Non aſpettati caſi,
» Che tra l' opere umane han del divino.
» Però che i ſommi Dei
» Non converſano in terra,
» Nè favellan con gli uomini mortali;
» Ma tutto quel di grande e di ſtupendo,
» Ch' al cieco caſo il cieco volgo aſcrive,
» Altro non è, che favellar celeſte.
» Così parlan tra noi gli eterni Numi;
» Queſte ſon le lor voci,
» Mute all' orecchie, e riſonanti al core

MONTAN.

Eh quoi, vous n'amenez pas avec vous la troupe ſacrée ! pourquoi differe-t-elle de revenir avec la victime purifiée, & tout ce qui eſt néceſſaire pour recommencer le ſacrifice qui vient d'être interrompu.

TIRENIO.

La privation des yeux eſt un moindre mal qu'on ne penſe ; c'eſt alors que notre ame non diſtraite & toute recueillie en elle-même, nous donne intérieurement des yeux de lynx. Montan, il ne faut point regarder ſi légérement les évenemens extraordinaires qui arrivent parmi nous : les hommes en ſont les inſtrumens, mais ils ont leur origine là haut. Les Dieux, il eſt vrai, n'habitent point ſur la terre, ils ne converſent point avec les mortels ; mais tout ce qui arrive ici bas de grand, d'étonnant, que le vulgaire aveugle attribue au ſimple haſard, n'eſt autre choſe que la volonté des Dieux; C'eſt ainſi qu'ils s'expliquent avec nous ; leur voix ne frappe pas nos oreilles, mais elle touche nos cœurs. Heureux qui peut bien comprendre leur langage ! Nicandre alloit ſelon votre ordre conduire ici la troupe ſa-

» Di chi le intende. O quattro volte, e sei
» Fortunato colui, che ben la intende!
Stava già per condur l' ordine ſacro,
Come tu comandaſti, il buon Nicandro;
Ma il ritenn' io per accidente nuovo
Nel Tempio occorſo: ed è ben tal, che mentre
Vò con quello accoppiandolo, che quaſi
In un medeſmo tempo
E' oggi a te incontrato;
Un non sò che d' inſolito, e confuſo
Tra ſperanza e timor, tutto m' ingombra,
Che non intendo: e quanto men l' intendo,
Tanto maggior concetto
O buon', o rio ne prendo.

MONTANO.

Quel, che tu non intendi,
Troppo intend' io miſeramente, e 'l provo;
Ma dimmi, a te, che puoi
Penetrar del Deſtin gli alti ſegreti,
Coſa alcuna s' aſconde?

TIRENIO.

O figlio, figlio,
Se volontario foſſe
Del profetico lume il divin' uſo,
Saria don di natura, e non del Cielo.

crée, mais je l'ai retenu à cauſe de quelque ſigne nouveau qui s'eſt manifeſté dans le Temple, & qui, combiné avec ce qui vient de vous arriver aujourd'hui preſqu'en même tems, excite en moi je ne ſais quel mouvement extraordinaire, qui me fait flotter entre la crainte & l'eſpérance, qui occupe tous mes ſens, & que je ne comprends point : mais moins je l'entends, & plus je forme ſur cela des augures peut-être heureux, peut-être malheureux.

MONTAN.

Ce que vous ne comprenez pas, hélas! ne m'eſt que trop clairement connu. Mais, dites-moi, vous à qui ſont ouverts les ſecrets du deſtin, quelque choſe vous peut-il être caché?

TIRENIO.

Mon fils, ſi le don divin de prophétie dépendoit de notre vouloir, il ceſſeroit d'être une grace du Ciel, & ne ſeroit qu'un préſent de la nature. Je ſens bien, dans le trou-

Sento ben' io nell' indigesta mente,
Che 'l ver m' asconde il Fato,
E si riserva alto secreto in seno.
Questa sola cagione a te mi mosse,
Vago d' intender meglio
Chi è colui, che s' è scoperto padre
(Se da Nicandro ho ben inteso il fatto)
Di quel garzon, ch' è destinato a morte.

MONTANO.

Troppo il conosci. O quanto
Ti dorrà poi, Tirenio,
Ch' ei ti sia tanto noto, e tanto caro!

TIRENIO.

» Lodo la tua pietà, ch' umana cosa
» E' l' aver degli afflitti
» Compassione, o figlio; nondimeno
Fa pur che seco i' parli.

MONTANO.

Veggio ben' or, che 'l Cielo
Quanto aver già solevi
Di presaga virtute in te sospende:
Quel padre, che tu chiedi,
E con cui brami di parlar, son' io.

TIRENIO.

Tu padre di colui, ch' è destinato
Vittima alla gran Dea?

ble confus de mes pensées, que le Destin ne m'a pas découvert tout, & qu'il renferme encore dans son sein quelque secret important : c'est ce qui m'amene ici ; impatient de savoir mieux qui est celui qui (si Nicandre m'a bien dit les faits,) s'est déclaré pere du Berger destiné pour victime.

MONTAN.

Vous ne le connoissez que trop, Tirenio; & que cette connoissance coûtera de larmes à votre amitié pour lui !

TIRENIO.

Je loue votre piété ; l'humanité nous porte à compâtir aux malheureux. Cependant, faites que je puisse lui parler.

MONTAN.

Je vois bien maintenant que les Dieux ne vous ont pas confié tout ce qu'ils savent de l'avenir. Ce pere que vous cherchez, à qui vous voulez parler, je le suis.

TIRENIO.

Vous pere de celui qui doit être sacrifié à la grande Déesse ?

MONTANO.

Son quel misero padre
Di quel misero figlio.

TIRENIO.

Di quel FIDO PASTORE,
Che per dar vita altrui s' offerse a morte?

MONTANO.

Di quel che fa, morendo,
Viver chi gli dà morte,
Morir chi gli diè vita.

TIRENIO.

E questo è vero?

MONTANO.

Eccone il testimonio.

CARINO.

Ciò che t' ha detto è vero.

TIRENIO.

E chi se' tu, che parli?

CARINO.

Io son Carino;
Padre fin quì di quel garzon creduto.

TIRENIO.

Sarebbe questo mai quel tuo bambino,
Che ti rapì 'l diluvio?

MONTANO.

Ah tu l'hai detto;

MONTAN.

Oui, je ſuis le pere infortuné de ce malheureux fils.

TIRENIO.

De ce Berger fidele, qui a voulu ſubir la mort pour un autre ?

MONTAN.

De ce Berger, qui en un même moment fait vivre l'auteur de ſa mort, & la donne à l'auteur de ſes jours.

TIRENIO.

Quoi ! ce que vous dites eſt vrai ?

MONTAN.

Cet homme en eſt témoin.

CARIN.

Rien n'eſt plus vrai.

TIRENIO.

Qui êtes-vous qui me parlez à préſent ?

CARIN.

Je ſuis Carin, celui qui fut juſqu'à cette heure regardé comme le pere de la victime.

TIRENIO.

Quoi ! ce ſeroit ce fils qui vous fut enlevé pendant ce déluge ....

MONTAN.

Lui-même, Tirenio.

TIRENIO.

E tu per queſto
Ti chiami padre miſero, Montano?
» O cecità delle terrene menti;
» In qual profonda notte,
» In qual foſca caligine d' errore,
» Son le noſtr' alme immerſe,
» Quando tu non le illuſtri, o ſommo Sole!
» A che del ſaper voſtro
» Inſuperbite, o miſeri mortali?
» Queſta parte di noi, che 'ntende e vede,
» Non è noſtra virtù, ma vien dal Cielo:
» Eſſo la dà come a lui piace, e toglie.
O Montano, di mente aſſai più cieco,
Che non ſon' io di viſta,
Qual preſtigio, qual Demone t' abbaglia
Sì, che s' egli è pur vero
Che quel nobil garzon ſia di te nato,
Non ti laſci veder ch' oggi ſe' pure
Il più felice padre,
Il più caro a gli Dei, di quanti al mondo
Generaſſer mai figli?
Ecco l' alto ſegreto,
Che m' aſcondeva il Fato.
Ecco il giorno felice
Con tanto noſtro ſangue,

TIRENIO.

Et c'eſt, dites-vous, Montan, ce qui vous rend le pere le plus malheureux? O étrange aveuglement des ames terreſtres! Dans quelle obſcure nuit, dans quelles épaiſſes ténebres, dans quelle erreur elles reſtent, tant qu'elles ne ſont pas éclairées par la ſource de toute lumiere! Miſérables mortels, oſez-vous vous glorifier du peu que vous ſavez? Cette partie de nous-même qui voit, qui comprend, ce n'eſt point nous qui nous la donnons; c'eſt un préſent que le Ciel nous fait quand il veut, & que ſa toute-puiſſance nous peut ôter avec une égale facilité. O Montan? vous êtes intérieurement plus aveugle que je ne le ſuis par la privation des ſens; quel preſtige, quel démon vous éblouit? S'il eſt vrai que Mirtil ſoit effectivement votre fils, ne ſentez-vous pas que vous êtes d'aujourd'hui le pere le plus heureux & le plus chéri du Ciel. Voilà ce ſecret précieux que les Dieux me cachoient; nous avons atteint ce jour heureux, dont l'attente nous a couté tant de ſang & de pleurs. Nous voici arrivés à la fin de nos maux.... Montan, où vous égarez-

E tante nostre lagrime aspettato.
Ecco il beato fin de' nostri affanni.
O Montano, ove se'? Torna in te stesso.
Come a te solo è dalla mente uscito
L'Oracolo famoso?
Il fortunato Oracolo nel core
Di tutta Arcadia impresso?
Come col lampeggiar, ch' oggi ti mostra
Inaspettatamente il caro figlio,
Non senti il tuon della celeste voce?
» Non avrà prima fin quel che v' offende,
» Che duo semi del Ciel congiunga Amore.
(Mi distilla dal core
Lagrime la dolcezza in tanta copia,
Ch' io non posso parlar.) Non avrà prima,
» Non avrà prima fin quel che v' offende,
» Che duo semi del Ciel congiunga Amore,
» E di donna infedel l' antico errore
» L' alta pietà d'un Pastor Fido am-
» mende.
Or dimmi tu, Montan, questo Pastore,
Di cui si parla, e che dovea morire,
Non è seme del Ciel, s' è di te nato?
Non è seme del Ciel anco Amarilli?
E chi gli ha insieme avvinti, altro che
Amore?

vous? revenez à vous-même. Vous serez donc le seul qui aurez oublié cet Oracle fameux, cet Oracle qui nous devient une source de bonheur, dont les paroles sont profondément gravées dans le cœur de tous les Arcadiens. La grace que vous recevez du Ciel, qui vous rend votre fils au moment que vous l'espériez le moins, n'est-elle pas pour vous une voix céleste? » Vos » maux ne cesseront que lorsque l'amour uni- » ra deux rejettons du Ciel. La joie dont mon cœur est saisi fait couler un torrent de larmes, & me permet à-peine de parler. » Vos » maux ne cesseront que lorsque l'amour uni- » ra deux rejettons du Ciel, & que la grande » générosité d'un Berger fidele aura réparé le » crime d'une femme perfide. Or ce Berger dont on parle, qui devoit être sacrifié, dès qu'il est votre fils ne descend-il pas du Ciel? Amarillis aussi n'en tire-t-elle pas son origine? Qui a uni leurs deux cœurs si ce n'est l'Amour? Silvio fut promis par ses parens à Amarillis, mais ce fut de sa part un engagement forcé, & toute la distance qu'il y a entre aimer & haïr n'est pas trop grande pour exprimer l'éloignement qui les sépare.

Silvio fù da i parenti, e fù per forza,
Con Amarilli in matrimonio ſtretto:
Ed è tanto lontan che gli ſtrigneſſe
Nodo amoroſo, quanto
L' aver' in odio è dall' amar lontano.
Ma s' eſamini il reſto; apertamente
Vedrai, che di Mirtillo ha ſolo inteſo
La fatal voce. E qual ſi vide mai,
Dopo il caſo d' Aminta,
Fede d' Amor che s' agguagliaſſe a queſta?
Chi ha voluto mai per la ſua donna,
Dopo il fedele Aminta,
Morir, ſe non Mirtillo?
Queſta è l'alta pietà del PASTOR FIDO,
Degna di cancellar l' antico errore
Dell' infedele e miſera Lucrina.
Con queſt' atto mirabile e ſtupendo,
Più che col ſangue umano,
L' ira del Ciel ſi placa:
E quel ſi rende alla giuſtizia eterna,
Che già le tolſe il femminile oltraggio.
Queſta fù la cagion, che non sì toſto
Giuns' egli al Tempio a rinnovar' il voto,
Che ceſſar tutti i moſtruoſi ſegni.
Non ſtilla più dal ſimulacro eterno
Sudor di ſangue, e più non trema il ſuolo;

Mais examinons le reste, & nous verrons clairement que c'est de Mirtil que l'Oracle a voulu parler. Depuis la tragique fin d'Aminte, il est le seul Berger qui ait porté la fidélité jusqu'à vouloir mourir pour sa Nymphe. C'est ce Berger dont la générosité est capable de réparer le crime de cette malheureuse & infidele Lucrine. Par cet évenement singulier & merveilleux, plus que par le sang humain, on calme la colere du Ciel, & l'on satisfait à la justice éternelle: la honte de cette femme est effacée; c'est tout ce que demande la justice céleste. C'est par cette raison qu'on ne s'est pas pressé de faire renouveller à Mirtil le vœu de la mort, parceque tout à coup les présages funestes ont cessé. La sueur de sang que nous avons vue couler de la statue de la Déesse s'est arrêtée; la terre n'a plus tremblé; les cris que l'on entendoit de la Caverne sacrée se sont changés en une si douce harmonie, & cette odeur empestée en un parfum si gracieux, que l'un & l'autre ne pourroient pas être plus parfaits dans le Ciel.... Sainte Providence; Dieux tout-puissans! Quand toutes mes paroles seroient autant d'ames, vous

Nè ſtrepitoſa più, nè più putente
E' la caverna ſacra; anzi da lei
Vien sì dolce armonia, sì grato odore,
Che non l' avrebbe più ſoave il Cielo,
Se voce o ſpirto aver poteſſe il Cielo.
O alta Providenza! o ſommi Dei!
Se le parole mie
Foſſer' anime tutte,
E tutte al voſtro onore
Oggi le conſacraſſi; alle dovute
Grazie non baſterian di tanto dono.
Ma come poſſo, ecco le rendo, o ſanti
Numi del Ciel, con le ginocchia a terra
Umilemente. O quanto
Vi ſon io debitor, perch' oggi i' vivo!
Ho di mia vita corſi
Cent' anni già, nè ſeppi mai, che foſſe
Viver, nè mi fù mai
La cara vita, ſe non oggi cara.
Oggi a viver comincio, oggi rinaſco.
Ma, che perd' io con le parole il tempo,
Che ſi de' dar all' opre?
Ergimi, figlio, che levar non poſſo
Già ſenza te queſte cadenti membra.

MONTANO.

Un' allegrezza ho nel mio cor, Tirenio,

les consacrer toutes, ne seroit pas encore égaler la grandeur de vos dons? Mais recevez les actions de graces, que prosterné contre terre, je puis vous rendre. C'est un de vos bienfaits, si j'ai vécu jusqu'à ce jour. Depuis cent ans, je ne connoissois pas encore le prix de la vie; jamais elle ne me fut si chere qu'aujourd'hui. Je commence à vivre: oui, je renais.... Mais pourquoi perdre en paroles un tems que l'on peut mieux emploïer.... Releve-moi, mon fils, accorde ce secours à ma foiblesse.

MONTAN.

Malgré l'excès de ma joie, Tirenio, l'é

Con sì ſtupenda meraviglia unita,
Che ſon lieto, e no 'l ſento:
Nè può l' alma confuſa
Moſtrar di fuor la ritenuta gioja;
Sì tutti lega alto ſtupor' i ſenſi.
O non veduto mai, ne mai più inteſo
Miracolo del Cielo!
O grazia ſenza eſempio!
O pietà ſingolar de' ſommi Dei!
O fortunata Arcadia!
O, ſovra quante il Sol ne vede e ſcalda,
Terra gradita al Ciel, terra beata!
Così il tuo ben m' è caro,
Ch' il mio non ſento: e del mio caro figlio,
Che due volte ho perduto
E due volte trovato, e di me ſteſſo,
Che da un abiſſo di dolor trapaſſo
A un abiſſo di gioja,
Mentre penſo di te, non mi ſovviene:
E ſi diſperde il mio diletto, quaſi
Poca ſtilla inſenſibile confuſa
Nell' ampio mar delle dolcezze tue.
O benedetto ſogno!
Sogno non già, ma viſion celeſte,
Ecco ch' Arcadia mia,
Come diceſti tu, ſarà ancor bella.

tonnement dont je ſuis ſaiſi, tient mes ſens dans un égarement, qui ne permet pas à mon ame confuſe d'exprimer tout ce qu'elle ſent. O rare merveille ! O grace ſans exemple ! O ſinguliere bonté des Dieux immortels ! O fortunée Arcadie ! O terre plus heureuſe & plus favoriſée des Dieux, qu'aucune que le Soleil éclaire, & réchauffe par ſes raïons bienfaiſans ! votre bonheur ſeul me touche. J'oublie celui de ce fils ſi cher, que deux fois j'ai retrouvé ; j'oublie le mien, quoique je paſſe d'une abîme de douleur au comble de la joie : ce qui m'eſt perſonnel, comparé avec l'intérêt de votre ſalut, n'eſt qu'une goute d'eau jettée dans le vaſte ſein de la Mer. Béni ſoit ce ſonge, ou plutôt cette révélation céleſte, qui me dit : Ton Arcadie ſera encore heureuſe.

TIRENIO.

Ma che tardi, Montano?
Da noi più non attende
Vittima umana il Cielo.
Non è più tempo di vendetta e d' ira,
Ma di grazia e d' amore: oggi comanda
La nostra Dea, che 'n vece
Di sacrifizio orribile e mortale,
Si faccian liete e fortunate nozze.
Ma dimmi tu, quant' ha di vivo il giorno?

MONTANO.

Un' ora, o poco più.

TIRENIO.

Così vien sera?
Torniamo al Tempio, e quivi immantinente
La figliuola di Titiro, e 'l tuo figlio
Si dian la fede maritale, e sposi
Divengano d' amanti; e l'un conduca
L' altra ben tosto alle paterne case,
Dove convien, prima che 'l Sol tramonti,
Che sien congiunti i fortunati Eroi.
Così comanda il Ciel. Tornami, figlio,
Onde m' hai tolto; e tu, Montan, mi segui.

MONTANO.

Ma guarda ben, Tirenio,

TIRENIO.

TIRENIO.

Mais qui vous retient encore Montan? le Ciel ne nous demande plus de victime humaine. Ce n'eſt plus le tems de vengeance & de colere, mais celui de grace & d'amour. La grande Déeſſe veut qu'un doux & joïeux hymen tienne aujourd'hui la place de ce ſacrifice horrible & ſanguinaire. Mais combien avons-nous encore de jour?

MONTAN.

Une heure, ou peu davantage.

TIRENIO.

Quoi, il eſt ſi tard? retournons donc au Temple, & que là, ſans différer, la fille de Titire & votre fils, ces deux amans ſi tendres ſe donnent la foi conjugale, & deviennent époux: que le couple béni ſoit conduit chez l'un des deux peres, & que le Soleil ne reparoiſſe ſur l'horiſon que pour être témoin du bonheur de nos Héros. Ainſi l'ordonne le Ciel. Mon enfant, reconduis-moi au lieu d'où tu m'as amené; & vous, Montan, ſuivez-moi.

MONTAN.

Mais, Tirenio, prenez garde, que ſans

Che ſenza violar la ſanta legge
Non può ella a Mirtillo
Dar quella fè, che fù già data a Silvio.

CARINO.

Ed a Silvio fù data
Parimente la fede: che Mirtillo
Fin dal ſuo naſcimento ebbe tal nome,
Se dal tuo ſervo mi fù detto il vero:
Ed egli ſi compiacque,
Ch' io 'l nomaſſi Mirtillo, anzi che *Silvio*.

MONTANO.

Gli è vero; or mi ſovviene: e cotal nome
Rinnovai nel ſecondo,
Per conſolar la perdita del primo.

TIRENIO.

Il dubio era importante: or tu mi ſegui.

MONTANO.

Carino, andiamo al Tempio; e da quì innanzi
Duo padri avrà Mirtillo: oggi ha trovato
Montano un figlio, ed un fratel Carino.

CARINO.

D' amor padre a Mirtillo, a te fratello;
Di riverenza all' uno, e all' altro ſervo

blesser la loi, elle ne peut pas donner à Mirtil la foi qu'elle avoit promise à Silvio.

CARIN.

Aussi sera-ce toujours à Silvio; car si Damete me dit vrai, ç'avoit été le nom de votre fils depuis sa naissance, jusqu'au moment qu'il voulut que je le nommasse Mirtil.

MONTAN.

Cela est vrai, il m'en souvient; & je donnai au second le même nom de Silvio, comme un adoucissement à la perte que je croïois avoir faite.

TIRENIO.

Ce doute étoit important à résoudre; mais il est éclairci: suivez-moi?

MONTAN.

Carin, allons au Temple. De ce jour, Mirtil aura deux peres. Aujourd'hui Montan a retrouvé un fils, & Carin un frere.

CARIN.

Non content d'aimer Mirtil comme un fils, & vous comme un frere, Carin vous

Sarà ſempre Carino:
E poi che verſo me ſe' tanto umano,
Ardirò di pregarti
Che ti ſia caro il mio compagno ancora,
Senza cui non ſarei caro a me ſteſſo.

MONTANO.

Fanne quel, ch' a te piace.

CARINO.

Eterni Numi! o come ſon *diverſi*
Quegli alti inacceſſibili ſentieri,
Onde ſcendono a noi le voſtre grazie,
Da quei fallaci e torti,
Onde i noſtri penſier ſalgono al Cielo!

SCENA SETTIMA.

CORISCA, LINCO.

CORISCA.

E così, Linco, il diſpietato Silvio,
Quando men ſe 'l pensò, divenne amante:
Ma che ſeguì di lei?

ſera toujours par ſon reſpect fidelement attaché à l'un & à l'autre. Mais, puiſque vous avez cette bonté, portez-la juſqu'à aimer auſſi le compagnon de ma fortune : cette ſeule faveur peut mettre le comble à mon bonheur.

MONTAN.

Vous ſerez content.

CARIN.

Grands Dieux! que les routes ſecretes par où coulent vos bienfaits ſont bien plus ſures, que les chemins trompeurs & obliques par leſquels nous voulons quelque fois nous élever juſqu'au Ciel!

SCENE SEPTIEME.

CORISQUE, LINCO.

CORISQUE.

EH bien donc, Linco, ce fier & ſauvage Silvio eſt devenu amant, lorſqu'on s'y attendoit le moins? Mais, qu'eſt devenue Dorinde?

LINCO.

Noi la portammo
Alle case di Silvio, ove la madre
Con lagrime l'accolse,
Non sò se di dolcezza, o di dolore;
Lieta sì che 'l suo figlio
Già fosse amante e sposo; ma del caso
Della Ninfa dolente: e di due nuore
Suocera mal fornita,
L' una morta piangea, l' altra ferita.

CORISCA.

Pur' è morta Amarilli?

LINCO.

Dovea morir; così portò la fama:
Per questo sol mi mossi inverso il Tempio
A consolar Montano, che perduta
S'oggi ha una nuora, ecco ne trova un' altra.

CORISCA.

Dunque Dorinda non è morta?

LINCO.

Morta?
Fosti sì viva tu, fosti sì lieta!

CORISCA.

Non fù dunque mortal la sua ferita?

LINCO.

Nous la transportâmes à la maison de Silvio, dont la mere nous reçut avec des torrens de larmes, qui annonçoient également sa joie ou sa douleur; elle étoit bien aise de voir son fils amant, & enfin époux; elle gémissoit sur le destin qui lui enlevoit une premiere Bru, & qui lui faisoit craindre la mort prochaine de la seconde.

CORISQUE.

Amarillis est donc morte?

LINCO.

Elle alloit mourir; & sur ce bruit, je suis allé au Temple consoler Montan de la perte de sa Bru, en lui en annonçant une nouvelle.

CORISQUE.

Dorinde vit donc encore?

LINCO.

Puisses-tu te porter aussi-bien & aussi gaiement!

CORISQUE.

Ainsi, la blessure de Dorinde n'a pas été mortelle?

LINCO.

Alla pietà di Silvio,
Se morta fuſſe ſtata,
Viva ſaria tornata.

CORISCA.

E con qual' arte
Sanò sì toſto?

LINCO.

I' ti dirò da capo
Tutta la cura; e meraviglie udrai.
Stavan d' intorno alla ferita Ninfa
Tutti con pronta mano,
E con tremante core uomini, e donne;
Ma ch' altri la toccaſſe
Non volle mai, che Silvio ſuo, dicendo;
La man, che mi ferì, quella mi ſani.
Così ſoli reſtammo,
Silvio, la madre, ed io,
Duo col conſiglio,un con la mano oprando.
Quell' ardito garzon, poichè levata
Ebbe ſoavemente
Dal nudo avorio ogni ſanguigna ſpoglia;
Tentò di trar dalla profonda piaga
La confitta ſaetta: ma cedendo
Non sò come alla mano
L' inſidioſo calamo, naſcoſto

LINCO.

LINCO.

Quand Dorinde en eût du mourir, je crois que les tendres ſoins de Silvio l'euſſent rappellée à la vie.

CORISQUE.

Et comment a-t-elle pu guérir ſi promptement ?

LINCO.

Je vais te conter l'hiſtoire de ſa guériſon dès le commencement, & tu en ſeras étonnée. Tout le monde, hommes & femmes entouroient triſtement la Nymphe bleſſée, & lui offroient le ſecours de leurs mains ; mais elle n'a pas voulu qu'aucun autre que Silvio la ſecourût. Elle ne pouvoit, diſoit-elle, être guérie que par la main qui l'avoit bleſſée. Nous ſommes donc reſtés ſeuls, Silvio, ſa mere & moi, conduiſant par nos conſeils la main que Dorinde avoit choiſie. Après avoir ôté doucement tous les linges teints de ſang, que l'on avoit mis d'abord ſur la bleſſure, il a eſſaïé de tirer le dard de la plaie profonde ; mais le fer, loin d'obéir à la main habile, eſt reſté plongé. Les douleurs ont recommencé, l'on ne pouvoit ni avec la main, ni avec aucun inſtrument, ni

Tutto lasciò nelle latebre il ferro.
Quì daddovero incominciar l' angosce.
Non fù possibil mai
Nè con maestra mano,
Nè con ferrigno rostro,
Nè con altro argomento, indi spiantarlo.
Forse con altra assai più larga piaga
La piaga aprendo, alle segrete vie
Del ferro penetrar con altro ferro
Si potea, o doveva;
Ma troppo era pietosa, e troppo amante
Per sì cruda pietà la man di Silvio.
Con sì fieri stromenti
Certo non sana i suoi feriti Amore.
Quantunque alla fanciulla innamorata
Sembrasse, che 'l dolor si raddolcisse
Tra le mani di Silvio;
Il qual perciò nulla smarrito disse:
Quinci uscirai ben tu, ferro malvagio;
E con pena minor, che tu non credi;
Chi t' ha spinto quì dentro,
E' ben anco di trartene possente.
Ristorerò con l' uso della caccia
Quel danno, che per l' uso
Della caccia patisco.
D' un' erba or mi sovviene,

d'aucune autre maniere le retirer; on auroit peut-être pu ou dû par quelque incision élargir la blessure, pour aller avec un autre fer rechercher le dard obstiné. Mais Silvio étoit trop attendri & trop amoureux pour avoir recours à un si cruel expédient. Ce n'est pas ainsi que se guérissent les blessures que l'Amour fait. Cependant, il sembloit que les douleurs de Dorinde cédassent aux soins de Silvio. Tu sortiras pourtant, a-t-il dit, trait meurtrier, malgré toi, & avec moins de peine qu'on ne pense; je saurai bien te retirer de l'endroit où ma main t'a placé; la chasse même m'aidera à réparer le mal qu'elle m'a fait faire: je me souviens d'une herbe dont la biche se sert quand elle est blessée de quelque dard, son exemple nous donnera le même secours qu'elle doit à l'instinct. Il y en a même près d'ici. Aussi-tôt il part, & revient avec un fagot de cette herbe, qu'il étoit allé cueillir sur la colline voisine. Du jus qu'il en a exprimé, joint avec de la graine de verveine & de la racine du centaure, il a composé une emplâtre salutaire qu'il a appliquée sur la blessure. Admire la ver-

Ch' è molto nota alla ſilveſtrê capra,
Quand' ha lo ſtral nel ſaettato fianco:
Eſſa a noi la moſtrò, natura a lei;
Nè gran fatto è lontana. Indi partiſſi,
E nel colle vicin ſubitamente
Coltone un faſcio, a noi ſen venne, e quivi
Trattone ſucco, e miſto
Con ſeme di verbena, e la radice
Giuntavi del Centauro, un molle impiaſtro
Ne feo ſopra la piaga.
O mirabil virtù! ceſſa il dolore
Subitamente; e ſi riſtagna il ſangue;
E 'l ferro indi a non molto,
Senza fatica o pena,
La man ſeguendo ubbidiente, n' eſce.
Tornò il vigor nella donzella, come
Se non aveſſe mai piaga ſofferta:
La qual però mortale
Veramente non fù, però ch' intatto
Quinci l' alvo laſciando, e quindi l' oſſa,
Nel muſculoſo fianco
Era ſol penetrata.

C O R I S C A.

Gran virtù d' erba, e via maggior ventura
Di donzella mi narri.

tu du remede. Les douleurs ont cessé entierement, le sang s'est étanché peu de tems après, le fer a été tiré sans douleur, sans peine & sans résistance; les forces sont revenues à la Nymphe, comme si elle n'avoit jamais été blessée. Il est vrai que la blessure n'étoit point mortelle, car le dard sans offenser ni le bas ventre, ni les reins, avoit percé seulement les chairs musculeuses du côté.

CORISQUE.

Certes, cette herbe est bien salutaire, & Dorinde est bien-heureuse?

LINCO.

Quel, che tra lor sia succeduto poi,
Si può più tosto immaginar, che dire.
Certo è sana Dorinda, ed or si regge
Sì ben sul fianco, che di lui servirsi
Ad ogn' uso ella può. Con tutto questo,
Credo, Corisca, e tu fors' anco il credi,
Che di più d' uno stral ferita sia:
Ma come l'han trafitta arme diverse;
Così diverse anco le piaghe sono:
D' altra è fero il dolor, d' altra è soave;
L' una saldando si fa sana, e l' altra
Quanto si salda men, tanto più sana.
E quel fero garzon di saettare,
Mentr' era cacciator, fù così vago,
Che non perde costume; ed or ch' egli ama
Di ferir anco brama.

CORISCA.

O Linco, ancor se' pure
Quell' amoroso Linco,
Che fosti sempre.

LINCO.

O Corisca mia cara,
D' animo Linco, e non di forze sono;
E 'n questo vecchio tronco
E' più che fosse mai verde il desio.

LINCO.

Tu peux bien t'imaginer ce qui se sera ensuite passé entre ces deux époux ; ce qu'il y a de vrai, c'est que Dorinde est parfaitement guérie, & que rien ne peut maintenant mettre des bornes au bonheur que l'Amour leur a assuré. Avec tout cela, je crois, & tu le penseras bien comme moi, Corisque, que la Nymphe a été percée de plus d'un trait. Mais selon les armes, les blessures sont différentes : les unes ne causent que de la douleur ; les autres nous sont une source de plaisirs & de délices : aussi se guérissent-elles différemment ; & cet habile tireur d'arc porte à Cupidon les mêmes inclinations & les mêmes talens qu'il avoit consacrés à Diane.

CORISQUE.

Linco, tu es encore aussi gaillard que je t'aie jamais vu.

LINCO.

Ma chere Corisque, l'esprit chez moi n'a rien perdu ; mais les forces affoiblies par l'âge ne répondent point aux desirs, qui sont en moi plus vifs que jamais.

CORISCA.

Or ch' è morta Amarilli,
Mi resta di veder quel ch' è seguito
Del mio caro Mirtillo.

SCENA OTTAVA.

ERGASTO, CORISCA.

ERGASTO.

O GIORNO pien di meraviglie! o giorno
Tutto amor, tutto grazie, e tutto gioja!
O terra avventurosa! o Ciel cortese!

CORISCA.

Ma ecco Ergasto: o come viene a tempo!

ERGASTO.

Oggi ogni cosa si rallegri, Terra,
Cielo, aria, foco, e'l mondo tutto rida:
Passi il nostro gioire
Anco fin nell' inferno,
Nè oggi e' sia luogo di pene eterno.

CORISCA.

Quanto è lieto costui!

ERGASTO.

Selve beate,

CORISQUE.

A-préſent que ma rivale eſt morte, voïons ce que ſera devenu Mirtil.

SCENE HUITIEME.

ERGASTE, CORISQUE.

ERGASTE.

O JOUR illuſtre en merveilles! ô jour d'amour, de grace & de joie! terre heureuſe! Dieux propices!

CORISQUE.

Mais voici Ergaſte, & très à propos.

ERGASTE.

Que tout ſe réjouiſſe! que la terre, le Ciel, l'air, le feu, que le monde entier ſe livre à la joie! Que nos plaiſirs paſſent juſqu'aux Enfers, & puiſſent y ſuſpendre les tourmens éternels!

CORISQUE.

Cet homme eſt bien joïeux!

ERGASTE.

Bois charmans, qui par un plaintif mur-

Se, sospirando in flebili susurri,
Al nostro lamentar vi lamentaste,
Gioite anco al gioire; e tante lingue
Sciogliete, quante frondi
Scherzano al suon di queste
Piene del gioir nostro aure ridenti:
Cantate le venture e le dolcezze
De' duo beati amanti.

CORISCA.

Egli per certo
Parla di Silvio e di Dorinda: in somma
" Viver bisogna. Tosto
" Il fonte delle lagrime si secca,
" Ma il fiume della gioja abonda sempre.
Della morta Amarilli
Ecco più non si parla; e sol s'ha cura
Di goder con chi gode: ed è ben fatto.
" Troppo è piena di guai la vita umana.
Ove si và sì consolato, Ergasto?
A nozze forse?

ERGASTO.

E tu l' hai detto appunto.
Inteso hai tu l' avventurosa sorte
De' duo felici amanti? udisti mai
Cosa maggior, Corisca?

mure avez paru quelque fois ſenſibles à nos plaintes, prenez part à nos plaiſirs, & que les feuilles qu'aujourd'hui le riant Zéphire agite, deviennent autant de langues deſtinées à chanter le bonheur de nos deux amans!

CORISQUE.

Il parle ſans doute de Silvio & de Dorinde: après tout, nous n'avons rien de plus cher que la vie dans ce monde, la ſource des larmes tarit aiſément, & le torrent de la joie eſt toujours le plus fort. On ne parle plus d'Amarillis, on veut partager les plaiſirs de ceux qui nous reſtent; & c'eſt bien fait: l'on a dans cette vie aſſez de chagrins.... Où va donc Ergaſte ſi joïeux? A des nôces ſans doute?

ERGASTE.

Tu l'as dit: tu ſais donc la ſinguliere aventure de nos heureux amans: as-tu jamais entendu rien de plus extraordinaire?

CORISCA.

I' l' ho da Linco,
Con molto mio piacer, pur' ora udito:
E quel dolor ho mitigato in parte,
Che per la morte d' Amarilli i' ſento.

ERGASTO.

Morta Amarilli! e come? e di qual caſo
Parli tu ora? o penſi tu ch' io parli?

CORISCA.

Di Dorinda e di Silvio.

ERGASTO.

Che Dorinda? che Silvio?
Nulla dunque ſai tu. La gioja mia
Naſce da più ſtupenda,
E più alta, e più nobile radice.
D' Amarilli ti parlo, e di *Mirtillo*,
Coppia di quanti oggi ne *ſcaldi Amore*,
La più contenta e lieta.

CORISCA.

Non è morta
Dunque Amarilli?

ERGASTO.

Come morta? è viva,
E lieta, e bella, e ſpoſa.

CORISCA.

Eh! tu mi beffi.

CORISQUE.

Je viens d'apprendre avec grand plaisir cette nouvelle de Linco, & elle a un peu adouci la douleur que me causoit la mort d'Amarillis.

ERGASTE.

Comment la mort d'Amarillis? de quoi parles-tu? ou de quoi t'imagines-tu que je veuille parler?

CORISQUE.

De Dorinde & de Silvio.

ERGASTE.

Bon, Dorinde, Silvio: tu ne sais donc rien? ce qui cause ma joie est plus étonnant, plus grand, plus illustre; c'est d'Amarillis & de Mirtil dont je parle: ce sont aujourd'hui les deux plus heureux amans qu'Amour ait dans son empire.

CORISQUE.

Quoi! Amarillis n'est donc point morte?

ERGASTE.

Morte? elle est vivante, satisfaite, belle, épouse.

CORISQUE.

Bon! tu te moques?

ERGASTO.

Ti beffo? il vedrai tosto.

CORISCA.

A morir dunque
Condennata non fù?

ERGASTO.

Fù condennata,
Ma tosto anche assoluta.

CORISCA.

Narri tu sogni? o pur sognando ascolto?

ERGASTO.

Tosto la vedrai tu, se quì ti fermi,
Col fortunato suo fedel Mirtillo
Uscir dal Tempio, ov' ora sono, e data
S'hanno la fè gia maritale, e verso
Le case di Montano ir li vedrai,
Per cor di tante e di sì lunghe loro
Amorose fatiche il dolce frutto.
O se vedessi l'allegrezza immensa!
S' udissi il suon delle giojose voci,
Corisca! Già d'innumerabil turba
E' tutto pieno il Tempio: uomini, e donne
Quivi vedresti tu, vecchj, e fanciulli,
Sacri, e profani in un confusi, e misti,
E poco men, che per letizia insani.

ERGASTE.

Non, ma foi ; & tu le vas voir bientôt.

CORISQUE.

Mais, n'avoit-elle pas été condamnée à mourir.

ERGASTE.

Oui ; mais elle a été justifiée aussi-tôt que condamnée.

CORISQUE.

Rêves-tu ? ou si c'est moi qui rêve en t'écoutant ?

ERGASTE.

Si tu veux attendre ici un moment, tu la verras sortir avec son heureux & fidele Mirtil, du Temple où ils sont, & où ils viennent de se donner la foi conjugale; ils vont se rendre chez Montan. C'est-là que triomphera leur flâme constante. Ah ! si tu voïois la commune allegresse ! si tu entendois les cris de joie ! un peuple innombrable, hommes, femmes, vieillards, enfans, tous confondus sans distinction d'état, enivrés pour ainsi dire par la joie, courent avec étonnement voir ce couple fortuné ; respects, embrassemens ; l'un fait l'éloge de la générosité & de la constance ; l'autre

Ogn'un con meraviglia
Corre a veder la fortunata coppia:
Ogn'un la riverisce, ogn'un l'abbraccia.
Chi loda la pietà, chi la constanza;
Chi le grazie del Ciel, chi di natura:
Risuona il monte, e il pian, le valli, e i poggi
Del PASTOR FIDO il glorioso nome.
O ventura d' Amante!
Il divenir sì tosto
Di povero Pastore un Semideo;
Passare in un momento
Da morte a vita, e le vicine essequie
Cangiar con sì lontane
E disperate nozze,
Ancor che molto sia,
Corisca, è però nulla.
Ma goder di colei, per cui *morendo*
Anco godeva; di colei, che seco
Volle sì prontamente
Concorrer di morir, non che d' amare;
Correr in braccio di colei, per cui
Dianzi sì volontier correva a morte;
Questa è ventura tal, questa è dolcezza,
Ch' ogni pensiero avvanza.
E tu non ti rallegri? e tu non senti

admiro

admire les bontés du Ciel & les graces que la nature a répandues ſur la Nymphe. Les montagnes, les prairies, les vallées, les jardins, tout retentit du nom glorieux du Berger fidele. De l'état d'un pauvre Berger ſe trouver tout-d'un-coup élevé au rang des Demi-dieux; paſſer de la mort à la vie, au moment que l'on ſe voïoit près d'une fin tragique; faire un mariage que l'on a toujours deſiré, mais jamais eſperé, c'eſt beaucoup, Coriſque, & ce n'eſt pourtant rien encore. Mais poſſéder la Nymphe qu'on chérit, après avoir mis à l'égal de la poſſéder, le bonheur de mourir pour elle; & après avoir diſputé l'honneur du ſacrifice, tomber entre les bras de celle pour qui l'on vouloit courir à la mort, c'eſt un bonheur au-deſſus de toute idée. Eh bien? eſt-ce que cela ne te réjouit pas? eſt-ce que tu ne ſens pas ſur le bonheur de ton Amarillis tout ce que je ſens pour celui de Mirtil?

Per Amarilli tua quella letizia,
Che ſent' io per Mirtillo?

CORISCA.

Anzi sì pur, Ergaſto,
Mira come ſon lieta.

ERGASTO.

O ſe tu aveſſi
Veduta la belliſſima Amarilli,
Quando la man per pegno della fede
A Mirtillo ella porſe;
E per pegno d'amor Mirtillo a lei
Un dolce sì, ma non inteſo bacio,
Non sò ſe dir mi debbia, o diede, o tolſe;
Sareſti certo di dolcezza morta!
Che porpora? che roſe?
Ogni colore, o di natura, o d' arte
Vincean le belle guance,
Che vergogna copriva
Con vago ſcudo di beltà ſanguigna;
Che forza di ferirle
Al feritor giungeva.
Ed ella in atto ritroſetta, e ſchiva,
Moſtrava di fuggire,
Per incontrar più dolcemente il colpo:
E laſciò in dubbio, ſe quel bacio foſſe
O rapito, o donato;

CORISQUE.

Assurément Ergaste. Vois comme je suis gaie.

ERGASTE.

Ah ! si tu avois vu comme moi la belle Amarillis, lorsque pour gage de sa foi elle a donné la main à Mirtil, & que Mirtil en signe de son amour, a donné ou pris (car je ne sais le quel) un muet baiser, certes tu serois morte de plaisir. La pourpre, la rose, toutes les couleurs dont la nature est parée, ou que l'art sait former par le mêlange, n'égalent point celles qu'on voïoit briller sur ses belles joues ; un certain air de modestie en relevoit encore l'éclat, donnoit une ardeur nouvelle au Berger qui vouloit l'embrasser, & assuroit sa victoire. Elle reculoit, elle esquivoit le baiser que même en fuïant on pouvoit croire qu'elle ne fuïoit pas. L'on pouvoit être en doute s'il étoit accordé ou refusé, donné ou pris. On voïoit aisément que le cœur desiroit ce que la modestie faisoit refuser ; la maniere de dire non, étoit un

Con sì mirabil arte
Fù conceduto, e colto. E quel ſoave
Moſtrarſene ritroſa,
Era un nò, che voleva; un' atto miſto
Di rapina, e d' acquiſto:
Un negar sì corteſe, che bramava
Quel che negando dava:
Un vietar, ch' era invito
Sì dolce d' aſſalire,
Ch' a rapir chi rapiva era rapito.
Un reſtar', e fuggire,
Ch' affrettava il rapire.
O dolciſſimo bacio!
Non poſſo più, Coriſca,
Vò diritto, diritto
A trovarmi una ſpoſa;
» Ch' in sì alte dolcezze
» Non ſi può ben gioir, ſe non *amando.*

CORISCA.

Se coſtui dice il vero,
Queſto è quel dì, Coriſca,
Che tutto perdi, o tutto acquiſti il ſenno.

conſentement; la réſiſtance étoit une défaite, la fuite ne faiſoit qu'allumer leur deſir; elle excitoit à vaincre, & annonçoit la douceur du triomphe; enfin ce baiſer ſi long-tems, ſi tendrement diſputé, a été par tous deux en même tems donné & reçu, accordé & enlevé. Ah! Coriſque, le délicieux baiſer!... Non, je n'y puis plus réſiſter, je vais de ce pas chercher une femme; Amour ſeul peut nous faire connoître tout le prix de ſes faveurs.

CORISQUE.

S'il m'a dit vrai, ce jour, Coriſque, en te faiſant tout perdre, te rendra peut-être à toi-même.

SCENA NONA.

CORO DI PASTORI, CORISCA, AMARILLI, MIRTILLO.

CORO DI PASTORI.

Vieni, santo Imeneo,
Seconda i nostri voti, e i nostri canti:
Scorgi i beati amanti,
L' uno e l' altro celeste Semideo:
Stringi il nodo fatal, santo Imeneo!

CORISCA.

Oimè che troppo è vero! e cotal frutto
Delle tue vanità, misera, mieti?
O pensieri, o desiri,
Non meno ingiusti, che fallaci, e vani!
Dunque d' una innocente
Ho bramata la morte,
Per adempir le mie sfrenate voglie?
Sì cruda fui? sì cieca?
Chi m' apre or gli occhi? ah misera, che veggio?
L' orror del mio peccato,
Che di felicità sembianza avea.

SCENE NEUVIEME.

CHŒUR DE BERGERS, CORISQUE, AMARILLIS, MIRTIL.

CHOEUR DE BERGERS.

VIENS Hymen, viens seconder nos chants & nos vœux; unis ces heureux Amans, nos Demi-dieux; prends plaisir à resserrer les nœuds que le destin a formés!

CORISQUE.

Il n'est que trop vrai! voilà donc le fruit de ta méchanceté, malheureuse Corisque! Trompeurs & vains projets! injustes artifices! j'ai donc voulu la mort d'une innocente, pour assouvir une passion effrenée, & j'ai été assez cruelle, assez aveugle pour le tenter. Qui m'ouvre aujourd'hui les yeux?.... Malheureuse! que vois-je? l'horreur du crime qui sembloit faire mon bonheur.

CORO DI PASTORI.

Vieni, ſanto Imeneo,
Seconda i noſtri voti, e i noſtri canti:
Scorgi i beati amanti,
L' uno e l' altro celeſte Semideo:
Stringi il nodo fatal, ſanto Imeneo!
Deh mira, o PASTOR FIDO,
Dopo lagrime tante,
E dopo tanti affanni, ove' ſe' giunto:
Non è queſta colei, che t' era tolta
Dalle leggi del Cielo, e della Terra?
Dal tuo crudo deſtino?
Dalle ſue caſte voglie?
Dal tuo povero ſtato?
Dalla ſua data fede, e dalla morte?
Eccola tua, Mirtillo.
Quel volto amato tanto, e que' begli occhi,
Quel ſeno, e quelle mani,
E quel tutto, che miri, ed odi, e tocchi,
Da te già tanto ſoſpirato in vano,
Sarà ora mercede
Della tua invitta fede. E tu non parli?

MIRTILLO.

Come parlar poſs'io,
Se non sò d' eſſer vivo?
Nè sò, s' io veggia, o ſenta

CHOEUR

CHOEUR DE BERGERS.

Viens Hymen, viens seconder nos chants & nos vœux ; únis ces deux Amans nos Demi-dieux, prends plaisir à resserrer les nœuds que le destin a formés ! Vois, Berger fidele, quelle est la fin de tes larmes & de tes malheurs. N'est-ce pas là celle que les loix du Ciel & de la terre, que ton destin, que ton état pauvre & inconnu, que sa vertu, que sa foi promise à un autre, que sa mort ordonnée, sembloient te ravir ? Elle est à toi, Mirtil. Ces graces que tu chérissois, ces beaux yeux, ce sein admirable, ces mains charmantes, cette divinité enfin après laquelle tu as tant soupiré, va être le prix de ta fidélité & de ta constance... Mais quoi ! tu ne fais pas éclater ta joie ?

MIRTIL.

Comment puis-je parler, quand je doute même si je vis ? je ne sais encore si je dois croire tout ce que je vois, ou ce qu'il me

Quel, che pur di vedere,
E di ſentir mi ſembra?
Dica la mia dolciſſima Amarilli,
Perocchè tutta in lei
Vive l' anima mia, gli affetti miei.

CORO DI PASTORI.

Vieni, ſanto Imeneo,
Seconda i noſtri voti, e i noſtri canti:
Scorgi i beati amanti,
L' uno e l' altro celeſte Semideo:
Stringi il nodo fatal, ſanto Imeneo!

CORISCA.

Ma che fate voi meco,
Vaghezze inſidioſe e traditrici,
Fregi del corpo vil, macchie dell' alma?
Itene. Aſſai m' avete
Ingannata e ſchernita.
E perchè terra ſiete, itene a terra.
D' amor laſcivo un tempo arme vi fei;
Or vi fò d' oneſtà, ſpoglie e trofei.

CORO DI PASTORI.

Vieni, ſanto Imeneo,
Seconda i noſtri voti, e i noſtri canti:
Scorgi i beati amanti,
L' uno e l' altro celeſte Semideo:
Stringi il nodo fatal, ſanto Imeneo!

ſemble que je vois ; mais, interrogez la belle Amarillis. Par l'union de nos ames, elle ſeule peut vous dire tout ce qui ſe paſſe dans le fond de mon cœur.

CHOEUR DE BERGERS.

Viens Hymen, viens ſeconder nos chants & nos vœux ; unis ces deux Amans nos Demi-dieux, prends plaiſir à reſſerrer les nœuds que le deſtin a formés !

CORISQUE.

Mais, pourquoi vous épargner, vains & trompeurs ornemens, parure honteuſe qui ne ſervit qu'au crime ? Vous n'avez que trop entretenu mes égaremens, je vous rends à la terre. Vous fûtes pendant un tems les inſtrumens de mes amours déſordonnés, ſoïez maintenant les dépouilles & les trophées de la vertu à laquelle je me voue.

CHOEUR DE BERGERS.

Viens Hymen, viens ſeconder nos chants & nos vœux ; unis ces deux Amans nos Demi-dieux, prends plaiſir à reſſerrer les nœuds que le deſtin a formés !

CORISCA.

Ma che badi, Corifca?
Comodo tempo è di trovar perdono.
Che fai? temi la pena?
Ardifci pur, che pena
Non puoi aver maggior della tua colpa.
Coppia beata e bella,
Tanto del Cielo, e della terra amica,
S' al voftro altero Fato oggi s' inchina
Ogni terrena forza,
Ben' è ragion, che vi s' inchini ancora
Colei, che contra il voftro Fato e voi
Ha pofto in opra ogni terrena forza.
Già, no 'l nego, Amarilli, anch' io bramai
Quel, che bramafti tu; ma tu te 'l godi
Perchè degna ne fufti.
Tu godi il più leale
Paftor, che viva: e tu Mirtillo godi
La più pudica Ninfa,
Di quante n' abbia, o mai n' aveffe il mondo.
Credetel pur' a me, che cote fui
Di fede all' uno, e d' oneftate all' altra.
Ma tu, Ninfa cortefe,
Prima che l' ira tua fopra me fcenda,
Mira nel volto del tuo caro fpofo;

CORISQUE.

Mais que tardes-tu, Corisque ? l'occasion est favorable pour obtenir grace ; quoi ! crains-tu la punition ? ton crime n'est-il pas le plus grand chatiment que tu puisses recevoir ?... Heureux & charmans époux également chéris du Ciel & de la terre !... puisque tout cede en ce jour à votre triomphante destinée, il est bien juste que celle qui, pour combattre votre bonheur, a fait mouvoir tous les ressorts de la nature, rende par son repentir votre victoire complette. Oui, Amarillis, je le confesse, j'ai été votre rivale ; j'avois mêmes desirs que vous ; vous avez été victorieuse, & vous le méritiez bien ; vous possédez le Berger le plus fidele qui soit au monde. Et vous, Mirtil, vous possédez la Nymphe la plus vertueuse qui ait jamais vécu. Votre bonheur est la juste récompense des vertus qui vous ont unis. Mais vous, aimable Nymphe, avant que de me faire ressentir les effets de votre colere, jettez les yeux sur votre époux chéri, vous y trouverez l'excuse de mon crime, & la justice du pardon que je vous demande en faveur d'un si précieux

Quivi del mio peccato,
E del perdono tuo, vedrai la forza.
In virtù di sì caro
Amoroſo tuo pegno,
All' Amoroſo fallo oggi perdona,
Amoroſa Amarilli: ed è ben dritto,
Ch' oggi perdon delle ſue colpe trovi
Amore in te, ſe le ſue fiamme provi.

AMARILLI.

Non ſolo i' ti perdono,
Coriſca, ma t' ho cara;
L' effetto ſol, non la cagion mirando:
Che 'l ferro e 'l foco, ancor che doglia apporti,
Pur che riſani, a chi fà ſano è caro.
Qualunque mi ſii ſtata
Oggi amica, o nemica,
Baſta a me, che 'l deſtino
T' usò per feliciſſimo ſtromento
D' ogni mia gioja. Avventuroſi inganni!
Tradimenti felici! E ſe ti piace
D' eſſer lieta ancor tu, vientene, e godi
Delle noſtre allegrezze.

CORISCA.

Aſſai lieta ſon' io
Del perdon ricevuto, e del cor ſano.

gage. Dans ce triomphe de l'Amour, il eſt bien juſte que ce Dieu dont vous ſentez la flâme, vous trouve indulgente, en reconnoiſſance du bonheur que vous lui devez aujourd'hui.

AMARILLIS.

Coriſque, je te pardonne, & je ne t'en aime pas moins ; le ſuccès me fait oublier ta mauvaiſe volonté. L'on chérit juſqu'au tourment que le fer & le feu cauſent, lorſqu'on leur doit la guériſon. Que tu m'aies traitée en amie ou en ennemie, n'importe, puiſque le deſtin a voulu que tes artifices & tes trahiſons aient été les inſtrumens de mon bonheur. Tu peux, ſi tu le veux, prendre part à notre joie & à nos plaiſirs.

CORISQUE.

Le pardon que vous m'accordez, & le parti que j'ai pris ſuffiſent à mon bonheur.

MIRTILLO.

Ed io ancor ti perdono
Ogni offesa, Corisca, se non questa
Troppo importuna tua lunga dimora.

CORISCA.

Vivete lieti, addio.

CORO DI PASTORI.

Vieni, santo Imeneo,
Seconda i nostri voti, e i nostri canti:
Scorgi i beati amanti,
L' uno e l' altro celeste Semideo:
Stringi il nodo fatal, santo Imeneo!

SCENA DECIMA.

MIRTILLO, AMARILLI, CORO DI PASTORI.

MIRTILLO.

Cosi dunque son' io
Avvezzo di penar, che mi convenga
In mezzo delle gioje anco languire?
Assai non ci tardava

MIRTIL.

Je te pardonne tout aussi, Corisque, hors le retardement que tu apportes à ma félicité.

CORISQUE.

Adieu, vivez heureux.

CHOEUR DE BERGERS.

Viens Hymen, viens seconder nos chants & nos vœux; unis ces deux Amans nos Demi-dieux, prends plaisir à resserrer les nœuds que le destin a formés!

SCENE DIXIEME.

MIRTIL, AMARILLIS, CHŒUR DE BERGERS.

MIRTIL.

Quoi! faut-il qu'accoutumé à souffrir, je voie ma joie troublée par quelque contraste fâcheux? Et la solemnité de cette fête n'étoit-elle pas déja assez lente, sans

Di questa pompa il neghittoso passo,
Se trà piè non mi dava anco quest' altro
Intoppo di Corisca?

AMARILLI.

Ben se' tu frettoloso.

MIRTILLO.

O mio tesoro,
Ancor non son sicuro, ancor' i' tremo:
Ne sarò certo mai di possederti,
Per fin che nelle case
Non se' del padre mio fatta mia donna.
Questi mi pajon sogni,
A dirti il vero; e mi par d' ora in ora,
Che 'l sonno mi si rompa,
E che tu mi t' involi, anima mia.
Vorrei pur, ch' altra prova
Mi fesse ormai sentire
Che 'l mio dolce vegghiar, non è dormire!

CORO DI PASTORI.

Vieni, santo Imeneo,
Seconda i nostri voti, e i nostri canti:
Scorgi i beati amanti,
L' uno e l' altro celeste Semideo:
Stringi il nodo fatal, santo Imeneo!

que cette Corisque vînt encore la retarder ?

AMARILLIS.

Quelque reste de crainte peut-il autoriser ton impatience ?

MIRTIL.

Cher objet de mes amours, mes malheurs m'ont appris à toujours craindre ; je tremble jusqu'au moment que dans la maison de mon pere mon bonheur sera assuré. Tout, à dire vrai, me paroît un songe, & je crois toujours voir arriver le moment, qui dissipant l'illusion que je crains, t'arracheroit à ma tendresse. Dieux ! faites que mes doutes soient bientôt dissipés, & que la vérité vienne me rassurer contre la crainte qui m'occupe.

CHOEUR DE BERGERS.

Viens Hymen, viens seconder nos chants & nos vœux ; unis ces deux Amans nos Demi-dieux, hâte-toi de resserrer les nœuds que le destin a formés !

CORO.

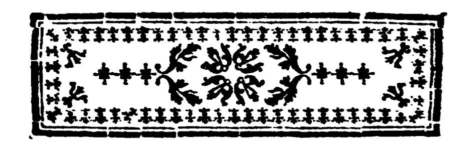
O FORTUNATA coppia,
Che pianto ha ſeminato, e riſo accoglie:
Con quante amare doglie
Hai raddolciti tu gli affetti tuoi!
Quinci imparate voi,
O ciechi e troppo teneri Mortali,
I ſinceri diletti, e i veri mali!
» Non è ſana ogni gioja,
» Nè è mal ciò, che annoja:
» Quello è vero gioire,
» Che naſce da Virtù dopo il ſoffrire.

Il Fine del Paſtor Fido.

CHŒUR.

HEUREUX couple, qui avez passé par les peines, pour arriver aux plaisirs, de combien d'amertumes vos amours ont été accompagnées ! Aveugles & trop foibles mortels, apprenez de-là quels sont les vrais plaisirs & les vrais maux ! Nos sens nous les font méconnoître. La vertu seule & les souffrances sont la source des plaisirs parfaits.

Fin du Berger Fidele.



TRADUCTION
DE LA QUATRIEME SCENE
DU TROISIEME ACTE,
PAR M. L'ABBÉ REGNIER.

AIMABLE sujet de ma flâme,
Mirtil, si tu voyois dans le fond de mon ame,
Si tu savois ce qu'est pour toi
Celle que tu nommes cruelle;
Cette même pitié que tu demandes d'elle,
Toi-même tu l'aurois de moi.
Quel malheur est égal au nôtre!
Nous brûlons d'amour l'un pour l'autre.
Mais hélas! Berger trop charmant,
De quoi te sert-il que je t'aime?
Ou de quoi me sert à moi-meme
D'avoir un si fidele Amant?
Par quel ordre injuste & barbare
Faut-il que le Sort nous sépare,
Si l'Amour nous unit avec de si beaux nœuds?
Ou par quel étrange caprice

Faut-il que l'Amour nous unisse,
Si le sort plus puissant nous sépare tous deux ?
Heureux dans leurs sombres retraites,
Les sauvages hôtes des Bois,
Qui ne suivent point d'autres loix
Que celles que l'amour a faites !
Et que l'injustice du Sort
Nous a fait naître malheureuses,
Nous en qui les loix rigoureuses
Punissent l'amour par la mort !
Si les sentimens qu'il inspire,
Sont si naturels & si doux
S'il est si dangereux pour nous,
Qu'ils prennent sur nous trop d'empire,
Sans doute, ou la Nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi,
Ou la Loi du moins est trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.
Mais quoi ! l'on aime peu, quand on craint de mourir.
Ah ! Mirtil, si l'horreur d'une mort inhumaine
Du crime de t'aimer étoit la seule peine,
Il me seroit doux de périr.
Seule regle d'une belle ame,
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, vois que je fais à ta sainte rigueur
Un sacrifice de ma flâme.
Et toi, cher & fidele Amant,
Pardonne à cette infortunée,
Que son malheur a condamnée
A te traiter si durement ;
Mais que l'Amour a destinée

A t'aimer éternellement.
Ou, si tu veux tirer vengeance
De tes feux mal récompensés,
Songe que ta propre souffrance
Me punit & te venge assez.
Car hélas! Berger trop aimable,
Quand les rigueurs dont je t'accable,
Te font ou soupirer, ou répandre des pleurs,
Les pleurs que tu répands, c'est mon sang que tu verses;
Par tes brûlans soupirs, témoins de tes douleurs,
C'est mon propre sein que tu perces,
Et toutes les peines diverses,
Tous les maux, toutes les traverses
Que l'Amour & le Sort te font souffrir pour moi,
Je les ressens encor plus fortement que toi.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancellier, *la nouvelle traduction du Paſtor Fido*; & j'ai cru que la réimpreſſion de cet Ouvrage ſeroit bien reçue du Public. A Paris, ce 11 Janvier 1759.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre amé JEAN-LUC NYON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté; Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre: *Nouvelle Traduction*

Françoise du Pastor Fido : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le neuvieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf, & de notre Regne le quarante cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 472, Fol. 414, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 16 Février 1759.

G. LE MERCIER, Syndic.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT.

